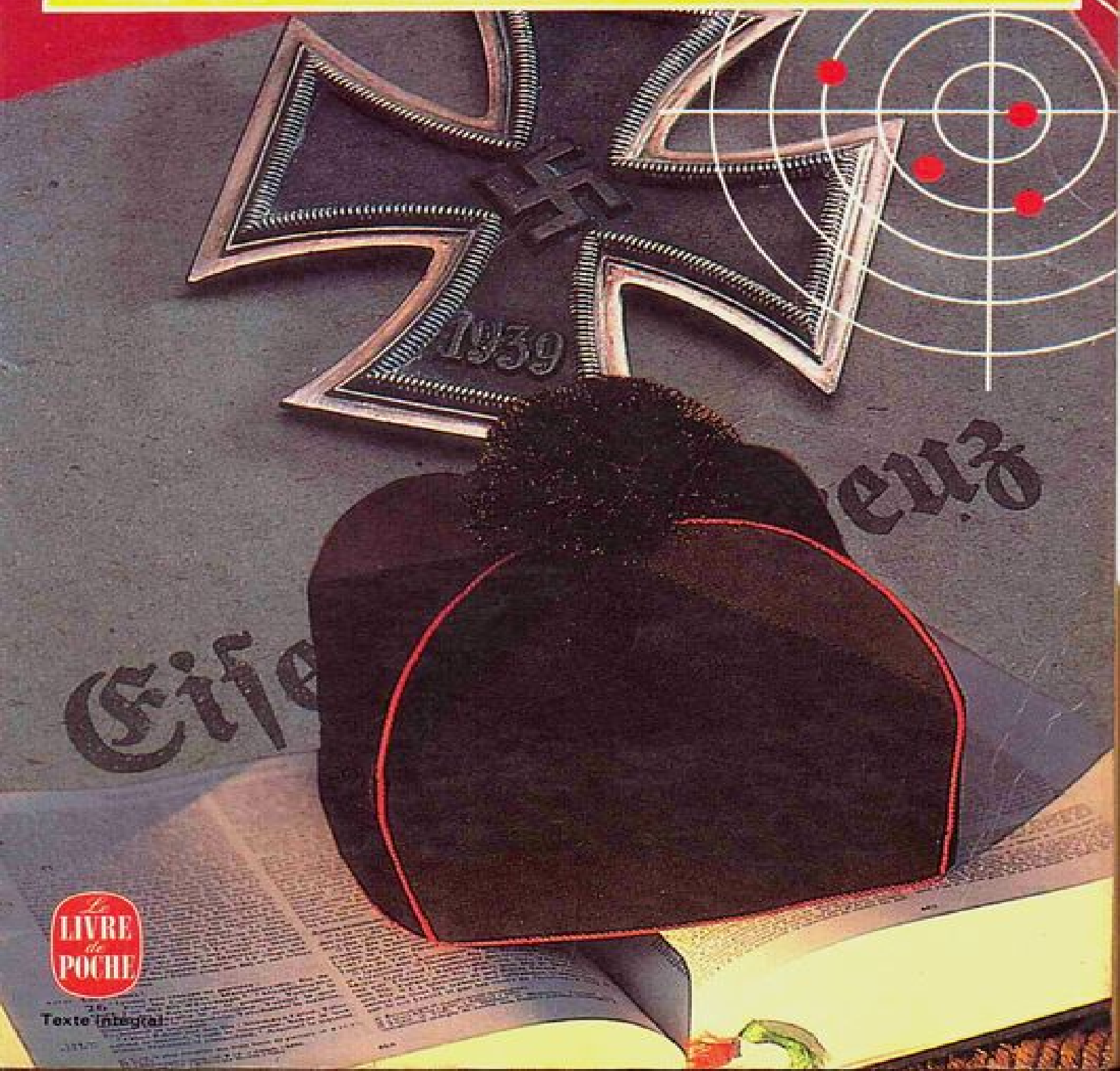


DAVID MORRELL

Le jeu des ombres



**Le
LIVRE
de
POCHE**

Texte intégral

LE JEU DES OMBRES

OceanofPDF.com

Dans Le Livre de Poche

La Fraternité de la Rose.
Les Conjurés de la Pierre.

OceanofPDF.com

DAVID MORRELL

Le Jeu des ombres

ROMAN

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARIE-LISE HIEAUX-HEITZMANN

LAFFONT

OceanofPDF.com

Titre original :

THE LEAGUE OF NIGHT AND FOG

© David Morrell, 1987.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1989,
pour la traduction française.

OceanofPDF.com

*À Paul Seydor,
un ami pour l'éternité.*

OceanofPDF.com

« Les nouveaux maux exigent de nouveaux remèdes... de nouvelles sanctions pour faire valoir et défendre les principes éternels du bien et du mal. »

Le *London Times*
à propos des procès de Nuremberg.

OceanofPDF.com

LIVRE UN

L'APPEL

OceanofPDF.com

ICEBERG

1

LA DISPARITION DU CARDINAL DEMEURE UN MYSTERE

Rome, Italie, 28 février (AP) – Cinq jours après la disparition du cardinal Krunoslav Pavelic, membre influent de la Curie – qui administre l'Église catholique romaine –, le Vatican et la police romaine sont toujours aussi perplexes.

La dernière fois qu'on a vu Pavelic, soixante-douze ans, il venait de célébrer la messe dans la chapelle de ses appartements privés au Vatican. C'était dimanche matin. Le lundi, il devait faire un discours clef lors de la conférence très remarquée des évêques catholiques sur les relations politiques de l'Église avec les régimes communistes de l'Europe de l'Est. Les autorités ont d'abord soupçonné les terroristes d'extrême droite d'avoir enlevé le cardinal pour protester contre la rumeur selon laquelle le Vatican se montrerait plus souple à l'égard des pays communistes qui diminueraient la pression sur les activités de l'Église. Toutefois, aucun groupe extrémiste n'a revendiqué la disparition de Pavelic.

2

St Paul, Minnesota. Mars. Pour la deuxième fois cette nuit-là, Frank Miller voyait trouble. Il distinguait la couleur des cartes qu'il tenait dans sa main mais était incapable de dire si c'était du carreau ou du cœur, du trèfle ou du pique. Essayant de ne pas s'inquiéter, il ôta ses lunettes, se frotta les yeux et pressa lentement la main sur son front douloureux.

— Ça ne va pas ? demanda son partenaire.

Comme Miller, Henderson avait aux alentours de soixante-dix ans. D'ailleurs, tous les bridgeurs de la salle paroissiale de St Paul avaient cet âge, ou un peu moins.

— Pardon ? Non, non, ça va, répondit Miller en s'efforçant de lire ses cartes.

— Vous êtes sûr ? On dirait que vous êtes malade.

— Il fait trop chaud, ici. Ils ont remonté le thermostat. Il faudrait ouvrir une fenêtre.

— Pour qu'on attrape tous une pneumonie ? lança Iris Glickman à la droite de Miller. Elle avouait soixante-sept ans. Il fait glacial, dehors. Enlevez votre veste, si vous avez trop chaud.

Mais Miller avait déjà desserré sa cravate. Il ne pouvait tout de même pas jouer en bras de chemise.

— Vous devriez peut-être rentrer chez vous, remarqua Harvey Ginsberg, à sa gauche. Vous êtes affreusement pâle.

Miller épongea son front en sueur avec son mouchoir ; il avait mal au cœur.

— Mais qui fera le quatrième ? Je vais tout gâcher si je m'en vais.

— On s'en tamponne, fit Harvey.

Comme toujours, Iris pinça les lèvres, prétendant être choquée par la vulgarité de Harvey. Miller sentait ses tempes battre.

— Vous n'allez pas me traiter de lâcheur ?

— Frank, je vais surtout vous traiter d'andouille si vous ne rentrez pas chez vous alors que vous n'êtes pas bien.

— Vous êtes véritablement des amis, dit Miller dans un sourire.

— Je vous appelle demain pour m'assurer que vous allez mieux, dit Harvey.

3

Dès qu'il franchit le seuil, Miller sentit un vent glacé lui fouetter le visage. La neige tourbillonnait tandis qu'engoncé dans son manteau il se hâtait vers le parking d'en face. En tout cas, il ne se sentait plus malade. La bourrasque le ravivait si bien qu'il était maintenant certain que son malaise avait été causé par la chaleur excessive de la pièce. Il se souvint avec plaisir des hivers de son enfance. Les toboggans, les courses en patins à glace. J'ai encore l'esprit alerte, songea-t-il. C'est ce fichu corps qui fait des siennes.

La rue était déserte ; la neige qui tombait faisait un linceul aux lampadaires du parking. Il arriva à sa voiture – une Audi, un cadeau de son

fils –, tourna la clef dans la serrure et entendit une voix derrière lui.

Fronçant les sourcils, il se retourna. La voix était étouffée par les cris du vent. Une voix d'homme, se dit-il, mais il n'entendit plus rien et se demanda si ses oreilles ne lui avaient pas joué un mauvais tour.

Il haussa les épaules et posa la main sur la poignée de la portière. Mais il entendit à nouveau la voix derrière lui, plus proche, mais encore indistincte. On aurait dit un seul mot, un prénom, son prénom.

Une fois encore il se retourna.

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Il ouvrit la porte de l'Audi.

Une main lui saisit l'épaule, l'empêchant de monter. Une autre main referma la portière. Une troisième main le fit pivoter avec une telle vigueur qu'il faillit perdre ses lunettes. Trois hommes. La neige estompait leurs visages.

— Je vous en prie. Je suis vieux. Prenez mon portefeuille. Mais ne me faites pas de mal.

— Votre portefeuille ? lança l'un d'eux en riant.

La neige diminuait. Quand il vit leurs visages et comprit ce qu'ils voulaient vraiment, il fut au désespoir.

4

Parfois, ce sont les bruits que nous n'entendons pas qui nous réveillent. C'est ce qui arriva à William Miller. Le silence du dehors le fit bouger dans son sommeil. Tel un père qui ne dort jamais complètement tant que son enfant adolescent n'est pas rentré alors qu'il est plus de minuit, il était mal à l'aise parce qu'il n'avait entendu aucune voiture dans le chemin, aucune porte de garage grincer. Mais ce n'était pas un père qui attendait son fils. Au contraire – un fils attendait son père. Il ouvrit les yeux et jeta un œil au réveil digital près de son lit.

2 h 38 du matin.

Prenant soin de ne pas réveiller sa femme, il se glissa hors du lit et regarda par la fenêtre. Au loin un lampadaire éclairait faiblement sous la neige. Les sapins étaient recouverts d'un manteau blanc.

Aucune trace de pneus ne sillonnait le tapis de neige.

— Que se passe-t-il, chéri ?

— Excuse-moi, dit-il en se tournant. J'ai essayé de ne pas faire de bruit.

— Moi non plus je ne peux pas dormir. Que regardes-tu ?

— C'est ce que je ne regarde pas qui m'inquiète.

Miller expliqua.

— Pas de trace de pneus ? fit sa femme en enfilant une robe de chambre.

Il s'est peut-être mis à neiger après son retour.

— Oui... peut-être.

Il quitta la chambre, passa devant celles de ses enfants et entra dans la chambre de son père à l'autre bout du couloir. Ne voyant aucune forme sur le lit, il alluma la lumière. La pièce était vide.

Sa femme apparut à ses côtés.

— Bon, réfléchissons. Il ne faut peut-être pas s'affoler. S'il s'était endormi en bas devant la télévision ?

— Allons-y.

Mais ils ne trouvèrent personne.

— Des ennuis de voiture ?

— Il aurait téléphoné, remarqua Miller.

— Sauf s'il n'est pas seul.

— À une heure pareille ? Il rentre rarement après minuit.

— Tu n'as pas compris. Il a pu décider de rester toute la nuit.

— Avec une femme, tu veux dire ?

— Pourquoi pas ? dit-elle en souriant.

— N'empêche. Il aurait quand même téléphoné.

— Sauf s'il était gêné.

— Quoi ?

— Tu sais, ta mère est morte il y a un an et...

— Écoute, j'adorais ma mère et je suis triste qu'elle soit morte. Mais si les femmes l'intéressent encore à son âge, tant mieux.

— Mais il ne sait peut-être pas que tu penses comme ça. Tu as déjà parlé de ce genre de choses avec lui ?

— Avec mon père de soixante-treize ans ? Tu plaisantes ou quoi ? Il est près de trois heures, dit-il en consultant la pendule de la cuisine. S'il n'est pas là dans une demi-heure, j'appelle les flics.

Mais à trois heures et demie, son père n'était toujours pas là, et Miller appela la police. Aucun accident de voiture avec une Audi n'avait été enregistré. On n'avait admis aucun homme âgé dans un hôpital après

minuit, et ceux arrivés plus tôt n'étaient pas son père. L'Audi fut retrouvée couverte de neige dans le parking juste en face du centre paroissial. Les clefs étaient tombées et quelqu'un les avait envoyées d'un coup de pied sous la voiture.

Mais on ne retrouva jamais Miller.

5

Mexico. Avril. Martin Rosenberg, soixante-douze ans, sortit de la synagogue, fourra sa yarmulka dans la poche de son veston et observa la rue pavée. Cent mètres plus loin, le ronronnement de la circulation le long du Paseo de la Reforma troublait son sens de la tranquillité. À sa droite, les lumières de l'ancien château sur la colline du Chapultepec étincelaient contre le ciel qui s'assombrissait.

Il échangea des shaloms avec un groupe de jeunes qui quittaient la synagogue et tourna à droite vers l'angle d'une rue. La maison de son fils était à trois cents mètres ; c'était l'une de ces demeures historiques disséminées entre des tours d'habitation dans ce quartier chic de Mexico. Comme d'habitude, son fils lui avait proposé de le conduire à la synagogue et de venir le rechercher. Mais Rosenberg affirmait que ces petites marches étaient primordiales pour sa santé et que de plus il aimait beaucoup le quartier.

Il tourna au coin et se dirigea vers la grande avenue bien éclairée qui reliait la colline de Chapultepec aux bâtiments gouvernementaux.

6

— Je me fiche de savoir l'âge qu'il a ! Il n'a jamais mis plus d'une heure pour rentrer ! s'écria Aaron Rosenberg en faisant les cent pas devant les fenêtres arrondies éclairant un des murs du salon. Et ça fait maintenant plus de deux heures !

Avec sa fine moustache, son nez aquilin et ses yeux noirs brûlants, Rosenberg avait l'air plus espagnol que juif. Désormais, il allait rarement à la synagogue, mais faisait des dons généreux et connaissait le rabbin, à qui il avait téléphoné trois quarts d'heure auparavant pour apprendre que son père était parti au crépuscule.

— Il s'est peut-être arrêté chez quelqu'un, dit sa femme.

Elle était très bronzée. Elle avait trente-huit ans. Longue et mince grâce à sa pratique quotidienne du tennis, elle portait une montre en or massif, un bracelet de turquoises, un chemisier et une jupe paysanne rouge vif qui venaient de chez un grand couturier.

— Chez qui ? Et sûrement pas pendant deux heures.

Il vit les phares de la Mercedes dans le tournant.

— Esteban est rentré. Il l'a peut-être trouvé.

Mais Esteban expliqua qu'il avait parcouru tous les chemins qu'aurait pu emprunter le père de Rosenberg en revenant de la synagogue dans un rayon de deux kilomètres. Les autres domestiques, partis à pied à sa recherche, dirent la même chose.

— Repartez tout de suite ! Continuez à chercher !

Rosenberg appela tous les hôpitaux de Mexico. Rien. À minuit, quand les domestiques revinrent sans son père, il sacrifia à la règle sacro-sainte de l'import-export – on ne fait appel à la police que pour la soudoyer – et appela un capitaine qui demeurait près du lac Chalco, à quinze kilomètres au sud de la ville, et dont la maison avait été restaurée grâce à Rosenberg.

Un mois après, on n'avait toujours pas retrouvé son père.

7

Toronto. Mai. Du hublot de son fauteuil de première classe dans un 727 d'Air Canada, Joseph Kessler observait la surface miroitante du lac Ontario. Même à vingt mille pieds, il voyait distinctement les lignes d'un cargo des Grands Lacs. Devant, près du rivage, se détachaient de plus frêles embarcations et des voiles gonflées par le vent. Malgré la clarté du jour, Kessler savait que l'eau serait froide à vous glacer le sang. Il fallait vraiment être fanatique pour faire de la voile par ce temps-là.

Il approuvait ce genre d'attitude. Grâce à sa capacité d'exploiter ses obsessions, il avait développé la petite entreprise d'électronique Providence en un groupe prospère qui en avait fait un millionnaire à l'âge de quarante ans. Mais pour le moment, son obsession n'avait rien à voir avec les affaires. Elle était personnelle et nourrie par la rage.

Il ne se permettait pas de le montrer. Tout le temps du vol, il avait gardé contenance, étudiant des documents tout en bouillonnant intérieurement.

Patience, se dit-il. Le succès dépend de la patience. Garde ton calme.

Pour l'instant.

À ses pieds, Toronto, dont les quartiers résidentiels s'étendaient le long des rives du lac, ses gratte-ciel s'élançant du cœur de la ville. Il sentit le changement de pression tandis que l'avion amorçait sa descente. Six minutes plus tard, il atterrissait à l'aéroport international de Malton.

Il passa la douane.

— Rien à déclarer. Je viens pour affaires.

On ne fouilla ni son sac de voyage ni son attaché-case. Il franchit la porte coulissante pour se fondre dans le hall bruyant. Jetant un regard circulaire à la foule, il approcha un homme musclé qui portait la même cravate à rayures bleues et rouges que lui.

— Vous l'avez payée combien, votre cravate ? demanda Kessler.

— Et vous ?

— On me l'a offerte.

— Moi, je l'ai trouvée.

Le code donné dans sa totalité, l'homme musclé s'enquit :

— Vous avez des bagages ?

— Juste ce que j'ai sur moi.

— Alors allons-y, fit l'homme avec son accent canadien.

Ils quittèrent le terminal pour gagner le parking où les attendait un break. Bientôt ils roulaient sur une route à quatre voies vers l'Ouest en direction de la nationale 401.

Kessler regarda derrière lui Toronto qui s'éloignait.

— À quelle heure y serons-nous ?

— Dans une heure.

— Tout le monde est là ?

— Vous êtes le dernier, répondit l'homme.

— Parfait.

Kessler sentit monter la fureur. Pour ne pas y penser, il se concentra sur les champs et les troncs entreposés sur le côté de la route.

— Il manque quelque chose.

— Quoi ?

— Les panneaux d'affichage publicitaire.

— Exact. Ils sont interdits au Canada.

Un bon point.

Kessler mit ses lunettes de soleil et fixa la route.

La conversation badine, c'était terminé.

8

Quatre-vingts kilomètres plus loin, ils arrivèrent à la bretelle de Kitchener. Au lieu d'entrer dans la ville, le chauffeur emprunta les petites routes pour s'enfoncer dans la campagne. Enfin, il prit un chemin goudronné en zigzag qui conduisait à une demeure bâtie sur un promontoire dominant un fleuve.

Kessler stoppa le break et observa le domaine – autour de collines boisées, un terrain de golf de neuf trous, un court de tennis, une antenne de télévision à satellite, une piscine. Il dirigea son regard vers le garage conçu pour cinq voitures, puis vers la maison. Avec ses lucarnes, ses tours et ses pignons, elle semblait appartenir davantage à la Nouvelle-Angleterre qu'à l'Ontario.

— M. Holloway sait vivre, fit le chauffeur. Évidemment, il doit tout cela à...

La porte à double battant de la demeure s'ouvrit. Un homme souple de taille moyenne apparut. Il portait un jogging qui lui allait à la perfection et des chaussures de marche fort chères. Il avait la quarantaine, d'épais cheveux noirs ondulés et il respirait la santé.

— Merci, John. Vous avez quartier libre pour le reste de la journée. Si cela vous dit, essayez le nouveau matériel de la salle de gym. Prenez donc un bain de vapeur. Servez-vous à boire. Soufflez un peu. Profitez-en.

— Merci beaucoup, monsieur Holloway.

Le chauffeur gara le break. Holloway descendit les marches de granit et tendit la main.

— Joe ? Ou bien serait-ce... ?

— Joseph, fit Kessler en lui serrant la main.

— Voici bien longtemps que nous aurions dû nous rencontrer. Nous avons tant de choses en commun et il a fallu attendre un malheur pour nous rapprocher.

— Je n'appellerais pas cela un malheur.

— Quoi donc alors ?

— Une putain de folie.

— Ainsi va le monde. C'est bien pour ça que je préfère vivre ici. Loin de la folie du monde, grimaça Holloway en désignant la route que dissimulaient les collines boisées. Venez. Les autres n'ont pas meilleur moral que nous. Ils attendent.

9

L'entrée de la demeure était sombre ; le carrelage amplifiait le bruit des pas. Kessler avait encore besoin de se calmer et s'arrêta pour examiner un paysage peint de façon très colorée. La toile était signée Holloway.

— Mon père, remarqua Holloway. Sa période acrylique.

L'allusion d'Holloway à son père raviva l'indignation de Kessler. Du bout du corridor lui parvenaient des voix en colère. Précédé de Holloway, il pénétra dans une immense pièce lambrissée de chêne où huit hommes interrompirent leur âpre discussion dès qu'ils l'aperçurent.

Kessler les dévisagea à son tour. Ils étaient de stature, de poids et de visage différents mais possédaient un point commun : ils avaient tous près de quarante ans, un peu plus ou un peu moins.

— Il est temps, fit l'un d'eux.

Deux autres parlèrent juste après lui.

— Je suis là depuis hier.

— Cette réunion était urgente, pourtant.

— Mon vol a été retardé, leur dit Kessler. Je suis venu dès que j'ai pu.

Les trois hommes qui venaient de parler avaient un accent – espagnol, suédois et midwest américain. Dans le couloir, Kessler avait perçu d'autres accents – français, anglais, italien, égyptien, et sud des États-Unis.

— Je vous en prie, messieurs, fit Holloway. Si nous commençons à nous disputer, nous aidons notre ennemi à réaliser la seconde partie de son but.

— La seconde partie ? s'étonna le Français.

— Et pourquoi « son » but ? demanda le Texan. Ceci ne peut être l'œuvre d'un seul homme.

— Évidemment, approuva Holloway. Mais qu'importe le nombre, ils sont parfaitement organisés et ont le même but. C'est pourquoi j'y pense comme à un ennemi et pourquoi nous devons agir comme un seul homme.

— Exact, observa l'Italien. Nous ne pouvons nous permettre de nous laisser distraire par nos frustrations. Nous ne devons pas être divisés. N'est-

ce pas pour cette raison que nous avons pris contact il y a des années et que nous avons maintenu ce contact ? Parce qu'ensemble nous sommes plus forts que séparés. Nous pouvons mieux nous protéger.

— Mais ce n'est pas nous qui avons besoin de protection ! s'exclama l'Espagnol.

— Peut-être pas physiquement, concéda Halloway. Du moins pas encore. Mais au fond de nous-mêmes ? Si jamais ils n'étaient pas satisfaits ? Si jamais ils décidaient de s'en prendre à nous, à nos femmes, à nos enfants ?

Les autres se figèrent.

— C'est ce que j'entendais en évoquant la seconde partie de leur but. Ils veulent nous torturer par l'incertitude, nous faire souffrir en distillant la peur en nous.

— Mon Dieu, blêmit l'Égyptien.

— Vous comprenez, maintenant ?

— C'est Nuit et Brouillard qui recommence.

Kessler ne put se contenir davantage.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, tous autant que vous êtes ?

Ils le fixèrent du regard.

— Avant de vous congratuler d'avoir été assez malins pour garder le contact, pourquoi ne pas reconnaître que vous avez été votre pire ennemi ?

— De quoi voulez-vous parler ?

— Comment nous ont-ils trouvés, à votre avis ? Il leur a suffi d'en trouver un et de remonter la filière pour trouver les autres.

— Nous avons pris toutes les précautions.

— Pas toutes, manifestement. Et regardez-nous maintenant. Tous ensemble.

L'Américain du Midwest s'avança, le visage empreint de contrariété.

— Mon père n'aurait jamais parlé.

— Sous la torture ? Allons donc, lança Kessler. Jusqu'à quel point un vieil homme supporte-t-il la douleur ? Et s'ils utilisent des substances chimiques ? Je suis en retard parce que j'ai failli ne pas venir. Si je suis venu au bout du compte, c'est pour vous prévenir. Vous êtes autant à blâmer que ceux qui ont fait ça. Ne vous contactez plus. Je ne veux pas en savoir davantage sur vous et vous ne saurez plus rien de moi.

— Ça ne résoudra pas le problème, fit Halloway. Nous serons en danger de toute façon et cela ne nous rendra pas nos pères.

— Je me suis déjà fait une raison – mon père est mort.
— Je n’abandonne pas aussi aisément que vous, fit Halloway. Mais si vous aviez raison ? Si votre père, mon père et le père de tous les autres étaient morts ? Vous comptez en rester là ?
— Oh non, croyez-moi, ces salauds vont me le payer.
— Dans ce cas il faut discuter d’un plan.
Kessler s’avança d’un pas rapide.
— Vous avez quelque chose de précis en tête ?
— Absolument. Vous n’avez peut-être pas remarqué, mais vous n’êtes pas le seul à avoir hésité à venir. En fait, deux d’entre nous sont absents. Les plus importants, à maints égards.
Troublé, Kessler dévisagea chacun des membres du groupe et comprit soudain.
— Compte tenu de ce que j’ai l’intention de proposer, leur participation est vitale, dit Halloway.
Kessler acquiesça.
Seth et Iceberg.

10

Sydney, Australie. Juin. La cathédrale St Andrew, dont les fondations datent de 1819, était aussi impressionnante que l’affirmait le guide. Kessler parcourut l’intérieur sombre où résonnait un écho, étudia les voûtes, admira les vitraux et ressortit. Aveuglé par l’éclat du soleil, il descendit les immenses marches jusqu’au trottoir. Près de la cathédrale, dans George Street, il arriva à la mairie qu’on utilisait pour les concerts et les réunions, expliquait le guide. Après s’être attardé le temps qu’il fallait pour que cela semble naturel, il se dirigea tranquillement jusqu’au coin de la rue, héla un taxi qui le conduisit à l’un des innombrables restaurants orientaux pour lesquels Sydney était connue. Il avait un rendez-vous d’affaires, mais était volontairement arrivé en avance. Il se rendit à une cabine téléphonique et composa le numéro que lui avait indiqué Halloway.

Une voix d’homme répondit.

— Boutique de surf et de plongée de Bondi Beach.
— M. Pendleton, je vous prie.
— Le père ou le fils ?

— Aucune importance.

— Je suis le fils.

— Monsieur Pendleton, il y a des icebergs en Australie ?

Un bref instant, le silence fut si lourd que Kessler crut la ligne coupée.

— Monsieur Pendleton ?

— Qui est à l'appareil ?

— Un ami.

— J'ai des clients qui attendent. Je loue et vends des planches de surf. Et du matériel de plongée. Et vous venez me parler d'icebergs ? Je n'ai pas de temps à perdre.

— Attendez. Si je vous disais Thomas Conrad. Boîte postale 438.

Une fois encore, le silence se fit pesant. Quand Pendleton parla enfin, sa voix était étouffée, comme s'il avait mis sa main devant l'appareil.

— Que voulez-vous ?

— Vous voir. Il est évident que si je vous voulais du mal je n'aurais pas eu besoin de téléphoner. Je ne vous aurais pas dit d'être sur vos gardes.

— Vous venez de leur part, n'est-ce pas ?

— Mon nom est Kessler.

— Bon sang, j'ai pourtant été très clair. Je ne veux rien avoir à faire avec...

— Il s'est passé des choses. Les circonstances m'ont obligé à venir.

— Vous êtes à Sydney ? Bon Dieu !

— J'appelle d'une cabine dans un restaurant. C'est la première fois que je viens ici. On ne peut ni nous entendre ni nous retrouver.

— Mais vous savez mon nom, et où me trouver ! Si vous êtes pris... !

— J'ai fait attention de ne pas être suivi.

— Vous avez fait attention ? fit Pendleton, plein de mépris. Si vous étiez sûr de ne pas être suivi, vous n'auriez pas appelé, vous seriez venu.

— Je ne voulais pas risquer de vous surprendre. Si je vous semblais une menace, je n'aurais sûrement pas eu la moindre chance de m'expliquer.

Pendleton jura.

— J'ai tenté de vous prouver ma bonne foi, dit Kessler. Je vous en prie, il faut qu'on se voie. Plus tôt nous parlerons, plus vite j'aurai quitté le pays.

— Pas ici.

— À la boutique ? Bien sûr. Je m'en voudrais de vous mettre en danger.

— N'écrivez rien, fit Pendleton. À 4 heures, cet après-midi...

Une fois les instructions données, Pendleton raccrocha. Il avait parlé à voix basse. Son vendeur, qui s'occupait d'un client près de la vitrine, ne pouvait pas avoir entendu. Malgré tout, il se sentait menacé. Être contacté de façon aussi directe rompait avec une des règles les plus sacrées. Dieu me préserve des amateurs. Il sortit de son bureau, passa devant une rangée de bouteilles de plongée et fit semblant de s'intéresser au client de son vendeur.

— Cette combinaison est ce qu'on fait de mieux. Vous n'aurez aucun mal à rester au chaud avec ça, expliqua Pendleton au client. Si vous avez le moindre problème, si elle n'est pas parfaitement ajustée, n'hésitez pas à revenir. Nous arrangerons ça.

Cela faisait dix ans que son père et lui étaient arrivés en Australie mais il s'exprimait toujours comme un Américain. Les types qui passaient leur vie sur la plage le trouvaient plutôt folklo ; et ça tombait très bien. On passait parfois plus inaperçu en se faisant remarquer. Comme c'était une personnalité locale, il créait l'illusion d'être toujours là, à l'exception de quelques expéditions de plongée où son absence s'expliquait alors parfaitement.

Il dit au revoir au client, fit une tape amicale dans le dos de son vendeur – « jolie vente » – et retourna à son bureau d'où il sortit par la porte de derrière. Même hors saison, Bondi Beach était étonnamment peuplée. Des touristes. Quelques surfeurs invétérés. Des homos tout en muscles cherchant fortune. Avec son pull en éponge, son jean délavé et ses chaussures de bateau en toile (pas de ceinture, pas de lacets, pas de chaussettes), Pendleton avait lui aussi l'air de passer sa vie sur la plage. Il avait passé l'âge, d'accord. Mais même à quarante ans, avec ses cheveux au vent blondis par le soleil, son visage bronzé, ses épaules et sa poitrine aux muscles d'acier, il ne craignait pas la compétition. Cela dit, il ne montrerait jamais de quoi il était vraiment capable.

Il balaya la plage du regard et vit son père farter une planche de surf tout en bavardant avec une cour d'adolescents assemblée autour de lui.

Les yeux de Pendleton se plissèrent, pleins d'affection. Il quitta les planches à l'arrière de la boutique, traversa le sable et arriva jusqu'à son père.

Les vagues léchaient le rivage. La brise sentait le sel. Pendleton attendit respectueusement tandis que son père décrivait à son auditoire une incroyable série de vagues qu'il avait vues cinq ans plus tôt. Son père – aussi grand que lui, aussi musclé, et, même à soixante-dix ans, le visage ridé par l'âge et par dix ans de soleil, d'une beauté presque aussi sauvage – son père le regarda.

— Un petit problème, papa. Il faut que je te parle.

Son père fit semblant d'être contrarié.

— Si c'est indispensable.

— Je le crains.

— Je reviens, les gars.

Pendleton et son père se dirigèrent vers la boutique.

— Un contact de tes anciens amis vient de me téléphoner. Il est en ville.

Cette fois, son père soupirait vraiment.

— J'ai pourtant dit à ces imbéciles de ne pas m'approcher. J'ai toujours été contre l'idée de maintenir le contact. S'il n'y avait pas eu le prêtre ! J'aurais anticipé le problème et je l'aurais résolu il y a des années.

— Le contact voulait me voir. Ça avait l'air urgent.

— Je m'en doute, s'il a fait tout ce chemin. La planète est trop petite pour s'y cacher.

— La lettre qu'ils ont envoyée le mois dernier...

— Exigeant une rencontre au Canada, fit le père de Pendleton plein de mépris. Ils me croient bête à ce point ?

— On dirait bien que ce sont eux les idiots. Mais je n'ai plus le choix, maintenant. Si je veux l'empêcher de venir à la boutique, il faut que je le retrouve ailleurs.

— Que ce soit la première et la dernière fois. Assure-toi que ce soit bien clair.

— Je voulais te dire... Pendant mon absence, sois prudent.

— Iceberg est toujours prudent.

— Je sais.

Pendleton sourit et prit son père par l'épaule.

En entrant dans le jardin botanique de Sydney à 16 heures précises comme il en avait reçu l'instruction, Kessler était nerveux. Il craignait de ne pas avoir été convaincant en évoquant un malaise soudain, l'obligeant à quitter son rendez-vous d'affaires au milieu de délicates négociations. Même si les affaires étaient loin d'expliquer son séjour en Australie, c'était ce qu'on appelait, pensait-il, une « couverture ». Parmi ceux qu'il avait rencontrés au Canada, il avait la meilleure excuse pour se rendre à Sydney sans attirer l'attention. Mais aujourd'hui, en interrompant les négociations d'une fusion à laquelle il avait longtemps travaillé entre sa société d'électronique et une société de Sydney, il avait attiré l'attention, ce qu'il voulait précisément éviter. Avec le recul, il se disait qu'il aurait dû insister auprès de Pendleton pour reculer le rendez-vous, mais Pendleton avait été si réticent à l'idée de le rencontrer que Kessler n'était pas en position d'avoir des exigences.

Déambulant le long d'un chemin bordé de plantes exotiques, Kessler avait peur qu'on ne l'ait suivi malgré ses précautions. Pas seulement dans le jardin, mais depuis les États-Unis. Je suis un homme d'affaires, pas un expert en intrigues, songeait-il. Peut-être mon père saurait-il – failli dire « aurait-il su » mais il voulait garder espoir – peut-être saurait-il la conduite à tenir dans ce genre de situation, mais on ne m'a jamais entraîné pour cela.

Pourtant, il pensait ne pouvoir se tromper s'il utilisait son bon sens. Ne regarde pas si on te surveille. Les récentes disparitions ont prouvé que l'ennemi était remarquablement organisé et adroit. Si on te « file » – il pensa utiliser là l'expression correcte, encore que mélodramatique –, le type ne sera pas assez stupide pour te le faire savoir. Il avait pris son guide. Sa nuque le démangeait tant il avait envie de se retourner, mais il s'obligea à consulter tour à tour son guide, puis les abondantes plantes devant lui. Le chemin montait. Il arriva à un banc entouré de buissons et s'arrêta, face à l'Ouest, semblant admirer un bâtiment dont le guide expliquait qu'il s'agissait du palais du Gouvernement, résidence du gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud. En fait, s'il attendait, c'était pour obéir aux instructions de Pendleton.

Pendleton était l'autre raison de la nervosité de Kessler. Dans sa jeunesse, le père de Pendleton, Iceberg, avait été un des hommes les plus redoutés d'Europe. Iceberg avait aujourd'hui environ soixante-dix ans, mais il n'y avait aucune raison d'imaginer qu'il n'était plus dangereux. La rumeur – Halloway en l'occurrence – disait qu'entraîné par son père, le fils

d'Iceberg était tout aussi redoutable. Cette rencontre, à découvert, dans un lieu public manifestement choisi pour sa couverture et la multitude de chemins par où s'enfuir, pouvait se révéler un danger tant de la part du fils d'Iceberg que de l'ennemi.

Comme on le lui avait ordonné, Kessler s'assit sur le banc. De l'autre bout des buissons, là où le chemin s'incurvait, la voix de l'homme au téléphone lui parvint.

— Bon, vous l'avez, votre rendez-vous. Maintenant, faites vite.

D'instinct, Kessler commença à se retourner vers les buissons, mais la voix l'en empêcha.

— Regardez droit devant vous. Ne quittez pas la résidence des yeux. Si quelqu'un s'approche, taisez-vous. Et vous avez intérêt à ce que ce soit important.

Kessler déglutit. Il commença à tout expliquer.

13

Sur le banc de l'autre côté des buissons, en tenue de jogging, s'essuyant le front comme s'il était essoufflé et avait besoin de faire halte, Pendleton fixait le nord vers le Conservatoire de musique de l'État. Il avait été bâti en 1819, et Pendleton aurait aimé vivre en ces temps plus simples. Pas de communications instantanées par satellite. Pas de fichiers ordinateurs. Pas de jets qui avaient aboli les distances entre l'Australie et le reste du monde.

— La planète est trop petite pour se cacher, avait dit son père.

Évidemment, la contrepartie était que, sans ces techniques modernes de communication et de voyages, son père et lui n'auraient pu faire leur métier.

Son visage se durcit tandis que Kessler, dissimulé par les buissons, parlait.

— Quoi ? Tous ? Disparus ? Mais nom de Dieu pourquoi n'avez-vous pas envoyé un message plus clair ?

— Je n'ai pas rédigé le message, répondit Kessler. À moi aussi il a paru obscur, mais j'ai compris qu'il fallait être prudent. Comme mon propre père avait disparu, l'allusion aux « pertes récentes » m'en a fait mesurer les implications.

— Implications ? hurla Pendleton même s'il parlait à voix basse. Nous pensions que le message signifiait que certains des vieux amis de mon père

étaient morts ! Nous croyions être invités à une veillée funèbre ! Nous ne sommes pas venus jusqu'en Australie pour risquer de nous exposer en allant verser une petite larme au Canada !

— Alors votre père va bien ?

— Non, à cause de vous ! Faire tout ce chemin ! Et peut-être permettre à nos poursuivants de vous suivre !

— Le risque a paru nécessaire.

— Pourquoi ?

— Un instant. J'entends quelqu'un.

Pendleton hésitait à rester ou disparaître.

— Deux gosses et un chien. Ils ont pris à droite de la bifurcation. Tout va bien, dit Kessler.

— Répondez-moi. Pourquoi êtes-vous venu ? Nous avons pourtant été parfaitement clairs sur un point : nous ne voulons rien avoir affaire avec vous.

— Halloway me l'a dit, effectivement. Je sais bien qu'Iceberg n'a jamais été sociable, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais ils ont insisté.

— Malgré notre défense formelle ? Au risque de mettre en péril... ?

— Avec une proposition, fit Kessler. Si Iceberg n'éprouve aucun regret pour ses vieux amis, aucun sens de l'amitié dans l'adversité, peut-être qu'il – ou vous – peut-être que vous vous laisserez fléchir par un autre motif.

— Je ne vois pas...

— L'argent. Le groupe a plutôt réussi, sur le plan financier. Nous avons des ressources. Vous et votre père – nous savons ce que vous êtes, ce que vous faites. Nous sommes prêts à vous payer royalement pour que vous découvriez ce qui est arrivé à nos pères. Et si – poursuivait Kessler d'une voix brisée – Dieu me pardonne de le penser et qui plus est de le dire, s'ils sont morts, nous voulons être vengés.

— Alors c'est ça, hein ? Vous avez fait tout ce chemin pour acheter mes services ?

— Nous ne savons que faire d'autre.

— Impossible. Je ne peux pas.

— Vos honoraires...

— Vous ne comprenez pas. Même si m'offriez une fortune ça ne changerait rien. C'est trop risqué.

— Mais compte tenu des circonstances... de vieux amis...

— Et conduire l'ennemi jusqu'à nous, si ce n'est déjà fait ? Je m'en vais, ajouta Pendleton en se levant. Dites-leur que c'est non.

— Je suis descendu à l'hôtel du Capitaine Cook ! Réfléchissez ! Changez d'avis !

— Pas question ! fit Pendleton en s'éloignant.

— Écoutez-moi, supplia Kessler. Il faut que vous sachiez autre chose. Pendleton hésita.

— Le cardinal Pavelic, fit Kessler.

— Et alors ?

— Il a disparu aussi.

14

La poitrine brûlante, Pendleton se rua en bas de la pente sableuse qui conduisait à Bondi Beach. Il était 5 heures et demie. Son jogging lui collait à la peau. Il avait plusieurs fois changé de taxi pour éviter toute filature. Quand le dernier s'était trouvé bloqué dans un embouteillage non loin de la plage, il avait payé le chauffeur et avait fini en courant.

Il y avait fort à craindre. Pas seulement le risque créé par l'arrivée de Kessler. Ou la disparition troublante du prêtre. Ce qui le tracassait avant tout était que son père pût disparaître comme les autres. Il fallait prévenir Iceberg.

Mais quand il avait appelé d'une cabine il n'avait pas obtenu de réponse, ni de la boutique, ni de leur maison qui dominait l'océan. Il se dit que le vendeur avait dû fermer plus tôt, encore que ce ne fût pas arrivé auparavant. Il essaya de se convaincre que son père n'était pas encore rentré de la plage ; pourtant, il ne ratait jamais les nouvelles de 5 heures. Plus près de Bondi Beach, il avait essayé à nouveau la boutique ; cette fois il avait obtenu un disque annonçant que la ligne était en dérangement. Il avait l'estomac noué.

Une fois en bas de la pente, il tenta de discerner la rangée de bâtiments qui longeaient la plage. Les perles de sueur lui brûlaient les yeux. Normalement, il aurait dû voir sans problème la boutique de plongée entre le fast-food, le réservoir et la boutique de souvenirs, mais une activité chaotique obscurcissait le tout. Des voitures de police, une foule qui s'agglutinait, des voitures de pompiers, de la fumée qui tourbillonnait.

Son poulx battant à tout rompre, il se fraya un chemin entre les badauds jusqu'aux ruines calcinées de sa boutique. Des aides infirmiers roulaient un corps recouvert d'un drap jusqu'à une ambulance. Fonçant à côté d'un policier qui lui hurlait de s'arrêter, Pendleton rejeta le drap du visage. Les traits ravagés offraient l'aspect grotesque de cire fondue et de hamburger brûlé.

Un policier tenta de le faire reculer, mais d'un geste rageur Pendleton se libéra, pour s'accrocher à la main gauche du cadavre.

Les doigts étaient maintenant collés, mais il était clair que cette main ne portait pas d'alliance. Le vendeur n'était pas marié. Mais le père de Pendleton, veuf depuis longtemps, n'avait jamais quitté son alliance.

Il ne put résister davantage aux mains qui l'arrachaient au brancard.

— Je croyais que c'était mon père.

— Vous êtes d'ici ? demanda un policier.

— C'est chez moi. Mon père. Où est... ?

— Nous n'avons trouvé qu'une victime. Si ce n'est pas votre père...

Pendleton s'arracha à lui, courant au milieu de la foule. Il devait rentrer chez lui ! Respirant de la fumée âcre, il fonça près d'une voiture de police, slaloma entre les bâtiments et grimpa la colline sableuse. L'odeur de chair carbonisée se dissipa. Il eut dans la bouche un goût de cuivre.

Leur maison était à cinq cents mètres, sur un promontoire. Très moderne, elle était toute de verre et de séquoia et entourée d'arbres battus par les vents. Ce n'est qu'en s'approchant qu'il comprit le danger dans lequel il pouvait être en train de plonger.

Il s'en moquait. Fonçant par la porte de derrière, il chercha les voix de la télévision dans la cuisine où son père la regardait toujours, buvant du vin blanc tout en préparant le dîner. La cuisine était silencieuse et la cuisinière éteinte.

Il hurla après son père, ne reçut pas de réponse ; il fouilla toute la maison, mais en vain.

Il s'empara du bottin dans la chambre de son père et chercha l'hôtel du Capitaine Cook. Il composa le numéro à toute vitesse.

— La chambre de M. Kessler.

— Un instant... Je suis désolée, monsieur, M. Kessler est parti.

— Mais c'est impossible ! Quand ?

— Je regarde, monsieur. Quatre heures cet après-midi.

Frémissant, Pendleton raccrocha. Son rendez-vous avec Kessler avait eu lieu à 16 heures, comment avait-il pu quitter l'hôtel à ce moment-là ?

Kessler avait-il été impliqué dans la disparition de son père ? Non. Cela n'avait aucun sens. Si cela avait été le cas, il ne serait pas annoncé ; il n'aurait pas demandé d'entretien. À moins que...

Les soupçons augmentaient.

Kessler aurait pu servir d'appau, pour séparer le père et le fils, pour qu'Iceberg soit plus facile à attraper.

Évidemment, il y avait une autre explication, mais qui n'était pas plus rassurante. Quelqu'un d'autre aurait pu payer l'hôtel pour Kessler. Pour étendre le règne de la terreur. Dans ce cas, se dit Pendleton, la prochaine victime, logiquement, devrait être...

Moi.

Les habitudes professionnelles prirent le relais. Il saisit le pistolet de son père dans un tiroir, s'assura qu'il était chargé, puis alla dans sa propre chambre et s'empara d'un autre pistolet. Il fouilla à nouveau la maison, plus à fond cette fois, jusqu'à la moindre alcôve : il cherchait un intrus.

Le téléphone sonna. Inquiet, il saisit l'appareil. On raccrocha.

Ses muscles étaient en béton armé. Faux numéro ? Un ennemi voulant savoir s'il était chez lui ?

Il fallait bien imaginer le pire. Il ôta prestement son jogging et passa des vêtements chauds. Le crépuscule projette des ombres. Sortant avec précaution de la maison, il s'approcha du promontoire d'où il pouvait surveiller toute approche.

Les lampes du minuteur s'allumèrent. Le téléphone sonna de nouveau ; il l'entendait faiblement. Après deux coups, il s'interrompit. Avant de quitter la maison, il avait branché le répondeur qui devait prier de laisser un message. Au désespoir de savoir si c'était son père, il ne pouvait risquer de rentrer écouter la bande. Il avait prévu cela, toutefois, et pris un téléphone sans fil. Il avait coupé la sonnerie pour qu'il ne puisse révéler sa position sur le promontoire. Enfin, il mit le contact. Comme s'il avait décroché dans la maison, il entendit la fin de son message. Mais comme auparavant, on raccrocha.

Une voiture de police arriva, sans doute à cause de l'incendie au magasin, mais peut-être n'était-ce pas une vraie voiture de police. Un agent de police frappa à la porte et essaya de l'ouvrir, mais Pendleton avait fermé

à clef. L'agent fit le tour, frappa à la porte de derrière, essaya aussi de l'ouvrir, puis s'en alla. Personne d'autre n'approcha de la maison.

Son père avait disparu ! Exactement comme les autres pères. Mais à la différence des fils de ces pères-là, Pendleton n'était pas exactement un type de la deuxième génération, ce n'était pas un amateur. Iceberg l'avait bien entraîné. *Un jour, l'ennemi reviendra*, avait averti son père.

C'était arrivé. Et l'ennemi avait pris son père.

Ainsi c'est à mon tour ! criait Pendleton intérieurement. Il avait refusé le job que les autres fils lui avaient proposé parce qu'il devait éviter d'attirer l'attention sur son père. Mais éviter d'attirer l'attention n'avait plus aucun sens, désormais. Je vais le faire ! se dit-il. Et ce n'est pas un job comme les autres. J'en fais une affaire personnelle !

Si mon père n'est pas revenu demain, après quarante ans, mes salauds, vous allez enfin voir ce qui vous attend !

Pour Iceberg !

Pour moi !

LE RETOUR DU GUERRIER

1

Nord de Beersheba. Israël. Au crépitement soudain d'armes à feu, Saul jeta sa pelle par terre, saisit son fusil et grimpa hors du fossé d'irrigation. Il travaillait dans ce champ depuis l'aube ; il transpirait sous le soleil blanc tandis qu'il agrandissait le système d'irrigation qu'il avait aménagé dès son arrivée au village, voici presque trois ans. À l'époque, sa femme Erika était enceinte, et ils voulaient de toute leur force échapper à la folie du monde et trouver un sanctuaire où ils pourraient oublier leur ancien métier. Bien sûr, ils avaient compris que le monde ne les laisserait jamais s'échapper, mais l'illusion de la fuite était tout ce qui comptait. Dans ce village isolé où même le conflit entre Juifs et Arabes semblait lointain, ils avaient construit une maison pour eux et pour l'enfant – Christopher Eliot Bernstein-Grisman – qui était né peu après.

Les commentaires allaient bon train sur le curieux nom du petit garçon.

— À moitié chrétien, à moitié juif ? Et pourquoi un trait d'union entre les deux noms de famille ?

Bernstein était le nom de famille d'Erika, Grisman celui de Saul. Christopher était le prénom de son frère adoptif, un catholique irlandais avec qui il avait été élevé dans un orphelinat de Philadelphie. Eliot était le prénom de son père adoptif, l'homme gris aux yeux tristes qui portait toujours un costume noir avec une rose à la boutonnière, l'homme grâce à qui Saul et Chris étaient devenus comme des frères, le seul être à leur avoir témoigné un peu de gentillesse, et qui les avait recrutés pour faire du renseignement, plus spécifiquement pour devenir des tueurs. À la fin, leur père adoptif s'était retourné contre eux, Chris avait été tué et Saul avait tué Eliot.

L'amertume que Saul éprouvait toujours – le chagrin, le dégoût, le regret – avait été la principale raison de son désir d'échapper au monde. Mais l'amour pour son frère adoptif et, il faut bien le dire, celui qu'il gardait malgré tout à Eliot l'avaient conduit à appeler l'enfant du nom des deux

hommes qui avaient compté le plus pour lui. Erika l'avait fort bien compris. Erika, si généreuse, si merveilleuse. Elle possédait la grâce d'une gymnaste olympique. Et la beauté d'un mannequin – grande, mince, élégante, des pommettes hautes et de longs cheveux noirs. Aussi dangereuse que lui.

Le bruit des coups de feu lui noua l'estomac. Courant comme un fou jusqu'au village, sa première pensée fut de protéger son fils. Sa deuxième fut qu'Erika protégerait l'enfant aussi bien que lui. La troisième fut que, s'il leur arrivait quoi que ce soit, il n'aurait de repos que lorsque les tueurs auraient payé.

Il ne s'était pas trouvé en pleine action depuis son arrivée en Israël, mais les vieux instincts se ravivèrent. Il savait des choses qui ne s'oubliaient pas. Il sauta par-dessus un muret de pierre et s'approcha des abords du village, s'assurant que la poussière n'avait pas enrayé le mécanisme ou le canon de son fusil. Son arme était toujours chargée, mais il vérifia quand même le magasin. Des cris lui parvinrent, il amorça un détour et plongea derrière un tas de pierres.

Les coups se firent plus forts, plus fréquents. Il inspecta les bâtiments de parpaing et vit des étrangers portant du matériel de combat arabe qui tiraient depuis des points stratégiques sur les maisons au centre du village. Des femmes tiraient des enfants dans les ruelles ou à l'intérieur des maisons. Un vieil homme plongea au sol et roula pour éviter les balles en essayant d'atteindre une fillette paralysée de peur au milieu d'une rue. La tête de la petite fille éclata. Un attaquant lança une grenade par une fenêtre ouverte. La déflagration fit voler des débris et de la fumée. Une femme hurla.

Les salauds ! Saul visa depuis le tas de pierres. Il compta six cibles mais le volume des coups de feu lui apprit qu'il y avait au moins six autres envahisseurs de l'autre côté du village. Les coups de feu s'intensifièrent, d'autres fusils se joignant au combat. Mais le bruit de ces armes était différent du crépitement des Kalachnikov que les assaillants utilisaient et qu'il utilisait lui-même, préférant une arme dont la détonation se confondrait avec l'arme préférée des ennemis d'Israël. Non, les fusils qui venaient de se joindre au combat avaient le claquement caractéristique des M-16, cette arme facile à trouver dont Saul avait enseigné le maniement aux adolescents du village.

Un attaquant tomba, le sang jaillit de son dos. Les cinq terroristes restants du côté de Saul concentrèrent leur tir sur la cabane de métal rouillé

d'où provenait la salve. La cabane trembla, des douzaines de trous apparurent sur le côté. On n'entendit plus le M-16.

Mais depuis d'autres bâtiments, de nouvelles armes cherchaient vengeance. Un autre envahisseur s'écroula dans une mare de sang. Saul pressa calmement la détente, absorbant le recul, et désintégra la colonne vertébrale d'un attaquant. Il choisit une nouvelle cible, tira en plein dans le crâne et quitta sa planque en courant sans cesser de tirer.

Un autre ennemi tomba. Pris dans un feu croisé, l'Arabe qui restait regarda en arrière puis en avant, fonça en direction d'un muret de pierres et s'arrêta, interdit, devant l'élève préféré de Saul qui surgit et tira à bout portant, faisant éclater le visage de son ennemi. Le sang se répandit sur le corps qui s'écroulait.

Dissimulé par les fossés et les murets que ses élèves et lui avaient construits en guise de position de défense, Saul se rua vers l'autre bout du village. À droite et à gauche, il vit ses élèves se déployer et entendit claquer un autre M-16, réponse au crépitement de nouvelles Kalachnikov. Une deuxième grenade explosa dans le bâtiment déjà en partie détruit par la première. Cette fois, comme le mur explosait, Saul n'entendit aucun cri. Dans une fureur redoublée, il acheva le demi-cercle qui le menait jusqu'à l'autre groupe d'assaillants. Il vida son chargeur, rechargea, le vida à nouveau, saisit une Kalachnikov abandonnée par un Arabe en fuite, la vida, prit un M-16 que son deuxième élève préféré avait lâché en mourant, le vida, et rattrapa un terroriste dont les qualités au corps à corps ne faisaient pas le poids contre Saul qui avait, il y a vingt ans, reçu l'entraînement de l'instinct du tueur. Utilisant tour à tour la base de ses mains, de toutes ses forces, il défonça la cage thoracique de son ennemi dont les os déchirèrent le cœur et les poumons.

Le feu cessa. Saul regarda l'ennemi à ses pieds. Excités par la victoire, ses élèves se regroupèrent autour de lui.

— Non ! Éparpillez-vous ! Ne vous regroupez pas ! Mettez-vous à couvert ! Nous ne sommes pas sûrs de les avoir tous eus !

Il plongea lui-même dans une tranchée. Mais il s'en voulut d'avoir raison. Il se dit que son âme était damnée car il était un véritable professionnel. Il essaya de ne pas oublier que le village passait avant tout. Dans une culture en péril, l'individu ne comptait pas. Ici, le sacrifice était la norme. Mais il songeait désespérément à Erika et à son fils.

Contraint de montrer l'exemple, il répartit ses élèves en groupes et fouilla systématiquement le village. Prudemment, il approcha et vérifia chaque cadavre ennemi. Se méprisant d'être responsable, il supervisa la fouille de chaque bâtiment intact, vérifiant qu'aucun assaillant ne s'y cachait. Il organisa des équipes pour évaluer les dégâts – dix villageois morts, quinze blessés.

— Où est l'équipe médicale ? Et les communications ? Avez-vous lancé un SOS à la base de Beersheba ?

Ce n'est qu'une fois toutes les procédures d'urgence accomplies, toutes les précautions prises, qu'il laissa parler son cœur. À nouveau, il sut qu'il était damné. Son ancienne vie avait repris le dessus et l'avait dominé. Répondant machinalement à l'entraînement reçu, il avait agi comme il fallait. Mais d'un autre point de vue, il avait agi totalement, inexorablement à tort. Il avait laissé le devoir l'emporter sur l'émotion.

La maison qui avait été la plus touchée, qui avait explosé avec deux grenades, était la sienne. Tandis que les villageois et ses élèves l'entouraient, effrayés par son calme, pleins de respect, il abandonna enfin son rôle public. Les larmes roulant sur ses joues, il entra dignement dans la maison en ruine, refuge de sa femme et de son enfant. Le mur droit avait basculé à l'extérieur. De ce côté, le toit s'était effondré dans un angle presque grotesque.

Quand la première grenade avait explosé, il avait entendu une femme crier. Plein d'appréhension, il regarda par le trou béant qu'il y avait maintenant à la place de la fenêtre. Les rideaux étaient noircis et en lambeaux. À sa gauche, il vit les débris d'un camion en bois qu'il avait fabriqué pour son fils. À côté, des morceaux d'assiettes tombés d'une étagère qui n'existait plus. Ils étaient presque recouverts par les ruines d'une table. Il y respirait une odeur de bois brûlé, de tissu roussi et de plastique fondu. Le toit qui s'était écroulé obscurcissait le centre de la cuisine.

Quand il posa la main sur la porte, elle sortit de ses gonds. Malade d'angoisse, Saul entra. Il se déplaça lentement, par peur de ce qu'il pourrait trouver par terre, craignant de profaner des membres tordus et – cette seule pensée lui faisait horreur – des corps déchiquetés. Il repoussa une plaque de métal, souleva une poutre de bois, marcha sur ce qui restait d'une chaise, mais ne vit pas trace de sang. Son cœur battit plus vite comme l'espoir revenait.

Il souleva une section du toit, la jeta par la porte, puis se pencha pour observer à nouveau sous les décombres. Toujours aucune trace de sang. Il souleva le bout du toit qui pénétrait dans la cuisine, le repoussa assez loin pour dégager la seule partie de la pièce qu'il n'avait encore pu contrôler, et scruta les recoins.

Il ne vit aucun corps. Saisissant la trappe parfaitement dissimulée, il se cassa deux ongles. Les doigts en sang, il souleva la trappe qu'il reposa contre un mur et scruta dans l'obscurité qui s'ouvrait au-dessous de lui.

— Erika !

La cave absorba sa voix, sans lui donner d'écho.

— Erika ! C'est Saul !

Trop impatient pour attendre une réponse, il se glissa à l'intérieur. Il toucha terre deux mètres plus bas.

— C'est fini.

Il obligea ses yeux à s'accoutumer à l'obscurité, pendant un instant désespéré, il eut peur de s'être trompé, quand il comprit qu'il n'avait pas donné le signal de reconnaissance. Un ennemi pouvait essayer d'imiter sa voix. Dans le noir, ce genre de ruse pouvait marcher.

— Baby Ruth et les roses.

— Mon amour, j'attendais ces petits mots avec impatience. Je m'inquiétais. Je commençais même à me demander s'il fallait que je te tire dessus, fit la voix sensuelle d'Erika, qui montait, rassurante, du fond de l'abri. J'espère que tu leur as montré la couleur de l'enfer.

Ce fut plus fort que lui, il éclata de rire.

— Les Juifs ne sont pas censés croire à l'enfer.

— Mais dans certains cas, c'est une idée merveilleuse. J'espère bien que ces fumiers rôtiront en enfer pour avoir attaqué notre village, notre maison.

Dans le noir, son fils appela.

— Papa ?

— Je suis là, mon fils. Ne t'inquiète pas. Dis donc, Erika, surveille un peu ton langage devant ton fils, hein ?

— Tu vas en entendre bien d'autres si tu ne m'expliques pas pourquoi tu as mis si longtemps.

Il essaya de deviner au ton de sa voix si elle plaisantait ou non. Il décida que oui.

— Il y a un bon moment que les coups de feu ont cessé, fit-elle. Qu'est-ce que tu fabriquais ? Tu es allé prendre un pot ou quoi ?

Comme Erika savait qu'Eliot avait appris à Saul à ne jamais boire une goutte d'alcool, Saul était maintenant certain qu'elle plaisantait. Soulagé, non seulement parce que sa femme et son fils étaient sains et saufs mais parce qu'Erika ne lui en voulait pas, il ne put retenir ses larmes.

Les semelles grattaient le sol. Les corps se faufilaient dans le tunnel.

— Saul ?

La voix d'Erika, toute proche, reflétait l'inquiétude.

— Papa ?

— Tout va bien, mon fils. C'est seulement que...

Le chagrin lui serrait la gorge, étouffant sa voix.

Erika le serra, pleine de force.

— Que se passe-t-il, Saul ?

— Je... commença-t-il en essuyant ses larmes, tentant d'expliquer. On les a tués. Mais si... lutta-t-il. Si j'avais couru ici tout droit, si je m'étais occupé seulement de nous, de toi et de Chris, alors tout ce que j'ai essayé d'enseigner à ces gosses du village... que le bien de tous passe avant l'individu... tout aurait eu l'air d'un mensonge. À la prochaine attaque, ils se seraient d'abord occupés d'eux-mêmes au lieu de...

Dans l'obscurité, Chris se blottit contre lui.

Erika le serra plus fort.

— Tu es bête.

— Quoi ? fit-il surpris en ravalant ses larmes.

— Nous sommes des professionnels. Ou nous l'avons été. Nous savons l'un et l'autre ce qu'est un combat. Le besoin personnel, c'est un luxe. Si le groupe ne se défend pas, aucune famille n'a la moindre chance. Je me suis dit que si tu étais encore en vie, tu ferais ce qu'exigent les règles – et moi aussi. Dans mon cas, cela voulait dire cacher notre fils et le protéger. Dans le tien, cela voulait dire faire tout ton possible pour protéger le village. Il n'y a aucune raison de pleurer pour ça. Je t'aime, de tout mon cœur. Mon boulot c'était de protéger la famille, le tien de défendre le groupe. Je ne me plains pas. Je serais plutôt fière de toi. Nous avons agi comme il le fallait.

Saul respirait avec difficulté.

— Je t'aime.

— Quand le calme sera revenu au village, quand nous aurons organisé un tour de garde, quand il fera nuit et que nous aurons couché Chris, je serai heureuse que tu me le prouves.

Vingt minutes plus tard, un hélicoptère de combat israélien tournait au-dessus des champs pierreux qui encerclaient le village, vérifiant qu'il n'y avait plus d'ennemis. Deux camions pleins de soldats rebondissaient sur la route constellée de nids-de-poule ; ils s'arrêtèrent aux abords du village. Ils ont des yeux de vautours, se dit Saul en les voyant descendre de camion pour observer les dégâts puis se mettre au garde-à-vous devant leur capitaine. Parfaitement entraînés, admirablement disciplinés, ils établirent un système de défense dans l'éventualité d'une nouvelle attaque. Une patrouille fouilla les poches des cadavres ennemis.

Un vent chaud soulevait la poussière.

Le capitaine, dont le visage faisait penser à une pente de schiste ravinée, s'approcha de Saul.

— Votre équipe radio a dit que les assaillants avaient été maîtrisés. Écrasés me semble plus approprié, fit-il en désignant les corps.

— Euh – fit Saul en haussant les épaules –, ils nous ont cassé les pieds.

— Apparemment, dit le capitaine en allumant une cigarette. Si j'en crois la rumeur, la dernière chose à faire c'est de vous casser les pieds. Grisman, c'est bien ça ? Saul Grisman ? Américain ? Ex-CIA ?

— Ça vous pose un problème ?

— Pas après ce qui s'est passé. Ce doit être Erika.

Saul se retourna. Il n'avait pas entendu Erika arriver derrière lui.

— Christopher est chez les voisins, dit-elle. Il a encore peur mais il m'a promis de fermer les yeux et d'essayer de dormir. On s'occupe de lui.

Elle se tourna vers le capitaine.

— Vous faisiez partie du Mossad, lui dit-il. Je m'étonne que vous ne trouviez pas ce village profondément ennuyeux.

— Certainement pas aujourd'hui, en tout cas.

Le capitaine posa son regard sur les adolescents qui portaient des M-16.

— Où sont les hommes ?

— Dans l'armée, répondit-elle. Ou à Jérusalem, ou à Tel-Aviv. Ici, c'est un village de veuves, d'orphelins et de femmes abandonnées. C'est tout juste s'il survivait quand nous sommes arrivés.

— Mais c'est ce que nous voulions, ajouta Saul. Un endroit au bout du monde. Nous avons donc décidé d'améliorer la défense civile.

— Vous êtes en train de me dire que ce sont ces gosses, avec vous, qui ont fait un sort à cette équipe ?

— Il ne leur fallait qu'un peu d'encouragement.

Dans un sourire, Saul donna une tape amicale dans le dos des deux adolescents les plus proches.

— On m'a dit que vous aviez de bonnes raisons d'abandonner tout ça, remarqua le capitaine à Saul.

— Est-ce qu'on vous a dit lesquelles ?

Le capitaine hocha la tête en signe de dénégation.

— Une allergie.

— Naturellement. On m'a aussi affirmé que vous auriez pu rester au Renseignement israélien, ajouta-t-il en se tournant vers Erika. Votre dossier était sans tache. Vous n'aviez donc aucune raison de venir vous enterrer ici.

— Erreur, fit Erika. J'avais la meilleure raison du monde.

— Laquelle ?

— Être avec lui, répondit-elle en désignant Saul.

Le capitaine aspira une bouffée de sa cigarette.

— Parfait. À propos de ce qui vient de se passer... ça me pose quelques problèmes.

— Je sais, dit Saul. À moi aussi.

— Tout d'abord, cette équipe n'était pas une simple bande d'amateurs. Ils étaient parfaitement armés. Armes soviétiques. Ce n'était pas improvisé – cette attaque avait été organisée, six hommes prenant le village d'un côté, six de l'autre. Et douze hommes, ce n'est pas si simple, il faut une sacrée détermination et de rudement bonnes raisons pour tenter de se faufiler à travers nos défenses. Un village en territoire contesté, je comprendrais. Une cible stratégique – disons une base aérienne, un entrepôt de munitions –, une attaque surprise risquée rimerait à quelque chose. Mais un village de veuves, d'orphelins et de femmes seules ? À soixante-dix kilomètres de la frontière ? Mais qu'est-ce qui se trame ?

— Parce que vous croyez que ça ne me tracasse pas ? fit Saul.

3

À la nuit tombante, une limousine poussiéreuse arriva. Devant les ruines de leur maison, près d'un feu de tous les débris qu'il avait sortis, Saul

entendit le moteur tandis qu'il avalait un bouillon de poule au vermicelle réhydraté. Erika faisait manger Christopher à la cuiller.

Levant les yeux, il vit des soldats sortir de leur cachette et faire signe au conducteur de s'arrêter à l'entrée du village. La voiture était trop loin et le pare-brise trop sale pour que Saul pût distinguer ses traits. Les soldats parlèrent à quelqu'un à l'intérieur, examinèrent les documents qu'on leur tendait puis se tournèrent vers le village, pointant du doigt en direction de Saul. La voiture approchait.

Saul se leva.

— Tu la reconnais ?

Erika leva les yeux sur la voiture et hocha la tête.

— Et toi ?

— Il commence à y avoir trop de monde dans ce village.

La voiture stoppa à cinq mètres. Depuis les portes ouvertes, les villageois observaient la scène avec inquiétude. Le conducteur coupa le moteur. On entendit un sifflement sous le capot. Un homme sortit.

Il mesurait un mètre quatre-vingt et ses épaules étaient légèrement penchées. Son costume était froissé, il avait défait le dernier bouton de sa chemise et desserré sa cravate. Il portait une moustache et ses cheveux étaient plantés en arrière du crâne. Saul se dit qu'il n'avait pas loin de quarante ans et comprit que sa minceur était due à une immense énergie contenue ; il devait brûler des calories même assis à un bureau, position que suggérait l'incurvation de ses épaules.

L'homme s'approcha en souriant. Saul ne l'avait jamais vu, mais le plaisir qu'il lisait dans les yeux de l'autre prouvait que l'étranger, lui, le connaissait.

Mais Saul comprit rapidement son erreur.

Ce n'est pas moi qu'il connaît.

C'est Erika.

Les yeux d'Erika brillaient, eux aussi. Son visage s'éclaira d'un grand sourire et sa voix reflétait un murmure incrédule.

— Misha ?

— Erika.

Elle courut jusqu'à lui et le serra dans ses bras.

— Misha ! s'écria-t-elle à nouveau.

Saul se détendit en entendant ce nom. S'il ne se trompait pas, son nom de famille devait être Pletz. Il ne l'avait jamais rencontré, mais il lui était

encore reconnaissant pour tout ce que Misha – à la demande d'Erika – avait fait pour son frère adoptif et pour lui il y a trois ans.

Il attendit discrètement qu'Erika ait fini de saluer Misha. Puis portant Christopher sur son bras gauche, il s'avança et lui tendit la main droite.

— Bienvenue. Vous avez faim ? Voulez-vous un peu de potage ?

La poignée de main de Misha était ferme.

— Non, merci. J'ai mangé deux bagels dans la voiture. Ça m'a donné des brûlures d'estomac.

— Je me suis souvent demandé de quoi vous aviez l'air.

— Moi aussi. Pour votre frère – je suis désolé.

Saul fit un signe de tête, chassant une émotion douloureuse.

— Misha, pourquoi n'es-tu pas à Washington ? demanda Erika.

— J'ai été rappelé à Tel-Aviv il y a deux ans. À dire vrai, c'est ce que je voulais. Mon pays me manquait, et mes parents. Et cette mutation s'accompagnait d'une promotion. Je ne saurais me plaindre.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

Misha tendit la main vers celle de Christopher.

— Comment vas-tu, mon garçon ?

Christopher pouffa de rire.

Mais Saul s'inquiéta de voir que Misha évitait de répondre.

— Il est magnifique, commenta Misha avant de tourner les yeux vers la maison en ruine. Vous faites des travaux ?

— Les décorateurs sont passés aujourd'hui, fit Erika.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Le résultat ne nous a pas plu, alors on les a liquidés.

— J'ai entendu ça aussi.

— C'est la raison de votre présence ici ?

Misha le dévisagea.

— Finalement, je vais me laisser tenter par le potage.

Ils s'assirent autour du feu. Il faisait maintenant presque nuit et le désert avait fraîchi. La chaleur du feu était réconfortante.

Misha ne prit que trois cuillerées de bouillon.

— Même quand j'étais encore à Washington, dit-il à Erika, je savais que tu étais là. Depuis mon retour à Tel-Aviv, je sais ce que vous devenez.

— Alors le *on* qui renseigne le capitaine, c'est vous, remarqua Saul en montrant l'officier qui se tenait à un poste sentinelle aux abords du village et parlait à un soldat.

— J'ai jugé plus prudent de lui dire qu'il pouvait compter sur vous deux. Je lui ai dit de vous laisser tranquille, mais que si vous preniez contact avec lui, il devait vous écouter. Je n'ai pas essayé d'interférer.

Saul le regarda calmement.

— Après ce qui s'est produit aujourd'hui, dit Misha, il s'est tout naturellement tourné vers moi, surtout compte tenu des aspects troublants de ce raid. Je ne parle pas seulement de l'inutilité d'attaquer un village si éloigné de la frontière et qui n'a de surcroît aucun intérêt militaire ou géographique.

— Vous voulez parler de leurs ongles ?

Misha leva les sourcils.

— Ainsi, vous avez remarqué ? Pourquoi n'en avez-vous pas fait part au capitaine ?

— Avant de savoir si je pouvais compter sur lui, je voulais savoir ce qu'il valait.

— Il vaut très cher, fit Misha. Et il est suffisamment fiable pour ne partager ses soupçons qu'avec moi jusqu'à ce que je décide de la manière de s'en occuper.

— Nous pourrions peut-être cesser de tourner autour du pot, suggéra Saul. Les hommes qui ont attaqué ce village n'étaient pas des guérilleros typiques. Peu importe si leurs fusils portaient encore des traces de graisse d'emballage ou si leurs vêtements étaient usés mais leurs chaussures flambant neuves. Je pourrais expliquer tout ça en faisant semblant de croire qu'ils étaient équipés de frais. Mais leurs ongles. Ils avaient taché leurs mains volontairement. Pas la moindre trace de saleté sous leurs ongles. Orgueil stupide. Ils s'imaginaient peut-être que personne ne remarquerait leurs ongles manucurés pour vingt dollars ? Ce n'étaient pas des terroristes. C'étaient des tueurs. D'importation. Choisis parce qu'ils étaient arabes. Mais leur territoire, ça n'est pas le désert. C'est Athènes, Rome, Paris ou Londres.

Misha hocha la tête.

— Vous n'avez rien perdu de votre savoir-faire malgré vos trois ans ici.

Saul désigna le bâtiment en ruine derrière lui.

— Et il est manifeste que l'attaque n'était pas dirigée contre tout le village. C'est notre maison qui a presque tout pris. L'objectif, c'était nous.

Erika se leva de sa chaise, passa derrière Misha, et posa les mains sur ses épaules.

- Dis-moi, vieux frère, pourquoi es-tu là ?
Misha leva sur elle des yeux empreints de tristesse.
— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle. Que se passe-t-il ?
— Erika, ton père a disparu.

4

Le calme des trois dernières années était détruit, désormais. La paix semblait irrémédiablement perdue. Les constantes de l’ancienne vie de Saul l’avaient remplacée – la tension, le soupçon, la méfiance. Il paraissait impossible d’y échapper. Même ici, le monde s’immisçait, et les attitudes qu’il avait désespérément tenté d’étouffer revenaient, plus fortes que jamais.

Au cours de cette nuit, tandis que Christopher dormait dans la maison voisine et que Misha s’était assoupi dans sa voiture, Saul et Erika étaient assis devant le feu qui éclairait leur maison en ruine.

— Si nous étions l’objectif, dit Saul, et je crois que ça ne fait aucun doute, nous devons nous attendre à ce que d’autres équipes viennent.

Erika ne cessait de taquiner le feu avec un bout de bois.

— Ce ne serait pas bien de mettre tout le village en danger par notre présence, poursuivit-il.

— Alors que faire ? Mettre une pancarte ? Ceux que vous cherchez n’habitent plus ici ?

Les flammes se reflétaient dans les yeux d’Erika.

— Ils trouveront que nous sommes partis tout comme ils ont trouvé que nous étions là.

— Mais pourquoi sont-ils venus ?

Saul secoua la tête.

— Trois ans, c’est long pour que le passé nous rattrape. Et mon accord avec la CIA précisait que si je me tenais tranquille ils feraient comme si je n’existais pas.

— C’est bien ce qu’on a fait, remarqua-t-elle amèrement, on s’est tenus tranquilles.

— C’est précisément pourquoi je pense que ça n’a rien à voir avec le passé.

— Bon, alors c'est qu'il y a une nouvelle raison pour qu'ils nous aient attaqués.

— Ça ne nous dit toujours pas laquelle.

— Tu crois que c'est une coïncidence ?

L'allusion était vague, mais il savait ce qu'elle voulait dire.

— La disparition de ton père ?

— Hier.

— Et aujourd'hui l'attaque ?

— Jamais deux sans trois, ça marche aussi pour les mauvaises nouvelles, dit-elle, mais...

— Je ne crois pas aux coïncidences. Il ne faut jamais nier l'évidence. Si un plan te saute aux yeux, regarde-le bien en face.

— Alors regardons-le bien en face, dit-elle.

— Tu sais ce que cela signifie.

Elle remua les braises avec plus de force.

— C'est une nouvelle raison pour abandonner notre maison. Enfin, ce qu'il en reste.

Saul pensait aux canaux d'irrigation sur lesquels il avait travaillé pendant trois ans.

— Ça me met hors de moi.

— Parfait. Ça ne valait pas le coup de l'avoir si on pouvait l'abandonner facilement.

— Et on n'a aucune chance contre nos assaillants si on les poursuit dans l'indifférence.

— Je ne suis pas indifférente vis-à-vis de mon père. L'un des sacrifices de vivre ici était de ne pas le voir.

Le feu crépita. Erika se leva brusquement.

— On ferait mieux de se préparer. Nos ennemis nous ont rendu service sans le vouloir. On peut littéralement emporter avec nous tout ce qu'ils ont laissé.

— Pour trouver ce qui est arrivé à ton père.

— Et rendre la monnaie de la pièce à ceux qui nous ont obligés à quitter notre maison.

— Cela fait trois ans, hésita Saul. Nonobstant les compliments de Misha, tu crois qu'on est encore assez bons ?

— Assez bons ? Eh, ça fait trois ans que je me repose ! Ceux qui ont pris mon père vont salement regretter de s'être mêlés de nos affaires quand ils

vont voir à quel point on est bons.

OceanofPDF.com

LE PÉNITENT

1

Sud du Caire, à l'ouest du Nil. Le désert de Nitrie. Égypte. Cette fois ce n'était pas une souris, mais un lézard qu'il observait, et il ne faisait pas de tours comme Stuart Little. Il ne tirait pas Drew de sa coquille. Il ne lui faisait pas regretter la compagnie des autres – amis, ou même étrangers. Il se contentait de glisser de son trou sous un rocher et de se dorer au soleil pendant les quelques heures qui suivaient l'aube. Au crépuscule, il s'étirait sur une pierre plate, absorbant la chaleur rayonnante. Entre-temps, pendant le brasier proprement destructeur, il se cachait. Trente centimètres, épais, ridé, jaune, le regard fixe, la langue agile, le lézard était le testament des caprices créateurs pervers de Dieu.

Gisant dans l'obscurité au fond de la caverne, Drew regardait le monstre prendre sa position matinale coutumière à l'entrée du tunnel. Ça l'horrifiait et, pour cette raison, il le tolérait, car il savait que Dieu le mettait à l'épreuve. Le lézard faisait partie de sa pénitence. Tandis que le soleil montait dans le ciel, envoyant ses rayons dans la caverne, Drew examina les contours rocheux de sa cellule, comparant leur morne austérité au luxe relatif qu'il avait connu au cours de six paisibles années dans les quartiers modestes qu'il occupait au monastère chartreux dans le Vermont. Une fois encore, il compara le lézard, qu'il appelait tour à tour Lucifer et Quasimodo, à Stuart Little, la souris qui lui avait tenu compagnie au cours de ses deux dernières années de monastère. Mais on avait tué la souris, des assassins avaient attaqué le monastère pour avoir Drew, et il avait été contraint de quitter son havre, pécheur face à un monde pécheur. Les événements qui avaient suivi – sa lutte contre Scalpel, ses retrouvailles avec Arlene, sa rencontre avec la confrérie de la pierre - l'avaient paradoxalement racheté, pour le damner à nouveau, le poussant à chercher ce trou dans la roche en plein désert où était né le monachisme chrétien. Là, il luttait une fois encore pour la pureté par la pénitence et l'amour de Dieu.

Cela faisait maintenant un an. Sans saisons, chaque jour parfaitement identique au précédent, le temps semblait étrangement s'étirer et se comprimer à la fois. Cette année aurait pu être une éternité, un mois ou une semaine. Ses seuls moyens de savoir depuis combien de temps il était là étaient la croissance de sa barbe et de ses ongles et le compte de ses vivres, qui diminuaient graduellement jusqu'au moment où il devait marcher dans le désert jusqu'au village le plus proche pour refaire ses simples provisions. Cela prenait toute une journée. Les villageois considéraient avec respect cet homme en haillons, grand, maigre, brûlé par le soleil avec ses yeux hagards, et ils gardaient leurs distances, lui conférant le statut de saint homme, bien qu'il refusât de se considérer comme tel.

À cette expédition près, il se consacrait exclusivement à l'exercice, à la méditation et à la prière. Ces derniers temps, toutefois, il s'était senti trop faible pour s'entraîner et il était resté étendu au fond de la caverne, entonnant les répons de messes imaginaires. Il se demandait ce que le lézard pensait du latin quand il le voyait tourner vers lui sa tête aux yeux fixes. Ou bien sa réaction n'était elle rien d'autre que le processus de stimulus-réponse ? Dans ce cas, dans quel but cette monstrueuse créature existait-elle ? Une pierre, si elle ne pensait pas, avait une beauté qu'on pouvait apprécier. Mais le lézard ne pouvait apprécier la pierre, si ce n'est pour la chaleur que son horrible corps jaune absorbait. Et nul être conscient ne pouvait apprécier l'horreur du lézard.

C'était l'épreuve, songeait Drew. Si je peux apprécier le lézard, je peux me sauver. Je peux montrer que je me suis ouvert à chaque aspect de Dieu.

Mais les besoins corporels interrompirent sa méditation. Il devait boire. Non loin d'ici – c'est pourquoi il avait choisi cet endroit – il y avait une source. Comme d'habitude, il avait reculé le moment d'étancher sa soif, en partie pour accroître sa pénitence, en partie pour augmenter le plaisir de boire enfin. Cet équilibre entre la souffrance et le plaisir lui causait une grande tension mentale. Il la résolut enfin en concluant que le plaisir de boire avait été voulu par Dieu comme mécanisme de survie. S'il se refusait ce plaisir, s'il ne buvait pas, il mourrait. Mais ce serait un suicide, et le suicide était le pire de tous les péchés.

Dans son état de faiblesse, il commença à faire des associations d'idées. Plaisir, souffrance, Arlene, être séparé d'elle. Si les choses avaient été différentes, il ne pouvait rien imaginer de plus gratifiant que de passer le restant de ses jours auprès d'Arlene. Mais la confrérie de la pierre avait

rendu cela impossible. Pour sauver la vie de Drew, le frère d'Arlene avait tué un membre de la confrérie, et pour sauver son sauveur, Drew s'était fait passer pour le coupable ; il s'était enfui et caché. Brûlant d'amour, Drew s'était sacrifié pour une autre sorte d'amour.

Il essaya de bouger, d'aller à la source, mais il n'y arriva pas. Ses lèvres étaient craquelées par la soif. Son corps était rongé par les privations. Son esprit commença à vaciller. Le lézard remua, dégoûté par la chaleur du jour. Il se faufila sous la roche. Le temps devint plus fugitif encore. Une ombre vacillait au-dessus de l'entrée de la caverne. Le soleil déclinait-il déjà ?

Ou ai-je des hallucinations ? se demandait Drew. Car l'ombre devint une silhouette d'être humain, la première de ce genre que Drew eût vue depuis qu'il occupait cette cellule. C'était impossible.

Mais l'ombre, qui s'allongeait, devint effectivement la silhouette d'une personne.

Et cette personne, c'était impossible, était...

2

Quand elle vit le lézard se faufiler hors de la caverne, Arlene murmura « Merde ! ». Elle eut brusquement très peur qu'on l'ait mal orientée. Après tout, le lézard aurait-il choisi cet endroit vulnérable pour se repaître de chaleur si la caverne était occupée ? La façon dont l'horrible reptile avait tourné la tête en direction de la pierre qu'elle avait délogée en grimpant la pente, la façon dont il s'était tendu avant de fuir quand son ombre s'était étendue sur lui était pour elle la preuve indubitable que le lézard avait eu peur d'elle uniquement, pas de quelqu'un dans la caverne. Fallait-il en conclure que la caverne était déserte ?

Elle s'arrêta, découragée, mais le soleil si chaud sur son dos la poussa de l'avant. Épuisée, si déshydratée qu'elle ne transpirait plus, elle devait se mettre à l'abri. Elle grimpa péniblement le reste de la montée, son ombre s'étirant vers la caverne. Elle écarquillait les yeux dans l'obscurité. À l'intérieur, le silence était tel que ses craintes s'en trouvaient renforcées. On l'avait mal renseignée.

Le tout était de savoir si la tromperie était volontaire ou non.

La veille, dans la matinée, deux heures après avoir quitté le village le plus proche, sa voiture de location s'était arrêtée. Le moteur avait toussé

avant de se taire. Mécanicienne expérimentée, elle avait soulevé le capot et tenté de trouver la panne, mais sans succès. Elle avait songé à rentrer au village, mais la distance qu'elle avait parcourue en voiture correspondait à une demi-journée de marche, à peu près ce qui lui restait à parcourir pour atteindre sa destination. Elle avait rempli sa gourde avant de quitter le village. Connaissant bien la survie dans le désert, elle savait que, si elle conservait l'humidité de son corps en restant à l'ombre pendant que le soleil était au plus haut pour marcher au crépuscule et la nuit, elle aurait suffisamment d'eau pour atteindre cette caverne dans la matinée, et il en resterait assez pour le retour. À condition de se rationner.

Mais quand elle s'était installée juste avant midi, tendant une fine toile entre deux rochers pour s'abriter dessous, elle avait entendu le bruit ténu de pas – derrière elle et sur sa droite. Leur approche prudente lui avait tout dit. Elle n'avait pas voulu risquer d'utiliser son arme, qu'on aurait entendue à des kilomètres dans le désert et qui n'aurait peut-être réussi qu'à attirer d'autres prédateurs. Elle fit donc semblant d'être inquiète et sans défense quand les deux Arabes, vêtus de longues robes de coton délavé et coiffés de turbans, lui firent face avec des pistolets, lui faisant signe d'ôter ses vêtements. Les distayant en découvrant légèrement sa poitrine, elle avait pivoté sur elle-même, donnant des coups de pied, désarmant le plus proche en lui brisant le poignet. Continuant de tourbillonner comme un derviche, elle avait donné un coup de pied dans la main armée du deuxième homme, broyant l'os cette fois encore. Elle les avait tués rapidement l'un après l'autre en leur donnant un coup de poing dans la gorge, leur brisant ainsi la trachée artère. Tout se passa si vite qu'ils moururent encore pleins de désir. Elle cacha les corps dans les rochers où les charognards s'en occuperaient. Tout en s'installant à un autre endroit, elle se demanda si les hommes l'avaient trouvée par hasard ou s'ils l'avaient suivie depuis le village où elle avait demandé son chemin. S'ils venaient du village, s'ils avaient saboté sa voiture, il n'y avait rien de surprenant à ce que cette caverne fût abandonnée – on lui avait donné de faux renseignements uniquement pour qu'elle s'enfonce dans le désert.

Elle désespéra de nouveau. Avoir fait tout ce chemin depuis New York pour s'apercevoir qu'elle n'était pas au bout de sa quête. Elle eut envie de lever le poing et de s'en prendre aux cieux. Mais elle devait fuir le soleil. La pensée d'humecter ses lèvres desséchées et enflées avec l'eau tiède de sa gourde la stimula. Grande, fine, les yeux verts, les cheveux auburn,

sensuelle, environ trente-cinq ans, portant un chapeau de toile à larges bords, un sac à dos, une jupe kaki et des chaussures de marche, elle pointa son arme sur des dangers invisibles et pénétra dans la caverne.

3

Ça sentait le vinaigre, comme du dioxyde de carbone. Mais il y avait aussi une autre odeur – une odeur animale, musquée, qui lui fit penser que cette caverne avait récemment servi de tanière. Debout juste dans l'entrée, empêchant le soleil de pénétrer, elle scruta l'obscurité. La caverne était loin d'être fraîche, mais c'était beaucoup plus supportable que l'enfer au-dehors. Arme au poing, retenant son souffle, elle écoutait le moindre bruit.

— Drew ?

Sa voix était mal assurée. Après tout, s'il était là, il lui aurait déjà parlé. À moins qu'à l'instar du lézard il ne se fût caché en la voyant approcher. Auquel cas, sa quête avait été inutile, l'espoir qu'il serait heureux de la voir un leurre cruel.

L'écho de sa voix mourut. Une fois encore, elle retint son souffle, tout ouïe. Quelque chose – l'intuition – lui dit que cette caverne était occupée. Elle entendit – ou crut entendre – un subtil bruissement de tissu, un léger souffle, le frôlement léger de la chair contre la pierre. Ces sons, à peine perceptibles, venaient du fond de la caverne. Elle s'accroupit et se dirigea vers la droite, loin de l'entrée, se cachant tout en laissant entrer le soleil.

Maintenant que ses yeux étaient habitués à l'obscurité, elle voyait suffisamment pour distinguer les sandales usées sur les pieds poussiéreux au bout des jambes desséchées d'un homme ratatiné contre le mur du fond. Son vêtement en lambeaux était ramassé sur ses genoux décharnés. Ses mains, étendues sur ses cuisses, étaient squelettiques.

— Mon Dieu !

L'écho de la caverne amplifia son murmure angoissé.

— Drew, dit-elle plus fort.

Elle se précipita sur lui, le tirant vers la lumière, choquée par sa barbe et ses cheveux emmêlés qui lui arrivaient à la taille et par son visage maigre et ravagé.

— Oh, mon Dieu, Drew.

Les yeux à peine fendus, il l'étudia. Ses lèvres crevassées tremblèrent.

Elle défit en hâte la gourde de sa ceinture et dévissa le bouchon.

— N'essaie pas de parler.

Mais il continuait, d'une voix si faible qu'elle l'entendait à peine. Cela lui faisait penser à des pas sur de la boue séchée.

— Ar... il tenta un nouvel effort désespéré. Ar... lene ?

On sentait la surprise, l'incrédulité. Et autre chose. Quelque chose qui ressemblait à la peur qu'on éprouve quand on croit avoir une vision.

— C'est moi. Je suis là, Drew. Je suis bien réelle. Mais n'essaie plus de parler.

Elle porta la gourde aux lèvres de Drew, ne versant que quelques gouttes. Sa chair semblait absorber l'eau comme une éponge. Elle saisit son poignet ; son pouls était si faible qu'elle le sentait à peine. Elle laissa ses mains parcourir le corps de Drew, ahurie du poids qu'il avait perdu.

— Tu as fini par avoir ce que tu voulais, dit-elle. Tu t'es bousillé. Si tu n'étais pas si affaibli, je serais furieuse au lieu d'être désolée, ajouta-t-elle en continuant de verser de l'eau goutte à goutte entre ses lèvres.

Curieusement, ses yeux se plissèrent. Une étrange et faible lueur de...

Quoi ? D'amusement ? D'amour ? Il respirait comme s'il allait...

— Ris donc, fit-elle, et je te tape sur la tête avec ma gourde.

Mais il réussit à trouver la force de rire, rien qu'un bref petit « ha ! ha ! » et bien sûr, elle ne mit pas sa menace à exécution. Elle versa simplement encore un peu d'eau dans sa bouche, sachant qu'elle ne pourrait plus lui en donner pendant un bon moment car sinon il serait pris de nausées, mais rassurée car il avait essayé de rire, et ça, c'était un signe de vie. Elle était arrivée à temps. Il avait tenu. Il s'en tirerait.

4

Après lui avoir donné une dernière gorgée d'eau, elle fut envahie par le doute. Malgré la chaleur, elle était glacée d'appréhension. Il n'y avait pas assez d'eau pour deux.

Sa langue gonflée se colla à son palais. Elle devait boire. L'eau tiède avait un goût amer. Elle avala malgré tout, se sentit la tête moins légère, but une nouvelle gorgée avant de verser quelques gouttes entre les lèvres de Drew.

Peu à peu, son poulx était plus ferme. Il respirait mieux, plus profondément.

Mais sa voix n'était encore qu'un croassement.

— Mal calculé...

Il souriait d'embarras, comme un enfant pris en faute.

Elle secoua la tête sans comprendre.

— Aurais dû boire plus tôt... toussa-t-il.

Elle secoua de nouveau la tête.

— J'aurais dû aller chercher des vivres plus tôt... Pas rendu compte... à quel point j'étais faible... Impossible d'aller à la source.

— Quelle source ?

Ses paupières retombèrent.

— Bon sang, Drew, quelle source ?

— Dehors... en bas de la pente... à droite.

— C'est loin ?

— Cent mètres... au tournant de la colline... un amas de rochers.

Elle lui donna encore à boire puis se redressa.

— Je reviens.

Elle ôta son sac à dos, quitta l'obscurité de la caverne et plongea dans la chaleur plombante du soleil aveuglant. Les yeux douloureux, elle dévala la pente poussiéreuse et suivit la courbe de la colline.

Mais au bout d'une centaine de mètres, elle n'avait toujours rien trouvé. La panique s'infiltra en elle. Drew avait-il déliré ? Avait-il seulement imaginé une source ?

Non, il devait y en avoir une. Comment aurait-il survécu autrement ? Si elle ne la trouvait pas, si Drew ne retrouvait pas sa lucidité avant que la gourde soit vide, alors il y avait toutes les chances pour qu'ils meurent l'un et l'autre.

Elle marcha encore une vingtaine de mètres, sentit ses genoux faiblir et comprit qu'il serait dangereux de continuer. Car aussi loin qu'elle voyait, aucun amas de rochers ne se profilait. D'abord découragée, elle rassembla ses forces, passant sa langue sur ses lèvres parcheminées, puis retourna à la caverne. Au lieu de tourner à droite, elle pivota à gauche en direction du désert. Et frémit en apercevant les rochers.

Elle avança en trébuchant. Drew ne s'était pas trompé mais il avait omis un détail crucial. L'amas de rochers était bien à une centaine de mètres au tournant de la colline. Mais en s'en éloignant, pas au pied. Et si on regardait

dans cette direction, l'amoncellement de roches était si évident, si grand, comme une borne, qu'on ne pouvait le manquer.

Elle accéléra son pas. Les rochers s'agrandissaient. Elle grimpa, puis redescendit un peu et trouva une mare stagnante protégée du vent. Elle repoussa la poussière sur le côté, s'assura qu'aucun squelette d'animal ne l'avertissait contre cette eau, puis trempa les lèvres à la surface. L'eau était trop chaude pour la rafraîchir. Mais elle sentit son bienfait dans tout son corps.

Elle remplit prestement sa gourde. Dix minutes plus tard, elle pénétrait dans la caverne.

Drew était allongé sur le dos. Les yeux plissés, il haussa les épaules et essaya de sourire.

— J'ai oublié de te dire...

— Je sais bien ce que tu as oublié de me dire, mon vieux. J'ai trouvé quand même.

Elle porta la gourde aux lèvres de Drew. Il déglutit, plein de reconnaissance. Elle but à son tour.

Restait le problème de la nourriture. Dans son sac à dos, elle avait assez de provisions d'urgence – cacahuètes, viande séchée et fruits secs. Mais après avoir cherché vainement des vivres dans la caverne, force lui fut de conclure qu'elle n'avait pas pris suffisamment de choses pour qu'ils puissent tous deux traverser le désert.

Elle donna encore un peu d'eau à Drew, en but aussi et reprit espoir en le voyant recouvrer un peu d'énergie.

— Pourquoi es-tu là ? demanda-t-il.

— Tu te poses vraiment la question ?

Il hocha la tête.

— Parce que je t'aime, dit-elle.

Il respira profondément, envahi par l'émotion.

— L'amour... oui. Il eut du mal à poursuivre. Mais comment m'as-tu trouvé ?

— L'obstination.

— Je ne comprends pas. Je croyais avoir dissimulé toute trace, dit-il en rassemblant ses forces.

Elle hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Alors comment ?

— La confrérie.

Drew frémit.

5

— Tu leur as échappé pour sauver la vie de mon frère, dit-elle. Parce qu'il avait sauvé la tienne. Tu croyais leur avoir échappé. Tu t'es trompé.

Elle fouilla dans son sac à dos et en sortit un paquet de cacahuètes. Elle mâcha lentement pour en goûter le sel.

Il en prit une.

— Promets-moi de ne pas avaler tout de suite.

Il hocha la tête.

— Si tu n'avais pas si faim, je t'embrasserais, fit Arlene.

— Tu n'obtiendras rien par la menace. La confrérie ? ajouta-t-il.

— Ils t'ont suivi dès l'instant où tu as quitté mon immeuble à New York, répondit-elle. Tu croyais les avoir semés parce qu'ils n'ont pas esquissé le moindre geste contre toi. Après l'Angleterre, l'Italie et le Maroc, tu croyais que l'Égypte serait sans danger pour toi. Mais ils t'ont suivi jusque-là. Ils n'ont jamais perdu ta trace.

— Tu sais cela...

— Parce qu'il y a quinze jours l'un d'eux est venu me trouver.

— Alors j'ai fait tout cela pour rien ? gronda Drew.

— Non, ça t'a sauvé la vie. Si j'ai bien compris ce que m'a expliqué le prêtre, dit-elle, la confrérie a pensé que ton exil était pire que toutes les sanctions auxquelles ils auraient pu songer. Si j'en crois ce que je vois, ils avaient raison.

Son allure pitoyable la catastrophait – il avait la poitrine creuse, le visage hagard, et puis cette barbe et ces cheveux jusqu'à la taille.

— Il faut qu'on te redonne des forces. Tu crois que ton estomac supportera une autre cacahuète ?

— Ça vaudrait mieux. J'ai besoin de sel.

Il en grignota une et elle prit un peu de viande séchée.

— Le prêtre m'a dit que la confrérie avait décidé que tu avais suffisamment payé pour la mort de leur agent.

Drew la fixa du regard.

— Tu devais revenir à moi pendant le Carême – voilà ce que tu m'avais promis, fit-elle en posant un tendre baiser sur son front. Chaque jour avant

Pâques, j'attendais, pleine d'espoir. Quand tu n'es pas apparu, la première année, j'ai eu peur que tu ne reviennes jamais.

— Malgré toute ma volonté, je ne pouvais cesser de penser à toi, dit-il.

— Je t'aime.

En tremblant, il toucha son bras.

— Et maintenant c'est la fin de mon exil ? Ils m'ont pardonné ?

Elle hésita.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Pas pardonné, dit-elle. Ils te convoquent. Pour poursuivre ta mission, c'est ce qu'a dit le prêtre.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, perplexe.

— Ils veulent que tu fasses quelque chose pour eux, fit-elle en détournant les yeux tant elle était troublée. C'est à cette condition expresse qu'ils te laisseront la vie. Quand le prêtre m'a dit où tu étais, j'ai saisi la chance de te revoir, rien que pour être avec toi. Depuis que tu es parti, cette nuit-là, je me suis sentie si vide. Te perdre une première fois, puis...

Elle l'embrassa à nouveau.

Il lui rendit son baiser.

— Arlene ?

Elle attendit.

— Que veulent-ils ?

— C'est justement le problème. Le prêtre a refusé de me le dire. Il m'a envoyée ici. Pour te parler. Te convaincre. Te conduire jusqu'à lui.

6

Au soleil couchant, elle l'aida à sortir de la caverne. La chaleur du soir, plus clémente, était presque réconfortante. À la fin du jour, elle avait sorti son couteau de survie de son fourreau pour tailler la barbe et les cheveux de Drew. Quand elle eut fini, il avait tout, ce furent ses mots, d'un ascète sexy du Greco.

Elle le dépouilla de son vêtement et aspergea son corps d'eau, le lavant des pieds à la tête. Elle le rhabilla et le nourrit avec précaution. Avant que le soleil eût complètement disparu, elle alla remplir la gourde à la source.

La nuit les avait maintenant enveloppés. Dans la cellule, elle s'était lovée contre lui, contre ses hanches, pour lui procurer de la chaleur.

- L'eau n'est pas un problème, remarqua-t-elle.
— Mais la nourriture, si.
— Exact. Il y a assez pour moi mais pas suffisamment pour que tu retrouves tes forces. Comment allons-nous faire dans le désert ?
— J'ai une idée.

7

À l'aube elle attendit, immobile, avec son couteau. Quand le lézard quitta son rocher, elle le tua, le dépiauta et le coupa en lamelles. Finalement, le lézard servait à quelque chose. Les lamelles de chair, étendues devant la caverne, séchaient au soleil. Bientôt Arlene les apporta à Drew. Il les mâcha jusqu'à ce que cela fût comme une bouillie et ne pût le rendre malade.

- Je détestais cet animal, fit-il.
— Et maintenant ?
— Je suis désolé qu'il soit mort pour moi. C'est une partie de moi-même. Je l'aime.

8

Ils partirent à la nuit. Il avait recouvré suffisamment de forces pour marcher, à condition de s'appuyer sur Arlene. S'orientant d'après les étoiles, ils marchèrent dans le désert. Il tremblait contre elle. Arlene avait passé son bras autour de Drew et le sentait transpirer. Mais tant qu'il transpirait elle n'avait pas à s'inquiéter. Cela voulait dire qu'il avait le plein d'humidité.

Ils se reposaient souvent, mangeant ce qui restait de nourriture, essayant de ne pas s'endormir. À l'aube, ils arrivèrent à une sorte de défilé entre des collines basses. Elle soupira de détresse. Ils n'étaient pas loin de l'endroit où sa voiture avait rendu l'âme, à mi-chemin entre la caverne de Drew et le village. Ils n'avaient pas avancé d'un assez bon pas. Dans deux heures, la chaleur serait si intense qu'il leur faudrait s'arrêter et tendre la toile. Ils ne pourraient reprendre leur route qu'à la tombée de la nuit. Ils n'atteindraient le village que le lendemain matin au plus tôt, à condition de maintenir leur allure toute la nuit. Mais maintenant qu'ils n'avaient plus rien à manger, les forces de Drew diminueraient rapidement.

Ils n'arriveraient pas au village au matin, ils devraient s'arrêter et se reposer jusqu'au jour suivant, et Drew serait alors si affaibli qu'elle ne pourrait pas le conduire jusque-là.

Il faudra peut-être que je le laisse, songea-t-elle. Pour aller chercher de l'aide.

Mais s'il se remet à délirer et s'en va n'importe où ? Et si je n'arrive pas à le retrouver ?

Une balle claqua sur un rocher à sa droite. Un éclat de pierre lui entailla le dos de la main. Juste après on entendit la détonation dont l'écho emplit le défilé. Sans se préoccuper du sang qui coulait de sa main, elle plongea avec Drew derrière le rocher.

Dans le même instant, elle sortit son pistolet. Tandis que ses yeux scrutaient alentour à la recherche d'une cible, elle tressaillit sous l'impact d'une deuxième balle qui fit éclater la roche derrière elle.

Elle comprit avec horreur que cette deuxième balle venait de la gauche, de l'autre côté du défilé. Ils étaient pris dans un feu croisé.

— Laisse-moi là, fit Drew faiblement.

— Non.

— Écoute, souffla-t-il péniblement. Tu ne peux à la fois te battre et t'occuper de moi. On sera tués tous les deux à cause de moi.

— J'ai dit non.

Presque au même moment, deux balles se heurtèrent à la roche, une par derrière, une par-devant – si proches que ses oreilles tintèrent.

— Ils ont de meilleurs arguments que toi, fit Drew.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour qu'on se sépare maintenant, fit-elle en observant les pentes l'une après l'autre.

— Écoute-moi.

Elle découvrit avec horreur que du sang s'échappait du genou de Drew. Il s'était blessé en se jetant contre les pierres.

— Nos petits copains, là-haut, auraient pu nous tuer avant qu'on ait pu dire ouf, fit-il. Alors ou ils tirent comme des pieds ou ils font exprès de rater.

— Et alors ?

Venant de la gauche, une balle envoya des éclats sur les chaussures d'Arlene. De la pente opposée, une autre balle rebondit contre le rocher.

— Ils ont autre chose en tête, fit Drew. Ne leur laisse pas l'occasion de nous coincer ici. File. Cours-leur après. Tant qu'ils n'auront pas ce qu'ils

veulent, ils ne nous tueront pas ; à moins d'y être contraints.

— Mais et toi ?

— Je vais me débrouiller. Je ne fais que te gêner. Au moins, comme ça, tu as une chance.

Elle secoua la tête, visant avec angoisse d'un côté et de l'autre des pentes rocheuses.

— Bon, fit Drew, alors je vais décider pour toi. Malgré sa faiblesse, il se hissa sur ses pieds, quitta le rocher en vacillant, les genoux tremblants, et roula dans un ravin.

— Espèce de connard de... !

Des coups de feu résonnèrent.

Elle fonça en direction de la pente, sur la droite, plongeant derrière un monticule.

Mais il avait raison. Autour d'elle les balles semblaient vouloir la coincer, pas la tuer.

— D'accord, dit-elle. On va s'amuser un peu.

9

Drew tressaillit sous le choc en dévalant dans le ravin. La chute brutale lui avait coupé le souffle. Le soleil du matin était encore si bas que ses rayons ne pénétraient pas au fond. Dans l'ombre, il reprit le peu de forces qu'il avait, entra les épaules et longea en vacillant le fond du ravin.

Jusqu'à un certain point, ce qui se passa après était prédéterminé, il le savait. Ayant vu Arlene le soutenir et comprenant à quel point il était affaibli, les tireurs le craindraient moins qu'elle. Si la culture arabe faisait peu de cas des femmes, les assaillants devraient quand même lui accorder qu'elle possédait assez de courage et assez de connaissances pour traverser le désert sans aucune protection ; et de surcroît, elle était américaine, autre inconnue à l'équation. Quand elle commença à leur tirer dessus, ils lui avaient définitivement accordé leur respect.

Alors, au nom de l'efficacité, ils élimineraient d'abord la cible la plus facile. Un homme distrairait Arlene pendant que l'autre s'attaquerait à Drew. Une fois ce problème réglé, ils s'occuperaient d'elle. Mais ne la tueraient pas. Non. Il était convaincu que les types auraient pu les avoir tous

les deux s'ils l'avaient voulu. Le but de ces coups de feu était de jouer avec leur proie, d'acculer, de piéger sans tuer. En tout cas pas tout de suite.

Il était trop faible pour se battre, mais s'il ne pouvait que bouger, cela pouvait aider Arlene. Diviser pour régner – c'est ce que les assaillants voulaient faire. Mais cette tactique allait se retourner contre eux.

10

Tandis qu'Arlene grimpait la pente rocheuse, sautant d'une roche à l'autre, on tira à nouveau sur elle. Plongeant à l'abri, elle reconnut soudain l'endroit. Cet amas de pierres déchiquetées où elle avait dissimulé les corps des deux hommes qui l'avaient attaquée. Ahurie, elle regarda autour d'elle.

Mais c'était impossible. Il n'y avait aucune trace des corps. Même si les charognards étaient d'une redoutable efficacité, il devait bien rester quelque chose – des morceaux de chair, un os, un lambeau de vêtement – des miettes, en somme.

Cela dit elle était certaine de reconnaître l'endroit.

Alors comment... ?

Une balle ricocha contre le schiste. Elle regarda vers le haut par un interstice entre deux rochers, prête à tirer. Elle se demanda si cette embuscade en ce lieu précis était plus qu'une coïncidence. Avait-on enlevé les corps ? Ces tireurs vengeaient-ils leurs amis ? Dans ce cas, cette embuscade avait un sens, tout comme l'expliquait le fait qu'on ne l'avait volontairement pas tuée. Ils voulaient auparavant lui faire ce que les autres n'avaient pu faire. La poitrine oppressée, elle chercha sa cible avec plus de détermination encore.

Mais quand elle distingua un mouvement fou – un Arabe en djellaba et enturbanné dévalant la colline, par-dessus les rochers, sur la crête, puis encore en bas –, elle ne comprit plus rien. L'Arabe s'abritait et visait, mais pas sur elle. Il dirigeait son arme sur le ravin en bas de cette pente. Le ravin dans lequel Drew avait plongé.

Tournant son regard de ce côté, elle vit le second assaillant : un autre Arabe qui dévalait la pente opposée convergeant dans le ravin.

Plusieurs possibilités s'offraient à elle. Peut-être les tireurs n'étaient-ils pas tout à fait convaincus de la faiblesse de Drew. Ou bien les Arabes se

sentaient-ils tellement plus forts que les femmes que même un homme affaibli était plus à craindre qu'une femme vaillante et armée.

Mais une autre éventualité s'imposait à elle, dont elle ne pouvait négliger les implications. Maintenant qu'elle y pensait, cette explication était si évidente et si choquante à la fois qu'elle l'avait inconsciemment repoussée.

Ce n'était pas elle, la cible. C'était Drew !

11

Drew tressaillit quand une balle effleura le rebord droit du ravin, continua sa trajectoire vers le bas avant de s'écraser à gauche au-dessous de lui. Il avait la tête qui tournait. Il plongea dans un creux sur sa droite, d'où venait la balle.

Mais au même instant, une balle venant de la droite percuta ce creux. Pour éviter le feu croisé, il recula. Il essaya de sortir de ce dilemme. Il avait été convaincu qu'Arlene était la cible principale, qu'un des hommes le tuerait à contrecœur avant de rejoindre son partenaire pour attaquer Arlene. Mais voilà que tous deux l'attaquaient, lui ! Ça ne tenait pas debout !

Il frotta sa mâchoire douloureuse. Il était tombé si fort que ses dents s'étaient heurtées. Le bruit des balles arrivait de droite et de gauche ; il protégea ses yeux des éclats. Il entendit un autre coup de feu, moins puissant, d'un pistolet, pas d'un fusil. Arlene.

Mais un autre bruit, plus subtil, comme une brise ou le sifflement d'un pneu qui se dégonfle, prenait le pas sur les autres. Dans le fond du ravin où tout était assourdi, il revêtait une force paradoxalement assourdissante.

Un cobra en colère se dressait pour le mordre.

12

Arlene ne s'occupa pas de savoir si elle allait se briser la cheville, elle dévala la pente comme une folle. Elle s'en voulut d'avoir laissé son orgueil de femelle obscurcir son jugement. Si vous admettez naturellement que l'accident biologique qui a fait de vous une femme fait de vous un objet irrésistible de désir, vous y pensez tellement que vous ne comprenez rien à ce qui se passe vraiment. Vous les aidez sans le savoir.

Continuant sa descente, elle jeta un regard à chacun des Arabes de part et d'autre du ravin au-dessous d'elle. À cette distance, son arme était inutile. Ils tirèrent à nouveau dans le ravin. Elle s'arrêta et riposta, espérant qu'au moins cela détournerait leur attention.

En vain.

L'Arabe à gauche sauta dans le ravin. Celui de droite se déplaça parallèlement, lui jetant un regard fatigué pour s'assurer qu'elle était trop loin pour constituer une menace, puis regardant en direction de son partenaire.

— Attention, Drew !

Quand Arlene cria, l'écho se mêla à un autre cri.

L'Arabe qui était dans le ravin chancela à mi-chemin de la pente, le visage plein de douleur. Levant les yeux au ciel comme s'il priait, il tressaillit et s'écroula, invisible.

Le deuxième Arabe se figea de surprise. Juste assez longtemps pour que Drew se hisse en haut du ravin, et lui tire dans le visage avec un fusil.

L'écho du coup de feu s'étirait. Drew retomba dans le ravin.

Maintenant, le soleil était assez haut pour la brûler. Elle était épuisée, mais elle courait plus vite. Elle le trouva.

Sa voix était rauque.

— Attention. Il y a un cobra en bas.

Elle pivota sur elle-même.

Le serpent était à un mètre cinquante. Il semblait l'évaluer sans broncher.

— Il va me mordre, dit-elle en le visant.

— Attends, fit Drew.

— Mais... !

— Donne-lui une chance de vivre.

Le cobra se calma. Au moment précis où Arlene décida qu'elle ne pouvait plus attendre, le serpent enfonça à nouveau sa tête dans le sable, sortit sa langue et s'éloigna. Il semblait plein de mépris.

— Je n'ai pas bougé en le voyant, expliqua Drew. L'homme a sauté en bas. Le mouvement soudain a détourné l'attention du cobra.

— Et il a mordu l'autre ?

— Je l'ai un peu aidé.

Elle secoua la tête sans comprendre.

— Le serpent était à portée de main. Quand il s'est tourné vers le tireur, je l'ai pris derrière la tête et je l'ai lancé. Il est retombé sur l'épaule du type.

Arlene avait mal au cœur.

— Il l'a mordu au ventre. Quand le type a crié et a lâché son arme pour arracher le cobra, j'ai éloigné le fusil. Il a essayé de grimper en haut du ravin. Le cobra l'a mordu une nouvelle fois. À ce moment-là, j'étais là-bas, hors d'atteinte.

— Et pendant que son partenaire était distrait par les cris, tu l'as tué, poursuivit-elle avec admiration.

— J'ai eu de la chance.

— Non, tu as fait ta chance. Faible comme tu étais, tu as réfléchi et agi rapidement quand il le fallait. L'instinct. Les réflexes.

— Je ne suis pas sûr que ce soit un compliment.

Il lui fallait faire effort pour rester debout. Elle l'observa et l'aida à sortir du ravin. Après l'ombre, le soleil lui faisait mal aux yeux.

— Le cobra m'a fait penser au lézard, dit Drew. Je l'avais en horreur. Maintenant je l'aime.

— Tant qu'on n'est pas obligés de le manger. C'est certainement une excellente épreuve pour savoir si tu es un mystique. Peux-tu arriver à aimer les hommes qui ont essayé de te tuer ?

— Non, fit Drew en fixant l'Arabe qu'il avait visé à la tête. Que Dieu me pardonne, je ne peux pas.

Ils fouillèrent les corps. Dans un paquet attaché à la ceinture de l'homme, ils trouvèrent des dattes et des figues.

— Voilà qui résout le problème de la nourriture.

— Des munitions. Pas de papiers. Aucune identification, fit Drew en se tournant vers Arlene. Il est évident qu'ils en avaient après moi, pas après toi. Pourquoi ?

Arlene secoua la tête, perplexe.

— Je sais une chose, en tout cas. S'ils viennent du village le plus proche, on ferait mieux de l'éviter.

— Absolument. Mais ils ne venaient pas du village.

Elle suivit le regard de Drew et, voyant la bouche de l'assaillant, comprit ce qu'il voulait dire.

L'impact avait ouvert sa mâchoire, mettant ses dents à nu. On voyait bien celles du fond aussi. Elles luisaient sous le soleil, étonnamment parfaites et blanches.

- Pas de plombages, dit Drew.
- Mais tout le monde a des plombages.
- Peut-être aux États-Unis, si on a assez d'argent pour se payer le dentiste. Mais ici ?
- Il n'y a peut-être pas de plombages. Mais il devrait y avoir des trous.
- À condition d'avoir encore des dents. Mais non seulement ce gars a toutes ses dents, mais elles sont parfaites. Ça fait un bout de temps que je ne suis pas allé chez le dentiste, je ne sais donc plus combien ça coûte. Mais à mon avis... depuis quand les Arabes des villages voisins ont une bouche remplie de couronnes à trois cents dollars ?
- Elle acquiesça, outrée.
- Des professionnels ?

LIVRE DEUX

CONTRAINTE

OceanofPDF.com

MI-CHIEN, MI-FOURMILIER

1

ICEBERG : c'est ainsi que Pendleton s'était désormais rebaptisé. Furieux, déterminé, s'identifiant à son père disparu, il conduisait la voiture de location sur l'étroite route goudronnée. Il vit le chemin de graviers qui traversait les arbres vers une pelouse en pente et une demeure sur un promontoire dominant le fleuve. Cependant, au lieu de prendre ce chemin, il poursuivit sa route, traversa un pont métallique au-dessus du fleuve et, cinq kilomètres plus loin, tourna à gauche au croisement. Il était entouré de champs de maïs qui lui arrivaient au genou. Tournant à gauche deux fois de suite pour finir le carré, il se retrouva sur la même route que tout à l'heure. Cette fois, il s'arrêta à deux kilomètres de sa destination, cacha sa voiture dans un chemin herbeux non loin de la route et marcha à travers bois jusqu'à la maison sur la colline.

Il portait une veste en tweed et de grosses chaussures à lacets achetées dans une ville appelée Milton le long de la Nationale 401, à mi-chemin entre l'aéroport de Toronto et cette zone de champs luxuriants proche de Kitchener. Il n'avait pas pris le risque de passer une arme à la frontière canadienne, ni même d'acheter un fusil dans un magasin d'articles de sport – les lois canadiennes contrôlant la vente de tout type d'armes à feu étaient extrêmement strictes. S'il s'était trouvé en Europe, en Afrique ou en Amérique du Sud, il aurait pu aisément prendre une arme dans une de ses nombreuses planques ou s'en procurer une au marché noir. Mais il n'avait opéré qu'une fois au sud de l'Ontario, et dans un laps de temps très limité, ce qui l'avait empêché d'établir des contacts et des caches.

N'empêche que, pour retrouver son père, Iceberg devait courir ce risque. Plus résolu que jamais, il poursuivit sa route à travers la forêt. La densité du feuillage ne laissait pas le soleil s'infiltrer ; le sol riche en terreau, qui dégageait une odeur légèrement acide, absorbait son poids au point qu'il se déplaçait parfaitement sans bruit. Il arriva à la lisière et s'accroupit derrière d'épais buissons. Devant lui, une barrière métallique à hauteur de la taille.

Au-delà, une pelouse parfaitement entretenue conduisant à un court de tennis et à une piscine près de la demeure en haut de la colline.

Le soleil, derrière la maison, descendait sur l'autre flanc de la colline. Dans quelques heures seulement, le crépuscule s'épaissirait. Il observa le sommet de la colline mais ne vit personne. Tout à l'heure, pourtant, en passant devant l'entrée de la propriété, il avait remarqué deux voitures devant la maison ; il fallait donc en conclure qu'elle était occupée. Il avait également remarqué que la propriété ne semblait pas équipée d'un système visible de sécurité. Il n'y avait pas de caméra en circuit fermé dans les arbres près du chemin, par exemple, ou de gardes, ou de chiens d'attaque grondants. Il n'y avait pas même de clôture solide autour de la propriété, rien qu'un peu de fil de fer, et la barrière était ouverte.

Mais en dépit de l'innocence apparente de l'endroit, Iceberg était sûr d'avoir trouvé sa cible.

Avant de quitter l'Australie, il s'était rendu au coffre que son père et lui détenaient en cas d'urgence. Il avait espéré que son père, peut-être en cavale, y était allé peu de temps avant lui et avait laissé un message expliquant sa disparition soudaine. Il avait trouvé les armes, l'argent, et les documents que son père et lui avaient placés, mais, à son grand désarroi, aucun message. Cependant, en fouillant dans les documents, il avait trouvé la feuille de directives qu'on avait envoyée à son père pour ce qu'ils avaient cru être une veillée mortuaire mais se révélait une réunion d'urgence, ici au Canada. Les instructions étaient précises et comprenaient le nom de la bretelle de sortie de la Nationale 401 et une note concernant la silhouette d'un lévrier sur la boîte aux lettres devant la propriété. Iceberg hocha la tête. C'était bien là. Mais il était de plus en plus perplexe devant le manque de sécurité visible.

Il observa la barrière métallique devant lui. Il n'y avait pas d'isolateurs de verre sur les poteaux. Les fils étaient rouillés. Si la barrière était électrifiée, comment le courant pouvait-il passer ? En tout cas, s'il y avait une sécurité, elle ne dépendait pas de la barrière.

Y avait-il des détecteurs de pression au-delà de la barrière ? se demanda-t-il. Il scruta l'herbe. Il y avait d'évidentes traces de pneus. Manifestement un petit tracteur pour tondre la pelouse.

Mais ce genre d'engin pesait plus lourd qu'un homme. Si bien qu'il faudrait couper l'alarme chaque fois qu'on tondait, ce qui rendrait le système inutile. Non, décida-t-il, le seul endroit où placer ces détecteurs

était dans une forêt, et la forêt devait être à l'intérieur du grillage, où les piétons et les gros animaux n'appuieraient pas avec suffisamment de poids pour déclencher le système. Si c'étaient des détecteurs très perfectionnés, ils n'avaient pas été placés là mais en haut de la colline, autour de la maison.

Il le saurait bientôt. Le soleil avait maintenant disparu derrière la colline. Le crépuscule allait laisser place à la nuit, et la nuit était son amie.

2

Les lampes étaient allumées à l'intérieur. Deux spots s'éclairèrent devant la maison et sur le flanc. Une fois encore, Iceberg était perplexe. Si la maison était équipée d'un système de sécurité adéquat, l'extérieur devait être mieux éclairé. À moins que le manque de lumière ne soit conçu pour tromper et faire croire que la demeure était mal protégée.

Tout ça, c'était blanc bonnet, bonnet blanc. Il se releva et s'apprêta à franchir la barrière. Mais il se figea quand il vit des phares briller sur la colline. Un moteur de voiture ronfla. Les phares descendirent le chemin de graviers en direction de la route et disparurent dans la nuit. Bientôt, on n'entendit plus que le chant des criquets.

Mais il y avait deux voitures garées devant la maison. Ce qui éliminait le moindre doute : la propriété était bel et bien occupée. Il grimpa par-dessus la barrière et retomba sur la pelouse pour s'agenouiller, immobile, en quête d'une quelconque menace.

Il attendit cinq minutes avant de progresser, interrompant périodiquement sa prudente ascension pour scruter la nuit. Une demi-heure plus tard, il atteignit le bord du court de tennis, cent mètres plus loin. Prenant garde de ne pas déclencher d'alarme, il se faufila jusqu'à une piscine dont l'eau calme se reflétait sur la demeure. Tout près, un petit bâtiment semblait être les vestiaires. Il plongea derrière, tournant son regard vers la droite sur le garage à cinq places dont toutes les portes étaient fermées. Il changea de position et regarda à gauche la voiture, une Cadillac foncée, devant la maison. Puis il étudia la maison proprement dite.

Elle était pointue avec des cheminées et des pignons. D'un côté, une terrasse dallée menait à des portes-fenêtres closes ; au-delà des lampes éclairaient une pièce dont les murs s'ornaient de tableaux et de livres. Il

sentit la tension monter quand un homme passa devant les portes-fenêtres. Il était bien bâti, d'âge moyen, en jogging bleu – et semblait seul.

Iceberg étudia les fenêtres des autres pièces. La plupart dans le noir. Les rares pièces éclairées paraissaient inoccupées. N'apercevant pas de garde, il fonça depuis l'arrière des vestiaires jusqu'à une balustrade en béton qui longeait la terrasse ; dissimulé, il étudia les alentours. Il s'aperçut tout de suite que la terrasse, qui courait probablement tout autour de la maison, possédait le seul système d'alarme nécessaire. Aucun intrus ne pouvait pénétrer dans la maison sans marcher sur les dalles, mais elles n'étaient pas cimentées. La lumière qui venait des portes-fenêtres montrait qu'elles étaient réunies par du sable, dont les grains se répandaient sur la terrasse. Mais pourquoi le propriétaire d'une maison d'un million de dollars ferait-il des économies sur un détail aussi mineur ? Pourquoi cette négligence comparée au parfait état du reste de la propriété ? La réponse allait de soi. Parce que chaque dalle, indépendante, reposait sur un détecteur de pression. Dès l'instant où un intrus posait le pied sur l'une quelconque des dalles, cela déclenchait l'alarme.

Il jeta un œil à droite et à gauche, espérant trouver un arbre dont les branches lui permettraient l'accès à une fenêtre de l'étage. N'en voyant pas, il décida de chercher une cabane à outils où on aurait peut-être rangé une échelle. Appuyant l'échelle sur la balustrade, il poserait l'autre bout sur le rebord d'une fenêtre non éclairée et cela ferait une espèce de pont pour franchir les dalles.

Il commença à reculer avec précaution.

— Ainsi, vous avez deviné, fit une voix.

Iceberg pivota sur lui-même.

— Pour la terrasse.

La voix était plate, ténue, sans trace d'émotion. Elle venait de sa gauche, d'une vitre ouverte de la Cadillac.

— J'espérais bien que vous devineriez. J'aurais été déçu que vous ne soyez pas à la hauteur de votre réputation.

Iceberg se prépara à courir.

— Je ne suis pas votre ennemi, fit le passager de la Cadillac dont la porte s'ouvrit sur un homme grand et dégingandé. Vous voyez. Je suis prêt à me montrer. Je ne vous veux aucun mal.

L'homme sortit en pleine lumière sous le spot devant la maison. Il écarta les bras de son costume gris. Il avait le visage étroit, le nez et les lèvres

minces, et des sourcils à peine visibles. Ses cheveux roux offraient un violent contraste avec sa peau blanche.

Les portes de la terrasse s'ouvrirent brusquement.

— Il est là ? C'est vous, Pendleton ?

L'homme en jogging bleu tâta le mur intérieur et appuya sur un bouton qui semblait débrancher l'alarme. Puis il sortit sur la terrasse.

— Pendleton ? Iceberg ?

Un court instant, Iceberg faillit plonger dans l'obscurité derrière la piscine. Il s'imaginait déjà foncer en bas de la colline, en direction de la barrière, des arbres, et... Au lieu de cela, il se raidit et se redressa.

— Non. Pas Iceberg. Je suis son fils.

— Oui, son fils ! dit l'homme dans le patio. Et cet homme, ajouta-t-il en désignant la Cadillac, c'est Seth, ou plutôt le fils de Seth ! Et on m'appelle Holloway, mais je suis le fils du Peintre !

Le nom de code « Peintre » avait un certain poids, mais « Seth » fit tressaillir Iceberg comme si on lui avait tiré dessus. Il dévisagea l'homme grand et maigre, pâle et impassible près de la Cadillac. Seth avait des yeux gris totalement inexpressifs malgré l'éclairage des spots dans la nuit.

Mais Seth n'avait aucune importance, et Holloway non plus. Une seule chose comptait.

Iceberg se tourna vivement vers Holloway qui se tenait toujours sur le patio.

— Où est mon père ?

— Pas seulement votre père, dit Holloway. Où est le mien ?

— Et le mien, ajouta Seth.

— C'est pour cela que nous vous attendions.

— Quoi ?

— Que nous attendions votre arrivée – pour nous aider à retrouver nos pères, dit Holloway. Nous commencions à désespérer de vous voir arriver. Entrez, dit-il en montrant la maison. Nous avons à parler.

3

Quand ils entrèrent dans le bureau, Holloway ferma les portes de la terrasse, tira les doubles rideaux et rebrancha l'alarme. À côté de l'interrupteur, Iceberg remarqua un paysage accroché au mur.

— Une toile de mon père, dit Halloway.

Il y en avait du même style coloré sur les autres murs.

Iceberg fit un signe de tête.

— On m'avait parlé de son grand talent. Mais je n'avais jamais vu une seule toile.

— Bien sûr que non. Ses premières œuvres ont été soit volées, soit détruites. Par mesure de précaution, bien que personne n'eût jamais vu ses œuvres récentes ailleurs qu'à la maison, il a abandonné l'aquarelle pour l'acrylique et, tout aussi important, il a changé son style.

Halloway passa de l'admiration au désarroi.

— Que comptiez-vous faire ? M'attaquer ?

— Je devais m'assurer que je pouvais avoir confiance en vous, répondit Iceberg.

— Confiance en moi ? En l'occurrence Seth et moi sommes les seuls en qui vous puissiez avoir confiance.

— Je devais me renseigner sur Kessler.

— Il est allé vous voir en Australie.

— Je le sais ! Je l'ai rencontré ! s'écria Iceberg. Mais après cela, il a disparu. Et mon père aussi. Kessler m'a-t-il tendu un piège ? Kessler était-il un moyen de nous séparer, mon père et moi, pour que mon père soit plus facile à prendre ?

Halloway écarta les bras.

— Il n'est jamais revenu d'Australie. Il était fiable. Si vous aviez participé à la réunion, vous auriez vu que lorsqu'il se fixait une tâche, rien ne pouvait l'en détourner. Alors quand il n'est pas revenu... quand il a disparu...

— Vous le croyez mort ?

— Oui, fit Halloway, pensif. Selon toute probabilité, oui.

— Donc ou bien il y avait des micros pendant votre réunion, ou bien un des membres du groupe vous a trahis.

— Non. J'ai pris mes précautions, insista Halloway. Croyez-moi, il n'y a pas le moindre miro dans cette maison. Et j'ai du mal à imaginer que l'un de nous trahirait ses propres intérêts. Mais il y a d'autres considérations.

Iceberg fronça les sourcils.

— À l'époque de la réunion, votre père et le père de Seth étaient les deux seuls membres du groupe à ne pas avoir disparu, dit Halloway. Nous avons envoyé des messages à chacun – pour souligner le danger, pour les

convaincre... ainsi que nous-mêmes... de se joindre à nous. Malheureusement, le père de Seth a disparu avant que le messenger puisse le joindre. Il ne restait donc que votre père.

— Continuez, fit Iceberg en le fixant du regard.

— Si nos ennemis étaient sur place pour s'attaquer à votre père, s'ils découvraient la présence de Kessler dans le coin, ils pouvaient avoir succombé à la tentation de prendre aussi Kessler, dans l'espoir qu'il ne vous avait pas encore avertis l'un et l'autre.

Iceberg secoua la tête.

— Mais Kessler a disparu presque exactement au même moment que mon père. S'ils avaient voulu l'empêcher d'avertir mon père, ils auraient d'abord pris Kessler puis, seulement après, ils auraient tendu un piège à mon père. Non, ils devaient avoir une autre raison de s'en prendre à Kessler.

— Je vois à cela plusieurs explications. Ils ont pu vouloir que vous soupçonniez – comme vous l'avez fait – Kessler de la disparition de votre père. Pour que vous vous retourniez contre nous. Ou encore ils ont voulu vous faire bien comprendre que personne, pas même les fils de leurs pères, n'était en sécurité. Pour distiller la peur en vous. La peur pour vous-même.

— Nous pensons qu'ils font renaître Nuit et Brouillard, dit Seth.

Iceberg sentait sa poitrine serrée dans un étau.

— Oui, la terreur suprême, dit Halloway. Non seulement punir les chefs de chaque famille, mais impliquer une menace pour nous, pour nos enfants, et torturer notre imagination parce que nous ne savons pas ce qu'on leur a fait ni ce qu'on pourrait nous faire.

— De génération en génération, grimaça Iceberg. Et cela n'aura pas de fin.

— Oh mais si, s'exclama Seth. Je le garantis.

Malgré sa colère, sa voix restait sans timbre.

Iceberg frissonna en voyant ce contraste. Il observa les cheveux roux de Seth, son teint pâle, son visage émacié et inexpressif ; hypnotisé, il dut faire effort pour se tourner vers Halloway.

— Comment étiez-vous si sûr que je viendrais, si sûr que vous m'avez attendu ?

— Nous sentions que vous n'aviez pas le choix. Quand Kessler n'a pas réapparu, il devint évident que sa mission avait terriblement mal tourné. Ni lui ni vous n'avez répondu aux messages que nous vous avons envoyés

après. Force nous a été de conclure que votre père lui aussi avait disparu. Peut-être aviez-vous été pris aussi. Mais si vous étiez libre, nous savions que vous recherchiez inlassablement votre père. Votre destination logique ? Ici. Au lieu de rendez-vous, vers le groupe qui vous a envoyé Kessler. Quelle autre piste aviez-vous ?

— J'espère, dit Seth d'une voix sèche et dénuée de toute intonation, que ça ne vous ennuie pas de travailler avec moi.

Aucune explication n'était nécessaire. Iceberg savait parfaitement ce qu'il voulait dire.

Le père de Seth et celui d'iceberg avaient autrefois été deux des hommes les plus redoutés d'Europe. Bien que liés par un même but, ils étaient rivaux, aussi près d'être ennemis que deux alliés pouvaient l'être. Quand l'un réussissait quelque chose, l'autre luttait immédiatement pour faire mieux, pour la gloire et parce que les avantages d'avoir les faveurs de leur chef étaient considérables. Les deux hommes avaient aimé la même femme, et quand le père d'Iceberg fut choisi, la rivalité professionnelle prit un tour personnel. La jalousie – du moins de la part du père de Seth – vira à la haine. Leur conflit ne fit qu'empirer après l'échec de la cause à laquelle ils avaient consacré leur existence. Devenus par la suite des spécialistes à leur compte, ils se trouvaient fréquemment opposés l'un à l'autre, ce qui attisait davantage encore la haine chez le père de Seth. Une fois retirés, ils mirent le monde entre eux, l'un s'installant en Australie, l'autre en Amérique du Sud. À Bondi Beach, à Sydney, le père d'Iceberg avait toujours porté un tee-shirt, afin de dissimuler deux cicatrices de blessures par balles sur sa poitrine. Tirées par son rival.

4

Iceberg faisait maintenant face au fils de l'ennemi de toujours de son père. La vue de cet homme sévère en costume gris lui serrait l'estomac. Rien que ce nom de code, Seth. Ce dieu égyptien du désert, du dénuement, de la sécheresse et du chaos, de l'obscurité et de la destruction. Le dieu roux, comme les cheveux de cet homme. L'image humaine du dieu Seth était celle d'un être pâle, comme la peau de cet homme. Mais la plupart du temps, ce dieu était un animal monstrueux, au corps de lévrier, au museau de fourmilier, aux oreilles carrées, et à la queue inexplicablement fourchue.

Le dieu de la mort.

Seth. Le parfait nom de code pour un assassin.

Et mon nom de code, à moi ? Iceberg ?

Seth lui tendit la main.

— Mon père aimait beaucoup votre mère.

Iceberg hocha la tête.

— Mon père a toujours regretté que votre père et lui n'aient pu être amis.

— Mais vous et moi le pouvons. Si nous ne pouvons être amis, nous pouvons du moins être alliés. Unis dans une cause commune.

Iceberg eut la sensation que Seth ne pouvait être ami avec personne. Cela n'avait aucune importance. Il n'existait aucun conflit direct entre eux, et ils possédaient les meilleures raisons d'unir leurs forces. La combinaison de leurs exceptionnels talents était sans égale. Ils triompheraient, soit en retrouvant leurs pères, soit en se vengeant.

Iceberg serra la main sèche et glacée. Il se tourna à nouveau vers Holloway.

— À votre avis, par où devons-nous commencer ?

— Cherchez le dénominateur commun. Nos pères ne se voyaient jamais. Il est vrai qu'ils gardaient le contact afin de pouvoir s'aider mutuellement s'ils flairaient le danger, mais ils prenaient soin de séparer leur nouvelle vie de l'ancienne. Des milliers de kilomètres les séparaient. Et pourtant les ennemis ont trouvé où ils étaient.

— Cela n'a rien de surprenant, dit Iceberg. Il suffisait à l'ennemi d'en localiser un. Sous l'effet de substances chimiques il aurait dit comment trouver les autres. Ce défaut dans le pacte a toujours tracassé mon père.

— Mais le pacte avait ses limites, répondit Holloway. Dans le but précis de prévenir ce danger, chaque membre du groupe ne savait joindre qu'un seul membre. Par exemple, votre père et le père de Seth ignoraient tout l'un de l'autre. Si l'ennemi mettait la main sur un père et lui faisait dire tout ce qu'il savait, il devait procéder par étapes successives avant que le groupe entier soit découvert.

— Mais ça ne s'est pas passé ainsi, fit Seth.

Holloway poursuivit.

— Quelques membres du groupe ont disparu en même temps. Et d'ailleurs, reste la question de savoir comment l'ennemi a trouvé le premier

à faire disparaître. Non, fit-il d'une voix rauque. Nos pères ne se sont pas trahis malgré eux. Les informations les concernant ont émané de l'extérieur.

— Comment ?

— Je vous l'ai dit – le dénominateur commun. Le seul homme qui savait tout sur chacun d'entre eux. Un père d'un autre genre. Un prêtre. Le cardinal Pavelic.

Iceberg se rappela la dernière chose que Kessler lui avait dite à Sydney.

— Le cardinal Pavelic ! Il a disparu aussi.

— Trouvez ce qui est arrivé au cardinal, et vous saurez ce qui est arrivé à mon père, fit Halloway, et au vôtre, et...

— Au mien, interrompit Seth. Et à chacun des autres.

« L'HORREUR, L'HORREUR »

1

Vienne. Plein d'égards, Saul restait à l'écart, tenant Christopher par la main, tandis qu'Erika inspectait tristement le salon de son père. Il était situé au deuxième niveau d'une maison à deux étages donnant sur une rue calme bordée d'arbres à cent cinquante mètres du Danube. Dehors, une forte pluie rendait le temps si morose, la pièce si lugubre, que même en ce début d'après-midi, Misha Pletz avait dû faire de la lumière quand ils arrivèrent.

La pièce était meublée simplement, un fauteuil à bascule, un canapé, une table basse, un tapis foncé uni, un vaisselier avec des photographies d'Erika, de Christopher et de Saul. Ni radio, ni télévision, remarqua Saul, mais des étagères bourrées de livres – histoire et biographies pour l'essentiel – et plusieurs lampes basses. Ce salon austère ne laissait aucunement deviner que le père d'Erika, ayant pris sa retraite du Mossad, recevait une pension plus que confortable du gouvernement israélien. Ajoutés à cela les dividendes d'investissements modestes, son père aurait pu s'entourer d'objets plus nombreux et plus luxueux. Mais après avoir liquidé les biens de sa femme quand elle était morte cinq ans plus tôt, Joseph Bernstein avait préféré vivre comme un ascète. Le seul luxe qu'il se permettait était un chocolat chaud matin et soir dans un petit café au bord du Danube. Et du tabac à pipe dont l'odeur imprégnait les meubles et les murs. Saul lui-même n'avait jamais fumé – ça aussi il le devait à Eliot. Mais ce parfum légèrement sucré chatouillait agréablement ses narines.

Saul ne voyait aucune photo du père d'Erika, mais il se rappelait un homme grand et costaud, de près de soixante-dix ans, dont les épais cheveux blancs étaient rebelles à toute coiffure. Il avait des sourcils broussailleux et une fine cicatrice courait sur l'arête droite de son étroite mâchoire. L'homme ne faisait jamais allusion à cette cicatrice, mais si on lui en parlait, il ne donnait jamais d'explication. « Le passé », murmurait-il, et c'est tout ce qu'on pouvait en tirer. Irrémédiablement, ses yeux s'empreignaient de tristesse.

Caressant de temps à autre le dos de son fils pour le rassurer, Saul regardait Erika faire lentement le tour de la pièce.

— S'il te plaît, raconte-moi encore, dit-elle à Misha.

— Il y a quatre jours, fit Misha dans un soupir, Joseph n'est pas venu prendre son chocolat matinal au café. Le patron n'y a guère prêté attention si ce n'est le soir, car ton père ne se montrait toujours pas. Même si ton père se sentait mal, s'il avait un rhume, par exemple, il venait au café deux fois par jour, *toujours*.

— Et mon père était rarement enrhumé.

— Forte constitution.

— Un homme d'habitudes, coupa Saul.

Misha le dévisagea.

— Je parie que le patron du café est l'un des vôtres, dit Saul. Mossad.

Misha ne répondit pas.

— Joseph ne se rendait pas dans ce café uniquement pour le chocolat chaud, n'est-ce pas ? demanda Saul. Malgré sa retraite, il conservait un rythme, une routine qui facilitait les contacts sans pour autant attirer l'attention.

Misha se taisait toujours.

— Non qu'on puisse encore avoir besoin de lui, poursuivit Saul. Mais qui sait ? Il arrive qu'un homme qui en sait beaucoup, ayant quitté le réseau du renseignement, corresponde exactement à ce qu'exige une mission. Ainsi, Joseph avait toujours l'impression de servir à quelque chose. On le gardait pour ainsi dire en réserve. Même s'il ne vous était d'aucune utilité, vous étiez suffisamment courtois pour lui faire sentir qu'il n'était pas exclu.

Misha leva à peine un sourcil, signe d'étonnement ou d'interrogation.

— Sans compter... et c'était sans doute la motivation première de votre réseau – que cette sorte de rendez-vous biquotidien était pour vous un moyen subtil de vous assurer qu'il s'en sortait bien, qu'il ne se trouvait pas à l'abandon chez lui, qu'il n'avait pas eu une attaque ou une crise cardiaque, par exemple. Vous aviez aussi la certitude qu'il n'était pas la victime d'un vieil ennemi. Dans un sens, vous le protégiez sans heurter sa sensibilité.

Erika fit un pas vers Misha.

— C'est vrai ?

— Tu as épousé quelqu'un de bien.

— Je le savais déjà, dit Erika. Est-ce que Saul a raison ?

— Qu'est-ce qu'il y avait de mal ? Nous nous occupions de lui et lui faisons sentir qu'il avait de la valeur.

— Aucun mal, répondit Erika. Sauf si...

— S'il n'était sur aucune affaire, si c'est ce que tu veux dire. Encore que nous lui aurions volontiers confié une mission. Rien de violent, bien sûr. Mais pour une mission de soutien ou de renseignement, il était encore remarquable. Erika, n'oublie pas que c'est ton père qui a décidé de se retirer, pas nous.

— Quoi ?

— Tu veux dire que tu n'étais pas au courant ?

Elle secoua la tête.

— En dépit de son âge, j'aurais pu tourner le règlement pour le garder, dit Misha. Nous ne sommes pas si riches en talents que nous puissions nous permettre de balancer un spécialiste chevronné. Mais il n'a pas demandé sa retraite. Il l'a exigée.

— Je n'y comprends rien, fit Erika. Son travail était tout pour lui. Il l'adorait.

— Sans l'ombre d'un doute. Il aimait son travail et son pays.

— Mais s'il aimait tant son pays, coupa Saul, pourquoi a-t-il choisi de vivre ici ? À Vienne ? Pourquoi pas Tel-Aviv, ou Jérusalem ou... ?

Erika approuva.

— Cela nous ennuyait. L'accord de Saul avec son réseau stipulait que s'il se tenait tranquille ils le laisseraient en paix, et que les autres réseaux en feraient autant. En échange des informations qu'il leur a données, ils ont décidé de passer outre le fait qu'il avait enfreint certaines règles. Aussi longtemps que nous vivions là-bas, dans un village au bout du monde. Mais mon père n'était pas obligé de vivre ici. Nous lui avons souvent demandé de nous rejoindre, de voir grandir son petit-fils au milieu de nous tous. Mais il a toujours refusé. Je n'ai jamais saisi pourquoi. Dès l'instant qu'il avait du chocolat chaud et du tabac, il aurait pu être heureux n'importe où.

— Peut-être, dit Misha.

Erika capta son regard.

— Tu me caches quelque chose ?

— Tu m'as demandé de tout expliquer encore une fois, je vais donc m'exécuter. Quand ton père n'a pas paru au café le soir, le patron du café – c'est un des nôtres, Saul a raison – a envoyé un de ses agents lui apporter des sandwiches et du chocolat chaud comme si ton père les avait

commandés par téléphone. L'agent a frappé à la porte. Pas de réponse. Il a frappé à nouveau. Il a essayé la poignée. Le verrou n'était pas mis. Quand l'agent est entré arme au poing, il a trouvé l'appartement désert. Les draps, fit Misha en désignant la porte de la chambre, étaient tirés, le lit fait au carré, comme à l'armée.

— Mon père a toujours fait son lit comme ça, commenta Erika. C'est un maniaque de l'ordre. Il fait son lit sitôt levé.

— Exact, fit Misha. Ce qui veut dire que soit ton père ne s'est pas couché la nuit précédente une fois rentré du café, soit il a fait son lit le matin de sa disparition et, pour une raison ou une autre, ne s'est pas rendu au café comme il aurait dû normalement.

— Ce qui nous fait un battement de vingt-quatre heures, dit Saul.

— Et Joseph n'était pas malade chez lui. L'agent a un instant conclu qu'il était arrivé quelque chose à Joseph pendant qu'il rentrait chez lui ou quand il a quitté sa maison. Imaginons un accident. Mais aucune trace de cela à la police ni dans les hôpitaux.

— Tout à l'heure, vous avez employé l'expression « un instant », interrompit Saul.

Misha le regarda de travers.

— Vous avez dit que l'agent avait un instant conclu qu'il était arrivé quelque chose à Joseph. Qu'est-ce qui lui a fait changer d'avis ?

Misha fit une grimace douloureuse. Il fouilla dans une des poches de sa veste et en tira deux objets.

— L'agent a trouvé ça sur la table basse.

Erika gémit.

Saul se retourna, inquiet de sa pâleur soudaine.

— Les deux pipes préférées de mon père, expliqua Erika. Il ne partait jamais sans au moins l'une d'elles.

— Donc s'il s'est passé quelque chose, c'est ici que cela s'est produit, dit Misha.

— Et il n'est pas parti de son plein gré.

2

Le silence se fit lourd dans le salon. La pluie cinglait la fenêtre plus violemment.

— Nos hommes le recherchent, dit Misha. Nous comptons demander aux réseaux amis de nous aider. Il est difficile de concentrer nos efforts. Nous ne voyons pas qui le voudrait, ni pourquoi. Si le motif était la vengeance pour quelque chose qu'il aurait fait quand il travaillait pour nous, pourquoi l'ennemi ne l'a-t-il pas tué ?

— À moins que l'ennemi n'ait voulu... hésita Erika, le torturer.

— Pour se venger ? Mais ça aurait pris un tour personnel, pas professionnel, répondit Misha. En vingt ans d'activité dans le renseignement, je n'ai jamais entendu parler d'un agent laissant ses émotions prendre le pas sur lui au point qu'il viole le protocole et emploie la torture pour régler ses comptes. L'assassinat ? Cela peut arriver, évidemment. Mais le sadisme ? Misha secoua la tête. Si d'autres agents s'en apercevaient, le violateur serait méprisé pour toujours, plus personne ne lui parlerait et on le jugerait peu sûr. Même vous, Saul, qui aviez toutes les raisons de haïr Eliot, vous l'avez tué, mais vous ne l'avez pas torturé.

Ce souvenir remplit Saul d'amertume.

— Mais nous savons tous qu'il est une circonstance dans laquelle la torture est acceptable.

— Oui, l'information, dit Misha, encore que les substances chimiques soient plus efficaces. Cela nous ramène à la question précédente. Quel réseau le voudrait ? Que voudraient-ils savoir ? Nous sommes à sa recherche. C'est ce que je puis vous dire de mieux pour l'instant... évidemment, dès que nos agents locaux ont compris la gravité de la situation, ils ont contacté notre quartier général. Compte tenu de l'amitié qui me lie à vous et à Joseph – il ne faut pas oublier qu'il est mon professeur – j'ai décidé de me charger moi-même de cette affaire. J'ai aussi décidé de t'apporter moi-même cette triste nouvelle, Erika, au lieu de t'envoyer un message glacial. Mais je serais venu de toute façon, dès que j'ai eu connaissance du raid dans votre village. Il ne faut pas négliger cette coïncidence. J'ai une horrible prémonition.

— Que les deux événements sont liés ? Que c'étaient nous les cibles, comme mon père ? Ça nous est aussi venu à l'idée, dit Erika. Mais pourquoi serions-nous visés ?

— Je ne le sais pas plus que je ne sais pourquoi ton père a disparu. Mais ne serait-il pas plus sage que toi et les tiens restiez à l'abri pendant les recherches ? Si c'est toi la cible, tu ne te déplaceras pas aussi librement que nous.

— Parce que tu t’imagines que je vais me contenter de rester là à ne rien faire, à attendre, pendant que mon père est en danger ?

Misha soupira.

— Il fallait en conscience que je te conseille la prudence. Mais avant que tu t’engages, je dois encore te parler de quelque chose.

Mal à l’aise, Saul attendit.

— Ce que nous avons trouvé dans la cave, dit Misha.

3

Un bref instant, personne ne bougea. Saul saisit immédiatement la poignée, prêt à emprunter l’escalier sur le palier, quand la voix de Misha l’arrêta.

— Non, par ici, fit-il en montrant la chambre du doigt.

— La partie dont je parle n’est pas accessible d’en bas. Dans la chambre, au coin droit du fond, il y a une porte.

— Je me rappelle, fit Erika. La première fois que je suis venue, je croyais que cette porte donnait sur un placard. J’ai tenté de l’ouvrir mais je me suis aperçue que c’était fermé à clef. J’ai demandé pourquoi à mon père. Il a prétendu avoir perdu la clef. Mais tu sais bien que mon père n’égare jamais rien. Si bien que je lui ai demandé ce qu’il y avait là-dedans.

— « Rien de suffisamment important pour appeler le serrurier », a-t-il répondu.

— Alors pourquoi a-t-il bouclé cette pièce ? demanda Saul.

— C’est bien ce que j’ai rétorqué, dit-elle. Il a prétendu ne plus se souvenir.

Misha ouvrit la porte de la chambre – les ombres étaient intrigantes.

— Quand nos enquêteurs ont fouillé l’appartement à la recherche de quelque chose pouvant expliquer la disparition de ton père, ils ont trouvé cette porte et bien sûr ils devaient savoir ce qu’il y avait derrière ; ils ont donc forcé la serrure et... eh bien en farfouillant un peu ils ont appris que cette maison avait une histoire. Ils ont vérifié aux archives de la ville. Ils ont retrouvé l’architecte qui avait construit la maison. Ils ont réussi à mettre la main sur certains des anciens voisins, plutôt âgés, maintenant. Dans les années 30, cette maison appartenait à un médecin. Il s’appelait Bund. Assez aisé. Grande famille. Sept enfants. Ils vivaient en haut. Bund avait son

cabinet au rez-de-chaussée. Il conservait ses fiches et ses médicaments au sous-sol.

Misha était de plus en plus abattu tandis qu'il parlait.

— La guerre arriva. Et en 1942 – l'Holocauste. D'après les dossiers qu'ont trouvés les inspecteurs, soigneusement dissimulés dans le plancher du sous-sol, le médecin avait de nombreux patients juifs. Par-dessus le marché – et cela affermit ma croyance en l'humanité, croyance cruellement et régulièrement mise à l'épreuve – il est clair que même pendant la guerre, durant l'Holocauste, il a continué à soigner ses patients juifs. C'est ahurissant, il croyait véritablement au serment d'Hippocrate. Notre bon docteur a continué de s'occuper de ses malades juifs jusqu'au jour où les SS sont venus. Lui et sa famille ont été déportés à Mauthausen.

Saul frissonna.

— Mais le Dr Bund fit plus qu'administrer des médicaments à ses patients juifs, dit Misha. Il a bel et bien caché les plus malades, ceux dont l'état d'extrême faiblesse les aurait condamnés à l'exécution immédiate et non aux travaux forcés. Bund, fit Misha en regardant vers le plafond, celui qu'on ne peut nommer t'aime.

— Il les a cachés ? murmura Erika.

— Dans la cave. La maison était conçue de telle façon qu'un escalier descendait directement de sa chambre à sa consultation au rez-de-chaussée. Il les faisait entrer tout simplement. Mais du moment qu'il y avait un escalier après la porte du fond, de son bureau à chez lui, pourquoi ne pas prolonger ces escaliers jusqu'à la cave ? Il n'aurait pas à traverser la salle d'attente pour prendre ses fiches et ses médicaments. Efficace, direct, simple.

— Et au bout du compte, fit Erika tristement, ça l'a tué.

— Au plus fort des pogroms, déchiré entre le besoin de survivre et son serment de soulager les malades, il a construit une cloison dans sa cave. La partie de devant, à laquelle on accédait par l'autre porte, visible, en bas des escaliers extérieurs, était pleine de boîtes de fiches et de médicaments. Bund savait que les SS, péteux dans l'âme, n'allaient pas salir leur uniforme à fouiller parmi les boîtes poussiéreuses pour arriver à la cloison et la tester. Comment cette prétendue garde d'élite pourrait-elle se pavaner devant la populace avec des traces de saleté sur la chemise ? Un temps, ce raisonnement sauva la vie du médecin. À cette époque, chaque soir après le dîner, il descendait dans la partie arrière de la cave où, dissimulé par la

cloison, il prenait soin de ses patients juifs. Je ne sais quelles horreurs médicales il a dû affronter, ni comment les SS ont appris son secret, mais je sais une chose : avant qu'il soit arrêté avec sa famille, il a sauvé au moins douze juifs, hommes et femmes, qui ont Dieu sait comment pu quitter l'Europe. C'est ça l'incroyable. Pas seulement Bund. Sa famille aussi. Ils ont tous accepté ce risque. Ils ont choisi de refuser l'horreur de la politique menée par leur pays. Ils se sont sacrifiés pour nous.

— Mais comment le sais-tu ?

— Parce que nos enquêteurs ont pu retrouver deux juifs en Israël, âgés, bien sûr, qui se sont cachés en bas. Pour employer la terminologie chrétienne, cet homme était un saint.

— Alors il y a peut-être de l'espoir, dit Saul.

— Ou peut-être pas. Après tout, il a été tué, dit Misha.

— C'est bien ce que je dis. Il est mort pour nous, fit Saul. Alors il y a bien de l'espoir.

Le regard triste, Misha acquiesça d'un signe de tête.

— Nous ne savons pas si Joseph a choisi de vivre ici à cause de l'association de cette maison avec la cause juive ou si c'est l'effet du hasard. Si c'est le hasard, il n'y a aucun moyen de savoir comment il a entendu parler de cet escalier derrière sa chambre – parce que les SS ont scellé cette entrée ainsi que celle depuis le bureau du rez-de-chaussée. Nous avons évoqué cette porte cachée avec le propriétaire. Il a affirmé qu'elle n'existait pas il y a six ans quand il a acheté la maison. Nous avons également posé la question à plusieurs anciens locataires. La porte n'existait pas de leur temps.

— Mon père a donc dû la desceller lui-même, dit Erika.

— Mais il l'a fermée à clef après, fit Saul. Je ne comprends pas. Que protégeait-il ?

— Il vous faudra trouver par vous-mêmes. Découvrir cela comme je l'ai fait – sans rien attendre, sans *a priori*. Peut-être comprendrez-vous ce que moi je n'ai pas compris.

— Et ce que nous allons trouver est lié à la disparition de mon père, à ton avis ? demanda Erika.

— Je ne puis encore me prononcer. Si ceux qui ont pris ton père cherchaient quelque chose, ils auraient sûrement eu des doutes concernant cette porte fermée à clef. Or elle ne montre aucun signe d'avoir été forcée. C'est donc que, s'ils l'ont franchie, ils ont dû faire comme nous, ou bien

qu'ils ont obligé ton père à leur dire où était la clef. Quand ils ont fini de fouiller, ils ont refermé la porte à clef, laissant la maison exactement comme on l'a trouvée. Mais à mon sens, s'ils avaient découvert ce que ton père y cachait et que c'était bien ce qu'ils cherchaient, ils l'auraient pris ou détruit. Au fait, tu ferais mieux de me laisser ton fils. On dirait qu'il a besoin de dormir.

— Tu veux dire qu'il vaudrait mieux qu'il ne voie pas ce qu'il y a en bas ?

— Personne ne devrait voir ça.

4

Saul regarda Erika. Pleins d'appréhension, ils entrèrent dans la chambre. Là aussi, ça sentait la pipe. Le lit était d'une netteté parfaite. Sur la commode, il n'y avait qu'un mouchoir et un peigne.

Saul enregistra calmement tous ces détails. Mais seule la porte retint son attention. Déjà Erika saisissait la poignée. Elle tira et la porte s'ouvrit sans bruit. En face d'eux, le noir. Elle chercha un interrupteur à tâtons, mais sans succès. Sa chaussure heurta un objet par terre. Elle le ramassa. Une lampe torche.

Quand elle l'alluma, le faisceau révéla des marches qui descendaient sur la gauche. Les murs sans peinture étaient recouverts de salpêtre. Des toiles d'araignée pendaient du plafond ; la poussière recouvrait le côté des marches dont le centre était nettoyé par les pas.

La poussière chatouillait les narines de Saul. Il se retint d'éternuer. Plus bas, il aperçut un palier. Ainsi que l'avait expliqué Misha, l'ancien accès au premier étage avait été scellé par une section du mur. Mais la poussière et le salpêtre ne pouvaient dissimuler le contraste entre le bois plus foncé d'origine et le plus récent. Dans l'appartement de l'autre côté, de la peinture ou du papier peint aurait caché les transformations. Mais de ce côté, on n'avait rien fait pour ôter toute trace de l'ancienne porte.

Saul descendit. Le bois du mur central était identique à celui utilisé par les SS pour sceller la porte sur la gauche. Malgré l'épaisseur de la poussière, on voyait bien que c'était du pin clair. Saul testa le mur central – il était plein. Il laissa courir son index le long du mur et découvrit deux joints à peine détectables à une largeur d'épaules l'un de l'autre. Avec un

couteau de poche, il inséra la lame dans l'un des joints et, s'en servant comme levier, poussa le manche du couteau sur le côté. Une section du mur se libéra dans un grincement. Il tira vers lui, le posant sur la droite. Erika dirigea la lampe dans l'ouverture qui révéla la suite de l'escalier.

Ils descendirent. En bas, le faisceau de la torche éclaira le sol bétonné de la cave. L'odeur de moisi, accentuée par l'humidité, y était plus forte. Une fois en bas, Saul tourna à gauche, éclairé par Erika.

Il étouffa un cri.

L'étroit faisceau de la lampe amplifiait l'horreur. Chaque objet, isolé par le rai de lumière, entouré de noir, semblait dégager plus de force encore qu'il ne l'aurait fait s'il faisait partie d'un ensemble. Tandis qu'Erika balayait la pièce de lumière, une image terrible laissait place à une autre, et une autre, la série devenant de plus en plus insoutenable. Comme ils étaient dans le noir, la menace de ce qu'ils découvriraient semblait intensifiée. Saul se raidit.

— Mon Dieu.

Erika cessa de faire pivoter la lampe. Elle n'avait pas encore fait le tour de la cave, mais elle semblait incapable d'affronter davantage d'horreurs. Elle baissa la lampe et découvrit une vieille table sur laquelle était posée une lampe.

À côté, une boîte d'allumettes. Saul s'approcha, craqua une allumette et enflamma la mèche. Une flamme s'éleva, qui grandit les ombres. Il reposa le verre sur la lampe. La flamme s'éclaircit.

Il s'obligea à regarder de nouveau, pour comprendre qu'il s'était trompé la première fois. L'obscurité n'avait pas empiré l'effet des images isolées.

Il fixait les photographies du regard : grandes et petites, noir et blanc ou couleur, mates ou brillantes, extraits de journaux et de magazines, de livres et d'archives. Elles étaient fixées par de petites épingles à un mur qui, contrairement aux trois autres, était en bois. C'était la cloison que le Dr Bund avait construite au milieu de sa cave pour cacher ses patients juifs au fond. La cloison faisait dix mètres de large sur trois mètres de haut ; le moindre millimètre était recouvert de photographies.

De camps de concentration. Prisonniers aux joues creuses. Chambres à gaz. Cadavres. Fours. Puits remplis de cendres. Camions bourrés de vêtements, chaussures, bijoux, cheveux humains, et dents. Sur un instantané, des officiers SS, leur insigne portant éclair et tête de mort se détachant sur leur uniforme noir immaculé, étaient alignés, entourés de

leurs armes, souriant à la caméra tandis qu'en arrière-plan des cadavres formaient une pyramide si haute qu'on avait du mal à y croire.

Saul s'écroula sur une chaise branlante près de la table. Il prit la main d'Erika et la serra.

— Mais qu'est-ce que mon père faisait ici ? demanda-t-elle. Il n'a jamais fait allusion... Je n'ai jamais su qu'il était obsédé par... Ça n'est pas venu brusquement. Il a toujours eu cette pièce en bas.

— La folie face à la folie.

Saul observa le reste de la cave. Elle était pleine de piles de boîtes en carton. Irrésistiblement attiré, il fouilla, ouvrit un couvercle et trouva des documents.

Il y avait des originaux. D'autres étaient des carbones, des photographies ou des clichés. Des pages jaunies qui s'effritaient alternaient avec des pages blanches et lisses. Il y avait du français, de l'anglais, de l'allemand et de l'hébreu. Saul parlait très bien le français et l'allemand, Erika parfaitement l'hébreu. À eux deux, ils purent traduire suffisamment de documents pour en comprendre le thème commun.

Des archives d'un camp de concentration tenues par ses commandants allemands. Des listes d'officiers SS, de prisonniers juifs. Des dossiers militaires. Des fiches de santé sur le nombre de détenus exécutés dans tel camp avec le jour, la semaine, le mois et l'année. Des listes des rares juifs qui ont survécu aux camps, des rares nazis qui ont été châtiés après la guerre pour leur participation à l'Holocauste.

Saul avait mal aux yeux à force de déchiffrer ces pattes de mouche à l'encre passée. Il se tourna vers Erika.

— Je n'ai vu ton père qu'une fois, nous étions déjà mariés. En fait je ne le connais pas vraiment. Il était dans un de ces camps ?

— Mes parents n'évoquaient presque jamais ce qui leur était arrivé pendant la guerre. Pourtant, une fois, quand j'étais petite, je les ai entendus en parler. Comme je ne comprenais rien, je les ai bombardés de questions. C'est la seule fois qu'ils ont mentionné la guerre en ma présence. Il leur est aussi arrivé de me parler des pogroms et des persécutions. Ils voulaient que je sache ce qu'avait été l'Holocauste, en détail, au nom de l'Histoire.

Mais ce qui leur était arrivé à eux... Ils étaient tous deux dans un ghetto juif de Varsovie quand les nazis l'ont assiégé.

Comprenant ce que cela voulait dire, Saul grimaça. En 1943, les soldats nazis ont encerclé le ghetto de Varsovie. On obligeait les juifs à y entrer,

mais nul ne pouvait en sortir – si ce n’est en groupe pour être déportés. Les 380 000 juifs furent réduits à 70 000. Ceux qui restaient se révoltèrent contre les nazis. Au cours de représailles qui durèrent quatre semaines, les nazis écrasèrent la rébellion et rasèrent le ghetto. Parmi les juifs survivants, 7 000 furent exécutés sur-le-champ. 27 000 furent envoyés dans des camps de travaux forcés.

— Mes parents furent envoyés à Treblinka.

Saul frémit. Treblinka était un camp de la mort, le pire de tous les camps. Les prisonniers qui arrivaient y vivaient moins d’une heure.

— Mais comment ont-ils survécu ?

— Ils étaient jeunes et forts. Ils ont accepté de faire le travail : enlever les cadavres des chambres à gaz et les brûler, ça, même les nazis n’avaient pas les tripes pour le faire. C’est pour ça que mes parents ne parlaient jamais de la guerre. Ils ont survécu aux dépens d’autres juifs.

— Mais ils n’avaient pas le choix ! Tant qu’ils ne collaboraient pas avec les nazis, tant qu’ils ne participaient pas au massacre, ils devaient faire le maximum pour rester en vie.

— La première et la dernière fois que mon père a évoqué cela devant moi, ce fut pour dire qu’il pouvait justifier sa conduite dans son esprit, mais pas dans son âme. J’ai toujours pensé que cela expliquait qu’il se soit enrôlé dans le Mossad et qu’il ait consacré sa vie à Israël. Il essayait de se faire pardonner, de réparer.

— Mais aider les nazis à se débarrasser des cadavres ne pouvait constituer qu’un sursis pour tes parents. Les nazis ne nourrissaient pratiquement pas leurs prisonniers. Ils auraient fini par être trop faibles pour travailler. Les SS les auraient tués et auraient obligé d’autres juifs à faire leur travail.

— Treblinka, répondit Erika. Souviens-toi de ce qui s’est passé.

Il comprit brusquement ce qu’elle voulait dire. Les prisonniers s’étaient insurgés. Avec des pelles et des bâtons pour armes, plus de cinquante d’entre eux avaient maîtrisé leurs gardiens et réussi à s’échapper.

— Tes parents avaient pris part à la révolte ?

— D’abord à Varsovie, puis à Treblinka, sourit-elle tristement. Il faut reconnaître qu’ils sont obstinés.

Saul partageait la fierté d’Erika. Une fois encore, il lui serra la main.

— L’obsession, fit-il en regardant le mur. L’obsession de toute une vie. Et tu ne t’en étais jamais doutée.

— Ni moi, ni personne. Il n'aurait jamais conservé son rang au Mossad si on avait su ce qui lui rongeaient l'esprit. Ils se méfient des fanatiques.

Cette pensée paraissait l'étonner.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ma mère est morte il y a cinq ans. C'est à ce moment-là qu'il a demandé à prendre sa retraite et qu'il a quitté Israël pour s'installer ici, et qu'il a commencé à arranger cette pièce en secret.

— Veux-tu dire que ta mère arrivait à le contrôler ?

— À limiter son obsession, en tout cas. Et une fois qu'elle est morte...

— Son obsession a pris le dessus. Que Dieu lui vienne en aide, fit Saul, imaginant les fantômes qui entouraient le père d'Erika.

— S'il est encore en vie.

— Cette pièce... Avons-nous trouvé la raison de sa disparition ?

— Et si c'est le cas, l'a-t-on enlevé ? demanda Erika. Ou bien s'est-il enfui ?

— Pour échapper à quoi ?

— À son passé.

Comme Erika était plus triste encore, il parla avant de comprendre.

— Tu ne veux pas dire... un suicide ?

— Si quelqu'un avait suggéré cela il y a une heure, j'aurais dit que mon père avait trop de force pour abandonner, trop de courage pour se détruire. Mais maintenant je ne suis plus sûre de rien. Cette pièce... Il devait se sentir intolérablement coupable.

— C'est peut-être sa haine pour ceux qui l'ont fait se sentir coupable, qui était intolérable.

Sur un meuble, un livre ouvert, bien à plat, attira l'attention de Saul. Il le prit et en lut le titre. *L'Ordre de la tête de mort : l'histoire des SS d'Hitler*. L'auteur était Heinz Höhne, c'était un ouvrage en allemand publié en 1966. Sur les pages ouvertes, il y avait un passage souligné en noir. Saul traduisit mentalement.

« La chose la plus ahurissante, la caractéristique la plus horrible, de l'anéantissement des juifs, est que des milliers de pères respectables firent du meurtre leur métier officiel et cependant, après le travail, ils se considéraient comme des citoyens ordinaires tout à fait respectueux des lois, qui n'auraient même pas songé à s'écarter du strict chemin de la vertu. Le sadisme n'était qu'une facette de l'extermination massive, et l'état-major SS le désapprouvait. La maxime d'Himmler était que l'extermination

collective devait être conduite avec rigueur et propreté ; même lorsqu'il obéissait à l'ordre officiel de commettre un meurtre, le SS devait rester « correct ».

— Correct ? murmura Saul plein de dégoût.

En marge, des pattes de mouche à l'encre noire étaient gribouillées en hébreu – deux groupes.

— C'est l'écriture de mon père, fit Erika.

— C'est toi, l'expert en hébreu.

— Ce sont des citations. De Conrad, *Au cœur des ténèbres*, je crois. Le premier groupe dit : « L'horreur, l'horreur. »

— Et le second ?

Elle hésita.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ne répondit pas.

— Tu n'arrives pas à traduire ?

— Si, si.

— Alors ?

— C'est aussi un extrait de *Au cœur des ténèbres*... « Exterminez les brutes. »

5

Après une heure de recherches, ils étaient aussi désespérés qu'au début. Dans la pièce assombrie, Saul n'en put supporter davantage. Il devait sortir.

Erika referma une boîte de documents.

— Comment mon père a-t-il pu revenir sans cesse pour accrocher ces photos au mur et remuer ces archives ? Ça a dû être terriblement éprouvant.

— Il n'y a encore aucune preuve qu'il se soit suicidé.

— Ni du contraire, ajouta-t-elle tristement.

Ils éteignirent la lampe et remontèrent par l'escalier. Dans le noir, Saul se rappela soudain quelque chose. Il saisit Erika par l'épaule.

— Il y a un endroit où on n'a pas regardé, fit-il en la guidant à nouveau en bas.

— Qu'est-ce que... ?

— Misha n'a pas voulu nous dire ce que nous allions trouver en bas. Il ne voulait pas que nous ayons d'idées préconçues. Mais sans le vouloir, il

nous a dit quelque chose à propos de cette pièce. Pendant la guerre, le médecin y a caché ses patients les plus malades. Et aussi leurs fiches.

— D'accord, il a dit ça. Mais comment... Oh !

— Oui, oh. Le médecin a caché les fiches sous le plancher, a raconté Misha. Il doit y avoir une trappe.

Saul balaya le sol de la lampe torche. Dans un coin, derrière une pile de boîtes, il repéra une couche de poussière qui n'avait pas l'air naturelle. Il sentit une niche que ses doigts pouvaient saisir et tira sur une petite partie de béton.

Une étroite cache. Un carnet poussiéreux.

Saul l'ouvrit prestement. C'était en hébreu, mais Saul voyait bien qu'il s'agissait d'une liste.

De noms.

Dix.

Tous juifs.

6

La pluie persistait. Christopher dormait sur le divan. À ses côtés, Misha ne quittait pas la chambre des yeux.

Saul franchit le seuil de la porte, montrant le carnet avec colère.

— Alors vous avez trouvé, fit Misha.

Erika suivit, encore plus en rage.

— On a bien failli ne pas trouver. Au point que je me demande si tu voulais vraiment qu'on trouve.

— Je ne savais pas trop.

— S'il fallait qu'on le découvre ou non ?

— Quelle importance puisque vous l'avez.

— C'est bien la première fois, mais je n'ai plus tout à fait confiance en toi, dit Erika.

— Si tu ne l'avais pas trouvé et si tu insistais encore pour chercher ton père, j'aurais résisté, répondit Misha.

Christopher bougea dans son sommeil.

— Réfléchis, dit Misha. Mets-toi à ma place. Comment puis-je savoir si tu ne t'es pas ramollie dans le désert.

— On essaie quand tu veux, fit Erika.

— Je suis allergique au sable.

— Et à la vérité ?

— Je n'ai pas menti. Je voulais te mettre à l'épreuve.

— Entre amis, ce n'est pas nécessaire.

— Mais ça l'est entre professionnels. Si tu ne comprends pas ça, tu t'es bel et bien ramollie dans le désert.

— OK. On l'a trouvé, fit Saul en serrant le carnet. Dites-nous le reste. Que signifie cette liste de noms ?

— Ce ne sont pas des patients cachés par le médecin pendant la guerre, dit Erika. Il y a de la poussière sur le carnet, mais le papier est récent. Et il y a le nom de mon père. Mais ce n'est pas son écriture.

— Exact. Ce carnet m'appartient.

— Qu'est-ce que les noms de cette liste ont à voir avec ce qui est arrivé à mon père ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Je ne te crois pas. Tu n'aurais pas établi cette liste s'il n'y avait aucun lien entre eux.

— Ai-je dit qu'il n'y avait aucun lien ? Nous connaissons leur passé, leur adresse, leurs habitudes, leur ancien métier.

— Ancien ?

— Tous ces hommes sont des ex-Mossad, tous à la retraite. Mais tu m'as demandé le rapport avec ce qui est arrivé à ton père, et ça je ne le sais pas encore.

— Ils prétendent ne pas connaître mon père ? Ils ne veulent pas répondre à tes questions ? Quel est le problème ?

— Je n'ai rien pu leur demander.

— Tu recommences, fit Erika. Ne tourne pas autour du pot.

— Je ne tourne pas autour du pot. Ces hommes ont deux autres points communs. Ils ont survécu aux camps nazis...

— Et ?

— Ils ont tous disparu.

MILITANT DE L'ÉGLISE

1

La chaleur du désert empirait, mais l'excitation l'emporta sur l'épuisement. Drew et Arlene accéléraient le pas en direction des traces de pneus dans le sable, à l'autre bout du défilé.

Après leur rencontre avec les deux tueurs arabes, ils avaient pris la toile dans le sac à dos d'Arlene et l'avaient installée entre deux rochers où, à l'abri du soleil, ils avaient mangé quelques dattes et quelques figues prises aux tueurs. Mais c'était insuffisant pour qu'ils tiennent longtemps.

— Et leur provision d'eau ? s'était demandé Drew. Nous avons fouillé les pentes d'où ils nous ont tiré dessus, ajouta-t-il en secouant les deux gourdes presque vides. Il n'y en a pas assez pour aller où que ce soit à pied. Comment pensaient-ils donc rentrer ?

Dans un brusque éclair de compréhension, ils sautèrent sur leurs pieds, faisant fi du soleil qui cognait. Au bout du défilé, ils tournèrent à droite, suivant les indentations du sable, et arrivèrent à un amas de roches derrière lequel était cachée une jeep.

— Ils viennent d'ailleurs, aucun doute là-dessus, fit Drew. Il n'y a pas une seule jeep au village, *a fortiori* une neuve. Il y a même l'air conditionné. Ça voyage en première classe, les tueurs, aujourd'hui.

La jeep avait un toit métallique. L'angle du soleil projetait une ombre sur le siège du conducteur. Arlene accueillit avec bonheur la fraîcheur en passant la tête par la vitre.

— Il y a un petit problème, fit-elle.

— Quoi ?

— Pas de clef de contact.

— On a pourtant fouillé les corps.

— C'est donc qu'ils ont dû la laisser dans la jeep.

Mais un quart d'heure après, ils n'avaient toujours rien trouvé.

— Dans ce cas... fit Drew en grimpant à l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Arlene.

— J’attends.

— Quoi ?

— Que tu mettes le contact avec les deux fils.

Elle pouffa de rire et se pencha sous le tableau de bord.

Mais quand ils roulèrent dans le désert, sur la piste cahoteuse, il retomba dans un profond silence. Il se posait de nombreuses questions. Il n’en avait aucune envie, mais il devait parler au prêtre.

2

Le Caire. Le lendemain après-midi. Assise sur le lit de sa chambre de style occidental, Arlene écoutait Drew prendre sa douche dans la salle de bains de l’hôtel. Mais c’est le téléphone qui retenait son attention.

Elle ne savait que faire. Quand le prêtre avait pris contact avec elle à New York, lui demandant de chercher Drew, il lui avait donné un numéro de téléphone au Caire.

— Appelez-moi dès que vous l’aurez arraché au désert.

À cette époque, elle était si reconnaissante qu’on lui dise où était Drew, de pouvoir le retrouver, qu’elle avait accepté sans réticence les conditions du prêtre. Mais maintenant qu’elle et Drew étaient réunis, elle hésitait. Ce n’était certainement pas pour une dispense que la confrérie appelait Drew. Par définition, une convocation des conjurés était synonyme d’ennuis. Elle avait perdu Drew une fois lorsqu’il était entré au monastère. Elle l’avait perdu à nouveau quand il avait fui dans le désert. Elle n’avait pas l’intention de le perdre une troisième fois.

Mais si le châtiment de la confrérie en cas de désobéissance était... ?

Elle décida de composer le numéro. Mais sa main était si lourde qu’elle ne put la lever jusqu’au téléphone posé sur la table de chevet.

Dans la salle de bains, l’eau s’arrêta de couler. La porte s’ouvrit sur Drew, nu, qui se séchait dans une grande serviette bien douillette. Elle sourit. Après six ans de monastère, six ans de chasteté, il avait des inhibitions sexuelles, c’était indéniable. Mais la pudeur ? Il était plus à l’aise dans son corps, nu ou vêtu, qu’aucun homme qu’elle avait rencontré.

Il sourit en s’essuyant.

— Une fois par an, que j’en aie besoin ou non.

Elle effleura ses cheveux encore humides.

— Je sais. J'ai l'impression d'avoir perdu une tonne de sable.

Drew avait utilisé son argent égyptien pour acheter du shampoing, des ciseaux, de la mousse à raser et un rasoir. Sa barbe avait disparu. Il avait coupé ses cheveux. Coiffés en arrière, ses joues semblaient plus creuses encore. Mais l'effet était plutôt réussi.

Il posa la serviette.

— J'ai eu beaucoup de temps... beaucoup trop... pour réfléchir, dit-il.

— À quoi... ?

— Certaines lois sont des lois de Dieu, d'autres sont les lois des hommes.

— De quoi parles-tu ? demanda-t-elle en riant.

— Mon vœu de chasteté. Si Adam et Ève n'avaient pas eu le droit de faire l'amour, Dieu ne les aurait pas créés homme et femme.

— Est-ce ta façon de m'expliquer que faire l'amour est quelque chose de naturel ? Je le savais déjà, tu sais.

— Mais tu as peut-être remarqué que j'étais troublé.

— Pour ça oui, j'avais remarqué !

— Alors j'ai décidé...

— Oui... ?

— Si ça ne t'ennuie pas...

— Oui ?

— Qu'à choisir entre les lois de la nature et les lois artificielles...

— Oui ?

— Que j'aimerais te faire l'amour.

— Drew...

— Oui ? demanda-t-il à son tour.

— Viens.

3

C'était en fin d'après-midi, les rideaux étaient tirés et la chambre délicieusement fraîche. Ils venaient de faire l'amour et se tenaient par la main. Nus, détendus, heureux du contact de leur peau, ils se taisaient. Mais leurs préoccupations reprirent le dessus.

— Le prêtre, dit Drew.

— Je sais. Si seulement je n'étais pas obligée.

— Mais le problème ne va pas s'évanouir.

Perdu dans ses pensées, il prit ses vêtements.

— Il y a quelque chose que j'aimerais bien savoir, fit Arlene.

— Quoi ? fit-il en cessant de boutonner sa chemise.

— Avant, quand tu as dû quitter le monastère, tu n'arrêtais pas de poser des questions. Sur comment la culture avait changé au cours de ces six ans de réclusion, et qui était président, et ce qui s'était passé dans le monde. Mais cette fois, après une année dans le désert, tu ne m'as rien demandé.

La mâchoire de Drew se serra.

— Oui. C'est parce que, la dernière fois, je n'ai pas du tout aimé ce que j'ai appris.

— Alors pourquoi appeler le prêtre ? Pourquoi ne pas disparaître tous les deux ? Ensemble.

— Parce que je n'y crois pas. Je veux que tout soit clair. Pour ne plus avoir à m'inquiéter à propos de la confrérie. Ou que quiconque puisse interférer dans nos affaires. Jamais plus.

4

Le Caire. La chaleur, le bruit, la foule, les embouteillages. Les tuyaux d'échappement luttèrent pour détruire les parfums de la nourriture arabe et des épices vendues dans les bazars. Les instructions compliquées qu'on leur avait données par téléphone conduisaient Drew et Arlene dans un dédale de ruelles étroites. Ils arrivèrent à un restaurant dont Drew traduisit le hiéroglyphe : « Le Chas de l'aiguille ». Il jeta un rapide coup d'œil de chaque côté de la ruelle, ne vit aucune réaction, aucune interruption dans le rythme normal de la foule. Évidemment, l'absence d'activité anormale ne prouvait pas qu'ils n'étaient pas suivis ; un suiveur professionnel ne se trahissait pas si facilement. D'un autre côté, il n'y avait pour l'instant aucune preuve qu'ils étaient bien suivis, et c'était toujours ça.

Ils pénétrèrent dans le restaurant plongé dans l'obscurité. La première impression de Drew, en dehors de l'obscurité, fut olfactive. Odeur âcre de tabac. Arôme fort de café. Puis quelque chose sous ses pas – la pierre rugueuse sous ses chaussures. Un instant plus tard, ses yeux s'étaient ajustés à la disposition du restaurant – tables et chaises en bois, pas de nappes, mais plusieurs tapis arabes aux murs, sauf dans le fond où, derrière

un comptoir, des bouteilles colorées et des récipients de cuivre remplissaient des étagères sous un miroir. Çà et là, le long des murs, des cloisons en bois travaillé séparaient les tables. À l'exception d'un serveur en tablier blanc derrière le comptoir et de deux hommes en costume sombre et nez rouge à la table d'angle au fond à gauche, l'endroit était désert.

Drew et Arlene choisirent une table à droite. Elle était à mi-distance de l'entrée et de ce que Drew imaginait être la sortie arrière qui passait par la cuisine derrière le comptoir. Ils s'installèrent dos au mur.

— À quelle heure doit-il nous retrouver ? demanda Drew.

— Il n'a pas précisé. Il a seulement dit qu'il serait là avant le coucher du soleil.

Drew tapota la table de ses doigts.

— Tu veux un café ?

— Du café égyptien ? C'est si fort que j'aurais aussi vite fait de me tirer directement une balle dans la tête.

Drew commença à rire mais s'arrêta en entendant une chaise frotter le sol derrière la cloison à sa gauche. Un homme en costume blanc apparut de derrière et s'arrêta à la table.

Il était solidement bâti, avec un teint olivâtre, et une épaisse moustache noire qui soulignait son sourire. Ce sourire trahissait autant l'amusement que l'amitié.

— Miss Hardesty, nous nous sommes parlé au téléphone.

— Vous n'êtes pas le prêtre qui est venu me voir à New York, dit Arlene.

Tendu, Drew esquissa le geste de se lever.

— Non, fit l'homme plaisamment. Vous avez raison. Le prêtre qui vous a parlé – le Père Victor - a été appelé en mission. Je suis le Père Sébastien, poursuivit-il en souriant toujours. J'espère que ce changement ne vous contrarie pas trop. Mais bien sûr, vous souhaitez voir des preuves.

L'homme tendit sa main gauche, paume vers le sol, révélant une bague à son majeur.

C'était un rubis d'une parfaite pureté, qui brillait même dans l'ombre. L'anneau lui-même était en or, épais et luisant. Sur le dessus du rubis, un insigne montrait une croix et une épée superposées. Le symbole de la confrérie de la pierre. Drew frémit.

— Je vois que vous connaissez, fit le Père Sébastien qui n'avait cessé de sourire.

— Tout le monde peut porter une bague.
— Pas celle-ci.
— C'est possible, dit Drew. Le Seigneur soit avec vous.
— Ah, dit le Père Sébastien dont le sourire s'estompa.
— Parfaitement, dit Drew avec brusquerie. Le code. Allez, donnez-moi la suite. Le salut de la confrérie. « Le Seigneur soit avec vous. »

— Et avec votre esprit.
— Et après ?
— *Deo gratias. Vous êtes satisfait ?*
— *Ça commence tout juste. Dominus vobiscum.*
— *Et cum spiritu tuo.*
— *Hoc est enim...*
— *Corpus meum.*
— *Pater noster...*
— *Qui es in cæli.*

Arlene les interrompit.

— De quoi parlez-vous ?
— Nous échangeons les répons de la messe traditionnelle, répondit Drew. La confrérie est conservatrice. Au milieu des années 60, elle n'a jamais abandonné le rituel catholique latin. Et vous, poursuivit-il en regardant l'homme basané à l'allure égyptienne qui disait s'appeler Père Sébastien, vous êtes plus jeune que moi ? Trente ans ? À moins d'appartenir à la confrérie, vous ne pouvez pas avoir assisté à une véritable messe assez récemment pour vous rappeler les répons en latin. Qui a fondé la confrérie ?

— Le Père Jérôme.
— Quand ?
— Troisième croisade. 1192.
— Son véritable nom ?
— Hassan ibn al-Sabbah. Incidemment le même nom que le fondateur arabe du terrorisme plus de cent ans auparavant. Malgré son état de moine, le Père Jérôme a été recruté comme tueur par les croisés parce qu'il était arabe et pouvait se fondre aisément au milieu des païens. Mais par opposition à la terreur arabe, celle du Père Jérôme était une terreur sainte. Et depuis ce temps, nous avons fait tout ce qui était nécessaire pour protéger l'Église. Vous êtes satisfait, maintenant ? ajouta-t-il en haussant les épaules.

Drew acquiesça d'un signe de tête.

Le prêtre s'assit à leur table.

— Et vos références à vous ?

— Vous avez eu tout votre temps pour m'étudier à travers la cloison. Vous avez sûrement une photo.

— La chirurgie fait des merveilles.

— Votre bague possède une capsule de poison. Votre monastère est sur la côte ouest de France, en face de l'Angleterre, dans un territoire réclamé par les Français et les Anglais au cours de la troisième croisade. Pour connaître ces choses, il faut avoir été approché par la confrérie pour être recruté.

— Exact. Approché. Et nous vous approchons de nouveau.

Soudain, Drew se sentit las. Cela recommençait. Il n'y avait aucune échappatoire. Sa voix trembla.

— Que voulez-vous ? Si vous saviez où je me terrais, pourquoi m'avez-vous obligé à passer un an... ?

— Dans une caverne en plein désert ? Vous deviez faire pénitence pour vos péchés. Pour votre âme. Pour vous purifier. Nous vous gardions en réserve. Vous avez refusé de vous joindre à nous, mais nous avons trouvé un moyen de vous encourager à nous aider si besoin était.

— Vous aider ?

— À trouver.

— Quoi ?

— Un prêtre.

La pièce explosa.

5

La déflagration frappa Drew une milliseconde avant qu'il entende l'explosion. La pièce s'éclaircit, puis s'obscurcit de façon étouffante tandis qu'il était projeté contre le mur. Son crâne heurta la pierre. Il rebondit sur la table. Elle s'écroula sous son poids et sous la force de l'explosion. L'impact de sa poitrine contre le sol lui coupa le souffle. Tandis qu'il se dégageait, endolori, la pièce prit feu.

Le comptoir, qui avait maintenant disparu, avait dû cacher la bombe. Derrière, le serveur et les deux hommes n'ont pas pu crier, probablement déchirés par la déflagration. Mais tout cela, il le comprit bien plus tard.

Il entendit bel et bien crier. Pas son propre cri. Le cri d'une femme. Arlene. Et son désir de la sauver le ramena au milieu des flammes de la pièce dévastée.

Il y avait tant de fumée qu'il suffoquait... Comme il rampait en direction des cris d'Arlene, il sentit quelqu'un le saisir. Il lutta, se débattit, mais ne put rien faire. Il sentait qu'on le soulevait pour l'éloigner. Dehors, dans la ruelle étroite et étouffante, encerclé par la foule, il n'entendait plus Arlene crier. Il fit un dernier effort désespéré pour se dégager des bras qui lui enserraient la poitrine et replonger dans le bâtiment en ruine.

Mais il s'écroula. Dans un tourbillon, il leva les yeux et vit, persuadé d'avoir une hallucination, le visage d'Arlene.

6

— J'ai bien cru que tu étais morte.

— Moi aussi, dit Arlene.

Il serra sa main.

Ils étaient assis sur des chaises métalliques dans une cour de sable entourée de hauts murs de pierre. Derrière les murs, le brouhaha du Caire troublait la quiétude de l'une des quelques églises de la ville. Une église grecque orthodoxe dont les tours arrondies offraient un vif contraste avec les minarets élancés des mosquées.

C'était le lendemain matin de bonne heure. Les ombres se profilaient d'un côté de la cour. La chaleur n'était pas encore oppressante.

— Quand le feu s'est déclaré, je t'ai entendue crier.

— Mais je criais. Ton nom.

— Mais tu semblais si loin.

— Toi aussi. Mais après l'explosion, tous les sons semblaient venir de loin. Mon propre souffle me paraissait venir de l'extérieur. Je ne savais qu'une chose, je pouvais bouger mieux que toi. Et il fallait qu'on sorte de là.

Il rit. Cela lui faisait mal aux côtes mais il s'en moquait. C'était si bon de savoir Arlene vivante.

— Comment nous sommes-nous échappés ?

— Le Père Sébastien avait une équipe de soutien.

— Professionnel.

— Ils nous ont tirés du restaurant avant l'arrivée de la police, expliqua-t-elle. Je ne me rappelle pas grand-chose une fois dans la rue, mais je sais qu'on nous a portés à travers la foule et hissés à l'arrière d'un camion. Après, tout est confus. Je me rappelle m'être réveillée dans notre chambre, au presbytère de cette église.

— Où est le Père Sébastien ?

— Parfaitement en vie, fit une voix.

Drew se retourna. Plus italien qu'égyptien maintenant qu'il portait son costume noir de prêtre et son col blanc, le Père Sébastien se tenait dans l'encadrement de la porte. Il portait un mouchoir à son nez. Quand le Père pénétra dans la cour ensoleillée, Drew s'aperçut que le mouchoir était taché de sang. Une conséquence de l'explosion, se dit-il.

Le prêtre attira une chaise métallique et s'assit.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir rejoint plus tôt, je célébrais l'office du matin.

— J'aurais pu servir la messe et communier, dit Drew.

— Vous dormiez encore quand je suis passé voir. Et vos besoins corporels m'ont semblé plus importants à ce moment que vos besoins spirituels.

— Pour l'instant, ce sont mes besoins psychologiques qui ont priorité.

— Et quels sont-ils ?

— Je me sens terriblement malheureux quand on essaie de me faire sauter. En d'autres circonstances, j'aurais pu croire que nous nous trouvions simplement dans un lieu où des terroristes avaient décidé de mettre une bombe. En Israël, par exemple. Ou à Paris, ou Rome. Mais au Caire ? Ça n'est pas sur leur chemin.

— Ce n'est plus vrai. Depuis votre séjour dans le désert, Le Caire également est devenu une cible pour les terroristes.

— Mais dans un restaurant aussi insignifiant, dans cette partie excentrée de la ville ? Quel but politique cela aurait-il pu servir ? Cette bombe n'a pas été placée au hasard. Et nous non plus nous n'étions pas là par hasard. La cible, c'était nous.

— Pour la deuxième fois en deux jours, dit Arlene.

Le Père Sébastien se redressa sur sa chaise.

— Parfaitement, fit Drew. Pour la deuxième fois. Quand Arlene et moi traversions le désert...

Il raconta au prêtre ce qui s'était passé. Le défilé, les deux Arabes. Arlene donna des détails.

— Vous ne pensez pas que c'étaient de vulgaires maraudeurs ? demanda le Père Sébastien en se tournant vers Arlene. Tout à l'heure vous avez parlé de deux types qui avaient voulu vous violer. Dans le même défilé. Peut-être que deux autres... De leur famille, qui auraient voulu se venger, je ne sais pas, moi...

— Les deux premiers étaient des amateurs, insista Arlene. Mais les deux autres...

— Sans la grâce de Dieu et celle du cobra, ils nous auraient tués, fit Drew. Ces hommes étaient parfaitement équipés. C'étaient des pros.

— Quelqu'un savait qu'on m'avait envoyée chercher Drew. Pourtant, je ne l'ai dit à personne, fit Arlene.

— La fuite ne peut donc provenir que de l'intérieur de votre organisation, dit Drew.

Le Père Sébastien se frotta le front.

— Vous ne semblez pas surpris. Soupçonnerez-vous déjà... ?

— Que l'ordre ait été compromis, qu'un membre de la confrérie utilise sa position pour arriver à ses propres fins ? fit le Père Sébastien en hochant la tête.

— Depuis quand... ?

— Avais-je un simple soupçon ? Presque un an. Mais pratiquement certain ? Deux mois. Trop de missions se sont mal terminées. Par deux fois, des membres de notre ordre ont été tués. Sans nos équipes de soutien, les corps de nos frères morts auraient été retrouvés par les autorités.

— Et leurs bagues, fit Drew.

— Oui. Et leurs bagues. D'autres missions ont avorté avant que de pareils désastres puissent se produire. Nos ennemis ont été avertis du danger et ont modifié leurs plans, ou accru leur protection.

Tous ceux de la confrérie craignent le danger d'être exposés.

Les yeux d'Arlene brillaient de colère.

— Alors c'est pour ça que vous m'avez envoyée chercher Drew ! Vous vouliez un opérateur extérieur, qui ne vous était pas associé mais que vous pouviez néanmoins contrôler.

— Comment dit-on, chez les joueurs ? fit le prêtre en haussant les épaules. Un atout dans la manche. Et il faut bien reconnaître, dit-il à Drew,

qu'en plus de votre habileté et votre réputation, vous semblez avoir la chance du joueur.

— Nous l'avons tous, fit Drew. Il est clair que nous n'avons pas survécu à l'explosion à cause de notre habileté mais parce que la bombe était cachée au seul endroit possible, loin de nous, au fond, derrière le comptoir.

— Deux clients et un serveur sont morts dans l'explosion, dit Arlene. Si vous ne nous aviez pas envoyés là...

Le Père Sébastien soupira.

— Leur mort est tout à fait regrettable – mais sans importance comparée à la nécessité de protéger la confrérie.

— Ce qui est important pour moi, dit Drew, c'est de survivre, c'est qu'Arlene et moi puissions vivre en paix dans un endroit où vous et vos semblables ne nous trouverez pas.

— Êtes-vous certain qu'un tel endroit existe ? Pas votre caverne, en tout cas.

— Je veux pouvoir continuer de chercher. Je vous ai déjà posé la question hier. Que dois-je faire pour que vous cessiez de me menacer ? Vous avez parlé d'un prêtre. Vous vouliez que je...

— Trouvez-le. Il s'appelle Krunoslav Pavelic. Ce n'est pas un simple prêtre. C'est un cardinal. Extrêmement influent. Membre de la curie au Vatican. Soixante-douze ans. Le 23 février, un dimanche soir, après avoir célébré une messe privée dans la cité papale, il a disparu. Compte tenu de sa position importante à la curie, nous considérons son enlèvement comme une atteinte grave vis-à-vis de l'Église. Si le cardinal Pavelic n'est pas en sécurité, aucun membre de la curie ne l'est. Nous pensons que c'est le prélude à l'attaque finale. Mais comme la confrérie nous semble menacée de l'intérieur, nous avons besoin de votre aide. Un outsider, un opérateur indépendant mais motivé.

— Et si je ne le retrouve pas ? S'il est mort ? demanda Drew.

— Alors punissez ceux qui l'ont pris.

Drew tressaillit intérieurement. Il s'était promis – et il avait promis à Dieu – de ne plus jamais tuer. Il dissimula sa répugnance. Il était décidé à tenir sa promesse, mais il devait négocier.

— Qu'ai-je en échange ?

— Miss Hardesty et vous êtes libres de toute obligation envers nous, vous n'avez plus à payer pour votre rôle dans la mort d'un de nos membres. Je considère cette offre comme généreuse.

— Ce n'est pas le terme que j'aurais employé, fit Drew en jetant un regard à Arlene qui hocha la tête. Mais c'est d'accord, dit-il après un silence plein de réserves.

Le Père Sébastien se cala dans sa chaise.

— Parfait.

— Une dernière chose. Si vous ne tenez pas parole, faites votre acte de contrition. Parce que croyez-moi, mon Père, je vous retrouverai, et au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Si je ne tiens pas parole, ce sera votre droit légitime. Mais en ce qui concerne l'acte de contrition, mon âme est toujours prête.

— Nous nous comprenons, je vois, fit Drew en se levant. Arlene et moi apprécierons volontiers un petit déjeuner. Et des vêtements propres. Ainsi que de l'argent pour le voyage.

— Chacun de vous recevra suffisamment pour commencer. De surcroît, on vous ouvrira un compte numéroté dans une banque de Zurich, ainsi qu'un coffre. La confrérie en détiendra également une clef. Nous nous en servirons comme boîte à lettres.

— Et les papiers ? Étant donné que nos ennemis savent que nous sommes dans le coup, il serait peu avisé d'utiliser les nôtres.

— Pour quitter l'Égypte, nous vous remettons des passeports du Vatican, sous d'autres noms. Vous serez prêtre et religieuse.

— Nous allons attirer l'attention dans un aéroport bourré d'Arabes.

— Pas si vous partez avec d'autres prêtres et d'autres religieuses qui ont fait un voyage touristique en Égypte. Vous irez à Rome en avion, où bien évidemment vous passerez inaperçus. Si vous décidez de changer d'identité, d'autres passeports, plusieurs, américains, sous différents noms, seront déposés dans le coffre de Zurich.

— Les armes ?

— Avant de quitter l'Égypte, vous me remettrez celles que vous possédez. À votre arrivée à Rome, on vous en procurera d'autres. Il y en aura également dans le coffre de Zurich.

— Soit. Pour plus de précautions...

Le Père Sébastien attendit.

— Pas question de tester ma chance une troisième fois. Assurez-vous qu'armes et passeports seront fournis par un contractant extérieur, personne de votre réseau. Et ouvrez vous-même le compte en banque.

— D'accord. La fuite dans notre réseau m'inquiète autant que vous.

— Il y a une chose que vous ne nous avez pas dite.
— Où commencer vos recherches ? anticipa le Père Sébastien. Là où votre prédécesseur a cherché en vain.
— Mon prédécesseur ?
— Le prêtre qui a pris contact avec Miss Hardesty à New York et l’a envoyée à votre recherche. Le Père Victor. Je vous ai dit qu’on l’avait appelé en mission. C’est vrai. Son Créateur l’a rappelé à Lui. Il a été tué à Rome il y a deux jours. Reprenez la chasse là où il l’a laissée. Il brûlait certainement.

7

Dans la chambre du presbytère où ils avaient dormi, Drew et Arlene passèrent leurs habits religieux. À part le col blanc, Drew avait l’air en costume noir. Mais il avait eu peur qu’avec sa grâce athlétique, Arlene n’ait eu l’air gauche en bonne sœur. Pas du tout. Sa robe noire épousait sa silhouette et flottait en rythme. Le voile blanc qui dissimulait ses cheveux auburn et encadrait ses yeux verts lui conférait une adorable et innocente beauté.

— Ahurissant, commenta Drew. On dirait que tu as trouvé ta vocation.
— Et toi, tu pourrais être confesseur.
— Bon, il n’y a plus qu’à espérer que personne ne nous demandera conseil en matière de religion.
— Le meilleur est encore « va en paix, et ne pêche plus ».
— Et nous ? demanda Drew. Ce que nous sommes sur le point de faire – pour la deuxième fois j’avais espéré que je n’aurais pas à affronter pareille décision – ne pécherons-nous plus ?
Elle l’embrassa.
— Plus qu’une mission, dit-elle. Chacun veillera sur l’autre et nous ferons de notre mieux.
— Et si notre mieux est assez bon... dit-il.
— Nous serons libres.
Ils se serrèrent l’un contre l’autre.

LIVRE TROIS

LE MOUVEMENT DU CRABE

OceanofPDF.com

TÊTE DE MORT

1

Debout sur les marches de granit devant sa demeure, Halloway regardait Seth et Iceberg monter dans la Cadillac. Tous trois avaient passé la nuit et la matinée à élaborer des plans. C'était maintenant le milieu de l'après-midi et tout était enfin prêt pour la mise en route. Seth conduirait Iceberg jusqu'à la voiture de location qu'il avait cachée au bout de la route la nuit précédente. Iceberg suivrait Seth jusqu'à l'aéroport international de Toronto. Ce soir même, les deux tueurs prenaient l'avion pour l'Europe. Bientôt – oui, bientôt, se dit Halloway – la vie normale reprendrait son cours.

Mais, plissant les yeux sous le soleil étincelant de ce mois de juin tandis qu'il observait Seth et Iceberg qui s'éloignaient, Halloway se demanda si les choses redeviendraient jamais comme avant. Cela faisait sept semaines que son père avait disparu, enlevé tandis qu'il faisait un croquis d'une rivière à Elora, cette association de peintres non loin de là. Les assaillants avaient abandonné le matériel de son père – carnet de croquis, fusain, boîte à peinture – sur une table de pique-nique à une centaine de mètres de la voiture de son père. Sans aucune nouvelle depuis lors, Halloway ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était mort.

Il ne quitta la route des yeux que lorsque la Cadillac disparut parmi les arbres. Tandis qu'il franchissait la porte à double battant pour rentrer chez lui, la même pensée lui revint. Son père mort ? Il s'arrêta, songeur, au milieu de l'escalier. Il ne pouvait qu'espérer, se dit-il. Du moins avait-il fait tout ce qui était en son pouvoir pour protéger les siens, et lui-même, pour mettre fin à cette folie. Si son père était vraiment mort, une chose le consolait : Seth et Iceberg étaient des armes parfaites. L'ennemi allait payer.

Une fois dans la maison, il prit le téléphone dans son bureau. Il avait beau ne pas vouloir y penser, il devait prendre d'autres décisions, faire d'autres arrangements. Il y a quatre mois, avant que Nuit et Brouillard se reconstitue, il s'était engagé dans une affaire dont rien ne devait le détourner. Il avait exigé une fortune pour garantir la livraison d'une

marchandise dont la nature mortelle n'était surpassée que par les tendances homicides de ses clients. Il n'avait pas le choix. Il décrocha le téléphone.

2

Mexico. Pour la troisième fois depuis qu'il avait commencé à faire l'amour à sa femme, Aaron Rosenberg sentit son érection faiblir. Il avait tenté de s'exciter lui-même, mais sa femme l'en avait empêché. Il avait d'abord pensé qu'elle était agacée de ces ratages successifs et lui disait ainsi d'arrêter. Mais non, elle l'embrassa sur la poitrine, puis sur le ventre, murmurant :

— Laisse-moi prendre le manche.

Puis, sa bouche descendit plus bas encore.

Le soleil s'infiltrait doucement entre les voilages de la chambre. Une légère brise caressait le corps en sueur d'Aaron Rosenberg. Fermant les yeux, sentant les cheveux de sa femme jouer sur son bas-ventre, il entendait à peine le grondement des voitures sur le Paseo de la Reforma.

Sa défaillance avait de multiples causes : le souci de la disparition de son père, les craintes pour sa famille, et pour lui. Malgré les gardes du corps, il avait peur chaque fois qu'il quittait la maison, si bien qu'il s'absentait moins souvent que ses affaires ne le réclamaient. Mais aujourd'hui, justement, il était resté chez lui à cause de ses affaires. Depuis tôt ce matin, il attendait un coup de fil sur une affaire si délicate qu'il n'avait pas voulu le recevoir au bureau. Pour cette affaire-là, même le téléphone de sa maison, et à vrai dire la maison elle-même, dont on vérifiait quotidiennement l'absence d'écoutes, n'était pas sûr.

Tandis que sa femme continuait, son pénis se gonfla. Il s'obligea à oublier l'autre raison de son impuissance de tout à l'heure. Aaron était sûr que depuis deux mois sa femme couchait avec Esteban, son garde du corps. Les regards qu'ils échangeaient étaient éloquents, ainsi que la nouveauté et la variété de ses techniques sexuelles. Sans compter son goût récent pour ce qu'elle appelait prendre le manche. Il fallait toutefois lui reconnaître une chose : leur liaison était discrète. Autrement, afin de maintenir le respect de la police et des hommes d'affaires dans cette ville aux traditions espagnoles, Rosenberg n'aurait jamais pu prétendre ignorer l'infidélité de sa femme.

Il reconnaissait être en partie responsable. Depuis ses ennuis récents, il avait presque cessé de faire l'amour, et avant, il était tellement pris par ses affaires que ses absences la laissaient plus souvent en la seule compagnie d'Esteban. Mais était-ce une raison ? songea-t-il furieux. Le luxe qu'il lui offrait ne compensait-il pas la solitude ? Elle avait une montre en or massif, des vêtements venus tout droit de chez les grands couturiers parisiens, une voiture de sport italienne de plus de 100 000 dollars, et Dieu sait quoi encore.

Une fois de plus, son pénis faiblit. Elle gémit de déception. C'est elle qui avait voulu faire l'amour cet après-midi ; il se demanda s'il y avait encore une chance de sauver leur union.

Le téléphone, songea Rosenberg. Mais quand donc ce putain de téléphone allait-il sonner ? À dire vrai, si sa femme n'avait pas eu des goûts de luxe, et s'il n'avait pas besoin de l'impressionner, il ne se serait jamais laissé impliquer dans le terrible risque que ce coup de fil représentait.

Mais avait-il vraiment le choix ? Pouvait-il vraiment affronter sa femme au sujet de sa liaison ? Si le scandale était public, il serait obligé de demander le divorce, pour l'honneur, et ça, il ne le voulait pas. Il était fier de l'avoir épousée, et en plus elle contribuait à sa tentative d'avoir l'air mexicain – ses cheveux teints en noir et coiffés en arrière, sa peau qu'il enduisait de crème pour avoir l'air basané, ses yeux équipés de lentilles de couleur pour les foncer. Il avait besoin d'elle pour être un caméléon. Quant à Esteban c'était un garde du corps trop impressionnant pour que Rosenberg pût s'en passer dans la situation présente.

Son pénis se dressa de nouveau.

Le téléphone sonna. Il s'écarta de sa femme et tendit le bras vers la table de chevet.

— Allô ?

Ce n'était pas la voix d'Halloway, mais elle avait elle aussi l'accent du sud de l'Ontario, quelque chose de vaguement écossais. Rosenberg comprit à quelle filière il appartenait. Halloway avait passé un coup de fil local dont on ne pouvait remonter la trace à quelqu'un qui avait assuré le relais.

— Érables.

— Chaparral.

— Soyez prêt dans quarante minutes.

Puis il y eut un clic.

Rosenberg ferma les yeux, à la fois soulagé et inquiet.

- Il faut que je parte.
- Tout de suite ? fit sa femme en le câlinant.
- Je dois être quelque part dans quarante minutes.
- Il te faut combien de temps pour y aller ?
- Vingt-cinq minutes.
- Dix minutes pour te laver et t'habiller. Ça nous laisse...
Cinq minutes. Ce fut suffisant.

3

Rosenberg dit à ses trois gardes du corps d'attendre dehors dans la voiture. Puis il entra dans le bâtiment délabré, grimpa quatre à quatre les escaliers grinçants et tourna la clef d'une pièce au deuxième étage.

C'était plutôt un petit cabinet avec une fenêtre. La pièce était vide, à l'exception d'un téléphone à même le sol et d'un cendrier sur le rebord de la fenêtre. Il l'avait louée et payé la note de téléphone sous le nom de José Fernandez. Cet arrangement n'avait qu'une raison : offrir un endroit sûr où il pouvait avoir des conversations téléphoniques internationales sans crainte d'être repéré.

Il savait qu'au sud de l'Ontario, Halloway avait le même genre de téléphone dans le même genre de bureau. Dès qu'Halloway aurait donné instruction à son relais de prévenir Rosenberg du coup de fil, Halloway se rendrait à ce bureau, tout comme Rosenberg au sien. Rosenberg le savait parce que si Halloway avait déjà été sur place, il n'aurait pas eu besoin d'un relais ; il aurait appelé directement. Les circonstances avaient donc suffisamment changé pour qu'Halloway refuse de perdre du temps à appeler Rosenberg depuis le téléphone sûr, puis à attendre que Rosenberg aille jusqu'au sien. Par l'intermédiaire de ce relais, Halloway l'avertissait que même les quarante minutes nécessaires pour se rendre au téléphone sûr étaient critiques.

Il ouvrit son attaché-case et y prit un instrument électronique de la taille d'une radio portative. Il le brancha au mur, vérifia l'écran et le promena dans toute la pièce. L'engin émettait un bourdonnement. S'il y avait un micro caché dans la pièce, l'instrument recevrait aussi le bourdonnement relayé par le micro. Ce son en retour s'afficherait sur le cadran. Mais l'aiguille ne bougeait pas. Aucun micro n'était donc dissimulé.

Pas encore satisfait, Rosenberg prit un deuxième instrument électronique dans l'attaché-case qu'il pinça sur quatre millimètres du fil dénudé du téléphone. L'engin contrôlait la force du courant électrique dans la ligne téléphonique. Comme une écoute pomperait obligatoirement de la puissance, la force de courant augmenterait pour compenser cette perte d'énergie. Le cadran n'indiquait aucune augmentation de puissance. Le téléphone n'était pas sur écoutes.

Rosenberg alluma en hâte une cigarette – une Gauloise ; il détestait le tabac mexicain – puis il vérifia sa montre, la même que celle de sa femme. Dans deux minutes, le téléphone sonnerait. Dans le cas contraire, si Holloway ou lui étaient retenus, il était convenu d'attendre trente minutes et, si nécessaire, encore trente minutes.

Il aspira la fumée et fixa le téléphone du regard. La sonnerie retentit enfin. Il saisit le récepteur.

— Aztèque.

— Eskimo.

— J'attendais votre appel ce matin. Pourquoi avez-vous tant tardé à prendre contact ?

— Je devais attendre qu'ils soient partis, fit Holloway. L'accent canadien qu'il avait acquis était convaincant. C'est parti. Ils y seront demain matin.

— L'Europe ?

— Rome. Tout désigne le cardinal Pavelic. S'ils trouvent pourquoi il a disparu...

— Ça va leur prendre combien de temps ? coupa Rosenberg.

— Combien de temps ? Ce sont les meilleurs. Leurs pères étaient les meilleurs. Impossible à dire. Pas plus que nécessaire, c'est tout ce que je peux dire.

— Et tout ce que je peux dire, moi, c'est que si nous n'honorons pas notre contrat...

— Inutile de préciser, fit Holloway. Comme si Nuit et Brouillard n'était pas suffisant, il faut aussi qu'on s'inquiète pour nos clients.

— Qui insistent pour qu'on les livre.

— Nos garanties sont inchangées, dit Holloway. J'avais déjà entière confiance en Seth. Mais maintenant qu'Iceberg est avec lui, rien ne pourra les arrêter.

— J'espère que vous avez raison, pour notre bien à tous.

— Si je me trompe, nous aurons deux ennemis. Appelez notre contact au Brésil. Dites-lui de s'occuper de la livraison. Nos clients sont suffisamment désespérés pour ne pas tenir compte du retard, à condition que nous puissions leur affirmer qu'ils peuvent accepter la livraison sans risque. Et à mon avis, c'est maintenant possible. Si l'ennemi savait ce que nous faisons, il y a des semaines qu'ils s'en seraient servi contre nous.

— Peut-être aussi que les opérateurs de Nuit et Brouillard attendent pour nous piéger.

— Bientôt, Nuit et Brouillard n'existera plus.

— J'aimerais vous croire, fit Rosenberg.

— Il faut le croire. Si Seth et Iceberg ne peuvent pas les arrêter, personne ne le pourra – et alors, nous serons fichus, que nous allions au bout de la livraison ou pas. Alors, allez-y. Donnez l'ordre. Envoyez la marchandise.

4

Rome. Mourant d'ennui, le dos douloureux de trop d'heures passées sur une chaise trop dure, la bouche pleine de pain, de salami et de fromage, l'Américain comprit soudain ce qu'il avait vu sur l'écran.

— Nom de D... !

Il laissa tomber le reste de son sandwich près du Coca sans sucre sur la table métallique devant lui et se pencha vivement pour arrêter la vidéo.

— Ramenez-vous ! Je veux que vous voyiez ça !

Les deux opérateurs, un homme et une femme, se tournèrent vers lui, l'air hagard après tant d'heures passées à surveiller leur propre écran.

— Qu'on voie quoi ? demanda l'homme. Je n'ai fait que ça de voir...

— Rien du tout, poursuivit la femme. Tous ces putains de visages se mélangent et on finit par ne voir que des points sur l'écran, et ils sont...

— Venez voir, je vous dis.

L'homme et la femme traversèrent le bureau nu et l'encadrèrent.

— Montre un peu, dit la femme.

Le premier homme rembobina trente secondes de cassette et appuya sur Lecture.

Sur l'écran les points firent bientôt une image.

— Des visages, soupira la femme. Encore des putains de visages.

— Contentez-vous de regarder, fit le premier homme. Il indiqua les passagers aériens qui quittaient une passerelle et pénétraient dans l'aéroport de Rome. Là, fit-il en appuyant sur Pause.

De minuscules lignes balayaient le visage et la poitrine d'un homme interrompu dans sa démarche au moment où il se mêlait à la foule. Il portait une veste en tweed large et une chemise à col ouvert, mais on remarquait tout de même les muscles de ses épaules et de sa poitrine. Il avait le visage carré et bronzé, le regard intelligent et les cheveux blondis par le soleil.

— Mm, je n'irais sûrement pas dormir dans la baignoire, commenta la femme.

— Tu crois que tu serais encore vivante une fois qu'il t'aurait baisée ? demanda le premier homme.

— Quoi ?

— Regarde un peu.

Le premier homme relâcha le bouton Pause et pressa sur Lecture. D'autres visages passèrent devant la caméra. Le service de renseignements italien avait installé ce système à chaque rampe de sortie de l'aéroport de Rome, dans la tentative d'améliorer la sécurité, et surtout de se protéger contre les terroristes. Une fois visionnées par des spécialistes italiens, les bandes étaient distribuées à d'autres réseaux de toutes sortes, civils, militaires, ou politiques.

— Bon, qui d'autre devrais-je remarquer ? demanda le second opérateur.

— Lui. Là, fit le premier homme en appuyant une nouvelle fois sur Pause.

Un autre passager fort excitant s'immobilisa sur place, des lignes en travers du visage et de la poitrine. Grand, pâle, les cheveux roux, les yeux inexpressifs.

— Nom de D... dit la femme.

— Quelle coïncidence. C'est exactement ce que j'ai dit, remarqua le premier homme dont le pouls battait plus vite. Si tu veux bien vérifier les portraits fichés de...

— Ce type c'est... !

— Nom de code, Seth, interrompit le premier homme. Dans le genre tueur, il n'y a pas pire. À part... Il arrêta la bande, rembobina, et interrompit prestement de nouveau. Jetez un autre coup d'œil à...

Excité comme une puce, il appuya sur Lecture.

L'homme blond et musclé sortit une nouvelle fois de la passerelle des passagers en direction de la caméra.

— Oui... ! souffla le deuxième homme.

— C'est Iceberg, fit le premier homme. Les mecs, ce qu'on a devant les yeux c'est...

— De quoi nous rappeler de ne jamais relâcher notre attention, admit le deuxième homme. Ces salauds finissent toujours par se montrer, même si on en a trop ras le bol pour s'y attendre.

— Et ça n'est pas tout, dit la femme. On surveille pendant des jours et des jours. Et brusquement en voilà deux, ensemble, qui essaient de faire croire qu'ils voyagent séparément.

— Peut-être qu'ils ne savaient pas qu'ils étaient dans le même avion, suggéra le deuxième homme.

— Arrête, mec, lança la femme. Ces gars-là, c'est ce qu'il y a de mieux.

— Bon, d'accord, tu as raison.

— D'où la question, fit le premier homme. Est-ce qu'ils le savaient avant ou est-ce qu'ils s'en sont aperçus dans l'avion ?

— Où ont-ils décollé ? demanda la femme.

— Toronto, répondit le premier homme. Qu'est-ce qu'on a sur Toronto ?

— Rien ces derniers temps, pour autant que je sache. Pas même une rumeur, répondit la femme.

— Donc s'ils n'étaient pas sur un boulot là-bas...

— Ils ont pu s'y retrouver, et partir de là.

— À moins qu'ils ne se soient trouvés par hasard dans le même avion, fit le deuxième homme.

— Avec ces mecs-là, il n'y a pas de hasard.

— Peut-être qu'ils travaillent pour des camps opposés, suggéra le deuxième homme. Non, ça ne marche pas. Ils n'avaient pas l'air préoccupés à la descente d'avion.

— Évidemment. Ce sont des professionnels, lança la femme. Pas comme certains d'entre nous.

Sur quoi elle jeta un regard au deuxième homme avant de se tourner vers le premier.

— Mais j'ai idée...

— Qu'ils voyagent ensemble, dit le premier homme. Ils sont discrets, mais ils n'ont pas essayé de se déguiser ; ils s'en fichent qu'on les

remarque. Ça sent le gros coup, et ils nous préviennent. Ça n'est pas pour le boulot.

— C'est personnel, tu veux dire ? fit la femme.

— Extrêmement personnel, je dirais. Si tu veux mon avis, ils sont en train de nous avertir : « On est là, on joue franc jeu, on est cool, alors vous feriez bien d'être cool aussi, ça ne vous regarde pas. »

— Possible, dit la femme. Mais si tu as raison, Dieu vienne en aide à leur cible.

5

St Paul, Minnesota. William Miller pressa l'accélérateur de l'Audi abandonnée par son père disparu quatre mois plus tôt. Malgré ses Polaroid, le soleil de l'après-midi lui faisait mal aux yeux. Ses tempes battaient, mais ça n'était pas à cause de la chaleur.

Il tourna au coin, fila dans sa rue bordée d'arbres et vira dans l'allée de chez lui, s'arrêtant brusquement tout en débouclant sa ceinture de sécurité.

Tandis qu'il s'extirpait de la voiture, sa femme traversa la pelouse en courant à sa rencontre.

— Il fallait que je voie l'ingénieur de la ville, dit-il. Quand je suis entré avec ma secrétaire... sa voix tremblait de colère. Où est cet horrible truc ?

— La piscine.

— Quoi ?

— Je ne l'ai pas vue quand j'ai pris mon café sur la terrasse ce matin. Celui qui a fait ça a dû en profiter quand je suis partie au tennis cet après-midi.

Elle suivit Miller le long des plates-bandes sur le flanc de la maison. Une fois derrière, il s'arrêta au bord de la piscine et regarda au fond, plein d'appréhension.

La piscine était vide. Il avait prévu de faire venir une de ses équipes du bâtiment ce week-end pour la remettre en état avant de la remplir pour l'été.

Au fond, quelqu'un avait utilisé de la peinture noire pour dessiner un symbole grotesque dont les traits allaient d'un bord à l'autre.

Il avait la gorge sèche. Il dut déglutir avant de pouvoir parler.

— Ils ont voulu nous donner le temps de croire qu'ils étaient partis, nous faire croire qu'ils se contenteraient d'avoir pris mon père.

Il étouffa un gémissement, incapable de quitter des yeux le symbole – immense, noir, horrible.

Une tête-de-mort.

— Mais que veulent-ils à la fin ? demanda sa femme.

Il répondit par une question encore plus persistante.

— Et que se passe-t-il ?

OceanofPDF.com

LE JEU DES OMBRES

1

Vienne. Il pleuvait toujours. Mais c'était un petit crachin comparé à la tempête de la veille. Saul devait faire un effort pour se rappeler qu'on était en juin et non en mars. Les mains dans les poches de son manteau, il poursuivait sa marche sur la dalle de ciment qui longeait le Danube.

Mais il devait bien admettre qu'on avait facilement froid après la chaleur du désert israélien. Il songeait aux canaux d'irrigation qu'il s'était donné tant de mal pour achever. Ces deux jours de pluie autrichienne auraient transformé sa pauvre terre cultivée en véritable oasis. Cette pensée lui donna le mal du pays ; il se demandait s'il pourrait jamais rentrer chez lui.

Des barges embrumées avançaient sur le fleuve, lentement. Saul passa sous des arbres dégoulinants, entra dans un parc boisé pour atteindre un kiosque à musique plutôt lugubre. Quand il le traversa, le plancher de bois sonna creux.

Assis de profil sur la rambarde, un homme regardait la pluie en fumant une cigarette. Il portait un ciré marron clair dont la fermeture Éclair était remontée et qui protégeait un costume d'un brun plus foncé. Il avait le menton saillant. Ses joues étaient grêlées çà et là. Il soufflait la fumée, apparemment inconscient de la présence de Saul.

Saul, quant à lui, avait parfaitement remarqué qu'un autre homme revêtu du même ciré marron clair, attendait derrière un marronnier proche et contemplait avec un intérêt peu coutumier les oiseaux qui voletaient d'une branche à l'autre.

Saul s'arrêta à distance prudente de l'homme assis sur la rambarde. La pluie s'infiltrait par les trous du toit pour tomber près de lui.

— Alors, Romulus, fit l'homme au visage grêlé en se retournant. Comment allez-vous ?

— Hors des limites, manifestement ?

— Sans blague. On vous a repéré dès que vous êtes arrivé à l'aéroport. Depuis, on ne vous quitte pas des yeux.

— Je n'ai pas essayé de passer en douce. La première chose que j'ai faite a été de téléphoner à la boulangerie. Cette rencontre est mon idée, ne l'oubliez pas.

— Et c'est l'unique raison pour laquelle vous vous baladez encore, mon ami, fit l'homme au visage grêlé en jetant sa cigarette dans la pluie. Vous avez la sale manie de rompre les règles.

— C'est mon frère adoptif qui a rompu les règles.

— Ben voyons. Et vous l'avez aidé à s'échapper au lieu de le livrer.

— Je suppose que vous n'avez pas de frère.

— J'en ai trois.

— À ma place vous les auriez aidés ou vous auriez choisi le camp adverse ?

L'homme au visage grêlé ne répondit pas.

— De toute façon mon frère adoptif a fini par se faire tuer, dit Saul d'une voix sourde.

Au bout de presque trois ans, il souffrait toujours autant de la mort de Chris.

— Nous ne sommes pas là pour parler de lui, mais de vous.

— J'admets avoir conclu un marché avec Langley. L'exil. Le désert. Mais il s'est passé des choses.

— Quelles choses ?

— Le village où j'habite a été attaqué. Ma femme et mon fils ont failli y passer.

— En Israël, fit l'homme en haussant les épaules, on voit ça tous les jours.

— Mais c'était personnel ! C'est mon fils, ma femme et moi qui étions visés !

Les yeux de l'homme se rétrécirent.

— La veille de l'attaque, le père de ma femme a disparu ! Ici, à Vienne ! C'est pour ça que j'ai quitté Israël – pour comprendre ce qui... !

— Bon, soit, je vois. Du calme.

L'homme au visage grêlé fit un signe rassurant à son partenaire derrière le marronnier, qui avait commencé à s'approcher en entendant Saul crier.

— Si je comprends bien, fit l'homme en dévisageant Saul, vous êtes en train de me dire que vous ne reprenez pas le métier ? Vous n'avez pas signé

avec une autre boîte ?

— Le métier ? Vous croyez vraiment que c'est pour ça que je suis là ? Le métier ? Tiens, vous me donnez envie de vomir.

— C'est éloquent, Romulus, mais évasif. Mes supérieurs veulent un rapport avec des faits.

— Votre rapport, vous êtes en train de le faire. Vous avez un micro sur vous, c'est évident. Cette camionnette bleue à l'entrée du parc enregistre tout ce que nous disons. Vrai ou faux ?

L'homme au visage grêlé ne prit pas la peine de regarder en direction de la camionnette.

— Vrai, donc, fit Saul. Bon, alors pour votre rapport, personne ne me paie. C'est une histoire de famille. Je demande une dispense. Temporaire. Jusqu'à ce que j'aie résolu le problème. À la seconde où c'est fait, je reprends l'avion pour Israël.

L'homme au visage grêlé le regardait d'un air interrogateur.

— Mes supérieurs voudront savoir à quel titre ils devraient vous accorder cette dispense.

— Comme un service.

— Ah ?

— Je leur rendrai un service en échange.

Lentement, l'homme se remit sur ses pieds.

— Essayons d'être clairs. Un service ? Vous voulez mettre ça sur un plan aussi formel ? Vous évoquez la courtoisie professionnelle ?

— Un service contre un service. Je n'ai pas le choix.

— Vous ferez tout ce qu'ils vous demanderont ?

— J'y mets des réserves.

— Alors c'est que votre offre n'est pas sérieuse.

— Erreur. Elle est très sérieuse. Mais j'aurai besoin de connaître la mission. Le facteur risque n'est pas aussi important que l'objectif final. Cela ne peut être suicidaire. Et cela ne doit pas être contraire à la morale.

— La morale, Romulus ! Ne me dites pas que vous avez une morale !

— Le désert peut avoir cet effet-là. Au cas où vos supérieurs n'y auraient pas pensé, je tiens à leur rappeler qu'un opérateur exilé du réseau mais qui serait toujours secrètement affilié peut être d'une grande utilité. Je ne serai pas lié au réseau.

L'homme au visage grêlé était de plus en plus pensif.

— Vous êtes à ce point déterminé à savoir ce qui est arrivé à votre beau-père ?

— Et à protéger ma famille de toute autre attaque. Je vous l'ai déjà dit, ça n'est pas le boulot – c'est personnel.

L'homme au visage grêlé haussa les épaules.

— Mes supérieurs devront évaluer le contenu de la bande de notre conversation.

— Évidemment.

— Nous reprendrons contact.

L'homme traversa le kiosque à musique. Son pas résonnait.

— J'habite dans l'appartement de mon beau-père. Je vous donnerais bien l'adresse et le numéro de téléphone, mais je pense que vous les avez déjà.

L'homme se retourna, étudia Saul puis fit un signe de tête ambigu. Adieu ou respect ?

2

De l'autre côté de la rue, depuis une librairie en face du parc, Erika regardait la camionnette faire marche arrière. Elle attendit qu'elle ait tourné au coin de la rue puis dirigea à nouveau son attention sur le parc. Sous la pluie, le kiosque était à peine visible. Saul et elle s'étaient dit que son contact serait couvert. Elle était donc venue plus tôt pour couvrir Saul, le cas échéant.

Elle sortit de la librairie, mit la capuche de sa veste imperméable et courut sous la pluie.

Saul l'attendait sous le kiosque à musique.

— Tu crois qu'ils vont accepter ? demanda-t-elle.

— S'ils pensent qu'ils ont quelque chose à gagner. J'ai dû promettre un prêt pour un rendu.

— Je suis désolée, fit Erika, désespérée. Je sais à quel point tu détestes l'idée de travailler à nouveau pour eux.

— Mais avions-nous le choix ? Ne rien faire pour trouver ton père et nous protéger ? Ça aurait été encore pis. Une seule chose compte. Faire tout pour préserver notre famille.

— Plus je te connais, plus je t'aime.

— Répète-moi ça de plus près.

Il repoussa la capuche d'Erika, prit tendrement sa nuque entre ses mains derrière ses longs cheveux noirs et l'attira doucement à lui, buvant la pluie sur ses joues.

Mais elle le sentait nerveux.

— Et s'ils ne nous laissent pas faire ?

— J'irai au bout, de toute façon.

— Non, dit-elle en se serrant contre lui. Nous irons au bout. Et Dieu vienne en aide à ceux qui voudraient nous barrer le chemin.

3

J'habite dans l'appartement de mon beau-père. Je vous donnerais bien l'adresse et le numéro de téléphone, mais je pense que vous les avez déjà.

Soufflant la fumée de sa cigarette, l'homme au visage grêlé se pencha pour couper le magnétophone placé sur la table de conférence. Il se tourna vers le chef de l'antenne autrichienne de la CIA.

— Vous voulez l'écouter encore une fois ?

Les néons bourdonnaient. Dans la pièce lambrissée de chêne, trois autres hommes étaient assis, immobiles, ne trahissant aucune réaction tandis que le chef d'antenne martelait la table de ses doigts.

— Non, trois fois, c'est assez. Ce qu'il vous a dit est parfaitement clair pour moi. Mais vous y étiez, pas moi. Vous avez vu l'expression de ses yeux. Romulus pensait-il ce qu'il disait ?

— Ma conviction profonde ? fit l'homme en ôtant la cendre de sa cigarette. Oui.

— À condition que Romulus ne sente pas que c'est une mission suicide, à condition qu'il ne réprouve pas le but final de la mission, il fera tout ce qu'on lui demandera ?

— Toujours ma conviction profonde ? Oui.

— Eh bien !

Un homme chauve se décida à risquer un commentaire.

— C'est un changement de position radical de sa part. Au départ, l'accord stipulait qu'il promettait de rester en exil, mais nous, nous promettions de le laisser tranquille.

— Un homme de son talent pourrait nous être sacrément utile s’il reprenait du service sans que personne sache qu’il travaille pour nous, dit Gallagher. Un maître dans son genre. Un tueur de classe mondiale. Et il se met à notre merci.

— Mais seulement une fois, lui rappela l’homme au visage grêlé.

Gallagher leva ses doigts calleux, résultat de son entraînement de ceinture noire de karaté, et se frotta les tempes.

— Bon, parfait. S’il veut poursuivre une vendetta personnelle, laissons-le faire. Et pourtant quelque chose me tracasse.

Les hommes attendaient, sans broncher.

— Cette vendetta personnelle pourrait avoir des conséquences professionnelles. Nous ne savons pas qui est responsable de l’attaque de Romulus et des siens, après tout. Ni qui est responsable de la disparition du père de sa femme. Il faut nous assurer qu’il reste indépendant, sans lien aucun.

— Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez le moment venu. Romulus doit être impatient d’avoir de nos nouvelles. Il est temps que j’obtienne le feu vert de Langley.

4

La pluie avait cessé. Les lampadaires se reflétaient sur l’herbe mouillée et sur les flaques. L’air de la nuit était presque sucré. Scrutant les ombres du parc, Saul quitta la dalle longeant le Danube et s’approcha une fois encore du kiosque à musique.

Une fois encore, l’homme au visage grêlé était assis sur la rambarde à l’attendre.

— Romulus, fit l’homme dans un sourire, ouvrant les bras en signe d’accueil. C’est votre jour de chance. Le contrôle m’a autorisé à accepter votre proposition.

— Bon, souffla Saul en tenant à rester calme. Une fois réglés les problèmes familiaux, j’attendrai que vous me contactiez – pour que je remplisse mon contrat.

— On vous contactera, n’en doutez pas.

Saul esquissa le geste de partir.

— Il y a juste un petit problème, Romulus.

— Un problème ? fit Saul, tendu à craquer.

— Enfin, peut-être pas exactement un problème. Disons une condition.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne devez obtenir aucune aide de vos amis israéliens.

— Quoi ?

— Je vais vous dire comment mes supérieurs voient les choses. Vous n'avez de valeur pour eux que si on sait que vous agissez en free-lance.

— Que si on sait que... ? Mais bon Dieu, dites donc exactement ce que vous avez à dire !

— Ce que vous allez faire doit être fait sur des bases strictement personnelles. Si vous acceptez l'aide du Renseignement israélien, on pourra croire que vous avez travaillé pour eux, que vous travaillez encore pour eux.

— Mais, bon sang, mon beau-père faisait partie de leur réseau ! Évidemment que je coopère avec eux ! Ils veulent le retrouver autant que moi !

— Alors je répète. Vous ne devez accepter aucune aide israélienne. Ni d'aucun autre réseau. Nos plans en ce qui vous concerne exigent une indépendance absolue vis-à-vis de toute organisation. Sans affectation aucune. Autrement, si la mission que nous vous confions est compromise, si vous êtes compromis, l'ennemi pourrait blâmer Israël, qui à leur tour nous blâmerait, et nous serions dans le même pétrin que si vous travailliez officiellement pour nous. Vous avez dit qu'il s'agissait d'une affaire personnelle. Arrangez-vous pour qu'elle le reste. Pas d'aide extérieure. Si vous ne vous conformez pas à cette condition, nous serions obligés de vous punir pour avoir rompu le premier le contrat passé entre nous.

— Salauds. J'aurais dû me douter qu'il ne fallait pas...

— Négocier avec nous. Romulus, j'ai cru comprendre que vous n'aviez pas le choix. C'était ça ou la mort.

— Et comment pourrais-je ?

— Faites usage de ce talent dont tout le monde parle. Je suis convaincu que le Renseignement israélien a déjà réuni un tas d'informations qui peuvent vous aiguiller. N'hésitez pas à vous en servir. La communauté professionnelle ne saurait s'étonner que le Mossad prenne contact avec vous au sujet du père de votre femme, un de leurs anciens opérateurs. Mais après cela, repoussez-les. Vous agissez seul.

— Et qui est censé croire une chose pareille ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Ce parc. Ce kiosque. Nous nous y rencontrons deux fois dans la même journée. Aucune tentative de dissimulation. D'autres réseaux sont sûrement en train de nous surveiller.

— C'est également mon hypothèse. À vrai dire, je l'espère bien.

Hors de lui, Saul leva la main.

— Excellent, Romulus. Il est temps de faire une petite mise en scène.

Ahuri, Saul baissa les bras.

Vous êtes supposé essayer de m'attaquer, dit l'homme au visage grêlé. Ma couverture est supposée essayer de vous tirer dessus. Pour faire la preuve de votre désaffectation. Pour prouver aux autres réseaux que nous sommes toujours divorcés. Tenez, voilà qui vous facilitera la tâche.

L'homme au visage grêlé se mit debout et donna un violent coup de poing dans le ventre de Saul.

Surpris, Saul se plia en deux, le souffle coupé.

L'instinct prit le dessus. Malgré la surprise et la douleur, Saul pivota pour éviter le coup puis lança en avant le plat de sa main contre l'épaule de son assaillant. Le cartilage craqua.

L'homme tomba en gémissant, l'épaule disloquée.

— Espèce d'imbécile, dit Saul. J'aurais pu vous tuer !

Un coup de feu déchira le silence du parc. Une balle claqua contre un des poteaux qui supportaient le toit du kiosque. Saul plongea à terre.

L'homme au visage grêlé gisait près de lui, se tenant l'épaule, fou de douleur. Il murmura entre ses dents :

— Bienvenue dans le jeu des ombres, Romulus. Foutez le camp.

— C'est un tireur à vous ? demanda Saul, plein de dégoût.

— Foutez le camp, c'est clair ?

Une balle érafla la rambarde. Saul rampa sur le sol. Une troisième balle ripa sur la rambarde pour finir sur la rampe du petit escalier. Il plongea en direction de l'autre bout du kiosque, sauta par-dessus la rambarde et atterrit sur l'herbe amollie par la pluie. Le kiosque entre lui et le tireur supposé, il courut dans le noir jusqu'au manège. La façon dont on l'avait manipulé le rendait fou de rage. La façon dont son contact était prêt à souffrir si son réseau l'ordonnait le rendait positivement malade. « Bienvenue dans le jeu des ombres », lui avait dit l'homme au visage grêlé. *Exactement. Des ombres. Des illusions*, se dit Saul avec horreur. Dans l'obscurité, le tireur – aussi habile fut-il – aurait pu commettre une erreur et ne pas le rater.

Un coup de feu claqua derrière lui, arrachant le nez d'un cheval de bois pommelé. Ça suffit ! hurla mentalement Saul. J'ai compris !

Une silhouette sombre se dressa devant lui, de derrière le manège. Un court instant, Saul crut que c'était Erika qui, ne comprenant pas la mise en scène orchestrée par le réseau, venait à son aide. La silhouette leva une arme.

Ce n'est pas Erika ! On veut me tirer dessus !

Misha Pletz lui avait donné un Beretta. Il le sortit en hâte de son parka de couleur foncée, mais au lieu de tirer sur l'ennemi qui lui faisait face, il fonça sur la droite, dans l'espoir de se fondre avec les arbres et les buissons. Un nouveau coup de feu, beaucoup plus rapproché, résonna. Une balle déchira les feuilles d'un buisson juste à côté de lui. Il plongea derrière un banc de béton et pivota pour tirer sur la silhouette près du manège.

Mais la silhouette avait disparu. Derrière lui, des pas couraient sur le trottoir, venant du kiosque. Devant, il vit une ombre se détacher d'un arbre et viser. Saul tira.

La silhouette se cacha à nouveau derrière l'arbre.

Une balle craqua contre le banc. Des éclats de béton firent tressaillir Saul. La balle venait d'un troisième tireur dans le parc ! Pas de derrière ni de devant ! Mais de sa droite ! Il fonça devant une fontaine. Quelqu'un cria. Des sirènes hurlèrent. La poitrine en feu, il bondit hors du parc. Il n'y avait plus d'arbres. Le quai qui longeait le Danube apparut devant lui. Il pivota sur sa droite. Cinquante mètres plus loin, une silhouette sortit en courant des buissons. Il pivota sur sa gauche. Une autre silhouette ! Saisissant le garde-fou métallique, il se hissa par-dessus, malgré son manque de souffle.

L'eau froide l'enveloppa. Il n'était pas tout à fait certain, mais nageant sous l'eau, luttant contre le poids de ses vêtements trempés, pour atteindre le milieu du fleuve, il crut entendre une balle frapper l'eau.

Erika était dissimulée parmi les ombres côté rue du Parc, guettant le kiosque à musique plongé dans l'ombre. Elle se figea en voyant le contact de Saul le frapper à l'estomac. Elle se précipita, arme au poing, décidée à protéger son mari, quand elle remarqua que Saul pivotait pour éviter un autre coup et mettait l'homme à terre. Un coup de feu. Saul rampa loin du

bord. Le chaos. Un tueur, puis deux, puis trois couraient à travers le parc. Encore des coups de feu. Des sirènes hurlaient dans le lointain. Erika ne pensait qu'à une chose : trouver Saul, l'aider. Mais le chaos s'intensifia quand Saul fonça dans le noir, jaillit des buissons qui bordaient le parc pour franchir d'un bond le garde-fou du Danube. Un tueur tira dans l'eau, se retourna et vit d'autres silhouettes courir dans sa direction. Il tirait sans arrêt, cherchant plus à détourner l'attention qu'à vraiment viser, tout en courant sur le chemin. Bientôt, il disparut dans la nuit. Les sirènes hurlaient de plus belle. Des silhouettes se ruaient en tous sens hors du parc.

Erika était l'une d'elles. Elle ne pouvait savoir où Saul ferait surface. Certaine qu'il ferait l'impossible pour s'en tirer, elle avait ses propres obligations. À vrai dire, elle était sûre que Saul s'attendait à ce qu'elle fît ce qu'elle s'apprêtait à faire. Revenant vers l'endroit qu'elle avait quitté, elle traversa la rue en courant et s'engagea dans une ruelle. Elle arriva à l'autre bout au moment où les voitures de police s'arrêtaient devant le parc. Courant toujours, elle traversa une autre rue, prit une autre ruelle, toujours occupée par la même pensée désespérée. Oui, Saul comprendrait qu'elle ne pouvait pas le trouver ; il devait se débrouiller tout seul. Elle, elle devait sauver...

Devant elle, la lumière d'un restaurant. Elle fonça dans l'entrée sans prêter la moindre attention à l'odeur de choucroute. Déjà, elle mettait des pièces dans le taxiphone.

Elle composa le numéro de son père. Une sonnerie. Deux de réponse. Trois.

Elle frémit de soulagement en entendant une voix familière, si rassurante.

— Allô ?

— Misha, c'est Erika ! Pas le temps de t'expliquer ! souffla-t-elle péniblement. Tout va mal ! Réveille Christopher ! Ne prends même pas le temps de l'habiller ! Fiche le camp de là !

Pas de réponse.

— Misha !

— Où est-ce que je te retrouve ?

— Où mon père était censé aller mais n'était pas ! Tu comprends ? Tous les matins et tous les soirs.

— Oui, répondit Misha. Je réveille le petit tout de suite. Il sera en sécurité.

- Dieu le veuille.
- Prends soin de toi.
- Et toi, remue-toi !

Elle raccrocha et se retourna pour s'apercevoir que les patrons du restaurant la dévisageaient, complètement ahuris. Elle sortit en trombe.

Et Saul ? s'inquiéta-t-elle en courant dans la rue. Était-il encore vivant ? Serait-il au rendez-vous qu'ils s'étaient fixé ?

6

- Gallagher hurlait presque.
- Étaient-ils des nôtres ?

L'homme au visage grêlé sursauta tout en ajustant l'écharpe entourant son bras cassé.

— Non, à moins que vous n'ayez envoyé une autre équipe en couverture. En tout cas, ce n'étaient pas mes hommes, il n'y a aucun doute.

- Nom de Dieu !

Gallagher présidait la table de conférence, raide comme un balai. Deux autres hommes attendaient sans broncher, plutôt inquiets. Gallagher pianotait sur la table.

- Ils étaient trois ?

— Sans compter notre homme, oui, répondit l'homme au visage grêlé. Nous avons joué le coup exactement comme vous le vouliez. Je l'ai boxé. Il s'est défendu. Notre homme de couverture a ouvert le feu comme s'il avait l'intention de le tuer.

- Parlez-moi des autres, fit Gallagher.

- Le premier était caché derrière un manège.

Quant aux deux autres, ils avaient l'air de tomber du ciel. Ils essayaient de prendre Romulus en sandwich.

— Et ils ne faisaient pas semblant ? Vous êtes sûr qu'ils voulaient le tuer ?

— En tout cas c'est ce que croyait Romulus – il a riposté. Les intrus se sont envolés avant l'arrivée de la police. Nous aussi, évidemment.

Les mâchoires de Gallagher se crispèrent.

— Si seulement Romulus avait réussi à en tuer un. Nous aurions au moins un cadavre. Du coup nous saurions qui d'autre est entré dans le jeu.

Bordel, vos gars auraient pu surveiller ce parc d'un peu plus près !

— Impossible. Vous avez dit que vous vouliez que les autres réseaux soient témoins de tout ça. Le but de cette démonstration était de convaincre chaque organisation que Romulus était toujours exclu. On était bien obligés de s'éloigner pour laisser les spectateurs s'installer.

— Soit. L'opération a si bien réussi qu'elle a raté.

— Peut-être pas, dit l'homme au visage grêlé.

Gallagher leva le sourcil d'un air interrogateur.

— Comme Romulus a bien failli être exécuté, si les autres réseaux doivent être convaincus de quelque chose, c'est bien du fait qu'il n'a rien à voir avec nous, reprit l'homme au visage grêlé. Rien n'a changé. Il peut encore poursuivre sa vengeance. Il doit toujours tenir la promesse qu'il nous a faite.

— Vraiment ? Le fera-t-il ? Et si Romulus croit que les intrus nous appartiennent ? Supposez qu'il décide que la mission nous a échappé et que vos hommes ont bel et bien essayé de le tuer ? Il pourrait se retourner contre nous. Quel bordel ! Si on veut le garder en réserve pour s'en servir plus tard, on va peut-être être obligés de l'aider.

— D'ailleurs, fit l'homme au visage grêlé, on ne sait même pas s'il est toujours vivant.

7

Transi, épuisé, Saul sortit des eaux troubles du Danube. Il lui avait fallu un quart d'heure pour nager hors de portée, suivant le courant puis traversant le fleuve. Sur l'autre bord, les lumières donnaient un éclat glacé. Pataugeant dans la boue jusqu'à un appontement de béton, il longea un abri à bateaux et atteignit une rue étroite au-delà d'un entrepôt. Personne ne l'avait poursuivi de l'autre côté du fleuve. Pour l'instant, il se sentait en sécurité. Mais des questions le torturaient. Qui avait tenté de le tuer ? Son ancien réseau avait-il finalement décidé de le punir ? Non, il n'y croyait pas. L'homme au visage grêlé ne se serait pas placé dans la ligne de tir. Mais alors, cette tentative d'assassinat bidon aurait-elle pris un tour trop réel ? Ou bien ses ennemis encore inconnus auraient-ils attendu l'occasion de faire une autre tentative contre lui ? S'il avait été tué dans le parc, on aurait mis ça sur le dos de ses anciens employeurs. Ils n'auraient jamais

réussi à convaincre les autres réseaux de leur innocence. Et les véritables assaillants ne seraient jamais découverts.

Tremblant de froid, Saul rassembla ses forces, luttant contre une préoccupation plus grave encore. Erika et Christopher. Témoin de l'attaque contre lui, comprenant qu'elle ne pouvait rien pour lui, sa femme serait partie protéger leur fils. Il comptait là-dessus, et cette pensée seule le consolait. La première chose que ferait Erika serait obligatoirement de contacter Misha Pletz pour l'avertir de mettre Christopher à l'abri. Saul poursuivait son chemin, plus déterminé que jamais. Dans l'instant, un seul but l'obsédait : l'endroit de dernier recours décidé avec Erika. Il devait y arriver.

8

Christopher avait encore mal aux yeux tant son réveil avait été brutal. Sur son pyjama bleu, il portait un chandail que l'homme aux épaules voûtées qui s'appelait Misha lui avait mis. Son nez le piquait à cause des épais nuages de fumée de tabac, mais l'odeur de chocolat chaud lui mettait l'eau à la bouche dans cet endroit où il y avait beaucoup de tables avec des hommes aux joues rouges qui riaient. Il se rappelait que Misha l'avait porté pour descendre l'escalier à toute vitesse. Et puis le taxi qui avait roulé très vite. Puis comme ils avaient foncé dans le café, comme disait Misha. Et sa maman qui était apparue soudain, les yeux tout rouges de larmes tandis qu'elle le serrait contre elle. Tout cela était bizarre.

Il était assis sur une banquette contre le mur, sa maman d'un côté, Misha de l'autre. Il ne comprenait rien à ce qu'ils disaient.

— S'il n'est pas là dans un quart d'heure, disait sa mère, nous ne pouvons prendre le risque d'attendre plus longtemps.

Un homme costaud qui portait un tablier blanc se pencha sur sa mère.

— Venez dans la cuisine. Nous venons de recevoir une sorte de café tout à fait rare.

Tout devint encore plus bizarre. Sa mère le portait. Ils franchirent des portes battantes. Misha était devant. Les comptoirs de métal étaient tout brillants. Les brocs étaient tout chauds. Son père, tout trempé, sortait d'une pièce. Misha riait. Sa mère sanglotait et serrait son père très fort.

— Dieu soit loué.

— Vite. Il faut partir, dit Misha.

— Où ? demanda Saul.

— On rentre en Israël.

— Non, dit Erika. Pas nous.

— Je ne comprends pas.

— Seulement Christopher et toi. Prends-le avec toi. Protège-le.

— Et vous ? demanda Misha.

— Christopher ne sera en sécurité que lorsque Saul et moi le serons. S'il nous arrive quelque chose, mets Christopher dans un kibboutz. Donne-lui une nouvelle identité.

— Je ne crois pas que l'Agence ait essayé de me tuer, fit Saul. C'était quelqu'un d'autre. Ceux que nous cherchons.

— Même si c'est le cas, pouvez-vous avoir confiance en votre ancien réseau ?

— Il le faut. Mais j'ai dû conclure un marché avec eux. En échange de me laisser sortir de l'exil, j'ai promis de ne pas accepter votre aide. Nous devons agir seuls.

— Mais...

— Non. Nous avons les informations que vous nous avez données. Nous devons accepter ce risque. Mais si nous échouons, prenez le relais. Ne laissez pas ces salauds gagner la partie.

— Êtes-vous sûrs que c'est la seule solution ?

— Pour que nous en réchappions ? fit Saul en secouant la tête. Pour retrouver Christopher ? Non.

Son père l'embrassa. Pourquoi est-ce que son père pleurait ?

— Au revoir, mon fils. Misha, prends soin de lui.

— N'oublie jamais, Christopher...

Pourquoi est-ce que sa maman pleurait aussi ? Encore des baisers. Les larmes de sa maman mouillaient ses joues.

— Nous t'aimons, tu sais.

Des cris de l'autre côté des portes battantes.

— Ne retournez pas par là !

— Ils vous ont retrouvés ! Vite ! hurlait Misha.

Ils fonçaient par une autre porte, dans le noir, cette fois, une petite rue, longue, longue, il faisait nuit. Mais quand il regarda derrière lui, affolé, il s'aperçut que Misha et lui étaient partis d'un côté et ses parents de l'autre. Les yeux brillants de larmes, il ne les voyait plus.

OceanofPDF.com

LA VILLE ÉTERNELLE

1

Habillés en prêtre et en religieuse au milieu de véritables prêtres et religieuses, Drew et Arlene marchaient dans Rome, au milieu de la via della Conciliazione bondée. Ce n'était pas une rue étroite, mais elle semblait étriquée comparée à la vue qu'ils avaient juste au bout. Le bord est de la cité du Vatican... La place Saint-Pierre... Comme un entonnoir, la rue s'élargissait de chaque côté, se fondant avec les quatre rangées incurvées de colonnes doriques qui flanquaient la place, à droite et à gauche.

— Cette place à l'ovale parfait est véritablement magnifique, remarqua Arlene.

Ils arrivèrent au centre. Un obélisque égyptien se dressait entre deux fontaines largement espacées. Si l'obélisque, les fontaines et les colonnes qui les entouraient étaient impressionnants en soi, ils semblaient minuscules à côté de la majesté de la basilique Saint-Pierre érigée au bout de la place, avec son dôme massif nimbé du soleil de l'après-midi. De chaque côté de la basilique s'étendaient des bâtiments Renaissance et d'immenses escaliers y conduisaient.

— Je ne me rendais pas compte que c'était aussi grand, fit Arlene.

— Ça dépend du point de vue auquel on se place, dit Drew. La place Saint-Pierre, la basilique et tout ce que contient le Vatican ne suffiraient pas à remplir le septième de Central Park.

Elle se tourna vers lui, incrédule.

— C'est exact, reprit-il. Tout cela tient dans un demi-kilomètre carré.

— Maintenant je comprends pourquoi on dit que c'est l'État le plus petit du monde.

— Et ça n'est pas un État depuis très longtemps expliqua Drew. Ce n'est qu'en 1929 – crois-le si tu veux, grâce à Mussolini qui voulait obtenir le soutien politique de l'Église – que la cité du Vatican obtînt le statut d'État et l'indépendance.

— Je croyais que tu n'y étais jamais venu ?

— C'est vrai.

— Alors comment se fait-il que tu saches tout cela ?

— J'ai lu le guide dans l'avion, pendant que tu dormais.

— Canaille, fit-elle en souriant. Dis-moi, l'expert, tu sais sûrement comment aller au rendez-vous ?

— Suivez-moi, ma sœur.

Il lui montra le chemin, à gauche, le long de l'escalier qui conduisait à la basilique. Montrant leurs passeports du Vatican, ils passèrent devant les gardes suisses dont les hallebardes et l'uniforme rayé aux manches bouffantes étaient plus spectaculaires que menaçants. Ils avancèrent sous l'Arche des cloches pour se trouver enfin à l'intérieur de la capitale de l'Église catholique. Si la population du Vatican excédait à peine mille habitants, la foule du clergé et des touristes était considérable. Des guides se chargeaient des laïcs.

Ils traversèrent une petite zone rectangulaire à ciel ouvert, la piazza des Premiers Martyrs romains. À droite, se dressait la basilique. Mais à gauche, au bout d'une rue étroite, des cyprès entouraient un minuscule cimetière.

— Les protecteurs importants de l'Église avaient l'honneur d'être enterrés ici, dit Drew. Et, surcroît d'honneur, le Vatican fit venir de la terre de la colline de Jérusalem où le Christ a été crucifié.

Ils passèrent sous deux autres arcades, arrivèrent au palais du Vatican, longèrent l'arrière de la basilique Saint-Pierre et suivirent un dédale de chemins boisés pour arriver à leur destination, les jardins du Vatican. Ils étaient entourés de fontaines et de haies, de mares et de fleurs, le tout créant une sensation de paix. Une des fontaines avait la forme d'un galion espagnol. De chaque côté, les canons crachaient de l'eau, comme la corne dans la bouche d'un enfant à la proue.

— Je pensais que vous apprécieriez ces jardins, fit une voix derrière eux. Grâce à eux, Rome – et le monde entier – semblent bien loin.

La voix était soudaine mais pas inattendue. Drew guettait le contact d'une minute à l'autre. Il se tourna vers le Père Sébastien.

— Est-ce là qu'il est mort ?

— Le Père Victor ?

Le prêtre portait un col blanc, une bavette noire et un costume. Il avait les yeux tristes.

— À deux heures du matin. Là, près de la mare aux nénuphars. À côté de cet ange de marbre. Deux balles dans la tête.

Drew fronça les sourcils.

— Que faisait-il à une heure pareille ?

— Un rendez-vous avec quelqu'un. Le Père Victor était méticuleux. Il avait un agenda qu'il nous soumettait avant ses activités quotidiennes. Le carnet indique qu'il ne savait pas qui il devait rencontrer à pareille heure. Mais il a clairement indiqué que cela concernait la disparition du cardinal Pavelic.

Drew regarda au-delà des arbres du jardin en direction de la basilique et des autres bâtiments du Vatican.

— Pouvons-nous émettre l'hypothèse qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un qui habitait un des appartements du Vatican ? Ce qui expliquerait une rencontre dans les jardins. D'un autre côté, fit Drew en secouant la tête, c'est peut-être ce que nous sommes censés supposer. Quelqu'un de l'extérieur a pu choisir les jardins dans le but de faire croire qu'il vivait au Vatican.

— Ou peut-être que la personne que devait rencontrer le Père Victor n'est pas venue, ou que quelqu'un d'autre est arrivé après le rendez-vous, fit Arlene. Un contact non identifié, un lieu de rendez-vous choisi pour nous induire en erreur. Nous ne savons rien.

— À l'exception de la nature des blessures du Père Victor, dit le Père Sébastien.

Drew sentit son intérêt s'aiguiser.

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

— Toutes deux en plein visage. Les traces de poudre indiquent que c'était à bout portant. Vous comprenez ?

— Oui. Tout est possible la nuit. Mais d'après ce que vous nous avez dit, le Père Victor était un professionnel. Même en admettant qu'on puisse tromper un professionnel, les traces de poudre montrent qu'il connaissait probablement le tueur, et qu'il avait suffisamment confiance pour le laisser approcher.

Le regard noir du Père Sébastien s'éclaira.

— Sans doute un membre de mon ordre.

Drew jeta un bref coup d'œil à l'anneau qui ornait le majeur de la main gauche du Père Sébastien. Serti d'or. Magnifique rubis. Un insigne représentant une épée et une croix superposées. Une fois de plus, le symbole de la religion et de la violence le glaça, car on l'avait obligé à travailler avec la confrérie de la pierre.

— Peut-être est-ce le même membre de mon ordre qui a tenté par deux fois de vous empêcher de coopérer avec nous, reprit le Père Sébastien. Pour vous empêcher de trouver pourquoi le cardinal Pavelic avait disparu. Soyez prudent, Frère MacLane. En venant ici, j'ai pris mille précautions pour ne pas être suivi. Mais il serait désormais fort imprudent de nous revoir. Utilisez le coffre de Zurich pour vos messages.

— Nous n'avons ni la clef, ni le numéro de compte, ni...

— Les documents du Père Victor qui l'ont conduit à ce rendez-vous à deux heures du matin. Vous voulez aussi les armes que je vous ai promises.

— Avant tout.

— Une fois que je serai parti, allez jusqu'à l'ange de marbre près de cette mare aux nénuphars. Derrière l'ange, une plaque de métal recouvre une niche dans le marbre. Soulevez la plaque de métal. Près du robinet qui contrôle l'arrivée d'eau de la fontaine, vous trouverez un paquet. Il contient tout ce dont vous avez besoin.

2

Le paquet – trente centimètres de long et de large, dix d'épaisseur, entouré de papier kraft, adressé à un nom illisible et oblitéré comme s'il était passé par la poste du Vatican – était extraordinairement lourd par rapport à sa taille. Drew le portait d'un air faussement détaché tandis qu'Arlene et lui quittaient le Vatican, traversant la place Saint-Pierre. Jusque-là, leur couverture de prêtre et de religieuse leur avait permis de passer inaperçus, mais il pensait maintenant à ce que serait leur prochaine tâche et se disait que leurs déguisements allaient bientôt constituer un obstacle.

Arlene dit tout haut ce qu'il pensait tout bas.

— Si nous continuons à traîner habillés comme ça, nous allons finir par attirer l'attention. Et ça ferait un foutu scandale.

— Quel langage, ma sœur. Je suis terriblement choqué.

Elle lui fit une grimace.

— Où allons-nous étudier les documents ? Pas en public. Et un prêtre et une religieuse ne peuvent tout de même pas louer une chambre. Je ne pourrais même pas venir te voir si nous prenions deux chambres. Et cette nuit ? Ce ne serait pas prudent de dormir séparément.

— Prudent ? Ton romantisme me va droit au cœur.

Elle sourit.

— Je ne voudrais pas te faire de peine, mais...

— Oui ?

— Pour l'instant, ton corps n'est pas en tête de ma liste de priorités.

— Voilà qui est fort louable, ma sœur. Gardez-vous de toute pensée charnelle, fit Drew en regardant les boutiques qui longeaient la via della Conciliazione. Cela dit, une nouvelle garde-robe ne serait pas un mal.

— Et où est-ce qu'on va se changer ? On va se faire remarquer si on fait ça dans les magasins.

— On va bien trouver. Ce ne doit pas être bien difficile.

3

Pas bien difficile, répétait Drew. Ça faisait un quart d'heure qu'il se lavait les mains dans les toilettes pour hommes de la gare en attendant qu'il n'y ait personne. Pas bien difficile. On aurait dit que tous les usagers des toilettes devaient obligatoirement passer le temps avec le *padre* qui utilisait lui aussi cet endroit intime.

— Oui, mon fils. Parfaitement, mon fils, répondait Drew en italien en continuant de se laver les mains.

Enfin les toilettes furent désertes. Fonçant dans un des cabinets, il quitta prestement son costume noir et son col blanc et enfila un pantalon gris, une chemise bleue et un blazer bleu marine. Il fourra les vêtements cléricaux dans le sac qui contenait ses achats et sortit, portant les deux paquets, au moment précis où un garde de la sécurité entra. Drew réprima un « Bonjour, mon fils » et se retrouva dans la gare.

Le bruit était effrayant, résonnant dans cette structure qui s'apparentait à une cathédrale. Par habitude, il examina chaque silhouette, à la recherche de quelque chose qui ne correspondrait pas au schéma type du voyageur pressé. Satisfait, il se dirigea vers un pilier, derrière lequel Arlene – en pantalon beige, veste assortie et chemisier émeraude qui faisait ressortir le vert de ses yeux – l'attendait.

— Tu en as mis un temps ! fit-elle. Je commençais à me demander si je ne devais pas venir te chercher.

— Je parlais à mes brebis. Tu vois mes mains ? Ce sont les plus propres de la ville.

4

Les rideaux étaient tirés. Au-delà, le brouhaha de la circulation nocturne s'intensifiait. Le contenu du paquet était étalé sur le lit de l'hôtel, à côté d'une clef de coffre, d'argent italien, de deux mausers et d'une liasse de documents.

Drew fit deux paquets de documents. Un pour lui. Un pour Arlene. Il n'y avait que des photocopies. De coupures de presse de l'agenda du Père Victor, de transcriptions de conversations téléphoniques, de rapports d'informateurs, de dossiers compilés par des enquêteurs laïcs branchés sur l'affaire.

Impressionnée, Arlene leva les yeux.

— Les sources du Père Victor étaient excellentes. Il avait accès à tout ce qu'Interpol et la police locale savaient.

— Et à un tas de choses qu'ils ne savaient pas grâce à ses contacts au sein de l'Église. Regarde. Il avait même des sources dans tous les principaux réseaux de renseignement, KGB compris.

Au bout de trois heures, ils eurent enfin le sentiment d'avoir étudié suffisamment tous les documents. Drew s'écroula sur le canapé.

— On dirait que la confrérie s'est donné beaucoup de mal pour rien en nous entraînant dans tout ça. Je ne vois aucun fil conducteur.

Arlene frotta ses yeux endoloris.

— Le Père Victor a fait tout ce que j'aurais fait. Il a couvert chaque angle – religieux, politique, criminel.

— Et apparemment il n'a abouti nulle part. Pourtant quelqu'un l'a tué. Pourquoi ?

— Si ça se trouve, ça n'a rien à voir avec la disparition du cardinal, suggéra-t-elle.

— Possible. Mais son agenda indique que le rendez-vous dans les jardins du Vatican concernait cette affaire. Et puis il y a autre chose qui me tracasse. La confrérie est l'un des meilleurs réseaux que j'aie jamais vus. Il possède tant de ressources que je me demande vraiment ce que nous pouvons faire de plus.

— Le Père Sébastien l’a expliqué, répondit Arlene. Un membre de la confrérie veut saboter l’ordre. Deux outsiders motivés ont de meilleures chances d’apprendre pourquoi le cardinal Pavelic a disparu.

— Parce que le traître à l’intérieur du réseau ne saura pas ce que nous faisons et ne pourra donc intervenir. Drew se leva et fit les cent pas. Est-ce que cela tient debout ? Pourquoi le Père Sébastien se met-il à l’écart de son ordre et compte-t-il sur ses propres moyens pour faire ce qu’il veut que nous fassions ? Pourquoi moi ? Pourquoi nous ?

— Tu crois qu’on nous tend un piège ?

— En tout cas ça en a tout l’air. L’embuscade dans le désert. La bombe au Caire. Le traître sait manifestement qu’on t’a envoyée me ramener auprès du Père Sébastien. Il se peut que le Père Sébastien nous ait choisis parce qu’en tant qu’outsiders on peut nous sacrifier. Au lieu de risquer sa vie ou celle d’un membre de la confrérie, il nous laisse prendre les risques en espérant que le traître commettra une erreur en nous attaquant.

— Mais n’importe quel outsider n’aurait-il pas fait l’affaire ? demanda Arlene. Il lui aurait suffi d’y mettre le prix et le Père Sébastien aurait pu choisir parmi les meilleurs types agissant sous contrat. Elle hésita, ses yeux verts lançant des éclairs. Si ce n’est qu’aucune somme d’argent n’aurait retenu un indépendant dans une affaire après deux tentatives contre lui. On nous a choisis nous, parce que nous avons une meilleure motivation. Si nous ne coopérons pas, la confrérie nous tuera.

— Dieu que la vie semble douce dans des moments pareils, fit Drew en souriant. Il serra la main d’Arlene. Nous avons la plus forte raison du monde de vouloir rester en vie, ajouta-t-il d’une voix rauque. Notre choix est le suivant : une mort certaine contre une mort un peu moins certaine. Nous en sommes là. Nous savons parfaitement qu’on nous manipule, mais nous sommes obligés de laisser faire.

— Alors il n’y a plus qu’à faire le boulot.

— Et à continuer de vivre.

Il prit la photocopie d’un article de journal.

LA DISPARITION DU CARDINAL DEMEURE UN MYSTÈRE

Rome, Italie, 28 février (AP) – Cinq jours après la disparition du cardinal Krunoslav Pavelic, membre influent de la Curie – qui

administre l'Église catholique romaine –, le Vatican et la police romaine sont toujours aussi perplexes.

La dernière fois qu'on a vu Pavelic, soixante-douze ans, il venait de célébrer la messe dans la chapelle de ses appartements privés au Vatican. C'était dimanche matin. Le lundi, il devait faire un discours clef lors de la conférence très remarquée des évêques catholiques sur les relations politiques de l'Église avec les régimes communistes de l'Europe de l'Est. Les autorités ont d'abord soupçonné les terroristes d'extrême-droite d'avoir enlevé le cardinal pour protester contre la rumeur selon laquelle le Vatican se montrerait plus souple à l'égard des pays communistes qui diminueraient la pression sur les activités de l'Église. Toutefois, aucun groupe extrémiste n'a revendiqué la disparition de Pavelic.

Drew avait fini sa lecture. Il se tourna vers Arlene, qui s'était penchée pour lire par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce qu'une coupure de presse peut t'apprendre de plus que les documents de première main du Père Victor ? demanda-t-elle.

— Ce qui m'intéresse pour l'instant, c'est ce qu'il n'y a pas dans les documents, répondit Drew en serrant la photocopie de l'article. Tu as dit que le Père Victor avait couvert chaque angle – religieux, politique et criminel. Mais il en manque un.

— Il en manque un ?

— Ce pourrait être la raison pour laquelle le Père Sébastien nous voulait. Me voulait, ajouta-t-il péniblement. C'était ma spécialité.

Et une fois encore, il se rappela avec une horreur indicible l'explosion qui avait déchiqueté ses parents sous ses yeux, la rage qui avait fait de lui un instrument de vengeance pour le conduire finalement à la pénitence du monastère.

— Les terroristes, fit-il enfin, l'amertume aux lèvres. Cet article mentionne la possibilité qu'ils aient enlevé le cardinal Pavelic. Mais où trouve-t-on trace dans ces documents d'une telle possibilité ? Où trouve-t-on qu'elle ait fait l'objet de recherches avant d'être éliminée ? Est-ce là notre direction ?

Le soleil du matin perçait à peine sous un épais brouillard. Échappant au vacarme de la circulation, Drew entra dans une cabine téléphonique près du Colisée et composa un numéro qu'il n'avait pas utilisé depuis près de huit ans. Il éprouvait une étrange sensation de déjà-vu.

Un homme à la voix râpeuse que Drew ne reconnut pas répondit en italien.

— Nettoyage à sec du Forum.

Drew répondit en italien.

— M. Carelli, je vous prie.

— Pas de Carelli ici.

— Mais pouvez-vous lui transmettre un message ?

— Je vous dis qu'il n'y a pas de Carelli ! Jamais entendu parler.

L'homme raccrocha.

Drew replaça le combiné et s'appuya contre la vitre de la cabine.

Arlene était juste dehors.

— À voir ta tête, on dirait que tu n'as pas établi le contact.

— Apparemment, il y a eu des changements.

— Huit ans. Ça n'a rien de surprenant. Les relais ça se change toutes les semaines.

— J'espérais sans doute que ça se passerait tout seul.

— Qui est Carelli ?

— Le pseudonyme d'un homme du nom de Gatto. Dans le temps, quand j'étais agent secret, c'était un intermédiaire. On l'utilisait parfois comme soutien, pour le cas où une mission tournerait au vinaigre. Mais la plupart du temps, nous lui achetions des renseignements.

Son regard montrait clairement qu'elle avait compris. Les terroristes agissaient en général en petits groupes indépendants les uns des autres. Cette tactique leur donnait l'avantage du secret, mais cela signifiait également qu'ils n'avaient aucun réseau sur lequel s'appuyer pour les armes, les informations, et les itinéraires sûrs. Car tout assassinat exigeait une préparation minutieuse. À moins qu'un groupe terroriste ne fût engagé dans une mission suicide, il avait besoin d'armes « propres », jamais utilisées auparavant, qui ne permettaient pas de remonter jusqu'à eux. Une fois la mission achevée, ces armes étaient démontées et soit détruites, soit expédiées dans des endroits très éloignés, en mer de préférence. Ces armes vierges étaient très coûteuses. Mais même avant une opération, il fallait localiser les victimes, repérer leurs habitudes quotidiennes, découvrir les

moments où elles étaient exposées. Ces informations aussi coûtaient cher. Après la mission, les terroristes devaient évidemment se planquer. Alibis, procédures de fuite, maisons sûres – tout cela se payait. Une mission de première classe, autrement dit à laquelle les terroristes survivraient sans se faire prendre et capables de tuer à nouveau, coûtait au bas mot 150 000 dollars. L'argent était fourni aux terroristes par divers gouvernements voués à provoquer le chaos, et les terroristes donnaient à leur tour cet argent aux intermédiaires – qu'on appelait parfois des courtiers – qui leur fournissaient les armes, les renseignements et les maisons sûres, sans jamais poser la moindre question. Quant à l'intermédiaire, ce que ses clients faisaient de ses services ne le regardait pas. Carelli, ou Gatto, était l'un de ces intermédiaires.

— Il avait un code professionnel, fit Drew.

— Tu veux dire qu'il était prudent.

— Exactement. Les renseignements qu'il nous donnait n'exposaient jamais ses clients. Mais il n'avait aucun scrupule à accepter de l'argent en échange de ce qu'il savait de terroristes suffisamment imprudents pour ne pas avoir fait appel à lui.

— Charmant personnage, semble-t-il.

— À vrai dire, si on arrivait à oublier de quoi il vivait, c'était effectivement quelqu'un de charmant.

— Et bien sûr, tu le haïssais.

— Lui et la haine dont il se nourrissait. Mais si quelqu'un peut savoir si les terroristes ont enlevé le cardinal Pavelic, c'est Gatto.

— Ou ça aurait été lui il y a huit ans. Soit il a changé son réseau depuis lors, soit il a quitté le business, dit Arlene. Évidemment il existe une troisième possibilité. Peut-être qu'il en savait trop et qu'il est devenu pour ses clients un handicap plutôt qu'autre chose. À force de jouer avec le feu...

— Je sais. Il n'empêche que cette fois et je n'en reviens pas de penser une chose pareille, j'espère qu'il est toujours en vie.

— Je crois que tu ne le sauras jamais.

Drew secoua la tête.

— Il y a d'autres moyens de le joindre. D'autres numéros de téléphone, d'autres intermédiaires.

Il retourna dans la cabine. Ses autres tentatives se soldèrent par le même « pas de Carelli ». Il jeta un regard désespéré à Arlene avant de composer le dernier numéro.

Une voix de femme nasillarde répondit.

— Fournitures médicales des Pontins.

— Pouvez-vous transmettre un message à M. Carelli ? demanda Drew.

La femme ne répondit pas.

— Carelli, répéta Drew. Pouvez-vous... ?

— Cela fait bientôt six mois que je n'ai pas entendu ce nom.

— Cela fait beaucoup plus longtemps que je n'ai pas parlé avec lui, dit Drew.

— Si je peux le joindre, qui... ?

— M. Haverford, dit Drew, donnant le pseudonyme qu'il avait toujours utilisé quand il traitait avec Gatto.

— Je vais me renseigner. Veuillez rappeler dans trente minutes.

Drew marcha au côté d'Arlene en direction du Colisée, puis revint à la cabine téléphonique, puis de nouveau vers le Colisée. Trente minutes plus tard précisément, il recomposait le numéro.

— Je vous ai appelé tout à l'heure au sujet de M. Carelli.

— Veuillez noter les instructions suivantes.

6

Plein d'appréhension, Drew conduisait rapidement la Fiat de location dans la petite route boisée en pente. Dans ses nombreuses discussions avec Gatto, jamais il ne l'avait rencontré dans une maison. La règle était d'utiliser une fois seulement des lieux publics, un restaurant, un parc, un endroit qui ne permettrait pas de remonter à l'organisation de Gatto. On ne traitait jamais dans la maison de quelqu'un. Gatto devait avoir une rudement bonne raison pour mettre en danger la sécurité de celui qui demeurait là.

Dès que Drew pénétra dans le luxueux salon de la villa fortement gardée, il comprit – Gatto était trop malade pour quitter sa demeure. La villa était à une vingtaine de kilomètres au nord de Rome. Elle était située sur un promontoire qui découvrait des kilomètres à la ronde. Il était entouré de tous les luxes. Mais cet homme, autrefois robuste, autrefois gorgé d'argent gagné grâce aux tueries terroristes, n'avait désormais que la peau et les os ; la peau de son visage pendait, il avait le teint cireux et un chapeau

à larges bords dissimulait la perte de ses cheveux. Il était avachi sur un canapé.

— Ah, Haverford, siffla Gatto. Cela fait trop longtemps. Et vous nous amenez une si charmante compagne.

— Monsieur Carelli.

Toute souriante, Arlene saisit la main décharnée qu'il lui tendait. Elle ne broncha pas quand il pressa ses lèvres racornies sur le dos de sa main.

— C'est vrai que cela fait un bail, fit Drew. On m'a greffé un nouveau cœur... Je devrais dire une nouvelle âme... J'ai quitté la profession.

Gatto toussa.

— Comme moi. Désirez-vous boire quelque chose ? Un peu de vin ?

— Vous savez que je ne bois jamais d'alcool.

— Je m'en souviens. Mais si vous permettez...

— Naturellement.

Gatto versa du liquide rouge dans un verre. Il avait du mal à avaler. La pièce sentait les médicaments.

— Bon. Maintenant que nous avons accompli nos civilités, en quoi puis-je vous aider, Haverford ? fit-il dans un sourire qui ressemblait fort à un rictus.

— Dans le temps, vous me fournissiez souvent des renseignements sur ceux qui étaient assez fous pour ne pas être vos clients.

Les vêtements trop grands de Gatto tremblèrent comme il riait.

— Ceux qui étaient assez fous, pouffa-t-il. Haverford, avez-vous vu mon nouveau Matisse ? ajouta-t-il en désignant le mur.

Drew se retourna et hocha la tête.

— Impressionnant.

— Un million de dollars, Haverford. Ce qu'il m'est arrivé de gagner en un contrat. À votre avis, combien de gens sont morts pour que Matisse puisse peindre cette toile ?

— Aucun... si ce n'est une partie de Matisse lui-même.

Gatto toussa de nouveau.

— Et même si je le vendais en faisant un immense bénéfice, ça ne me sauverait pas la vie. Approchez-vous, ma chère. Asseyez-vous près de moi.

Arlene s'approcha en souriant.

— Alors dites-moi, Haverford, que feriez-vous à ma place ?

— À votre place ?

— Si vous étiez en train de mourir.

— Je vois. Dans ce cas, je me confesserais.

— Oh ?

— À un prêtre.

— Oh ?

— Et je ferais de mon mieux pour sauver mon âme.

— Seriez-vous croyant, Haverford ?

— Ça m'a pris sur le tard, mais oui.

— Est-ce un réconfort ?

Drew réfléchit un moment.

— Non. En fait, c'est un véritable fardeau. Mais d'une telle force.

— Une force. Je comprends.

— Et cela m'aide à m'habituer à l'idée de la mort.

— Cela, mon ami, n'a pas de prix, fit Gatto.

— Alors laissez-moi vous faire une offre. Un ministre de Dieu a disparu.

Pouvez-vous m'aider à trouver pourquoi ?

— Un ministre.

— Un cardinal, en réalité. Krunoslav Pavelic.

Connaissant le nom, Gatto fit un signe de tête.

— Nous pensons qu'un de vos anciens associés pourrait être responsable de sa disparition. Si vous m'aidez à le retrouver, je considérerais que vous m'avez rendu un grand service. Et je ne doute pas que le Seigneur aussi. Et bien sûr il vous paierait pour cela.

— Il me paierait ? Pour tout dire, Haverford je me fiche bien d'être payé.

— Alors... ?

— Je veux être vengé.

— Contre qui ?

— Ceux qui m'ont abandonné à mon infirmité !

Drew étendit les mains.

— Vous les connaissez. Vous ne pouvez le leur reprocher. Ce sont des survivants.

— Des survivants ? Seulement si je veux ! lança Gatto si violemment qu'il ferma les yeux de douleur. Ces fumiers distribuent la mort sans ciller mais ne supportent pas de traiter avec quelqu'un qui est au bord de la mort.

— Vous êtes furieux à ce point parce qu'ils ne veulent pas faire affaire avec vous ?

— Ce sont les affaires qui ont donné un sens à ma vie.

— Alors il est peut-être temps de lui trouver un autre sens.

— La religion ? fit Gatto dont la douleur reprenait. Il entrouvrit les yeux. Très bien, Haverford. Je vous aide à retrouver le cardinal et du même coup je sauve mon âme ?

— Du moins, vous essayez de la sauver.

— Si ce n'est pas trop tard.

— Le plus grand péché est le désespoir.

— Je voulais dire s'il n'est pas trop tard pour retrouver le cardinal. Cela fait des mois qu'il a disparu. D'après ce que j'ai pu entendre il me semble que tout a été entrepris pour savoir ce qui lui était arrivé. La piste est refroidie, maintenant, et...

— Je m'intéresse à autre chose, dit Drew.

— Mes anciens clients ? fit Gatto qui luttait contre la douleur. S'ils étaient responsables de l'enlèvement du cardinal, vous ne croyez pas qu'ils s'en seraient vanté ? Lettres aux journaux, coups de fil à Interpol ?

— Comme ils ne l'ont pas fait, je me demande s'ils n'en ont pas parlé entre eux.

— La vérité ?

— Ça fait toujours du bien.

— Elle ne va pas vous plaire. La vérité c'est que je ne sais pas. On a diagnostiqué mon mal en janvier. Les nouvelles vont vite. Je n'ai reçu aucun écho de notre petit monde depuis février. J'ai toujours aimé parler des événements du monde avec vous, Haverford, et en souvenir du bon vieux temps, j'ai accepté de vous recevoir. Mais je crains que votre petit voyage ici n'ait été peine perdue. Vous ne frappez pas à la bonne porte.

Gatto frémit et retint son souffle. Quand enfin il exhala un peu d'air, on aurait dit un pneu qui se dégonflait.

Drew se leva.

— Je suis désolé. Nous n'aurions pas dû vous retenir si longtemps. Nous vous avons fatigué.

— Mais je sais à qui il faut vous adresser.

Drew ne remua pas un cil.

— À qui ?

— Le ver de terre qui m'a remplacé. La vermine qui m'a piqué mes clients, et qui, lui, aura des nouvelles de notre petit monde. Il s'appelle Bonato.

— Son pseudonyme ?

— Médicis.

— Intrigues politiques ? Le chaos. Pas mal trouvé. Pouvez-vous m'introduire auprès de lui ?

— Moi ? Impossible, Haverford. Dès qu'il a eu obtenu les faveurs de mes clients, je suis devenu bon à jeter. Je n'existe que par son bon vouloir, parce que la mort est proche. Si je lui disais que je vous envoie pour un entretien, pareille introduction vous coûterait la vie. Mais je vais vous dire comment le joindre. Le reste vous regarde. Soyez prudent. Vous lui poserez vos questions à vos risques et périls.

— J'ai bien l'intention d'être prudent, croyez-moi. Dites-moi tout ce que vous savez sur lui.

— Peut-être avez-vous raison, Haverford. Peut-être Dieu jettera-t-Il sur moi un regard miséricordieux pour avoir pris soin de Son cardinal.

7

Vêtu de noir des pieds à la tête, Drew se tenait près d'Arlene dans l'ombre d'une ruelle, surveillant les voitures dans un parking jouxtant un restaurant de l'autre côté de la rue. Il était un peu plus de 8 heures du soir. Ils attendaient depuis un quart d'heure, et si les renseignements de Gatto étaient exacts, le courtier surnommé Médicis arriverait au restaurant dans les cinq minutes. *Le restaurant est considéré hors limites*, avait dit Gatto. *Terrain neutre. On n'y traite jamais d'affaires. Médicis y apprécie particulièrement la carte et les vins. Il arrive toujours à 8 h 05, dîne de bon cœur, dispense de généreux pourboires, et à 10 heures du soir précises, il rentre chez lui où une prostituée – différente chaque nuit – se consacre à son plaisir. Il va sans dire que sa résidence est étroitement surveillée. Mais le point faible de Médicis est ce restaurant. Notez qu'en temps ordinaire, il ne risque rien. Les groupes terroristes n'ont aucune raison de lui en vouloir. Et les autorités savent parfaitement qu'au moindre geste contre lui, tous les groupes terroristes qui font appel à lui modifieraient immédiatement leurs plans.*

Alors si nous esquissons un geste contre lui, avait remarqué Drew, *cela ne va-t-il pas alerter le groupe terroriste qui a pris le cardinal Pavelic ?*

Le cardinal, c'est de l'histoire ancienne. Qui imaginerait qu'on puisse enlever Médicis pour apprendre ce qu'il sait sur une opération vieille de

plusieurs mois ? Vous n'avez aucune inquiétude à avoir, Haverford.

Cela n'empêchait pas Drew de se demander si ce que lui et Arlene avaient envisagé était possible. Ce type de mission exigeait en principe une équipe parfaitement entraînée d'au moins dix hommes.

L'essentiel pouvait être accompli à deux, c'est vrai, mais il y avait les imprévus. Que se passerait-il s'il arrivait quelque chose ? Ils n'avaient pas d'équipe de soutien pour les couvrir et détourner l'attention afin de protéger leur fuite.

Dans la ruelle obscurcie, Drew mit sa main sur l'épaule d'Arlene, la pressant doucement pour la rassurer.

À son tour, elle posa sa main sur la sienne dans un geste d'amour et parla comme si elle savait ce qu'il pensait.

— Nous n'entrons que si ça se présente bien. À nous deux, nous ne risquons guère d'attirer l'attention. Et Médicis ne nous attend certainement pas.

Drew acquiesça. L'autre solution était d'abandonner cette source d'information potentielle. Mais après ? C'était leur seule piste. S'ils l'abandonnaient, ils n'auraient plus qu'à se cacher, à attendre que la confrérie les retrouve et les punisse d'avoir échoué. Comme Arlene et lui l'avaient décidé la veille, une mort incertaine valait toujours mieux qu'une mort certaine. Pour gagner la liberté d'être avec Arlene, il affronterait – avec ardeur – le risque calculé qui l'attendait.

À sa gauche, une limousine prit le croisement dans sa direction. Il ôta sa main de l'épaule d'Arlene. Ils s'enfoncèrent dans la ruelle. Tandis que la limousine approchait, Drew vit un chauffeur. Une cloison fumée séparait le chauffeur du passager assis à l'arrière. Drew scruta la vitre arrière de son côté, mais elle était fumée aussi et renvoyait la lumière si bien qu'on ne voyait rien. De plus elle était certainement pare-balles. Mais Drew n'avait pas besoin de voir à l'intérieur. La plaque d'immatriculation correspondait à celle indiquée par Gatto. La limousine appartenait à Médicis.

Elle s'immobilisa dans le parking du restaurant. Le chauffeur sortit ; une arme dans un holster de poitrine gonflait sa veste. Il ouvrit la portière arrière, s'effaçant devant un autre homme. Cet homme était en costume et non en uniforme, mais une arme gonflait également son veston. Puis vint un petit homme au visage de fouine vêtu d'un smoking ; exactement la description que Gatto avait faite de Médicis.

Leur plan consistait à neutraliser le chauffeur pendant que Médicis dînait. Quand Médicis sortirait à 10 heures, Drew et Arlene élimineraient le garde du corps en costume et s'échapperaient dans la limousine avec Médicis. Ce plan avait le mérite de la simplicité. D'après les renseignements de Drew, il aurait été trop difficile de se saisir de Médicis chez lui. Mais ici ? Indifférent à son escorte armée, Médicis se sentait manifestement imprenable.

Le marchand de mort marchait devant son garde du corps en direction du restaurant. Le chauffeur se tourna vers la limousine. Drew respira profondément, se préparant à attaquer le chauffeur dès qu'il aurait garé la voiture sur le côté du restaurant. Mais Arlene murmura soudain :

— Il se passe quelque chose.

Ce ne fut pas long. Vingt secondes tout au plus. Mais c'était difficile à dire. Trop de choses se passaient. Le chauffeur d'une petite voiture rouge s'arrêta derrière la limousine et sortit, hurlant des obscénités au chauffeur. L'homme portait une casquette à visière qui dissimulait presque ses cheveux roux. Son visage, déformé par la colère, était extrêmement pâle. Il était plus grand que le chauffeur, mais très mince, presque émacié. Il menaçait le chauffeur de ses poings, lui criant des insultes parce qu'il bloquait le passage. Indigné, le chauffeur s'avança vers lui.

Au même instant, un autre homme sortit de l'ombre du parking. Il portait une casquette de tricot noir d'où s'échappaient des cheveux blonds. Il avait le visage carré, il était bronzé et musclé. Il sortit une boîte métallique de son parka et en aspergea le contenu sur le visage du garde du corps qui tomba, raide, comme assommé. Rassemblant ses forces comme un boxeur, l'homme blond envoya un direct dans le menton de Médicis et l'expédia dans la limousine avant qu'il ait eu le temps de s'écrouler.

L'homme aux cheveux roux qui affrontait le chauffeur n'eut aucun mal à éviter le coup de poing qui lui était adressé et donna un coup dans le larynx du chauffeur avec suffisamment de force pour le briser. Le chauffeur s'écroula. L'homme aux cheveux roux sauta dans la limousine avec l'homme aux cheveux blonds et Médicis. L'homme aux cheveux roux fit marche arrière dans la rue, roula sur le chauffeur et fila.

C'était arrivé si vite, sans bavures, que ce n'est qu'une fois la limousine disparue qu'une foule s'agglutina autour des corps. Comme après coup, quelqu'un hurla.

Drew écrasait l'accélérateur de la Fiat de location. Les pneus hurlaient dans la route sinueuse.

— Professionnel n'est rien pour décrire ça. Ces types sont des artistes, dit-il.

Arlene s'accrochait au tableau de bord pour ne pas être trop bringuebalée.

— Ils avaient le même plan que nous. Mais au lieu d'attendre que Médicis sorte après son dîner, ils ont agi dès son arrivée. Qui sont-ils ? Et pourquoi veulent-ils Médicis ?

— Espérons que nous le saurons bientôt.

Drew freina. Les phares éclairaient la propriété de Gatto. Pour la deuxième fois de la journée, ils venaient aux renseignements.

Étrangement, la grille de la villa de Gatto était ouverte. Au-delà, deux gardes gisaient, morts, la poitrine noire de sang. Drew conduisit jusqu'en haut du chemin. Il ne prit aucune précaution, certain que ceux qui avaient tué les gardes étaient partis depuis un moment. L'absence de lumière dans la villa confirma ses soupçons. L'attaque s'était produite en plein jour.

Il s'arrêta devant l'immense porte d'entrée et sortit de la Fiat en courant, suivi par Arlene. Sur les marches, trois gardes morts. Il fonça par la porte ouverte, trouva l'interrupteur et alluma, un instant paralysé à la vue de nouveaux cadavres ; puis il se rua d'une pièce à l'autre. *La mort. Toujours la mort.*

Gatto gisait dans un petit salon près de sa piscine, la gorge tranchée, sa robe de chambre de coton trempée de sang.

— Les deux hommes du restaurant. Le blond et le roux, fit Arlene. Ils ont dû venir ici.

Drew approuva d'un signe.

— C'est la seule explication que je puisse trouver, poursuivit Arlene. Ils ont fait parler Gatto. Sur Médicis. Et ils ont su quel était le meilleur moment pour s'en emparer. Comme nous.

Drew était atterré.

— Coïncidence ? Je n'y crois pas une seconde. Les deux choses sont liées : ce qui s'est passé ici et ce qui s'est passé au restaurant. Il regarda le corps de Gatto. Je me demande : que ferais-tu à un homme en train de mourir d'un cancer ? Que peux-tu lui infliger comme douleur qui soit

insupportable par rapport à son cancer ? Comment peux-tu l'obliger à révéler ce qu'il ne veut pas alors qu'il est pour ainsi dire déjà mort ?

Drew ouvrit la robe de chambre de Gatto, révélant l'horrible mutilation qu'on lui avait infligée.

— Mais Gatto ne leur a pas parlé de nous, fit Arlene. Autrement, ils auraient essayé de nous avoir avant de s'en prendre à Médicis.

Drew approuva de nouveau.

— J'espère que le Seigneur aura pitié de toi, Gatto. Tu as été rudement bien, à la fin.

— Le blond et le roux, fit Arlene. Pourquoi voulaient-ils Médicis ?

— Leurs motifs sont peut-être les mêmes que les nôtres.

— Retrouver le cardinal ?

— J'aimerais tant le savoir. Tu crois que ces types agissent parallèlement à nous ? Ou seraient-ils après nous ?

— Drew, ils sont très, très habiles. Ils pourraient bien être devant nous.

LIVRE QUATRE

LA VOIE DE LA COLLISION

OceanofPDF.com

IMAGES D'OUTRE-TOMBE

1

Mexico. Utilisant le téléphone placé à l'arrière de la Mercedes, Aaron Rosenberg appela ses gardes du corps pour leur demander de redoubler leur surveillance autour de chez lui. Rien ne s'était produit qui pût le persuader d'une attaque imminente, mais maintenant qu'Halloway et lui avaient décidé d'honorer leur contrat, il était de plus en plus mal à l'aise. Depuis l'enlèvement de son père, il était plein d'appréhension. Et l'aventure de sa femme avec son garde du corps avait miné davantage encore sa tranquillité d'esprit. Halloway avait bien affirmé que Seth et Iceberg trouveraient la source de Nuit et Brouillard, mais ils n'avaient encore reçu aucun rapport disant qu'ils avaient réussi. Pourtant, c'est cette assurance de succès qui avait poussé Rosenberg à accepter le danger de mener au bout la livraison de la marchandise du Diable. Si Nuit et Brouillard avait vent de l'expédition, ou si le Diable apprenait que Nuit et Brouillard pouvait dévoiler la nature du chargement et qui l'avait commandé, nous aurions deux ennemis à affronter, se disait Rosenberg. Et tous deux attaqueraient, pour des raisons différentes.

La Mercedes était coincée dans un bouchon. Au bout de la file, de la fumée s'échappait du capot d'un camion ouvert rempli de caisses de poulets.

Des badauds gesticulaient tout autour. Mais qu'est-ce que je fabrique dans ce foutu pays ? songeait Rosenberg. Un court instant, il pensa avec nostalgie aux montagnes, aux cascades, aux forêts. Il tourna brusquement la tête vers le garde du corps à sa droite puis vers celui qui était assis à côté du chauffeur. Pure folie, pensait-il. Sans même s'en rendre compte, il ouvrit le petit bar aménagé dans le siège devant lui, prit une bouteille de tequila, remplit un gobelet et en avala le contenu d'un trait. Au même moment, la Mercedes avançait de nouveau car on avait poussé le camion immobilisé sur le côté de la rue.

Mais l'air conditionné de la Mercedes avait été mis à rude épreuve. De l'air recyclé tiède lui arrivait. Cela ajouté à la tequila, il avait la nausée. Il porta la main à sa bouche comme pour réprimer une quinte de toux et garder ainsi sa dignité. Il avait hâte de regagner le sanctuaire de sa maison.

Peut-être Maria serait-elle d'humeur à « prendre le manche », se prit-il à rêver. N'importe quoi pour le distraire de ses ennuis. Elle lui devait bien ça, conclut-il. Ne la couvrait-il pas de tous les fruits de son labeur ? Ne s'était-il pas abstenu de lui reprocher son infidélité ?

Son chauffeur réussit à tourner dans le vaste Paseo de la Reforma, gagnant de la vitesse dans l'avenue pour atteindre la demeure espagnole serrée entre des immeubles. Les gardes du corps de Rosenberg sortirent de la Mercedes, guettant le moindre danger.

Rien, apparemment. L'un d'eux fit un signe de tête à Rosenberg. L'équipe de sécurité de la maison sortit par la porte d'entrée. Rosenberg quitta sa voiture en hâte, grimpa la volée de marches, se retrouva dans le vestibule où il s'appuya contre un mur. Il devait reconnaître que son entrée manquait de dignité, mais la mort aussi manque de dignité, quelque tournure qu'elle prenne. Ses gardes se moquaient peut-être entre eux de sa peur, mais il les payait bien, et ils pouvaient rire tout leur soûl dès l'instant qu'ils faisaient leur boulot correctement.

Il s'éloigna du mur en remarquant que la bonne le dévisageait d'un drôle d'air depuis l'escalier incurvé.

— Tout va bien, fit-il en espagnol. Un petit malaise dû à la chaleur, rien de plus. Madame est-elle en haut ?

— Non, señor Rosenberg, répondit la domestique. Madame est sortie pour l'après-midi.

— Sortie ? grogna Rosenberg. Où donc ?

— Madame n'a rien dit, señor Rosenberg.

— Avec Esteban ?

— Mais bien sûr, avec le garde du corps de Madame.

Son garde du corps ? se dit Rosenberg. Son violeur de corps plutôt.

Il monta les escaliers quatre à quatre. Bordel, ils baisent toute la journée et moi je prends tous les risques !

Il s'arrêta brusquement en haut, percevant des voix depuis la chambre d'Esteban au bout du couloir. Elles étaient trop faibles pour que Rosenberg pût les identifier, mais il y avait un homme et une femme, et Rosenberg avait l'horrible pressentiment que la bonne s'était trompée ou qu'elle avait

eu ordre de mentir. Il était impuissant à résoudre ses autres problèmes, mais nom de Dieu, il allait résoudre celui-ci immédiatement.

Il fonça vers la chambre d'Esteban et même quand il eut avancé suffisamment pour s'apercevoir que les voix venaient en fait de leur chambre de bonne – un mauvais feuilleton de télévision qu'elle avait oublié de couper –, même alors, il était trop engagé pour s'arrêter. Il ouvrit brusquement la porte de la chambre d'Esteban, certain de trouver sa femme au lit avec son garde du corps.

Mais non. La chambre était vide, mais ce qu'il vit sur le lit était tellement plus choquant que la scène d'amour qu'il avait imaginée que ses genoux en tremblaient. Il s'agrippa au bureau d'Esteban puis, une fois calmé, il plongea sur le couvre-lit, le serrant contre sa poitrine. Il avait l'impression que sa poitrine était serrée dans un étau. Il se retourna vivement, craignant que la bonne ne l'ait suivi et n'ait vu ce qu'il y avait sur le dessus-de-lit. Elle pouvait encore monter et se demander ce qu'il fabriquait. Il devait cacher le couvre-lit.

Il roula le couvre-pied en boule et le prit sur le côté pour que la bonne ne le voie pas quand il sortit dans le couloir, franchit le palier et longea l'autre couloir jusqu'à leur chambre. Il était déjà entré dans la chambre, avait refermé la porte et courut jusqu'à la commode pour y cacher le dessus-de-lit quand il vit le reflet de son propre couvre-lit dans le miroir au-dessus de la commode – et ce qu'il y avait dessus.

C'était identique à ce qu'il avait trouvé sur le couvre-pied d'Esteban. Énorme, noir, horrible, si repoussant qu'après avoir roulé en boule le couvre-pied pour le mettre dans le tiroir avec l'autre, Rosenberg ne songea même pas à se rendre dans son bureau secret. Complètement paniqué, il décrocha purement et simplement le téléphone à côté de son lit.

2

Halloway était atterré par la bêtise de Rosenberg : il avait utilisé un téléphone non sûr ! Ce renoncement à la procédure, combiné au bafouillement de Rosenberg, prouvait clairement qu'il perdait les pédales.

— Du calme, nom d'un chien ! le pressa Halloway. De quoi parlez-vous ? Qu'avez-vous trouvé ?

— Un crâne ! Une putain de tête-de-mort ! Peinte en noir sur mon couvre-lit ! Le garde du corps de ma femme en avait une sur son lit aussi !

— Du calme. Ce n'est peut-être pas ce que vous pensez. C'est peut-être une simple menace de mort. Il n'y a aucune raison de croire que...

— Si nous traitons avec Nuit et Brouillard, il faut bien que je croie, justement ! C'est plus qu'une simple menace de mort ! Vous savez parfaitement quelle est l'autre signification de ce symbole ! Ceux qui ont peint ces crânes veulent nous rappeler qu'ils savent tout sur nous !

Halloway parlait à voix basse pour ne pas attirer l'attention de ses gardes du corps dans le corridor.

— D'accord, supposons qu'ils veulent nous le rappeler, qu'est-ce que ça change ? Nous savions déjà qu'ils nous avaient repérés.

— Ça change tout ! fit Rosenberg au bord de l'hystérie. Ça prouve qu'ils ne se contenteront pas de nous avoir pris nos pères ! Ils nous veulent nous, maintenant ! Les fautes de nos pères ! Il faut que la génération suivante en souffre ! Et ils peuvent le faire ! Ils ont réussi à s'infiltrer chez moi malgré toutes les précautions de sécurité possibles !

— On ne peut pas continuer à parler de ça sur une ligne non protégée, avertit Halloway. Raccrochez. Appelez-moi dans une heure au...

Rosenberg poursuivit dans un souffle.

— Et ce n'est pas tout ! Pourquoi deux têtes de mort ? Pourquoi sur mon lit ? Pourquoi sur le lit du garde du corps de ma femme ?

— Je suppose pour doubler l'effet. Pour...

— Vous ne comprenez donc rien, nom de Dieu !

Ma femme et son garde du corps couchent ensemble ! Je croyais que personne n'était au courant ! J'ai essayé de faire croire que je ne soupçonnais rien ! Mais Nuit et Brouillard est au courant ! C'est pour ça qu'ils ont peint des têtes de mort sur les deux lits ! C'est pour me dire qu'ils savent tout sur moi, même qui baise ma femme ! Ils se vantent de connaître tous mes secrets ! Tous nos secrets ! Halloway ! La marchandise ! Le chargement ! Ils savent pour...

— Vous concluez trop hâtivement.

— Vous trouvez, gémit Rosenberg. Sacré nom, je me demande pourquoi j'ai jamais fait des affaires avec vous. Vous êtes tellement orgueilleux que vous refusez d'admettre... !

— Seth et Iceberg vont s'occuper de...

— Vont s'occuper de ! Ils vont le faire ? Mais c'est encore au futur, hein ? C'est bien ça qui me tracasse. Pendant que ces deux-là chassent des ombres, j'ai un problème à régler ici ! J'annule immédiatement notre arrangement !

— Qu'est-ce que... ?

— C'est ça ou vous me laissez stopper l'expédition ! Deux ennemis, c'est trop pour moi, Halloway ! Si nos clients s'aperçoivent que nous avons continué sans les avertir que Nuit et Brouillard risquait d'être au courant de la cargaison, ils vont se lancer à nos trousses ! À côté, Nuit et Brouillard aura l'air de rigolos !

— Mais puisque je vous dis...

— Non, c'est moi qui vous dis ! Dès que j'aurai raccroché, j'appelle Rio. Je vais faire ce que j'aurais dû faire dès le début ! Je vais lui dire non ! Après ça, il n'y aura plus qu'à espérer que vos deux maniaques trouveront le moyen d'arrêter Nuit et Brouillard !

Halloway avait la bouche comme du parchemin. Il n'y avait pas de doute : Rosenberg pensait ce qu'il disait. L'équilibre était rompu. Les choses étaient maintenant hors contrôle.

Il s'humecta les lèvres.

— Soit, murmura-t-il. Si vous pensez que c'est mieux.

3

Halloway reposa le téléphone. La vérité était – et jamais il n'aurait osé la dire à Rosenberg – qu'il avait reçu trois autres coups de fil de membres de leur groupe, faisant tous état de têtes de mort. Miller, de St Paul dans le Minnesota, en avait trouvé une peinte dans le fond de sa piscine asséchée. Culloden, de Bristol en Angleterre, en avait trouvé une peinte sur une table de billard dans sa salle de jeux. Svenson, de Göteborg, en Suède, en avait trouvé une peinte sur le sol de sa cuisine.

Les implications de tout cela étaient troublantes. Dans chaque cas, le symbole avait été laissé dans la maison de la victime, comme pour dire : « Nous vous approchons n'importe où, même là où vous vous sentez le plus en sécurité. Mais si nous l'avions voulu, nous aurions pu peindre les têtes de mort là où d'autres auraient pu les voir, à votre lieu de travail, par exemple, ou à un endroit où vos voisins l'auraient remarquée à coup sûr.

Nous voulons que vous compreniez ceci – nous pouvons vous mettre à nu quand nous voulons, humilier votre femme et vos enfants, gêner le déroulement de vos affaires. Et après cela ? Espérez-vous que nous serons satisfaits ? Ou viendrons-nous vous chercher comme nous l’avons fait avec votre père ? Devrez-vous payer l’ultime tribut ? Comme ceux que nous aimons ont dû payer. Comme nous-mêmes avons dû payer ».

Halloway trembla en songeant à un autre parallèle. Après que Miller, Cullogen, Svenson et maintenant Rosenberg eurent découvert la tête de mort, tous avaient omis de respecter la procédure de sécurité et tous avaient téléphoné directement au lieu de passer par des intermédiaires. Nuit et Brouillard arrivait à son but, grignotant la discipline, provoquant la panique. Combien d’autres membres du groupe allaient l’appeler ? Quand viendrait son tour de découvrir une tête de mort ? Il avait donné pour instruction à ses gardes de doubler la sécurité de la maison sûre de Kitchener où sa famille était isolée. Il avait aussi engagé autant de gardes qu’il était nécessaire pour protéger cette propriété. Mais le moment était peut-être venu d’abandonner la propriété, de renoncer à ce merveilleux site que son père lui avait donné.

Il secoua la tête. Non ! Aussi longtemps que Seth et Iceberg seraient en chasse, il y avait toutes les raisons de croire à une victoire finale. Nuit et Brouillard serait détruit.

Mais en attendant ? Il fallait tenir bon.

Je ne céderai pas ! se dit Halloway. La vermine ne l’emportera pas sur moi.

Mais une question continuait de le hanter. Quand viendra mon tour de trouver une tête de mort ?

Il lutta contre son appréhension et décida qu’il ne posait pas la bonne question. La bonne question était : Quand Seth et Iceberg apporteront-ils la victoire pour nous tous ?

4

Rio de Janeiro. Depuis son duplex aux murs de verre, l’homme d’affaires avait une vue imprenable sur la multitude des baigneurs de la courbe sensuelle de Copacabana. S’il l’avait voulu, il aurait pu aller jusqu’au mur de verre opposé pour contempler au loin l’impressionnante statue du Christ Rédempteur au sommet du Corcovado, mais il le faisait

rarement. Situé entre l'esprit et la chair, il se trouvait presque toujours attiré vers le télescope de la baie côté plage qui offrait le spectacle des femmes les plus excitantes du monde. Sa fortune garantissait une tentation à laquelle peu d'entre elles pouvaient résister.

Mais pour l'instant, il n'éprouvait que de la colère. Il appuya un téléphone sans fil contre son oreille.

— Rosenberg, vous croyez vraiment que je n'ai rien de mieux à faire que de conclure des marchés pour ensuite téléphoner à mes clients que désolé mais ça ne marche plus ? Peu importe qu'il s'agisse de cent millions de dollars et que ma commission soit de quinze pour cent. Peu importe que j'aie accepté vingt pour cent d'acompte de leur part et que cet argent produise déjà des intérêts dans une banque zurichoise. Oublions tout cela une seconde. Je vous le dis d'ami à ami, les affaires sont les affaires. Pour commencer, mes clients peuvent se montrer fort désagréables quand un contrat est annulé. De plus, ces contrats ne peuvent pas être annulés pour la bonne raison que la cargaison est en route et que je prends toujours soin d'être en dehors de ça. Je ne sais même pas sur quel bateau elle se trouve. Je fais appel à tant d'intermédiaires que je serais bien incapable de tout arrêter. Vous auriez dû y penser plus tôt.

Rosenberg commença à bafouiller.

L'homme d'affaires lui coupa la parole.

— Si vous avez le trouillomètre à zéro, il ne fallait pas faire le plongeon. Ou serait-ce encore pire ? Seriez-vous au courant d'une raison de sécurité que j'ignore pour ne pas livrer la marchandise ? Si c'est le cas, mon cher, et si vous ne nous avez pas avertis, vous allez bientôt savoir à quel point mes clients peuvent se montrer désagréables. Alors, qu'est-ce qui vous chagrine brusquement ? Quel est le problème ?

— Rien... murmura Rosenberg.

— Quoi ? Je vous entends à peine.

— Tout va bien. Pas de problème.

— Alors bon Dieu pourquoi m'avez-vous appelé ?

— La nervosité... Je...

— La nervosité ? s'écria l'homme en fronçant les sourcils. Mon cher, je commence à trouver cette conversation fort ennuyeuse.

— Il y a tant d'argent en jeu...

— Et comment ! Dont quinze pour cent pour moi.

— Tant de risques. La marchandise m'affole. Les clients m'affolent. J'en ai mal au ventre.

— Prenez de la magnésie. Cela dit, vous avez raison pour les clients. Une bande qui veut pour cent millions de dollars d'armes au marché noir en affolerait plus d'un. À propos, cessez de m'appeler. Je ne traiterai plus jamais avec vous. Vous troublez ma tranquillité d'esprit.

5

Rosenberg reposa le combiné et contempla ses mains qui tremblaient. Il n'avait jamais cru au destin, mais il commençait à se demander si quelque chose qui lui ressemblait fort n'était pas en train de le prendre en charge. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant, et il s'aperçut qu'il saisissait mentalement la seule chance de salut qui lui restait – Seth et Iceberg, leur poursuite de Nuit et Brouillard.

Pendant moins de cinq secondes, il se sentit requinqué. Sur le point de descendre l'escalier qui menait à son bureau secret, il s'arrêta soudain, pressant si fort la poignée de la porte qu'il sentit le dessin gravé s'imprimer sur sa paume. Si Nuit et Brouillard en savait assez sur son passé pour utiliser une tête de mort dans le but de le terroriser, s'ils en savaient assez sur son présent pour peindre ce symbole pas seulement sur son lit mais sur celui du garde du corps qui baisait sa femme, n'était-il pas également possible qu'ils fussent au courant des autres secrets de sa vie ?

Comme ce bureau ?

Tremblant des pieds à la tête, il s'aperçut qu'il s'était tellement dépêché qu'il n'avait même pas vérifié que son téléphone n'était pas sur écoutes avant d'appeler son contact à Rio. En essayant d'empêcher Nuit et Brouillard d'être au courant de la cargaison, ne leur avait-il pas permis par inadvertance de tout découvrir ? Furieux après lui, il claqua la porte et la ferma à clef, puis dévala les escaliers.

6

Une vitre absorbe les vibrations provoquées par une voix.

De l'autre côté de la rue, en face du bureau de Rosenberg, un ventilateur était placé devant la fenêtre ouverte d'une chambre d'hôtel au deuxième

étage. Ce ventilateur était en réalité un transmetteur de micro-ondes qui réfléchissait les ondes transmises par la fenêtre de Rosenberg et recevait en même temps les vibrations émises par la conversation de Rosenberg. Un décodeur traduisait les ondes en mots et les relayait à un magnétophone. Le soir, la bande était ramassée.

La maison de Rosenberg elle aussi était sous surveillance micro-onde, tout comme celle d'Halloway et celle de chaque membre du groupe. Ils pouvaient toujours s'assurer qu'il n'y avait pas de micros ni d'écoutes. Tout ce qu'ils disaient était entendu. Ils n'avaient pas de secrets.

7

William Miller fixait du regard la grande enveloppe kraft que sa secrétaire venait de lui apporter.

— Elle est arrivée par porteur spécial, dit-elle. J'ai commencé à l'ouvrir mais je me suis aperçue qu'il y avait écrit « personnel » souligné, avec un point d'exclamation, alors je me suis dit qu'il valait mieux vous la remettre sans la décacheter.

Miller étudia l'enveloppe. Elle était d'un format commercial et tellement bourrée qu'on n'aurait pu y ajouter la moindre feuille. Mal à l'aise, il tressaillit.

— Merci, Marge. C'est sans doute la dernière invention en matière de publicité ou quelque jeune architecte qui cherche un poste et me noie de ses plans.

— C'est vrai que ça peut être n'importe quoi, dit Marge, l'œil coquin. Mais pendant une seconde je me suis demandé si vous ne vous étiez pas abonné à un magazine porno et que vous ne vouliez pas que votre femme le sache.

Il eut un rire forcé.

— Je ne sais pas ce qu'il y a là-dedans, mais je ne l'ai pas demandé.

— Vous ne l'ouvrez pas ?

— Pas tout de suite. J'aimerais d'abord en finir avec cette offre. Il faut convaincre le conseil municipal d'entreprendre cette rénovation des HLM.

Il posa les yeux sur les documents devant lui et fit semblant de se concentrer sur le tableau de coûts du projet.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n’avez qu’à appuyer sur l’interphone, monsieur Miller.

Sur quoi elle quitta le bureau et referma la porte derrière elle.

L’enveloppe – avec personnel ! marqué rageusement à l’encre noire – était posée sur son bureau. L’envoi par porteur spécial avait coûté neuf dollars et quinze *cents*. Aucune adresse d’expéditeur.

Alors pourquoi suis-je si inquiet ? se dit-il. Ce n’est qu’une enveloppe.

Il essaya de se concentrer sur le tableau de chiffres devant lui mais ne put s’empêcher de regarder à nouveau l’enveloppe. C’était plus fort que lui.

Et si je ne l’ouvrais pas, après tout ? Si je la fichais au panier ?

Non. Marge pourrait la trouver et l’ouvrir.

Je pourrais peut-être l’emporter avec moi en quittant le bureau et m’en débarrasser en chemin ? Et puis même si Marge voyait ce qu’elle contenait ? Qu’est-ce que ça changerait ?

Mais il y a écrit personnel ! et après ce que tu as trouvé au fond de ta piscine, tu ferais bien de ne pas négliger le signal d’alarme qui se déclenche en toi. Tu n’as peut-être pas envie d’ouvrir ce pli, mais fais-le quand même, nom de Dieu !

Mais il restait immobile, les yeux fixés sur l’enveloppe.

Enfin, respirant profondément, il tendit les mains. L’enveloppe était lourde. Il commença à la décacheter quand il s’immobilisa, un goût amer dans la bouche.

Et si ça allait exploser, songeait-il. Il faillit la lâcher et se sauver du bureau, mais il hésita, mû par le désir encore plus violent de tâter la lettre délicatement tout autour. Elle avait l’air pleine – pas de trou au milieu où un carton pourrait dissimuler des explosifs. Avec précaution, il ouvrit le rabat et regarda à l’intérieur.

C’était un gros paquet de photographies. Il regarda celle du dessus. C’était du noir et blanc, un contretype d’un cliché manifestement pris il y avait des années.

Il réprima un cri d’horreur. Plein de dégoût, il passa rapidement en vue la pile de photos, découvrant d’autres horreurs, chaque cliché étant pis que l’autre. C’était repoussant. Il avait le souffle coupé.

Des cadavres. La photographie du dessus – et toutes les autres – montraient des cadavres, des piles et des piles de cadavres, balancés les uns sur les autres, bras et jambes s’échappant en angles grotesques, cages thoraciques nettement marquées sous les chairs affamées. Les joues creuses,

les yeux enfoncés, dont certains étaient ouverts, accusateurs jusque dans la mort. Les crânes chauves. Les lèvres rentrées sur des gencives sans dents. Les traits déformés par des rictus trahissant la peur et la douleur. Des vieillards. Des femmes. Des enfants.

Il y en avait tant. Il faillit crier.

8

— C'est la vérité ! Il faut me croire ! Je ne sais pas ! insistait Médicis. Je vous en prie !

Seth le frappa à nouveau sur la bouche. Cette claque était moins douloureuse qu'un coup de poing, mais paradoxalement, elle augmentait la terreur, comme si la clef pour briser Médicis était de s'en prendre à sa dignité.

.

— Le prêtre ! fit Seth. Le cardinal Pavelic ! Je commence à perdre patience ! Qui a enlevé le prêtre ?

— Si je le savais, je vous le dirais !

Cette fois, Seth le frappa du dos de la main, envoyant la tête de Médicis promener sur le côté, de grandes marques rouges striant sa joue. Les joues de Seth étaient en feu et ses yeux, d'ordinaire inexpressifs, brillaient d'un éclat qui ressemblait fort à du plaisir.

Iceberg se tenait dans un coin de la cuisine de la ferme isolée qu'ils avaient louée, observant le spectacle avec intérêt.

Cela pour deux raisons : la technique d'interrogatoire de Seth et la façon dont Médicis réagissait. Seth avait attaché Médicis à une chaise, lié les mains du prisonnier derrière le dos de la chaise et passé un nœud coulant autour de son cou, nœud dont l'extrémité était reliée à la corde serrant ses poignets. Chaque fois que la tête de Médicis valsait sous une claque, le nœud coulant s'enfonçait dans sa gorge et la pression qui en résultait faisait remonter ses poignets vers ses omoplates.

Ingénieux, conclut Iceberg. Application d'un minimum de force pour un résultat maximum. Le prisonnier comprend que presque toute la douleur qu'il subit, il se l'inflige lui-même. Il lutte pour résister à l'impact du coup,

mais de la façon dont il est attaché, il ne peut pas résister. C'est son orgueil, sa dignité qui trinquent. Tu ne vas pas tarder à craquer, mon petit Médicis, se dit-il. Les larmes qui roulaient sur les joues de Médicis lui donnèrent bientôt raison.

— Encore une fois, fit Seth. Qui a enlevé le cardinal ?

Médicis regarda de côté, calculant sa réponse. La douleur lui avait éclairci les idées. Il comprenait dans quelle situation il se trouvait. Aucun de ses hommes ne savait où il était. Personne n'allait venir à sa rescousse. Ce n'était pas tant de souffrir qui l'obsédait, c'était comment survivre.

— Écoutez-moi d'abord. Pourquoi ne pas m'écouter avant de me frapper ?

Seth haussa les épaules.

— Encore faudrait-il que j'aie quelque chose à entendre.

Médicis tenta de déglutir mais le nœud coulant lui serrait la gorge.

— Je ne suis qu'un intermédiaire. Les clients viennent me trouver. Ils veulent des armes, des renseignements, des équipes de surveillance, des maisons sûres. Ils ne me disent jamais pourquoi ils ont besoin de tout ça. Et je ne pose jamais de questions.

Seth se tourna vers Iceberg et fit semblant de bâiller.

— Je lui demande de me parler du cardinal, il me raconte sa vie.

— Vous ne me laissez pas m'expliquer ! s'écria Médicis.

— Je le ferai quand vous aurez quelque chose à dire !

Médicis se hâta de poursuivre.

— Mes clients ne me communiquent pas leurs plans mais j'ai toujours une oreille qui traîne.

— Maintenant c'est au tour des images vaseuses, dit Seth à Iceberg.

— Il faut que je sois au courant des tenants et des aboutissants de la profession, n'est-ce pas ? Si je veux dominer la situation.

— Ça pour dominer, il domine ! fit Seth à Iceberg.

— Mais je n'ai pas entendu la moindre rumeur, pas le moindre murmure, ayant trait à l'enlèvement du cardinal par des terroristes. Croyez-moi, je l'aurais su.

Médicis se trémoussa, ce qui resserra le nœud coulant autour de son cou. Il gémit.

— Je ne sais pas qui a enlevé le cardinal, mais ça n'étaient pas des radicaux, ni des...

— Terroristes, fit Seth. Vos clients n'ont aucune classe. Ils sont maladroits et manquent de discernement. Des bombes dans des bus, ajouta Seth plein de dégoût. Des enfants déchiquetés.

Un bref instant, Iceberg se demanda s'il n'était pas en train de découvrir chez Seth un trait de caractère qu'il aurait ignoré. Mais il s'aperçut bientôt que les objections de Seth étaient purement esthétiques, et non morales. Si Seth était suffisamment payé, et si le plan exigeait de tuer des enfants pour détourner l'attention du but principal que constituait l'exécution d'un diplomate, cet homme le ferait.

Moi, pensait Iceberg avec conviction, je n'accepterais jamais de tuer des enfants. Sous aucun prétexte. Jamais.

Médecis poursuivit.

— Des terroristes pourraient effectivement attaquer l'Église en tant qu'institution qu'ils estiment corrompue, enlever un cardinal dont ils désapprouvent la politique. Après tout, ils s'en sont bien pris au pape il y a quelques années. Mais je vous répète que je n'ai pas entendu le moindre mot concernant le cardinal. Je crois que vous êtes sur une fausse piste.

— Dans ce cas, dit Seth en ouvrant les mains dans un geste magnanime, de professionnel à professionnel, que nous suggérez-vous ? demanda-t-il d'un ton moqueur malgré les mots suggérant le respect.

Médecis eut un regard fuyant.

— Avez-vous pensé à l'Église elle-même ? Quelqu'un au sein même de l'Église ?

Seth se tourna vers Iceberg.

— C'est une possibilité, fit Iceberg en haussant les épaules.

— Je ne suis pas convaincu, dit Seth.

— Que le cardinal puisse être une victime de l'Église ?

— Que ce charognard nous dise la vérité.

— Mais je vous jure ! s'exclama Médecis.

— Nous le saurons bientôt, fit Seth à l'adresse d'iceberg. À vous de jouer, maintenant.

— Merci de me faire enfin confiance.

— C'est simplement qu'il faut utiliser toutes les méthodes. La force en soi peut conduire à des mensonges convaincants. Les substances chimiques peuvent arracher des réponses programmées. Les deux compensent les défauts de chaque méthode.

— Dans ce cas, je vais préparer une seringue d'amytal de sodium. Reculez. Comme vous dites, à moi de jouer.

9

Sans nœud coulant mais toujours attaché à la chaise, Médicis s'écroula, à demi conscient. Théoriquement, l'amytal de sodium avait supprimé ses défenses mentales, permettant ainsi d'obtenir des informations que Médicis n'aurait pas révélées même sous l'effet de la douleur. Le tout était d'injecter la bonne dose. Trop de produit risquait de rendre ses propos incohérents ou de le faire sombrer dans l'inconscience.

C'était maintenant le tour d'Iceberg de se tenir face au prisonnier. La seringue vide dans une main, il posa la question clef qui l'avait conduit d'Australie au Canada et enfin en Italie.

— Est-ce que l'expression Nuit et Brouillard vous dit quelque chose ?

Médicis répondit avec lenteur. Sa langue semblait collée au palais.

— Oui... ça vient de la guerre.

— Exact. La Seconde Guerre mondiale. Les nazis l'ont utilisée comme tactique terroriste. Quiconque se montrait déloyal vis-à-vis du III^e Reich risquait de disparaître sans laisser de traces, de disparaître dans la Nuit et le Brouillard.

Iceberg parlait calmement, distinctement, laissant les mots s'imprimer.

— Est-ce que Nuit et Brouillard est revenu ? Avez-vous entendu des rumeurs selon lesquelles il aurait été réactivé ?

Médicis secoua la tête.

— Pas de rumeurs. Pas de Nuit et Brouillard.

— Essayez de vous rappeler. Est-ce que des terroristes ou un groupe se disant terroriste vous ont contacté ? Quelqu'un vous a-t-il demandé des renseignements sur le cardinal Pavelic ? Quelqu'un vous a-t-il engagé pour faire surveiller le cardinal ?

— Pas de surveillance sur le cardinal, murmura Médicis. Personne ne m'a interrogé sur lui.

— À votre avis, qui a enlevé le cardinal ?

— Sais pas.

— Pourquoi l'aurait-on enlevé ?

— Sais pas.

— Quelqu'un de l'Église pourrait-il être responsable ?

— Sais pas.

Seth s'avança.

— Cette dernière réponse est intéressante. Il ne sait pas si quelqu'un au sein de l'Église est responsable.

Iceberg comprit ce que Seth voulait dire. Quarante minutes plus tôt, Médicis avait insisté pour qu'ils cherchent dans cette direction.

— Tout à l'heure il s'accrochait à tout ce qu'il pouvait trouver pour distraire notre attention. Il ne sait rien.

— Mais plus j'y pense, plus je trouve son idée intéressante.

— L'Église ? Pourquoi pas ? Il faut explorer la moindre hypothèse. Il est concevable que quelqu'un au sein de l'Église ait découvert ce que savait le cardinal Pavelic et l'ait transmis à Nuit et Brouillard.

— Ou que quelqu'un au sein de l'Église soit Nuit et Brouillard.

— Pavelic, fit Iceberg d'une voix chargée de haine. Pendant quarante ans, ce salaud a tenu nos pères. Les documents qu'il conservait. Dieu sait combien d'argent il a exigé en échange de la promesse de garder ces documents secrets. Pavelic était le seul membre extérieur à posséder les informations qui liaient nos pères. Nuit et Brouillard n'aurait jamais pu organiser cette terreur contre eux sans savoir ce qu'il y avait dans les dossiers du cardinal.

— Logique, commenta Seth, mais pas forcément le cas. Il pourrait y avoir une autre explication à laquelle nous n'avons pas songé.

— Comme ?

— C'est ça le problème. Nous n'en savons pas assez, dit Seth. Mais cet homme non plus. Je suggère que nous enquêtons sur la vie privée du cardinal.

— La vie privée ? pouffa Iceberg. Je ne savais pas que les prêtres étaient autorisés à avoir une vie privée. Et... hésita-t-il, pour... ?

Et il désigna Médicis.

— On le tue, évidemment. Il nous est inutile et constitue un danger. Une nouvelle piqûre d'amytal devrait suffire. Indolore. Peut-être même agréable, ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Ça ne résout pas le problème de l'homme et de la femme dans la ruelle d'en face, quand nous l'avons enlevé, fit Iceberg. Vous les avez remarqués aussi bien que moi. Ce n'était pas une coïncidence s'ils se cachaient là. Ils portaient à Médicis le même intérêt que nous.

— Si nous les retrouvons, nous les tuons.
La lueur dans le regard de Seth suggérait que ça aussi serait agréable.

OceanofPDF.com

DES CAUCHEMARS, ALORS ET MAINTENANT

1

Tandis que la route de montagne sinuait de plus en plus en grimpant, le moteur de la Volkswagen de location commença à crachoter. La voiture refusait de gagner de la vitesse pour compenser l'inclinaison. Cinq cents mètres plus loin, Saul sentit une odeur d'essence et se gara sur une aire d'observation au milieu d'un virage. Il coupa le contact.

À côté de lui, Erika bougea et s'éveilla. Le soleil du matin qui éclairait la vallée à leurs pieds lui fit cligner les yeux. Le ciel était turquoise, les champs émeraude. Tout en bâillant, elle regarda sa montre.

— 10 h 46 ? s'exclama-t-elle, pleine d'inquiétude. Tu conduis depuis l'aube. Tu dois être épuisé. Laisse-moi prendre le volant.

— Ça ira. Il ne reste que quinze kilomètres.

— Quinze ? Alors pourquoi t'es-tu arrêté ?

— On frisait l'incendie.

Les narines d'Erika frémirent.

— Ah oui, je sens, maintenant. Essence.

— Je crois que c'est le carburateur.

Il ouvrit la portière et, une fois dans la voiture, souleva le capot. Une pellicule de liquide recouvrait le moteur. De la vapeur s'échappait. Erika apparut à côté de Saul et étudia le moteur.

— Donne-moi ton canif, dit-elle.

Elle sortit la lame et ajusta une vis sur le conduit du carburateur. Saul savait ce qu'elle faisait. La voiture, qu'ils avaient louée à Vienne, avait dû être réglée pour la conduite en ville et en plaine. Maintenant que le carburateur avait été confronté à l'air raréfié de la montagne, il ne pouvait pas mélanger suffisamment d'oxygène et d'essence pour permettre un allumage correct. Le moteur était noyé. L'excès de carburant était remonté dans le carburateur. Le remède était simple : il fallait ajuster le réglage du carburateur.

— Cinq minutes de plus et on finissait à pied, dit Saul.

— On aurait même dû courir avant que le réservoir n’explose, dit Erika en riant. Nous avons vécu trop longtemps dans le désert. Ça nous a fait oublier les problèmes qui se posent en altitude.

Ses longs cheveux noirs brillaient sous le soleil. Sa veste beige faisait ressortir l’éclat de ses yeux sombres.

Saul ne l’avait jamais aimée autant.

— J’espère que c’est tout ce que nous avons oublié. Je n’aimerais pas penser que nous avons simplement eu de la chance jusqu’ici et que le manque de pratique nous fasse commettre des erreurs.

— Continue à te dire ça. C’est le meilleur moyen de ne pas se laisser aller.

— Pour ça, il n’y a pas de danger !

Ils avaient hâte de repartir mais durent attendre que l’essence se soit évaporée. Tout autour d’eux, les flancs des montagnes étaient riches de pins. Ils étaient à 1 800 mètres et éprouvaient quelques difficultés à respirer. Dans le lointain se dressaient des monts aux sommets couverts de neige. Dans d’autres circonstances, la beauté des Alpes suisses au sud de Zurich les aurait paralysés.

Saul referma le capot de la voiture.

— Je crois qu’on peut y aller. Si j’en crois la carte, la route aboutit à la vallée. Mais Misha a fait des recherches sur les noms de la liste qu’il avait faite. Ses agents ont déjà dû se rendre là où nous allons. S’ils avaient appris quelque chose d’important, nous le saurions. Il vaut mieux s’attendre à être déçus.

— Il faut bien qu’on commence par un bout.

— Tu as raison, dit Saul d’une voix grave. Et si la réponse ne se trouve pas là, elle se trouve ailleurs... Nous chercherons jusqu’au bout.

2

Le village s’appelait Weissendorf. Il était constitué d’une centaine de maisons agglutinées sur un petit plateau à flanc de coteau avec des pâturages en pente douce au-dessus et au-dessous. Une route le traversait. Les constructions étaient étroites, presque toutes à deux étages. Les étages supérieurs avançaient pour ainsi dire à portée de main, comme pour faire un

auvent destiné à protéger les piétons de la pluie. Avec leurs toits pointus aux bords légèrement relevés, Saul trouvait qu'ils ressemblaient à des pins. Mais avec les dessins élaborés sur les rampes et les rebords des fenêtres, il avait aussi l'impression de voir des maisons en pain d'épice.

Il gara la Volkswagen devant une auberge dont l'enseigne représentait une énorme chope avec une poignée et un couvercle à charnière. Il se tourna vers Erika.

— Lequel va demander où habite Ephraïm Avidan ?

Elle comprit le problème. La Suisse n'a pas de langue en propre. Ses citoyens parlent la langue du pays le plus proche.

— Ton allemand est meilleur que le mien, répondit-elle. Mais ici, c'est la Suisse méridionale. Nous parlons tous les deux français aussi bien, mais mon italien est...

— Meilleur. De plus – si tu veux bien excuser cette remarque sexiste – ils seront peut-être plus aimables avec une femme. Tu tentes le coup ?

Dans un sourire qui dissimulait mal son inquiétude, elle ouvrit la portière puis pénétra dans l'auberge.

Saul attendait, tracassé. Avant de promettre à son ancien réseau de n'accepter aucune aide, il avait reçu beaucoup d'aide de Misha Pletz et du Mossad. Il ne pensait pas pouvoir être accusé de renier sa parole s'il se servait de cet avantage. D'abord, Misha leur avait fourni des passeports israéliens avec des faux noms et des renseignements fictifs qui seraient confirmés par les civils et les sociétés secrètement affiliés au Mossad si jamais les autorités posaient des questions. De plus, Misha leur avait donné suffisamment d'argent pour mener leur enquête. Il leur avait aussi remis des armes, bien que Saul et Erika les eussent cachées avant de quitter l'Autriche pour éviter le risque de franchir la frontière avec.

Mais dans l'immédiat, la contribution la plus importante de Misha était la photocopie de son carnet – la liste qu'il avait dressée de noms et des renseignements sur ces noms. En tête, venait Ephraïm Avidan.

— *Qu'est-ce que les noms de cette liste ont à voir avec ce qui est arrivé à mon père ?* avait demandé Erika.

— *Je n'en ai aucune idée,* avait répondu Misha.

— *Je ne te crois pas. Tu n'aurais pas établi cette liste s'il n'y avait aucun lien entre eux.*

— *Ai-je dit qu'il n'y avait aucun lien ? Nous connaissons leur passé, leur adresse, leurs habitudes et leur ancien métier.*

— Ancien ?

— *Tous ces hommes sont des ex-Mossad, tous à la retraite. Mais tu m'as demandé le rapport avec ce qui est arrivé à ton père, et ça je ne le sais pas encore.*

— *Ils prétendent ne pas connaître mon père ? Ils ne veulent pas répondre à tes questions ? Quel est le problème ?*

— *Je n'ai rien pu leur demander.*

— *Tu recommences. Ne tourne pas autour du pot.*

— *Je ne tourne pas autour du pot. Ces hommes ont deux points communs. Ils ont survécu aux camps nazis.*

— *Et ?*

— *Ils ont tous disparu.*

Comme le père d'Erika.

La porte de l'auberge s'ouvrit. Saul fut incapable d'interpréter l'expression d'Erika quand elle remonta dans la voiture.

— Alors ?

— On ne peut pas dire qu'ils m'aient abreuvée d'informations. Je suppose que nous ne sommes pas les premiers étrangers à se renseigner sur Avidan, et ces gens n'aiment guère les étrangers, hommes ou femmes, qui sont là pour autre chose que dépenser des devises.

Saul réfléchit.

— Ceux qui nous ont précédés devaient appartenir à Misha.

— Peut-être. On verra. J'ai réussi à savoir le chemin.

Saul démarra la voiture et conduisit dans la rue étroite.

— Dis-moi quand il faut tourner.

— C'est en dehors du village. La troisième ferme sur la gauche.

Il accéléra.

C'était une vieille maison, avec des murs de stuc blanc en haut d'une pente herbeuse. Elle était plus grande que les bâtiments du village mais elle n'avait pas de toit pointu. Sa silhouette s'harmonisait avec celle de la montagne au-delà. Saul prit le virage et s'engagea dans un chemin boueux plein d'ornières et s'arrêta ; les cloches tintaient dans les pâturages. La vallée brillait davantage encore sous le soleil. Mais trop absorbé par la liste qu'ils avaient découverte, il ne prêta aucune attention au paysage.

Le premier nom.

Ils sortirent de la voiture.

Une femme aux traits réguliers, presque masculins, apparut. Elle avait une trentaine d'années, des cheveux courts décolorés et le teint rougeaud. Elle était costaud, portait de bonnes chaussures montantes, des chaussettes de laine, un short en daim et une chemise bleue à carreaux dont elle avait relevé les manches. Ses grosses chaussures résonnèrent sur le perron de bois puis sur l'escalier qui descendait à la voiture. Elle s'arrêta, le regard soupçonneux.

Saul avait naturellement décidé qu'Erika parlerait, tout comme il l'aurait fait avec un homme. Erika s'adressa à elle en italien.

— Pardonnez-nous de vous déranger, mais on nous a dit qu'Ephraïm Avidan habitait ici.

La femme répondit en anglais :

— Votre accent ? Américaine ?

Erika parla anglais à son tour.

— Non, je suis israélienne, mais j'ai passé des années aux États-Unis. À vrai dire, je me sens plus à l'aise en anglais que dans ma langue maternelle. Préférez-vous... ?

— Parler anglais ? La femme secoua la tête et poursuivit en italien. Je pourrais le faire pour m'exercer, mais pas quand je parle d'Ephraïm Avidan. Il habitait ici, mais il est parti, fit-elle l'air renfrogné. Vous êtes avec les autres qui ont demandé après lui ?

— Les autres ?

— Deux hommes. Il y a cinq jours. Ils disaient être de vieux amis d'Avidan. Mais ils avaient trente ans de moins. Ils ont dit qu'ils étaient israéliens, comme Avidan et vous. Ils disaient qu'ils lui devaient de l'argent. Vraiment scrupuleux, vous ne trouvez pas ! Ils voulaient savoir où il était allé.

— Et que leur avez-vous dit ?

— Comme à vous. Je ne sais pas. Il est parti brusquement. Un soir il était là, le lendemain il n'y était plus. Au bout de plusieurs jours, j'ai prévenu notre policier au village. On a organisé une battue mais on n'a pas trouvé de corps, fit-elle en désignant la montagne. On s'y attendait, d'ailleurs. Personne ne va se balader dans le bois en pleine nuit l'hiver. On a bien pensé au suicide. Il était plutôt maussade. Mais sans corps... Notre policier a avisé les autorités de Berne. Maintenant ça ne nous regarde plus. Mais nous avons tout fait, comme pour nous. Et lui aussi il a été correct

avec moi. Avant de disparaître, il a payé son loyer. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

— Bien sûr.

La femme serra ses bras sur sa poitrine.

— Et vous ? Vous êtes aussi des « vieux » amis qui lui devez de l'argent ? demanda-t-elle à Saul.

— Nous ne le connaissons pas.

La femme sourit. Elle ne s'était manifestement pas attendue à une réponse honnête.

Saul désigna Erika d'un signe de tête.

— Mais le père de ma femme était un ami d'Ephraïm Avidan. Il s'interrompit pour assurer son effet. Et son père aussi a disparu.

La femme sembla hésiter entre la surprise et le scepticisme.

— Il se pourrait aussi que votre explication soit encore plus tordue que celle des vieux amis qui doivent de l'argent.

— Pourquoi êtes-vous si soupçonneuse ? demanda Erika. Nous voulons juste un renseignement.

— Soupçonneuse ? Si votre mari vous avait laissée... Si vous aviez la responsabilité de diriger...

Sa voix s'affaiblit. Elle regarda les vaches aux pis gonflés qui paissaient dans la prairie.

— Je ne serais peut-être pas aussi soupçonneuse s'il n'y avait pas eu ce prêtre, reprit-elle.

— Un prêtre ? s'exclama Saul dont le pouls s'accéléra.

— C'est pas qu'il ait dit qu'il était prêtre. Il était beau et rude. Un randonneur, prétendait-il. Il est arrivé quinze jours avant les Israéliens. Il avait les yeux bleus et des cheveux paille. Il a coupé du bois pour payer son dîner. Il était musclé. Sa poitrine était forte. Mais ce que j'ai surtout remarqué, ce sont ses mains.

— Qu'est-ce qu'elles avaient ?

— Il en prenait grand soin. Je n'ai pas trouvé bizarre qu'il porte des gants pour couper le bois. C'est bien contre les ampoules et les échardes. Mais après, quand il a ôté ses gants et s'est lavé les mains et quand on a dîné, j'ai bien remarqué qu'elles étaient lisses à côté de ses muscles. Il était bronzé, mais à sa main gauche... là, au majeur... il y avait une marque blanche comme si on avait récemment enlevé une bague. Je ne comprends toujours pas pourquoi il aurait fait ça. Qui sait ? Il l'avait peut-être perdue,

tout bêtement. Mais sa main droite... là... les trois premiers doigts... il y faisait plus attention à ceux-là. Il ne voulait pas que la nourriture touche ces doigts-là, et après, quand il m'a aidée à faire la vaisselle, il avait le torchon autour de la main droite et il prenait les assiettes avec la main gauche. Vous voyez ce que ça veut dire ?

— Non, désolée, fit Erika. Je ne vous suis pas du tout.

— Ben oui, évidemment, une Israélienne. Moi je suis luthérienne, mais je sais que, pour un prêtre catholique romain, les trois premiers doigts de la main droite sont la partie la plus importante de son corps. Ils sont bénis. Il s'en sert pour porter l'hostie qu'il consacre et change en ce que les catholiques croient être la présence réelle de Jésus-Christ. Et comme ces doigts sont bénis, il doit les protéger physiquement mais aussi des indignités.

Erika était perplexe.

— Mais il n'était pas tout simplement gaucher, ce qui expliquerait tout ?

— Après le dîner, il a remis ses gants et m'a proposé d'aller dans la grange pour me donner encore un coup de main. Ça m'arrangeait bien, alors je lui ai promis le petit déjeuner et il a dit d'accord.

Elle indiqua la grange dont un coin pointait derrière la maison et poursuivit.

— Il a travaillé plus longtemps que je m'y attendais. Quand je suis entrée pour voir si quelque chose clochait, je l'ai surpris. Il fourrait un petit livre noir dans son sac à dos. Là, j'ai été sûre.

— Je ne vous suis toujours pas, dit Erika.

Mais Saul avait compris. Il se rappelait ce que Chris, son frère adoptif, catholique irlandais, lui avait enseigné au sujet de l'Église.

— Le petit livre noir était probablement un bréviaire, expliqua-t-il. C'est l'ensemble des prières qu'un prêtre doit lire chaque jour. Mais vous avez dit : « J'ai été sûre », ajouta-t-il en se tournant vers la femme. Pardonnez-moi mais cela semble plutôt une supposition.

— Non, répondit la femme. Pendant la nuit, je suis allée dans sa chambre dans la grange et j'ai fouillé dans son sac. C'était bien un bréviaire.

— Vous avez fouillé dans... ?

— Vous me trouvez gonflée ? Qu'est-ce qu'il pouvait me reprocher ? Il avait été aussi gonflé que moi en quittant sa chambre en douce pour aller en haut de la colline fouiller celle d'Avidan, s'écria-t-elle le visage rouge

d'indignation. J'avais laissé la cabane dans l'état où Avidan l'avait laissée. Il y avait toujours une chance pour qu'il revienne et comme personne d'autre ne m'avait demandé de la louer, je ne tenais pas à perdre mon temps à enlever toutes ses affaires. Et de toute façon où est-ce que je les mettrais ? Quand j'ai grimpé la colline, j'ai entendu le prêtre dans la cabane. J'ai entendu qu'on ouvrait et refermait les tiroirs. J'ai vu le faisceau d'une lampe de poche s'infiltrer entre les rais des stores.

— Qu'avez-vous fait ?

— À votre avis ? Une femme seule ? Un hôte apparemment innocent qui se révèle un rôdeur ? Je suis rentrée chez moi et je n'ai rien fait. Le lendemain matin, j'ai fait semblant de ne pas savoir qu'il s'était rendu dans la cabane d'Avidan et – s'il a remarqué que j'avais fouillé dans son sac – il a fait semblant de rien. Il a pris le petit déjeuner que j'avais préparé, m'a demandé s'il pouvait encore m'aider à quelque chose et, comme j'ai dit non, il a repris sa randonnée, comme il disait. Les soirs qui ont suivi, j'ai surveillé la cabane. Pour autant que je sache, le prêtre n'est pas revenu.

— Et que pourrait signifier la bague qu'il a ôtée ? demanda Erika.

— Ce pourrait être l'insigne de son ordre, dit Saul. Certains groupes religieux en portent.

— Je n'ai pas trouvé de bague dans son sac à dos, remarqua la femme.

— Il la trouvait peut-être suffisamment précieuse pour la laisser dans sa poche.

— Possible. Après, au bout de quinze jours, les deux Israéliens sont arrivés. Ils m'ont demandé s'ils pouvaient jeter un coup d'œil dans la cabane d'Avidan au cas où quelque chose leur indiquerait où il était allé – vous comprenez, pour le rembourser de cette fameuse dette.

— Vous le leur avez permis ?

— Oui. J'avais idée que si je refusais ils reviendraient la nuit de toute façon. Ou même qu'ils fouilleraient tout de suite en se passant de ma permission. Je ne voulais pas d'ennuis. J'espérais que si je disais oui je serais tranquille. Et d'ailleurs, qu'est-ce que j'avais à cacher ?

— Ou qu'est-ce qu'Avidan avait à cacher ? dit Saul.

— Et voilà que vous vous pointez et vous me demandez pourquoi je suis si soupçonneuse. Qui c'était, cet Avidan ? Pourquoi est-ce que tant de gens s'intéressent à lui ?

— Je ne peux pas répondre à la place du prêtre, dit Saul. Ça m'étonne autant que vous. Mais les deux Israéliens étaient probablement des agents

de renseignements. Le Mossad. Avidan faisait partie de leur organisation. Quand l'un d'entre eux – même à la retraite – disparaît, ils veulent savoir pourquoi, surtout si cette disparition paraît liée à la disparition d'un autre ancien agent du Mossad. Le père de ma femme.

— La politique ? s'exclama la femme dans un souffle. Je ne veux pas être mêlée à la politique.

— Nous ne sommes pas certains qu'il s'agisse de politique. Ce pourrait être une vieille histoire personnelle. Honnêtement, nous n'en savons rien. En tout cas, pour nous, c'est une histoire personnelle.

— Vous êtes du Mossad ?

Erika hésita.

— Je l'étais.

— La politique.

— J'ai parlé au passé. Écoutez-moi, je vous en supplie. Nous vous en avons dit beaucoup plus que nous aurions dû. Comment faire pour que vous ayez confiance en nous ?

— Comment ? Donnez-moi un moyen d'empêcher les étrangers de venir me demander des trucs sur Avidan.

— Si vous nous aidez, nous serons peut-être en mesure de comprendre ce qu'il lui est arrivé. Alors vous serez tranquille.

La femme les dévisagea.

— Pouvons-nous voir la cabane d'Avidan ? demanda Saul.

La femme demeura immobile. Saul retint son souffle.

La femme acquiesça.

3

La cabane était située après la maison et la grange, en haut du pâturage. Derrière, une forêt dense grimpait jusqu'à des promontoires rocheux. L'air alpin était pur et doux et fleurant bon le pin.

La cabane était petite, d'un seul niveau, faite de rondins dont l'écorce s'était depuis longtemps désagrégée. Un tuyau de poêle rouillé s'échappait du toit qui avait besoin d'être refait. Saul se retourna pour observer la vue : la vallée luxuriante, un petit lac dans le lointain, les hauteurs de la ville en partie obscurcies par les pins, à un kilomètre sur sa droite.

Pourquoi Avidan avait-il élu un domicile aussi primitif et aussi à l'écart ? se demanda Saul.

— Combien de temps Avidan a-t-il vécu ici ? demanda-t-il à la femme.

— Il est arrivé l'automne dernier. En octobre.

— Il comptait passer tout l'hiver ici ?

— Il disait qu'il était écrivain. Il avait besoin de solitude et de calme pour achever un roman.

Un retraité du Mossad romancier ? Possible, se dit Saul. Tout était possible. Mais probable ? Une fois les premières bourrasques hivernales... Solitude et calme ? Avidan avait manifestement choisi la solution extrême pour les obtenir. Qu'est-ce qui l'avait poussé à choisir cet endroit ?

Ils pénétrèrent dans la cabane. Elle comprenait une chambre et une cuisine. En l'absence de cheminée, un gros poêle à bois noir servait à chauffer la cabane ainsi qu'à préparer les repas. Les pièces étaient spartiates. Les murs étaient recouverts de planches de pin. Une planche de bois sur deux tréteaux faisait office de table de cuisine. À côté, un banc. Il y avait d'austères placards, un fauteuil à bascule et un autre banc le long du mur. Il y avait aussi un lit de fortune dont le matelas était bourré de paille. Un miroir craquelé pendait au-dessus d'un bureau en piteux état, dont les tiroirs étaient doublés de journaux jaunis datant de 1975. Ils contenaient quelques vêtements. Des livres, essentiellement sur l'histoire d'Israël, remplissaient une étagère près du bureau. Ça et là sur les murs, des photographies du désert israélien et des images du centre bondé de Tel-Aviv. Dans la cuisine, Erika trouva un placard contenant des assiettes et des tasses en plastique, ainsi que des boîtes de conserve. Dans un compartiment sous l'évier, du produit à vaisselle.

Il y avait de quoi tomber fou à passer un hiver ici, se dit Saul.

Il se tourna vers la femme.

— Vous avez dit que vous avez tout laissé ici parce que vous pensiez qu'Avidan pouvait revenir. Il n'avait pas grand-chose, on dirait.

— Et s'il travaillait à un roman, remarqua Erika, il doit l'avoir emporté. Je ne vois pas de machine à écrire. Ni de manuscrit.

La silhouette de la femme se détachait contre le soleil dans l'encadrement de la porte.

— Je ne l'ai pratiquement pas vu d'octobre à février. Parfois la tempête de neige était si violente que de ma maison je ne voyais même pas la cabane. Il m'arrivait de penser que la neige allait ensevelir la cabane. Mais

quand le temps était clair, tant que je voyais de la fumée, je ne m'inquiétais pas. Et le premier de chaque mois, il se frayait un chemin dans la neige pour venir payer son loyer.

Saul se rappela que la femme avait dit que son mari l'avait laissée tomber. Le loyer mensuel d'Avidan avait certainement suffi à lui faire oublier les excentricités de son locataire.

— Quelque chose ne tournait pas rond, dit la femme. J'en étais sûre. Et quand il a disparu, j'ai décidé de ne toucher à rien pour le cas où la police rouvrirait l'enquête.

— Mais pour autant que vous puissiez le savoir, vous n'avez pas l'impression que le prêtre et les deux Israéliens aient appris quoi que ce soit en fouillant, dit Saul. Nous pourrions ouvrir tous les livres, passer tous les paquets d'aliments au tamis. Nous pourrions chercher les planches disjointes. J'ai la conviction que nous perdrons notre temps. Avidan était un professionnel.

— Le prêtre et les deux Israéliens se sont dit qu'ils pouvaient me rouler, être les plus forts, lança la femme avec colère. Ils ne m'ont jamais offert d'argent.

Saul tressaillit.

— Mais si nous vous offrons de l'argent... ?

— Ce n'est pas facile de s'occuper toute seule de la ferme.

— C'est certain, fit Erika. Nous voulons vous aider. Nos ressources sont limitées. Nous avons récemment dû quitter notre maison en Israël. Mais nous sommes prêts à apporter notre contribution.

La femme remuait la tête d'un côté puis de l'autre. Elle réfléchit puis fixa un montant. C'était beaucoup, presque la moitié de ce que Misha Pletz leur avait donné. Mais c'était insignifiant si les renseignements de cette femme étaient aussi importants que son expression le laissait entendre.

— D'accord, dit Saul. À condition que vous ne vous contentiez pas de nous montrer un vieux carnet d'adresses ou...

— Un journal, dit la femme. Ça commence en octobre de l'année dernière et ça s'arrête à sa disparition. Ça parle de cette cabane. Ça parle de lui. Il y a des photos. Elles me rendent malade.

La poitrine de Saul se serra.

Erika s'avança.

— Comment les avez-vous eues ?

— Je les ai trouvées dans leur cachette.

— Oui, mais comment ?

— Quand le prêtre a fouillé la cabane, je me suis demandé ce qu'il cherchait. Quand j'ai pensé qu'il était parti pour de bon, je suis montée et j'ai cherché à mon tour. J'ai sondé le plancher. Les murs. Le plafond. J'ai même déplacé le poêle et tâté sous les briques réfractaires.

— Et alors ?

— Je n'ai rien trouvé. Mais le prêtre n'était pas allé partout, dit la femme. Il n'a pas cherché à savoir ce que faisait Avidan de ses journées. Il ne s'est pas mis à sa place. Il y a un autre bâtiment.

Saul le savait.

— Les cabinets.

— J'ai trouvé le journal et les photos attachés sous le couvercle. Chaque jour, quand il allait et venait sur le chemin qu'il se frayait dans la neige, il devait les prendre avec lui. Peut-être même qu'il les cachait sous ses vêtements.

— Et ça vaut la somme que vous demandez ?

— Ça, ça vous concerne. La somme, je vous l'ai dite.

Erika fouilla dans une de ses poches.

— C'est de l'argent autrichien.

— Ça pourrait même être de l'argent japonais. On est en Suisse, ici. Toutes les devises sont les bienvenues.

La femme comptait les billets.

— Où est ce pour quoi nous avons payé ?

— Venez dans la maison.

4

Ils prirent place autour d'une rustique table de cuisine. Tandis que la femme préparait du café, Saul ouvrit le paquet enveloppé de plastique qu'elle leur avait donné. Il tressaillit quand il vit les photographies. Les mains d'Erika tremblaient en les saisissant.

Des camps de concentration nazis. Des soldats SS pointant des mitraillettes sur des prisonniers qu'on tirait de camions et de wagons à bestiaux. Des détenus au visage décharné qui regardaient, les yeux hagards, à travers des barbelés. D'immenses tranchées, des corps recouverts de chaux vive, des bulldozers prêts à tout recouvrir de terre. Des chambres à

gaz, des gens nus, pour la plupart des enfants, des vieillards et des femmes – si serrés les uns contre les autres qu’ils étaient morts debout. Des portes ouvertes sur des fours géants. Une quantité inimaginable de cendre et d’os.

Saul les étudia une par une, toutes étaient atroces. Et quand il eut fini, il avait appris ce qu’il savait déjà – que la possibilité de l’homme à inventer de nouvelles méthodes de sauvagerie était sans limites.

Il rassembla les photos qu’il posa à l’envers sur la table.

— La vie qu’on vient de voir ne vaut pas d’être vécue, dit-il d’une voix éteinte. Dieu sait ce qu’on va trouver dans... ajouta-t-il en posant son regard sur le journal.

— La nuit où j’ai regardé ces photos, j’ai eu beau mettre beaucoup de bûches dans le feu, impossible de me réchauffer, dit la femme. J’ai fait les cent pas toute la nuit. Je savais bien qu’il y avait eu toutes ces horreurs, mais les voir, les lire...

— Les lire ?

Erika tendit la main vers le journal, hésita, puis ôta sa main comme si c’était trop répugnant.

— Oui, le journal, dit la femme. Avidan, ses parents, sa sœur et ses deux frères habitaient Munich. En 1942, quand a commencé l’Holocauste, les SS les ont arrêtés et les ont envoyés à Dachau en camion. C’était seulement à vingt kilomètres de chez eux. C’était un camp de travail, pas un camp de la mort, encore qu’à la façon dont il le décrit je ne vois guère de différence. Avec les autres prisonniers, lui et sa famille travaillaient de force dans une usine de munitions. Ils recevaient un minimum de nourriture. Ils avaient fort peu de temps pour dormir ou se reposer. Il n’y avait pas de sanitaires. Les toilettes étaient de simples tranchées. L’eau était contaminée. Leurs baraquements fuyaient. Il y avait des rats. Pendant deux ans, Avidan et les siens ont été les esclaves d’Hitler. Et l’un après l’autre, ils sont morts. La mère d’Avidan fut la première – elle s’est évanouie dans l’usine avant de mourir d’épuisement. Un matin où le père d’Avidan n’a pu quitter le sol de son baraquement, les SS l’ont traîné dehors et l’ont abattu devant les autres prisonniers. Son corps est resté trois jours dans la zone de rassemblement avant que des prisonniers aient l’ordre de mettre son cadavre sur une charrette et de le jeter dans la fosse à l’extérieur du camp. Puis ce fut le tour de la petite sœur d’Avidan. Elle avait dix ans et mourut à la suite de quintes de toux incessantes. Son frère aîné ne marchait pas assez vite au gré d’un garde ; il eut le crâne fendu par un bâton. Son autre frère devint fou et se

taillada les veines avec un éclat de bois. Avidan, lui, décida de survivre. De façon imperceptible, il réussissait à se reposer tout en travaillant, pour conserver ses forces. Il mangeait des araignées, des mouches, des vers de terre, tout ce qu'il pouvait trouver dans le camp. Et il a réussi. En septembre 1944, il fit partie d'une équipe emmenée en camion hors du camp pour prendre de l'alcool et des vivres en ville car ce soir-là les SS faisaient la fête. Un pneu éclata. Dans la confusion, des prisonniers s'enfuirent. Les SS ont vite repris leurs esprits et en ont tué trois sur quatre. Le quatrième était Avidan. Il était tellement excité d'être libre qu'il recula les limites de ses possibilités. Il volait de la nourriture dans des caisses de réserves, il dormait dans les meules de foin. Il se déplaçait sans arrêt. Dachau est à cent kilomètres de la Suisse. Dans son journal, il ne dit pas comment il a franchi le lac Léman, mais il est arrivé en territoire neutre et a continué à avancer, pas encore certain d'avoir atteint un sanctuaire, jusqu'à ce qu'il aboutisse ici pour se reposer. Mon ex-mari et moi avons acheté cette ferme en 1978. Je n'ai pas la moindre idée de ceux qui en étaient les propriétaires pendant la guerre. En tout cas ils l'ont trouvé recroquevillé dans la grange, un soir. Ils ont compris ce qui s'était passé, ont eu pitié de lui et l'ont laissé s'installer dans la cabane. Il y est resté d'octobre 1944 à la fin de la guerre en mai 1945. Là, il est parti pour la Palestine.

La femme s'interrompt. Un silence angoissant régnait dans la pièce. Saul avait écouté avec une telle intensité qu'il lui fallut un moment avant qu'une chose qu'elle avait dite vers la fin lui rappelle quelque chose.

— Il est arrivé à la cabane en octobre 1944 ? fit Saul qui sentait la chaleur l'envahir. Mais n'avez-vous pas dit qu'il était revenu l'an dernier...

— En octobre, acheva la femme. Si j'en crois son journal je doute que l'identité des mois soit une coïncidence. Il était habité par le passé. Quelque chose a dû le pousser à revenir. Son journal est rédigé d'une telle façon qu'il semble revivre ses terreurs plus que s'en souvenir.

— Être obsédé à ce point... frémit Erika.

— Aussi obsédé que ton père l'était, dit Saul.

En présence de leur hôtesse, il ne fit aucune allusion au sous-sol de la maison de Vienne.

— Mais vous avez précisé qu'il était parti en mai 1945, à la fin de la guerre, remarqua Erika. Pourtant, cette fois, il est parti en février. Ça ne colle pas.

— À moins qu'il n'ait eu l'intention de partir en mai, répondit la femme, et que quelque chose l'ait obligé à s'en aller plus tôt, tout comme quelque chose l'a contraint à revenir ici. Sa décision a dû être soudaine.

— Ou alors quelqu'un a pris soudain la décision pour lui, dit Erika, comme je soupçonne que ça s'est passé pour mon père.

— On l'aurait enlevé ? demanda la femme.

— C'est possible, soupira Erika. Nous n'en savons pas encore assez.

Par la fenêtre ouverte, Saul entendit le ronronnement d'une voiture qui grimpait. Le bruit augmenta. Brusquement, il s'interrompit.

Ses omoplates se contractèrent. Il quitta la cuisine et, prenant soin de se tenir sur le côté de la grande fenêtre, regarda dehors. Il y avait une Renault noire devant la grille ouverte du chemin plein d'ornières qui conduisait de la route à la maison. Il vit la silhouette de trois hommes à l'intérieur.

Erika entra dans le salon.

— Que se passe-t-il ?

La femme la suivait.

Saul se tourna vers la femme.

— Vous connaissez cette voiture ?

La femme s'avança vers la fenêtre.

— Ne vous montrez pas ! avertit Saul.

La femme obéit et vint contre le côté de la fenêtre, comme Saul l'avait fait.

— Je ne l'ai jamais vue.

Les trois hommes sortirent de la voiture. Ils étaient grands, bien bâtis, et avaient environ trente-cinq ans. Tous portaient des chaussures à semelle épaisse, un pantalon noir et un parka un peu trop grand dont la fermeture Éclair était remontée jusqu'en haut.

En juin ? se dit Saul. Et par une si belle journée ? Ils ont remonté leur fermeture Éclair ?

Tout en remontant le petit chemin, les trois hommes descendirent la fermeture de leur parka.

Saul sentait Erika tout contre lui.

— Ils auraient pu venir en voiture jusqu'à la maison, dit-elle.

— Ils ont préféré bloquer la grille. Tant qu'ils n'ont pas déplacé leur voiture, on ne peut pas sortir.

Les hommes avançaient côte à côte. Si leur visage était inexpressif, leurs yeux se déplaçaient rapidement, examinant la Volkswagen, la maison,

les prés de chaque côté, les bois et la montagne au-delà. Tous avaient la main gauche levée près de la ceinture. Ils étaient à mi-chemin de la maison, maintenant, assez proches pour que Saul remarque une bague rouge luisant sur le majeur de leur main gauche.

Il se tourna rapidement vers la femme.

— Vous avez une arme ?

La femme recula, impressionnée par la vigueur de la question. Mais sa voix était calme.

— Évidemment. Nous sommes en Suisse.

Elle n'avait pas besoin d'en dire davantage. La Suisse était un pays neutre ; mais elle croyait qu'il fallait être militairement prêt. Chaque homme entre vingt et cinquante ans devait subir un entraînement militaire. Chaque famille devait posséder une arme chez soi.

— Allez la chercher. Vite ! dit Saul. Vérifiez qu'elle est chargée. Il faut qu'on parte tout de suite.

— Mais pourquoi... ?

— Tout de suite !

Les yeux écarquillés, la femme se précipita jusqu'à un placard d'où elle sortit un Sturmgewehr fabriqué en Suisse. Saul connaissait bien cette arme. La taille d'une carabine, elle était conçue pour les balles 7.62 de l'OTAN. On pouvait abaisser le trépied sous le canon et un magasin garni de caoutchouc qui contribuait à diminuer l'effet du recul.

La femme saisit deux chargeurs sur la planche au-dessus d'elle. Erika les prit, s'assura qu'ils avaient chacun leurs vingt cartouches. Elle en inséra un dans l'arme, ôta le cran de sécurité, mit l'arme en position de tir semi-automatique et l'arma pour mettre une cartouche dans la chambre. Elle fourra l'autre chargeur sous sa ceinture.

La femme était atterrée.

— Ces hommes ne vont sûrement pas...

— Nous n'avons pas le temps de discuter ! Fichez le camp d'ici !

Saul prit en hâte le journal et les photos sur la table de la cuisine et les fourra dans leur paquet de carton. Le fusil dans une main, Erika ouvrit brusquement la porte de derrière de la cuisine. Saul saisit le bras de la femme et fonça avec elle derrière Erika.

Ils coururent à travers l'herbe, franchirent la grange et montèrent jusqu'à la cabane d'Avidan.

Saul entendit un cri derrière lui. Il pressa le paquet contre sa poitrine et faillit tomber en regardant derrière lui. Deux hommes fonçaient à droite de la grange tandis que l'autre apparut à droite, pointant vers le haut.

— Là ! hurla-t-il en français.

Tous sortirent une arme de sous leur parka.

— Erika ! cria Saul.

Elle regarda en bas, vit les trois hommes qui visaient et pivota sur elle-même. Avec souplesse, elle mit un genou à terre, appuya un coude sur l'autre genou et plaça l'arme en position de tir. Avant que les trois hommes aient pu tirer, elle pressa sur la détente, puis une deuxième fois. Et encore. Son arme tirait à cinquante mètres. C'était un tireur habile, mais comme elle n'avait pas eu le temps de détendre tous ses muscles, le canon trembla. Elle effleura l'épaule d'un des hommes mais les autres balles allèrent se loger sur le mur de la grange.

L'homme blessé saisit son arme et se cacha derrière la grange. Les deux autres plongèrent dans la grange, hors de vue. Si elle ne les avait pas tués, du moins les avait-elle distracts ; elle se leva, courant derrière Saul et la femme qui avaient déjà atteint le sommet de la pente. Une balle éclata sur le mur de bois de la cabane d'Avidan et Erika se protégea derrière la bâtisse.

Saul et la femme l'attendaient, soufflant bruyamment. Erika prit le risque de se mettre à découvert pour tirer encore deux fois en bas en direction des hommes qui les poursuivaient.

Les hommes plongèrent à terre.

— Vous connaissez ces bois, dit Saul à la femme. Conduisez-nous dans la montagne.

— Mais où allons-nous ?...

— Vite. Avancez !

5

La femme se fraya un chemin entre une rangée de buissons et aboutit à un chemin étroit qui grimpait en tournant une colline boisée. Elle avançait à longues enjambées puissantes. Saul et Erika suivaient, luttant pour s'accoutumer à cette altitude inhabituelle. En haut, le chemin changeait de direction, faisant un angle vers la gauche pour redescendre entre deux rochers qui leur arrivaient à la poitrine. La forêt était si dense que le soleil

n'y pénétrait pas. Saul respirait l'odeur des pins dont les aiguilles faisaient un tapis sous ses pas, mais son attention était fixée sur le craquement des branches derrière eux et l'écho feutré de voix en colère.

La femme les mena en bas du chemin jusqu'à un petit cours d'eau. Saul le traversa, oublieux de l'eau glacée qui mouillait ses jambes, puis poursuivit sa route à travers la forêt ombragée. Il entendit les pieds d'Erika plonger derrière lui dans le courant.

La femme les conduisit en haut d'une autre colline. Cette fois, la pente était plus raide et la piste presque invisible. Saul zigzaguait entre les branches mortes, les halliers et les amas de rochers. Enfin en haut, les poumons en feu, il pivota pour observer Erika en contrebas. Il ne voyait pas les hommes mais il entendait leurs pas dans le cours d'eau.

La femme les avait menés à un plateau herbeux. Une centaine de mètres plus loin, une autre forêt dense s'étendait, semblant grimper indéfiniment. Ils y foncèrent. L'herbe collait aux chaussures de Saul. Son dos le picotait tandis qu'il imaginait les trois hommes apparaissant soudain en haut de la colline derrière eux, mais aucune balle ne lui traversa la colonne vertébrale. Il se jeta à terre derrière des buissons de l'autre côté de la clairière. Erika en fit autant, mettant son arme en position. La femme poursuivait son chemin quand elle se rendit compte que ses protecteurs ne la suivaient pas. Elle s'écroula alors, à genoux, derrière un arbre.

Contrastant avec sa terreur manifeste, Saul était presque d'humeur joyeuse. On a réussi ! se dit-il. On a traversé avant qu'ils nous voient ! Ils ne nous ont pas pris quand nous étions à découvert ! À nous, maintenant !

À ses côtés, Erika reprenait son souffle. Puis elle abaissa le trépied fixé au canon du fusil, visa, et devint aussi immobile qu'une statue.

Bientôt, se dit Saul. Bientôt. Il essuya la sueur de ses yeux et se concentra sur l'autre bord de la clairière. Les buissons s'écarteraient d'un instant à l'autre. Les hommes se montreraient.

Cinq secondes, puis dix. Quinze. Trente. Après ce qui leur parut dix minutes, Erika recula en rampant, et Saul savait parfaitement pourquoi. Quelque chose clochait. Les hommes auraient dû arriver en haut de la colline, maintenant. Ils auraient dû se montrer.

Il suivit Erika, se précipitant en direction de la femme. Quand elle ouvrit la bouche pour parler, il lui plaqua la main sur les lèvres et lui fit signe d'avancer dans la forêt. Elle réagit à son regard désespéré et courut à travers les arbres.

Il ne voyait qu'une raison pour que les hommes ne se soient pas montrés. Ils avaient approché la clairière, deviné le piège et s'étaient séparés, suivant la rangée d'arbres de chaque côté, essayant de prendre de l'avance sur leur proie. Si ça se trouvait, ils avaient déjà réussi.

Le claquement d'un coup de feu parallèlement à Saul, sur sa gauche, lui fit accélérer le pas. La balle avait déchiré les feuilles à côté de lui. Il l'avait entendue – sentie – siffler.

Ce coup voulait-il les forcer à se diriger vers un tireur en haut de cette colline ? Ou était-ce pour les faire arrêter et se mettre à couvert tandis que les trois hommes les encerclaient ?

L'instinct reprit le dessus. Il fallait bouger, se sauver. Saul comprit pourquoi Erika ne ripostait même pas. Elle n'avait pas de cible. Et même si elle en avait une, il y aurait les arbres entre elles. Il savait qu'il ne fallait pas espérer que les coups de feu attirent l'aide du village. En Suisse, l'entraînement militaire obligatoire obligeait les fermiers à faire régulièrement du tir. Dans les Alpes, on entendait aussi souvent des coups de feu que des cloches à vache. Personne n'y prêterait attention.

L'air avait fraîchi. Des nuages obscurcissaient le ciel. L'humidité constellait ses manches de chemise. Il pressait le paquet contenant les photographies et le journal contre sa poitrine, soulagé qu'il fût entouré de plastique. La pluie augmenta. Il était trempé et tremblait. Les nuages noirs qui défilaient au-dessus des montagnes lui firent comprendre combien le temps était devenu dangereux. Cette course à une altitude inhabituelle pouvait les conduire au délire par manque d'oxygène. À cela s'ajoutait la pluie froide qui redoublait. Bref, c'étaient les conditions parfaites pour une hypothermie : les forces et la chaleur du corps disparaissaient brutalement, et la mort s'ensuivait.

Trois heures, se dit Saul. C'est le temps maximum qu'il faut pour mourir d'hypothermie. C'est le temps dont nous disposons maintenant. Sa seule consolation était d'imaginer que ses poursuivants avaient la même inquiétude.

Tremblant de froid, il arriva en haut de la colline. Mais ce ne fut que pour être confronté à une autre pente boisée obscurcie par des nuages noirs et une pluie de plus en plus drue.

Mue par la peur, la femme fonça droit devant elle. Saul avait du mal à la suivre. Elle les conduisit dans un dédale d'obstacles. Plus hauts. Plus raides. Nous devons bien être à 2 500 mètres, maintenant, songea Saul. L'air était

si ténu qu'il perdait l'équilibre. Il avait beau respirer rapidement et profondément, ses poumons n'avaient pas leur compte. Ses pensées commencèrent à tourbillonner. Ses mouvements devinrent automatiques, combat de ses réflexes. Par deux fois il tomba et Erika le releva. Puis ce fut le tour d'Erika de tomber, et Saul la releva. Ses tempes battaient. Mais la femme, agile comme une chèvre des montagnes, grimpait toujours plus haut.

Il ne savait pas trop quand les arbres étaient devenus moins denses, ni quand le sol recouvert d'aiguilles de pin avait fait place à davantage de rochers et de terrain à découvert, mais ses pensées s'éclaircirent soudain suffisamment pour comprendre qu'ils avaient franchi la ligne d'arbres et qu'au-devant d'eux il n'y avait que des sommets de granit recouverts de neige.

Nous sommes piégés, se dit-il. Nous ne pouvons pas aller beaucoup plus haut. Nous allons nous évanouir.

Nous allons périr de froid. La pluie, qui l'avait glacé jusqu'aux os, s'était transformée en neige. Au-dessus de la ligne des arbres, un blizzard n'était pas inaccoutumé en juin ; les montagnards expérimentés tenaient compte de ce danger et prenaient des pull-overs de laine dans leur sac à dos. Mais Saul ne savait pas qu'il allait se retrouver là ; il portait des vêtements d'été. Tout en bas, dans ce village protégé, cette tempête lointaine aurait semblé pittoresque, mais ici, elle pouvait vous coûter la vie. Déjà, il avait de la neige plein les cheveux. Ses épaules étaient toutes blanches et il ne sentait plus ses mains.

Nous allons mourir ici, se dit-il. Nous sommes allés si loin que même si nous faisons demi-tour nous n'arriverions pas jusqu'à la ferme. Nous serions morts avant. Et de toute façon nos poursuivants nous dresseraient une embuscade en route.

La neige dissimulait les pentes de granit gris au-dessus d'eux. Mais en dépit du vent glacé, la femme ne lâchait pas, grimpant toujours plus haut. Elle est folle, se dit Saul. Elle a tellement peur de ces hommes qu'elle crapahutera jusqu'à tomber dans les pommes et dans l'intervalle, les hommes se seront rendu compte du danger qui nous guettait. Ils vont rester en arrière. Sous la ligne d'arbres, se mettre à l'abri d'une pente et nous traquer une fois la tempête finie. Ils nous trouveront gelés là où nous sommes tombés et nous abandonneront sur place. En juillet, quand la neige

fondra, les grimpeurs nous trouveront et diront qu'il y a encore eu un accident en montagne.

Cette pensée rendit Saul furieux au point de continuer à suivre la femme. De temps à autre, les flocons s'espaciaient et il put voir les trois hommes atteindre un autre plateau, complètement dénudé. La femme avançait toujours.

Mais pas en direction de la prochaine pente, plus raide encore. En direction d'une porte de bois dans le mur de granit.

La porte avait été placée là précisément pour des situations comme celle-ci – précaution suisse tout à fait classique contre les tempêtes soudaines. La neige était telle qu'il ne distinguait plus la porte, et encore moins les montagnes de granit au-delà. Il n'y avait pas le choix. Erika et lui n'avaient qu'à suivre.

Quand la femme ouvrit la porte, révélant une sorte de grotte sombre, il hésita.

— Cette porte fait cinq centimètres d'épaisseur ! insista la femme. Les balles ne peuvent pas la traverser ! Ces types vont mourir s'ils essaient de nous attendre dehors !

Saul comprit son raisonnement. Après des années dans ces montagnes, elle finissait par penser à cette grotte comme à un refuge. Mais ses années d'entraînement à lui faisaient qu'il se rebellait contre le fait de s'enfermer. Un refuge c'était aussi un piège. Et si la tempête se calmait ? Et si les hommes décidaient de ne pas s'attarder derrière la ligne d'arbres mais de suivre leurs traces dans la neige et d'assiéger la grotte ? Et si les hommes avaient d'autres choses que leurs pistolets sous leurs parkas légèrement trop grands ?

Des explosifs, par exemple.

Non ! Il devait combattre l'ennemi à découvert, libre de manœuvrer. Mais il ne pouvait laisser Erika incapable de se défendre. Tenté de prendre l'arme qu'elle portait, il s'obligea à ne pas tendre le bras.

— Je reviens. Si tu ne reconnais pas ma voix, tire sur quiconque tente d'ouvrir cette porte.

La neige collait au visage d'Erika. Elle était livide tant il faisait froid. Elle serra son bras.

— Je t'aime.

La neige tombait, plus dense.

— Je t'aime, répondit-il.

Et sachant qu'elle comprendrait, il la conduisit jusqu'à la grotte. Elle acquiesça, entrant après la femme. L'obscurité l'entoura. La porte claqua derrière elle dans un bruit presque inaudible à cause du vent.

6

Il vira sur la pente en contrebas. Tournant le dos aux tourbillons, il y voyait mieux. Les rochers auparavant invisibles se dressaient maintenant dans la tempête. Dans la descente, il avait un léger avantage sur ses poursuivants. Ils seraient aveuglés par la neige comme ça lui était arrivé à la montée. Peut-être cela compenserait-il le fait qu'il n'avait pas d'arme. Mais ils étaient trois contre lui. D'un autre côté, il y avait ce froid paralysant.

Il n'osait pas analyser la situation – il fallait agir. La neige redoublait de violence. Elle avait recouvert le sol au point qu'il était incapable de dire où il pouvait poser ses pieds en toute sécurité. Il savait que se tordre la cheville serait catastrophique, mais il n'avait pas le temps de s'en préoccuper. Il devait continuer à dévaler la pente pour se mettre à couvert avant l'arrivée de ses poursuivants.

Il prit soin de rester à l'écart du chemin que la femme, Erika et lui s'étaient tracé dans la neige.

La neige l'avait recouvert mais on voyait encore suffisamment de traces pour guider les poursuivants. Évidemment, les hommes ne resteraient pas groupés. En bas, dans la forêt, il y avait eu des coups de feu à droite et à gauche, tandis que les hommes se déployaient pour tenter d'encercler leur proie. Des obstacles les obligeraient peut-être à se regrouper, mais ils resteraient séparés chaque fois que ce serait possible. Saul devrait rester à bonne distance des traces qu'il avait faites en montant. Son plan consistait à descendre suffisamment loin de ses chasseurs, d'arriver en dessous d'eux, et de les attaquer par-derrière, un par un.

S'il parvenait à contrôler ses tremblements. Sa chemise et son pantalon étaient de glace et le vent insoutenable. Ses mains étaient roides et il ne sentait plus le bout de ses doigts. Il dérapa sur une pierre plate recouverte de neige et dégringola, se cognant les bras, les jambes et le dos sur les rochers. Il atterrit contre un pin en bas de la colline. Inclinaison sur lui, les branches le protégeaient de la neige. Allongé sur le dos, épuisé, il tentait de reprendre

son souffle. Sa vision devint floue. Dans un ultime effort, il s'obligea à ajuster sa vision et à se secouer. Il s'assit avec difficulté, prêt à se lever...

Et s'interrompit quand il vit bouger, une silhouette sombre grimper près des arbres épars.

La silhouette – un homme dont on voyait maintenant bien le parka et le pantalon – s'arrêtait souvent, pointant son arme d'un côté et de l'autre devant lui, puis regardant à droite, vers ce qui devait être un autre membre de son équipe, encore que Saul fût incapable de le distinguer. Le métal de l'arme devait lui faire mal à la main, se dit Saul. Ses doigts n'obéiraient pas s'il essayait de tirer.

Mais, gémissant intérieurement, Saul se ravisa. Les flocons s'espacèrent brièvement, le temps que Saul remarque que l'homme portait des gants. Il se rappela la description que la femme avait faite du prêtre. Le majeur de sa main gauche avait une trace blanche comme si on venait d'ôter une bague. Saul commença à se demander si cette bague pouvait être la même que celle qu'il avait repérée sur les trois hommes quand ils arrivaient vers la ferme.

Il se rappelait aussi autre chose que la femme avait dit : le prêtre prenait un soin tout à fait inhabituel de ses mains et portait des gants chaque fois que possible. Exactement comme ces hommes avaient pris soin, même en été, de porter des gants dans leurs parkas. Ces hommes étaient-ils associés au prêtre ? Étaient-ils eux aussi des prêtres, comme le soupçonnait fort la femme ?

Des prêtres armés ? Qui le traquaient en véritables professionnels ? Qui n'hésiteraient manifestement pas à tuer ? Cela paraissait impossible ! La femme avait dû se tromper ! Qu'est-ce que des prêtres auraient à voir avec la disparition du père d'Erika et celle d'Avidan ? La religion et la violence ? Elles étaient incompatibles.

Le vent changea de direction, lui piquant les yeux. Il trembla, enviant les vestes et les gants de ses poursuivants. Depuis sa chute, il avait mal partout. Il avait l'impression d'être transformé en glaçon. Pas le temps. Ne réfléchis pas ! Fonce !

Son poursuivant s'approchait. Saul se retrancha derrière l'arbre. Appuyé contre le sol, il vit les chaussures et le pantalon passer tout près. Il imagina l'homme observer à droite et à gauche, puis en haut de la colline.

Mais les chaussures s'arrêtèrent. Elles se tournèrent comme si l'homme observait cet arbre. Saul serra les dents de terreur, sûr que l'homme allait le voir entre les branches et tirer.

Pourtant les chaussures reprirent leur chemin vers le haut. Saul rampa derrière lui. Les tourbillons de neige redoublaient d'intensité, si bien que l'homme devint une ombre chinoise.

Maintenant ! Saul s'accroupit et plongea. La force de l'attaque précipita l'homme sur la pente rocheuse. Saul atterrit avec un genou sur sa colonne vertébrale, le saisit à la tête et tira aussi fort qu'il le put. La colonne vertébrale de l'assaillant claqua juste avant que son larynx cède. Malgré le vent, Saul entendit les deux horribles craquements. L'homme trembla, siffla entre ses dents et s'immobilisa soudain.

Tendant désespérément de ne pas se faire repérer, Saul tira le corps sous les branches de pin. Il lui arracha ses gants de cuir. Ses propres doigts – enflés et gourds – ne semblaient plus lui appartenir. Passer les gants fut encore plus difficile. Il dut mettre ses mains sous ses aisselles pour les réchauffer et leur redonner un peu de souplesse. Mais ses aisselles aussi étaient glacées à faire mal et il sut qu'il était proche du point dangereux. Si la température de son corps baissait encore, il perdrait conscience.

Un instant de confusion, il se prit à rêver du désert israélien. Il se délectait d'un imaginaire soleil brillant de tous ses feux. Mais il eut à nouveau brusquement conscience du terrible blizzard et des pentes blanches de neige. Horrifié par les symptômes du mal des montagnes et de l'hypothermie, il s'obligea à dépouiller le cadavre de son parka et il l'enfila. Ça ne changeait pas grand-chose, mais c'était du luxe à côté de sa chemise.

Il fonça, longeant les branches de pin, jeta un regard à droite où les deux autres hommes devaient grimper, et arriva à l'endroit où il avait attaqué. Il tâta la neige et saisit le pistolet que sa victime avait lâché. Son index refusait de se loger dans l'arme. Il frappa ses mains l'une contre l'autre mais en vain. Il n'avait plus la moindre sensation dans les mains.

Il mit le pistolet sous sa ceinture et redescendit la colline, s'arrêtant à une rangée d'arbres serrés. Ainsi dissimulé, il avança vers la droite, en direction des deux autres hommes, essayant d'arriver derrière eux. Ils ne tarderaient pas à remarquer qu'ils n'avaient plus leur flanc gauche. Ils chercheraient. Affaibli comme il l'était, sans l'avantage de la surprise, il avait peu de chances de les maîtriser tous les deux. Il devait les prendre un par un avant qu'ils aient compris qu'ils étaient poursuivis.

La neige redoublait. Après ce qu'il évalua à une cinquantaine de mètres, il tomba sur des empreintes fraîches. Elles allaient vers le haut. Il les suivit, quittant les arbres, maintenant à découvert. Au-dessus, en pleine

bourrasque, il aperçut le dos d'une silhouette. Rassemblant ses forces, il fonça. Ses gants avaient maintenant réchauffé quelque peu ses mains et il était capable de tenir le pistolet, même s'il ne pouvait pas encore tirer. Il frappa violemment l'homme en plein visage avec le canon. Le bout s'enfonça profondément dans un os. Du sang chaud jaillit. La silhouette gémit. Saul frappa encore, avec une vigueur redoublée. La silhouette trébucha en tremblant. Saul frappa encore. Et encore ! Il ne pouvait pas s'arrêter. Il frappa, réduisant les os en bouillie, jusqu'à ce que l'homme ne bouge plus, le visage couleur pourpre.

Saul pivota sur sa droite, essayant de repérer le troisième homme. Il courut sur la pente, cherchant désespérément un pantalon sombre et un parka. Mais au bout de cinquante mètres, il n'avait toujours pas repéré sa proie.

Était-il déjà en haut ? Suis-je passé sous lui ?

Saul regarda en direction de la crête, mais la tempête l'empêchait de la distinguer. S'il est au-dessus de moi, j'ai dû passer ses traces. Non, il doit être plus loin le long de cette colline !

Mais vingt mètres plus loin, n'ayant toujours repéré ni homme ni empreintes, il s'arrêta brusquement. Un terrible pressentiment l'emplit de panique.

Ils ne se seraient pas tenus autant à l'écart. J'ai commis une erreur. Le premier homme que j'ai tué – il n'était pas à gauche ! Il était au milieu ! Quelque part derrière moi, en contrebas, le troisième homme, qui est en fait à gauche, doit avoir remarqué qu'il était seul ! Il va trouver les marques dans la neige à l'endroit où j'ai tué son partenaire ! Il va trouver le corps ! Il va me courir après !

Saul virevolta pour regarder derrière lui, atterré des traces inévitables qu'il avait laissées dans la neige. Le troisième homme n'avait qu'à suivre ses empreintes pour... ! Une arme claqua, une balle rasa la manche de Saul. Il plongea dans la neige et roula en bas de la colline, sans s'occuper de l'impact des rochers. L'arme claqua à nouveau. La balle fit voler de la neige. Saul arriva en bas de la colline et se dressa sur ses pieds, entendant un troisième coup de feu. Il ne pouvait pas s'arrêter, il ne pouvait pas laisser l'homme le coincer. Avec ses mains gelées, il serait incapable de riposter. L'homme n'aurait qu'à progresser en rond jusqu'à pouvoir tirer sur Saul à bonne distance.

Saul poursuivit sa route. Il était tellement épuisé à cause de l'altitude qu'il avait envie de vomir. Les arbres étaient moins clairsemés. Il se rua sur une autre colline. L'homme ne suivrait pas les traces de Saul mais resterait de côté pour éviter un piège. Comptant sur cette tactique, Saul tourna pour s'éloigner de l'homme, avançant difficilement dans un trou rempli de rochers. Il remarqua une branche morte qui sortait d'un tas de neige et la libéra avec force. Il remonta la colline en courant, dans la direction d'où il venait, espérant pouvoir se dissimuler derrière une rangée de buissons. Une fois au sommet, il rebroussa chemin vers l'homme. Son intention était de dessiner un grand cercle, d'arriver derrière l'homme, de retrouver ses traces et de l'attaquer. Un moment plus tard, il croisa ses propres empreintes et pénétra en territoire ennemi. L'après-midi cédait la place au crépuscule. On voyait mal à dix mètres. Il avança d'arbre en arbre et tomba enfin sur les traces du troisième homme.

Il réfléchit à ce qu'il devait faire. L'homme avait sûrement trouvé la trace de Saul, il avait vu où Saul s'était arrêté de descendre et avait fait demi-tour. L'homme comprendrait que Saul avait certainement l'intention de décrire un cercle derrière lui. Il reviendrait donc par là pour l'intercepter.

Serrant la branche cassée qu'il avait ramassée, Saul examina les empreintes descendantes du poursuivant. Il remarqua un amas de rochers auprès duquel l'homme était passé et s'approcha, restant dans les traces de l'ennemi. Une fois aux rochers, il sauta aussi loin qu'il le put, espérant que les nouvelles traces seraient suffisamment éloignées de celles qu'il venait de quitter pour que son poursuivant ne les aperçoive pas à temps pour comprendre que Saul se cachait derrière les rochers.

Dissimulé dans une fente, il imagina la séquence telle qu'il la souhaitait. Revenant par là, son poursuivant ne ferait pas attention à ses propres traces et se concentrerait sur celles de Saul. Quand il serait au niveau de ces rochers, il verrait l'endroit où celles de Saul se croisaient avec les siennes, plus haut. Distrayant pour un bref instant, l'homme ne serait pas prêt à une attaque immédiate.

C'est ce qu'espérait Saul. Il y avait beaucoup de variables qu'il ne pouvait contrôler. Et si l'homme ne suivait pas exactement ses traces mais se déplaçait, à côté, passant à gauche des rochers et non à droite ? Saul avait déjà suffisamment de mal à se concentrer dans une direction, alors deux... Ou si, par exemple, l'homme suivait les traces de Saul où il avait fait demi-

tour en haut de la colline. Dans ce cas, l'homme approcherait des rochers par-devant au lieu de par-dérrière et Saul serait complètement à découvert.

J'aurais dû continuer à courir, se dit Saul.

Mais pour aller où ? La ferme est trop loin. Et je me serais égaré dans la tempête. Et Erika et la femme ? Je ne peux pas les abandonner.

Mais ça n'aurait pas été les abandonner. Elles sont à l'abri avec une arme. Tout ce que j'ai, c'est un pistolet avec lequel je ne peux même pas tirer tant j'ai froid aux mains.

Et une branche.

L'arme semblait ridicule, maintenant. Il fut pris de frissons et eut peur de mourir de froid avant que son assaillant cherche dans sa direction. Il se sentait très faible, sa tête tournait et il était pris de nausées.

Je ne peux pas croire que j'aie fait ça.

Il lui vint soudain à l'esprit que l'homme pouvait être dans le même état que lui. Son jugement doit être obscurci, exactement comme le mien. Nous pourrions bien être à égalité.

Des secondes passèrent, pleines de tension, puis des minutes. La neige s'amoncelait autour de lui. Sur lui. Ses articulations lui paraissaient immobilisées. Maintenant, il n'était pas sûr de pouvoir bouger, même si son poursuivant tombait dans le piège.

La forêt était de plus en plus noire. Bientôt, il serait complètement désorienté, incapable de lutter contre son adversaire ou de pouvoir retourner à la grotte. Mais il n'aurait pas à se trouver aux prises avec ces deux problèmes. S'il demeurerait encore ainsi immobile, avec ce froid de gueux, il serait mort avant la nuit.

La neige avait à moitié recouvert les traces de son ennemi. Si l'homme ne pouvait pas les distinguer, il y avait peu de chances pour qu'il approche de ces rochers. Il s'était déjà écoulé tant de temps que Saul soupçonnait l'homme d'avoir choisi un autre chemin. Ou peut-être ne supportait-il plus le froid et avait-il rebroussé chemin vers la ferme.

Il faut que je bouge, que mes muscles travaillent, il faut que mon sang circule !

Il était à bout de patience. S'extirpant des rochers, il tourna à droite...

Et se trouva face à face avec son poursuivant. L'homme arrivait juste au niveau des rochers et observait le haut de la colline. Le choc les paralysa ; le froid ralentissait leurs réflexes. Saul attaqua avec la branche tandis que l'homme pivotait, arme au poing. La branche avait un bout pointu de dix

centimètres de long qui alla se ficher dans l'œil droit de l'assaillant. Du liquide jaillit, puis du sang. L'homme hurla, son cri déchirant exprimant haine et horreur. Saul avait attaqué avec tant de force que le bout de bois avait traversé l'orbite et atteint le cerveau. Le cri de l'homme, qui n'était plus qu'un réflexe moteur, persista, puis s'interrompit. Sa bouche restait ouverte. Il lâcha le pistolet et saisit la branche. Dans une succession de gestes rapides, il se dressa sur la pointe des pieds, ses bras retombèrent, il regarda Saul avec l'œil qui lui restait, et s'écroula.

La branche sortait de son visage, sur le côté, de façon atroce. L'horreur, la peur, l'épuisement, le froid, l'altitude. Tout cela eut raison de Saul. Il vomit. Il comprenait mal que le contenu de son estomac pût dégager autant de chaleur. Il recula jusqu'aux rochers où il s'était caché. Une fois au milieu, il se plia encore en deux, vomit à nouveau puis tomba à genoux. Il sentait le sol vaciller sous lui.

Je vais mourir, se dit-il. J'ai gagné, mais je vais mourir.

Le dégoût devant ce qu'il venait d'accomplir se mua brusquement en colère : contre lui, les circonstances, le temps, sa faiblesse ! Il releva la tête et cria sa rébellion.

Non ! Si je dois mourir, ce ne sera pas d'avoir abandonné !

Il se dressa péniblement sur ses pieds, s'éloigna des rochers et commença à grimper la colline. Une vision d'Erika tourbillonnait devant lui. Puis de son fils. Il voulait vivre, désespérément. Mais pas pour lui-même.

Pour sa famille.

Ses épaules étaient comme un bloc de bois et ses jambes raides comme des piquets, mais il poursuivait son chemin jusqu'en haut, trébuchant, entamant une autre pente. Il perdait l'équilibre, tombait, se relevait tant bien que mal, retombait...

Et avançait.

Plus haut.

Plus loin.

Sa conscience était embrumée mais il sentit que le vent le mordait plus fort et comprit qu'il avait quitté l'abri de la ligne d'arbres et marchait maintenant sur la pente rocheuse qui menait au plateau à découvert.

Mais le plateau semblait ne jamais vouloir finir. Plus il avançait, plus il semblait rester de chemin à parcourir. De ses mains et de ses pieds, il luttait

contre le roc, essayant en vain de le franchir. Quand il s'aperçut que c'était un mur.

Le mur à l'extrémité du plateau.

La porte. Si sa mémoire ne lui jouait pas de mauvais tour, la porte devait être contre ce mur. Mais par où ? À droite ou à gauche ? Sa survie dépendait d'une décision immédiate. Complètement désorienté, il choisit la gauche.

Et il faillit dépasser la porte avant de comprendre ce que c'était. L'excitation l'emportait sur l'épuisement. Complètement abruti, il frappa contre la porte, grattant avec ses ongles.

— Erika, c'est Saul. Pour l'amour du ciel, Erika.

La neige faisait un manteau blanc. Elle le recouvrait. Il s'écroula, trébuchant en avant tandis que la porte s'ouvrait brusquement.

Il atterrit brutalement sur le sol de pierre.

Et il entendit Erika crier.

7

Sa première impression fut que le visage horrifié d'Erika vacillant au-dessus de lui n'était qu'une autre vision de son visage qui, tel un phare, l'avait attiré hors de la tempête. Mais une faible part de lui-même, encore consciente, lui fait comprendre qu'il avait atteint la grotte et qu'on l'avait laissé entrer.

Sa deuxième impression fut celle d'une lumière qui sifflait dans le lointain. Une lanterne au naphta. Son rougeoiement quasi miraculeux dévoilait des étagères de boîtes de conserve et de bouteilles d'eau, une boîte de plastique blanc avec une croix rouge dessinée dessus, des manteaux, des chemises, des pantalons, un émetteur-récepteur.

La troisième impression, et la plus importante, fut celle de chaleur. Ça lui faisait mal. Il remua en grognant tandis qu'Erika le tirait vers la lanterne. Il comprit qu'à côté de la lampe il y avait un poêle au kérosène, qu'un conduit dans le plafond ventilait les gaz du poêle. Il se ratatinait sous les picotements que provoquait la chaleur sur son corps.

L'étreinte d'Erika était insupportable. Il essaya de protester mais n'avait aucune force.

La Suisse referma violemment la porte de la grotte, laissant dehors le vent et la neige. Elle courut toucher le front de Saul.

— Sa température est descendue trop bas. Son corps ne peut pas se réchauffer.

Saul comprit. Le centre de chaleur de son corps était comme un fourneau. Si le fourneau cessait de fonctionner, la chaleur extérieure n'était d'aucun secours. La chaleur devait venir de l'intérieur. Il fallait faire refunctionaliser le fourneau.

— Il va mourir si...

— Des couvertures, suggéra Erika.

— Ça ne suffira pas.

— On va faire du chocolat chaud.

La femme hocha la tête.

— Ça ne suffira pas non plus. Et d'ailleurs il n'a pas assez de forces pour l'avaler.

— Mais alors quoi ? Comment puis-je sauver mon mari ?

— La chaleur de votre corps.

— Quoi ? Je ne comprends pas !

— Utilisez la chaleur de votre corps ! Sauvez-le !

Erika comprit enfin. Elle arracha les vêtements trempés de Saul. Il trembla, serrant ses bras sur sa poitrine. Elle s'empara d'un sac de couchage sur une étagère, le déroula près de lui, et ouvrit la fermeture Éclair. Elle l'allongea dessus puis le referma.

Le sac de couchage était doux et épais.

Mais froid.

— Si froid, murmura-t-il.

Sous le vacillement de la lampe, il vit Erika ôter ses vêtements. Elle jeta tout – veste, chemisier, pantalon, chaussures, chaussettes, soutien-gorge, petite culotte – dans un coin et se précipita avec lui dans le duvet.

Elle se serra contre lui, l'entoura de ses bras et pressa contre lui sa poitrine, son ventre et ses cuisses. Le sac de couchage était un peu petit pour eux deux. Son étreinte lui faisait mal, mais il sentait la plume du duvet conserver la chaleur d'Erika. La chaleur qui émanait d'Erika l'enveloppait. Elle mit un genou entre ses jambes, sa cuisse entre les siennes. Elle embrassa ses joues, son cou, ses épaules. Elle soufflait profondément, régulièrement, contre sa poitrine, faisant tout pour l'étouffer de chaleur.

C'était l'étreinte la plus intime qu'il eût jamais connue. Ce désir fou d'envelopper sa peau de la sienne, de lui donner sa chaleur, de mêler son corps au sien, était une union plus complète que tout ce qu'il avait pu

imaginer. Leurs corps devenaient l'organe le plus sensible, faisant tout un chacun de leurs sens. Saul n'avait pas idée du temps qu'elle se serra contre lui, peau contre peau, âme contre âme, mais il sentait la chaleur s'infiltrer progressivement en lui, atteignant bientôt le centre de son corps. Quand les nerfs de sa colonne vertébrale frémirent de chaleur, il sut qu'il avait reconquis le pouvoir de créer sa propre chaleur.

Il respirait plus aisément. Sa poitrine s'ouvrait. Il cessa de trembler, sourit à Erika, caressa son beau visage, le vit se troubler puis sombra dans l'inconscience.

8

Quand il s'éveilla, il était toujours dans le duvet, mais il était habillé de vêtements parfaitement secs. Il se sentait faible et en même temps merveilleusement reposé. Il étendit ses jambes à l'intérieur du sac douillet, sortit ses mains, frotta ses yeux, et vit Erika et la femme qui le dévisageaient, appuyées contre le mur de la grotte. Erika aussi était habillée.

— Combien de temps ai-je... ?

— Il est dix heures du matin, dit-elle. Tout le monde debout !

Elle ouvrit la porte de la grotte.

Il leva la main sur ses yeux et se détourna. Dehors, le soleil était brûlant.

— Mais on se croirait en plein désert avec un soleil pareil !

— Tu ne peux pas dormir la vie entière.

Il grogna. L'eau suintait devant la porte de la grotte. Le soleil, qui se reflétait dans la neige, était aveuglant. Il tira un coin du sac de couchage sur son visage.

— Si tu insistes, dit-elle.

Quand il regarda par un coin du duvet, il vit que les yeux d'Erika étaient rieurs. Elle referma presque la porte. Un rai de lumière pénétra dans la grotte, venant s'ajouter à la lumière de la lanterne.

— Il n'y a pas de doute, tu sais endormir un homme, dit-il.

— Tout le plaisir était pour moi.

Saul frémit, d'émotion, cette fois.

— Je t'aime.

La Suisseuse avait plutôt l'air embarrassée devant tant d'intimité. Elle toussota.

— Avez-vous faim ? Nous avons fait du potage lyophilisé.

— Je meurs de faim.

Il était assez fort pour porter le liquide à ses lèvres.

— Que s'est-il passé ? demanda finalement Erika.

— Je les ai tués.

La femme pâlit. Erika hocha simplement la tête.

Il omit les détails.

— Bon, ce n'est pas le travail qui manque.

Il sortit du sac de couchage, éprouva une douleur dans le dos, et attendit de retrouver l'équilibre.

Erika ramassa les vêtements mouillés de Saul et lui remit le paquet contenant les photographies et le journal d'Avidan. Elle prit le fusil. Après s'être assurés que le chauffage, la lanterne et le poêle étaient éteints, ils sortirent.

La femme referma la porte.

— Il faudra que je remplace ce que nous avons utilisé.

— Nous paierons, dit Saul.

— Non. Vous m'avez suffisamment bien payée. Et pas seulement avec de l'argent. Vous m'avez sauvé la vie.

— Mais nous n'aurions pas eu à vous la sauver si nous n'étions pas venus chez vous. C'est encore nous qui vous sommes redevables.

Ils pataugeaient dans les paquets de neige fondante. Le soleil leur faisait mal aux yeux. Saul sentit avec détresse qu'ils approchaient du premier homme qu'il avait été obligé de tuer.

Je ne veux pas faire ça, pensa-t-il.

Il le fallait pourtant.

— Vous feriez mieux d'attendre ici.

Il continua sa descente vers un pin tandis qu'Erika restait en arrière pour détourner l'attention de la femme. Il arriva aux branches inclinées et se pencha à contrecœur pour étudier l'homme dont il avait brisé la colonne vertébrale. Retenant son souffle, il ôta avec difficulté la bague au majeur de la main gauche raidie.

C'était un anneau d'or avec un gros et superbe rubis. Sur la pierre, un insigne dessinait une épée et une croix superposées.

Il fouilla le cadavre à fond, ne trouvant qu'un passeport et un portefeuille. Le passeport était français, au nom de Jean Lapierre, un nom tellement banal qu'il s'agissait certainement d'un nom d'emprunt. Il vérifia les pages, trouvant des tampons pour l'Autriche et la Suisse. Le même chemin que nous, se dit Saul. Seraient-ce les hommes qui m'ont attaqué dans le parc de Vienne ?

Il examina le contenu du portefeuille, trouvant l'équivalent de mille dollars américains en diverses monnaies européennes. Deux cartes de crédit et un permis de conduire français comportaient la même signature que le passeport. L'adresse était à Paris. La photographie d'une jolie femme et d'une fillette aux yeux pétillants contribuait à donner la touche finale à ce que Saul pensait être un jeu de faux papiers.

Il lui fallut quarante minutes pour trouver les autres corps, ôter les bagues et examiner portefeuilles et passeports. Noms neutres. Une adresse à Marseille. Une à Lyon. Photos de famille. Les papiers paraissaient parfaitement en ordre, comme pour les premiers, et étaient manifestement faux.

Il revint vers Erika et la femme qui étaient assises sur un rocher séché par le soleil.

— La question est de savoir si nous cachons les corps ou si nous les laissons comme ça.

La femme réagit avec inquiétude.

— Les cacher ? Mais pourquoi ?...

— Pour vous, répondit Saul. Pour que vous ne soyez pas impliquée. Par beau temps, à combien sommes-nous de votre ferme ? Une heure ? La grotte où nous étions suggère que les promeneurs aiment monter par ce chemin. Ils vont trouver les corps. Les autorités vous poseront des questions. Pourriez-vous les convaincre que vous ne savez rien de ce qui s'est passé ici ?

— S'il le faut... je suis capable de tout.

— Vous l'avez prouvé. Mais pensez à ce que j'ai dit. Réfléchissez bien avant qu'on abandonne les corps.

La femme tremblait.

— Il y a un ravin au-dessus de nous. Les promeneurs l'évitent. La plupart du temps, il est rempli de neige. Cachez-les.

— Ne nous aidez pas, ça ira.

La femme n'esquissa pas la moindre protestation. Elle fixa la vallée des yeux.

Saul jeta un regard à Erika qui se leva. Après une heure et demie et trois voyages pénibles jusqu'au ravin, ils revinrent à la femme.

— C'est fait, dit Saul d'une voix éteinte.

La femme n'avait pas bougé. Elle continuait de fixer la vallée. Comme si elle sortait d'une transe, elle les regarda soudain.

— Mon mari et moi venions souvent ici. C'est mon endroit préféré.

Ils redescendirent dans la vallée.

9

Dans la ferme baignée de soleil, les vaches meuglaient de douleur. Elles avaient besoin d'être traites. La femme courut jusqu'à elles. Saul eut l'impression que sa hâte n'était due qu'en partie au souci qu'elle se faisait pour ses bêtes. Nous sommes des parias, se dit-il. Il contempla les montagnes qu'ils venaient de descendre. Les pics recouverts de neige faisaient comme d'immenses pierres tombales de granit. Il se dirigea vers Erika jusqu'à la Volkswagen qui les avait conduits ici.

Il lui montra une clef de contact qu'il avait prise sur un des cadavres.

— Suis-moi. Nous allons prendre leur Renault. Nous allons à Zurich. C'est assez loin pour que personne n'ait l'idée de faire le lien entre les corps – si on les retrouve – et la voiture. Donne-moi quand même deux minutes. Je suppose que c'est une voiture de location, mais je n'ai pas encore trouvé le reçu de l'agence. Il est probablement dans la boîte à gants. Je veux vérifier le coffre, puis copier le numéro d'immatriculation et le numéro de série sur le moteur. Je ne sais pas combien de tampons ils ont utilisés, mais quelqu'un a dû payer pour se servir de cette voiture et je veux trouver qui.

— Mais nous n'avons plus accès au réseau pour cette sorte de renseignement. Tu as promis.

— De me débrouiller seul. Exact. Mais je crois avoir trouvé le moyen d'obliger l'Agence à coopérer, de leur faire admettre que je leur ai rendu service. Du même coup, ils m'aideront.

— Je ne vois pas comment.

— Voici comment, dit Saul en sortant un des trois anneaux de sa poche. Je ne voulais pas te les montrer devant la femme. Ça n'aurait fait que l'inquiéter.

Erika examina la bague.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil. Un anneau d'or. Un rubis parfait avec une épée et une croix. On dirait un dessin médiéval, tu ne trouves pas ?

— Mais la surface est lisse. C'est de fabrication récente.

— L'épée et la croix.

— La religion et la violence. Les trois hommes portaient la même. C'est manifestement un symbole pour un groupe. Un signe de reconnaissance pour qui est au courant. C'est probablement l'anneau que le marcheur a ôté avant d'arriver à la ferme.

Saul tira sur le rubis scintillant. Dans un petit clic, le rubis se releva, sur un pivot dissimulé, révélant une petite cache.

Dans la cache, Erika vit une capsule. Elle était jaune. Elle la porta à ses narines.

— Cyanure.

— Ou quelque chose d'encore plus rapide, fit Saul en refermant le rubis sur le poison. À mon avis, si ces hommes avaient survécu ils auraient avalé le poison avant que j'aie pu les interroger. Je crois que nous avons affaire à un culte de la mort. Très ancien, et très habile. À nous deux, nous avons trente ans d'expérience dans la profession. Mais jamais nous ne sommes tombés sur cette bague ni sur cet insigne. Il existe un autre réseau, dont nous ne savons rien. Et je parierais que personne ne sait rien.

— Mais comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas comment ils ont réussi à rester secrets aussi longtemps ni pourquoi ils prennent le risque de s'exposer. Mais ils existent, c'est évident. Et ce sont des experts, ça aussi c'est évident. Alors ne crois-tu pas que, si j'offrais cette information à l'Agence, ils annuleraient mon obligation de leur rendre service ?

— À condition que je trouve ce qui est arrivé à mon père et que je revoie mon fils.

— Notre fils, fit Saul d'une voix forte, et il songea à la neige ensablée. Et s'ils acceptent mon offre, peut-être ne serai-je plus jamais obligé de tuer.

ÉTRANGE ASSOCIATION

1

Zurich. Dans son ancien métier, Drew avait souvent cherché refuge ici ; c'était une de ses villes préférées. Mais par cette chaude matinée, marchant au côté d'Arlene le long du fleuve qui séparait la ville, c'est tout juste s'il remarquait les berges, les bateaux de plaisance ou ses jardins et ses palaces des corporations sur l'autre rive. Sa mémoire s'attardait plutôt sur les gardes morts de la villa aux abords de Rome et sur le corps torturé de Gatto ratatiné dans le salon près de sa piscine. Après avoir découvert ce massacre, la nuit précédente, Drew et Arlene avaient quitté Rome le plus vite possible pour Zurich. Ils s'éloignaient maintenant du trottoir longeant le fleuve et, sans un mot, longeaient une rue aux bâtisses imposantes, s'approchant de la Swiss Zurichsee Bank. C'était là que le Père Sébastien leur avait dit avoir ouvert un coffre-fort pour eux. Dans sa poche, Drew avait la clef – dans sa mémoire, le code « Mère de Dieu » – qui lui ouvrirait l'accès.

Quand ils arrivèrent devant l'entrée, les yeux verts d'Arlene se remplirent d'appréhension.

— Et si le code ne marche pas ? Ou la clef ? Et si le Père Sébastien n'avait pas prévu de nous aider comme il l'a dit ?

— Jusqu'ici il a tenu parole. Il nous a retrouvés dans les jardins du Vatican. Il nous a fourni des armes, des passeports, de l'argent et les recherches du Père Victor sur la disparition du cardinal Pavelic. C'est vrai qu'il y a quelque chose qui cloche sérieusement, mais je ne crois pas que ce soit la faute du Père Sébastien.

— Nous le saurons bien assez tôt.

Ils entrèrent dans la banque. Avec son sol de marbre, ses piliers massifs et son haut plafond voûté, elle faisait penser à une église. Les voix résonnaient comme celles de paroissiens répondant à la messe. Ils passèrent devant des gardes et des employés, des bureaux et des comptoirs, trouvèrent un panneau rédigé en allemand, en français, en italien et en anglais qui leur indiqua les coffres au sous-sol, et ils descendirent dans la crypte.

— Mère de Dieu, dit Drew en allemand à une femme à l'air sévère, gardienne du sanctuaire, et il lui montra le chiffre sur la clef.

Elle examina la liste des numéros et des codes, puis posa son regard dur sur Drew.

— C'est parfait, monsieur.

Drew réprima sa tension quand la femme l'escorta jusqu'à une chambre forte contenant des coffres et utilisa la clef de Drew, ainsi que la sienne, pour ouvrir la serrure métallique. Elle en tira une boîte de métal et, avec la révérence d'une prêtresse donnant les sacrements, la lui tendit.

Trois minutes plus tard, Arlene et lui étaient seuls derrière la porte close de l'habacle. Drew ouvrit le couvercle et trouva deux pistolets, deux passeports et une enveloppe qui, comme l'avait promis le Père Sébastien, contenait de l'argent.

— Il a tenu sa promesse, fit Drew. C'est agréable de savoir qu'on peut se fier à un prêtre appartenant à la confrérie.

— Pour l'instant, dit Arlene.

Ils dissimulèrent leurs armes sous leur veste.

Avant de franchir les détecteurs de métal à l'aéroport de Rome, ils avaient loué une consigne automatique et y avaient caché les armes que le Père Sébastien leur avait remises plus tôt. Oppressé par le poids du pistolet contre sa colonne vertébrale, Drew empocha l'argent et les passeports puis sortit un stylo et un bout de papier, écrivant avec netteté : IMPÉRATIF VOUS RENCONTRER LE PLUS TÔT POSSIBLE. LAISSEZ INSTRUCTIONS LIEU ET HEURE. LE PÉNITENT.

Il plaça la note dans la boîte, referma le couvercle et ouvrit la porte de l'habacle. La gardienne se mit au garde-à-vous comme si on allait lui confier une relique. La boîte en sécurité, la clef dans sa poche, Drew suivit Arlene hors de ce temple de l'argent. Il observa la rue animée et, ne trouvant aucun signe qu'ils étaient suivis, retourna avec Arlene en direction du fleuve.

— Il n'y a plus qu'à attendre, dit Drew. Nous reviendrons cet après-midi et demain matin et ça prendra le temps qu'il faudra. Peut-être un miracle se produira-t-il et ne serons-nous jamais contactés. Ce n'est pas notre combat. On nous y a conduits de force. Nous avons fait notre part. Maintenant, c'est au Père Sébastien d'agir, et s'il ne nous contacte pas, on ne pourra pas nous en vouloir. Je passerais volontiers ma vie à attendre ici avec toi.

— Mais tu sais bien que ça ne se passera pas comme ça, répondit-elle.

Drew acquiesça, plein de désespoir.

— La confrérie n’abandonne jamais. Nous ne serons libérés que lorsque nous aurons accompli ce qu’ils veulent. Je hais les choses qu’on m’a appris à faire, mais j’utiliserai tout ce que je sais pour en finir avec ça. Afin que nous puissions commencer à vivre ensemble.

Arlene lui prit la main.

— Nous avons déjà commencé à vivre ensemble. Nous ne pouvons compter que sur le présent.

2

Cet après-midi-là, à 4 heures, Drew ouvrit le coffre pour la deuxième fois de la journée. La note qu’il avait placée n’y était plus. À sa place, une autre d’une écriture encore plus vigoureuse que la sienne. Les instructions étaient claires, précises, professionnelles. En bas, un insigne dans de la cire fondue, une épée et une croix superposées.

Cette fois, il était entré seul dans la banque. Il sortit, marcha dans la direction opposée au fleuve, arriva dans la Bahnhofstrasse, quartier des affaires de Zurich, où il s’arrêta pour regarder des fleurs à une fenêtre. Un moment plus tard, Arlene était à ses côtés. Il vit son reflet dans la vitre. Elle l’avait suivi depuis qu’il avait quitté la banque.

— Personne ne t’a témoigné le moindre intérêt, dit-elle.

Cela ne prouvait nullement qu’ils n’étaient pas observés. Néanmoins, ils auraient été stupides de ne pas prendre cette précaution. Ils se mêlèrent au courant de promeneurs.

— Nous avons un message, dit Drew.

Il ne le lui montra pas. Il ne pouvait pas. Il l’avait déchiré dans la banque et mis tous les minuscules morceaux dans sa poche de pantalon. Tandis qu’il marchait dans la Bahnhofstrasse, il avait subrepticement laissé tomber çà et là un petit bout de papier sur le trottoir.

— Si le message était bien du Père Sébastien, reprit Drew, il donne l’heure et le lieu du rendez-vous. C’est pour ce soir. Il donne aussi deux autres heure et lieu pour demain, dans le cas où nous n’aurions pas eu le message aujourd’hui.

— Il pense à tout.

— T’attendais-tu à autre chose de la part d’un membre de la confrérie ?

— Où le retrouvons-nous ? demanda-t-elle le regard à nouveau plein d'angoisse.

3

À 1 heure du matin, ils sortaient d'une sombre ruelle, traversaient l'étroite dalle de pierre du Rathausbrücke et arrivaient à une fontaine ornementée. La brume du fleuve dérivait jusqu'à eux.

— Il y a mille endroits mieux choisis pour un rendez-vous, remarqua Arlene.

— Moins exposés, tu veux dire ? demanda Drew. D'un autre côté, si quelqu'un voulait nous suivre, il serait obligé de traverser le pont. À cette heure de la nuit, avec personne ou presque dans les rues, nous serions sûrs de le remarquer.

Les instructions disaient d'être à la fontaine à 1 h 05, mais ils savaient que la rencontre ne pourrait avoir lieu qu'une demi-heure plus tard. Le Père Sébastien voudrait s'assurer qu'il n'était pas suivi avant de se montrer.

Mais au bout d'une demi-heure, le prêtre n'était toujours pas arrivé.

— J'ai un mauvais pressentiment. Nous essaierons le deuxième rendez-vous demain matin, dit Drew. Nous ferions mieux de filer d'ici.

Arlene n'avait pas besoin d'encouragement. Elle s'éloigna de la fontaine, mais ne retourna pas en direction du pont. Elle marcha vers la rue qui longeait ce côté du fleuve. Drew suivit.

La brume s'épaississait. Ils arrivèrent à une petite rue sombre, passèrent devant un restaurant dont les fenêtres étaient noires. Devant eux, un jeune homme traversait un carrefour à moto ; le bruit était tellement assourdissant que Drew n'entendit pas tout de suite la voiture derrière lui. Il fit brusquement demi-tour. La voiture fonçait dans leur direction. Drew poussa Arlene contre une porte et sortit son pistolet. Déjà, la voiture s'arrêtait.

Par une vitre ouverte, le Père Sébastien dit :

— Montez ! Vite !

Ils obtempérèrent. Drew avait à peine refermé la portière que le Père Sébastien appuyait sur l'accélérateur.

— Pourquoi avez-vous été si long ? Pourquoi n'étiez-vous pas au rendez-vous ? demanda Drew.

Le Père Sébastien prit le tournant à toute vitesse.

— Je vous surveillais à cinquante mètres. Si vous étiez suivis, je voulais qu'on croie que le plan avait avorté et que vous abandonniez. J'ai attendu que le contact puisse se faire au moment le plus inattendu, quand il y avait peu de chances qu'on nous surprenne.

Le prêtre portait un pantalon noir, un parka foncé dont la fermeture Éclair était remontée, et des gants de conduite foncés. La bague qu'il portait au majeur gauche faisait une petite bosse sous le gant.

— Je suis surpris que vous ayez eu notre message aussi rapidement, fit Drew. Vous habitez Zurich ?

— Non. Rome.

— Mais alors comment... ?

— Dès l'instant où je vous ai remis la clef du coffre et donné le mot-code, mon assistant en qui j'ai le plus confiance a été nommé dans un monastère de Zurich. Il vérifie la boîte chaque jour. Dès qu'il a eu trouvé votre message, il m'a appelé à Rome. Je lui ai dit d'arranger plusieurs rendez-vous possibles et j'ai immédiatement quitté Rome pour Zurich. Mon avion est arrivé ce soir.

— Mais si votre assistant connaissait vos plans...

— Exactement. J'ai beau avoir énormément confiance en lui, la prudence exigeait que j'ajoute ma petite variation. Par de telles précautions, la confrérie est restée secrète des siècles durant. Et il ne faut pas oublier... je vous ai recruté, un outsider qui n'avait d'autre choix que de m'aider, précisément, parce que j'ai des raisons de croire qu'il y a un ennemi au sein de l'ordre.

Le prêtre tourna une fois encore à vive allure et regarda dans le rétroviseur.

— Personne derrière nous. On dirait que nous avons réussi. Que diriez-vous d'une petite visite touristique de nuit ?

Le prêtre fila vers le nord, vers les collines boisées hors de la ville.

4

— Votre demande de rendez-vous est tout à fait inattendue. À vrai dire, d'un pur point de vue de sécurité, elle est tout à fait affligeante, dit le Père Sébastien tout en conduisant. Que voulez-vous ?

— Des renseignements, fit Drew.

— N’auriez-vous pu poser vos questions par écrit et les déposer à la banque ?

— Pour que votre assistant apprenne avant vous ce dont j’ai besoin ? Quelles précautions auriez-vous pu prendre après ça ?

— Je vous l’accorde.

— De plus, il s’est passé un tas de choses depuis notre rendez-vous au Vatican.

— J’espère que cela signifie que vous avancez.

— Cela signifie que nous ne jouons pas seuls.

Le Père Sébastien se tourna brusquement vers lui.

— Qui ?

— Si je le savais, je n’aurais pas à prendre le risque de vous demander un entretien. J’ai besoin de vos ressources, de votre réseau, pour m’aider à trouver.

Le prêtre se concentra sur la route.

— Expliquez-vous.

Drew commença avec sa décision de rechercher la possibilité que des terroristes soient responsables de la disparition du cardinal Pavelic.

— Après tout, dit-il amèrement, les terroristes c’était ma spécialité. Mais les enquêtes du Père Victor semblent indiquer qu’il n’a pas exploré cette possibilité.

— La disparition du cardinal Pavelic pourrait constituer la première étape d’une attaque des terroristes contre l’Église ? Mes compliments. Je n’y avais pas songé.

— Je ne suis pas sûr d’avoir raison. Mais deux autres hommes ont eu la même idée.

Drew raconta sa conversation avec Gatto, et comment le marchand d’armes, qui n’était plus tenu au courant des informations confidentielles, l’avait dirigé sur Médicis.

— Mais alors qu’Arlene et moi étions sur le point d’enlever Médicis, deux hommes nous ont devancés. Et quand nous sommes retournés chez Gatto pour lui demander ce qu’il savait sur ces hommes, nous avons trouvé la villa attaquée. Ses gardes du corps étaient morts. On l’avait torturé. Il avait la gorge tranchée.

Le Père Sébastien serra le volant.

— Vous pensez donc que les deux hommes ont obligé Gatto à révéler ce qu’il vous avait dit ?

— Oui. Je suis certain que ces deux hommes ont torturé Gatto pour savoir si des terroristes étaient impliqués dans la disparition du cardinal. Je crois qu'ils poursuivent le même but que moi. Et je veux savoir qui ils sont.

— Décrivez-les.

Drew se rappelait ce qu'il avait vu depuis la ruelle tandis que les deux hommes neutralisaient le garde du corps et le chauffeur de Médicis puis forçaient Médicis à monter dans sa limousine. L'affrontement et l'enlèvement s'étaient déroulés avec une incroyable rapidité – pas plus de vingt secondes – mais la mémoire entraînée de Drew revoyait tout comme s'il y était.

— Ils avaient une petite quarantaine, dit-il. Tous deux portaient des casquettes. Malgré cela, j'ai remarqué leurs cheveux dans la nuque et près des oreilles. L'un était blond, l'autre roux. Le blond faisait un bon mètre quatre-vingt, bronzé, bien bâti, comme s'il faisait des haltères, larges épaules, large torse, grand front et large mâchoire. Le roux était plus grand, peut-être un mètre quatre-vingt-cinq, extrêmement mince et pâle. Les joues creuses. Son visage avait l'air rétréci.

— Charmant couple, fit le Père Sébastien. Mais sans autres renseignements, je ne vois pas comment mes sources pourraient les identifier. Un blond musclé et un roux en creux. Aucune idée de leur nationalité ?

— Seulement *a contrario*. À mon sens, ils n'étaient ni français, ni espagnols, ni italiens. Mais j'ai autre chose.

— Ah ?

— Ces hommes étaient des professionnels. Je ne veux pas simplement dire qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Je veux dire classe mondiale. J'en ai peu vu de meilleurs, et dans mon ancienne profession, j'ai côtoyé un grand nombre d'experts. Ils ne peuvent pas être bons à ce point et ne pas avoir une réputation. Je dirais que la couleur de leurs cheveux fait partie de leur image de marque. Demandez à vos sources ce qu'ils ont sur les tueurs top niveau. Trouvez s'il y en a deux dont l'un est blond et l'autre roux. Et autre chose – à supposer qu'ils ne soient pas italiens, ils sont passés par le service d'immigration. Vérifier avec vos gens de l'Opus Dei à la sécurité italienne, Interpol, la CIA. Nos deux amis sont peut-être arrivés récemment en Italie. Peut-être quelqu'un les a-t-il repérés.

— Ça n'est tout de même pas grand-chose, comme piste.

— C'est tout ce qu'on a, dit Drew. Tout ce que vous avez. La balle est dans votre camp, maintenant.

— Maintenant ? Ou est-ce une tentative de vous retirer complètement du jeu ? J'espère que vous n'avez pas oublié notre marché. Si vous coopérez, nous pardonnerons vos péchés contre nous.

— Je n'ai pas oublié. Tout ce que je veux, c'est la possibilité d'être avec Arlene. Je sais que si je vous trahis je renonce à cette chance pour toujours. Mais comment puis-je coopérer si je n'obtiens pas les renseignements dont j'ai besoin ?

Le Père Sébastien hésita.

— Comme vous dites, la balle est dans mon camp maintenant. Allez au coffre tous les matins à 10 heures, tous les après-midi à 3 heures.

Épuisé par cette discussion, Drew s'appuya contre le siège. Près de lui, à l'arrière de la voiture, Arlene le regardait intensément.

— J'essaierai de vous avoir la réponse le plus tôt possible, dit le prêtre.

5

Le parc de Langenberg, à l'écart de la magnifique route au sud-ouest de Zurich, offrait à ses visiteurs un rare coup d'œil sur des chamois, des marmottes, des daims et des sangliers. Drew et Arlene s'éloignaient de ce parc d'un hectare de collines rocheuses et boisées, poursuivant leur route vers le sud par une série d'épingles à cheveux jusqu'à ce qu'ils arrivent en haut du col d'Albis. Du haut de ces 800 mètres, ils avaient une vue magnifique sur le paysage en contrebas. Et, plus important encore, leur position permettait au Père Sébastien de voir s'ils étaient suivis depuis le parc.

Dix minutes plus tard, le Père Sébastien fit marche arrière jusqu'à eux. Une fois Drew et Arlene dans la voiture, le prêtre redescendit lentement vers la vallée. Il tourna bientôt dans une rue transversale entourée d'arbres et regarda dans son rétroviseur. C'était l'après-midi qui suivait leur rendez-vous nocturne. Le ciel était lourd de nuages et la pluie menaçait.

— Seth et Iceberg.

Drew ne comprenait pas.

— Seth et... ?

— Iceberg, répéta le prêtre. C'est leurs noms de code. J'avoue que je ne pensais pas apprendre la moindre chose à leur sujet. Mais dès que j'ai parlé d'un blond et d'un roux, j'ai obtenu une réponse instantanée de mes contacts Opus Dei à Interpol. Je suis forcé d'admettre que c'est la première fois que j'entends parler d'eux. Et ça me gêne. Ma seule excuse est qu'ils n'ont jamais levé le petit doigt contre l'Église. Ce ne sont pas des terroristes ; vous non plus ne pouviez les connaître.

— Que savez-vous d'eux ? demanda Drew.

— Ils sont horriblement chers, horriblement habiles et horriblement mortels. Ils n'opèrent pas souvent, mais quand ils le font, c'est pour un job important. Ce sont des experts de la planque. Personne ne sait où ils habitent.

— Par définition, remarqua Drew. Autrement il y aurait eu des représailles contre eux.

— L'une des théories d'Interpol est qu'ils utilisent une grande partie de leurs revenus à acheter leur protection. Mais ils ont malgré tout commis quelques erreurs. Par exemple, les caméras de sécurité ont pris des photos d'eux. Seulement deux. Les images sont floues, mais de nos jours les ordinateurs font des miracles pour compléter la définition des mauvaises photos. Et ces portraits reconstitués ont servi à identifier deux hommes arrivés du Canada il y a deux jours à l'aéroport de Rome. Séparément, ils n'auraient sans doute pas attiré l'attention. Mais tous les deux dans le même avion...

— Évidemment. Ça a attiré l'œil. Celui qui surveillait était forcé de les remarquer.

— Cela explique en partie qu'on les ait repérés, fit le Père Sébastien. Mais il y a une meilleure explication à ce que leur présence dans le même avion soit inhabituelle. Je vous ai dit que leurs noms de code étaient Seth et Iceberg. Ces deux noms sont liés à la mort.

— La mort et le froid pour Iceberg. Et Seth est le dieu roux égyptien du monde souterrain.

— Et il y a quarante ans, les hommes qui portaient ces noms de code étaient ennemis mortels, ajouta le Père Sébastien.

— Mais c'est impossible ! Il y a quarante ans ils étaient à peine nés !

— Je parle de leurs pères. Les fils ont hérité leurs noms. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Seth et Iceberg étaient les tueurs personnels d'Hitler. Chacun essayait de battre le record de victimes de l'autre – pour

gagner la préférence d'Hitler. Et après la chute du III^e Reich, ces assassins privilégiés ont continué de se lancer des défis. Ils ont plusieurs fois essayé de se tuer. Certains disent que c'est à cause d'une femme. Les fils d'ennemis mortels peuvent-ils s'associer ? Voyager dans le même avion ? Coopérer pour kidnapper un informateur ? C'est ça qui a attiré l'attention d'Interpol. Il se passe quelque chose d'encore plus troublant que je ne le craignais. Seth et Iceberg – étrange association.

6

Saul trouva une place dans le parking bourré près de la gare de Zurich. La peau de son visage le tirait tant il était épuisé. J'ai voulu en faire trop, se dit-il. J'aurais dû me reposer plus longtemps dans la grotte. Regroupant ses forces, il sortit de la Renault et la ferma à clef. La pluie fine persistait. Il jeta un regard au coffre de la voiture, dans lequel il avait découvert des armes automatiques et du plastic, ainsi que des passeports, des cartes de crédit et des permis de conduire permettant aux utilisateurs de la voiture de changer d'identité.

Ils n'auraient pas couru le risque de franchir la douane suisse avec ça, songea Saul. Ils ont tout pris une fois dans le pays. Ce qui signifie qu'ils n'étaient pas seuls ; ils bénéficiaient de contacts et d'une organisation pour les épauler. Ils ont dû penser que nous ne nous méfierions pas. Ils ne pensaient pas que nous allions nous sauver. Autrement, ils auraient attaqué plus tôt.

Tant pis pour eux.

Erika fit marche arrière avec la Volkswagen. Il prit place à côté d'elle.

— Une ou deux fois la voiture a zigzagué sur la route, remarqua-t-elle. Tu as les yeux tristes et le teint pâle. Tu es malade ?

Il toussa tant sa gorge était rauque.

— On s'occupera de ça quand j'aurai passé mon coup de fil.

— Après, la femme juive va te bichonner.

— Compte sur moi pour te rappeler ta promesse, fit-il dans un sourire. Conduis jusqu'au lac.

Il aurait pu utiliser un téléphone à la gare, mais par habitude il évitait les téléphones des terminaux des transports publics – les agences de sécurité les

plaçant souvent sur écoutes. À mi-chemin sur la Bahnhofstrasse, il désigna une cabine téléphonique.

— Celle-là est aussi sûre qu'une autre, j'imagine.

Erika s'arrêta le long du trottoir.

— Fais le tour du pâté de maisons, dit Saul.

Puis il se précipita dans la cabine. Il décrocha le combiné et inséra des pièces suisses.

Une voix bourrue se fit entendre.

— Boutique de fleurs de Zurich.

— Commande prioritaire. Veuillez me passer votre distributeur international.

— Êtes-vous déjà client chez nous ? Pour expédier une commande il me faut un numéro de compte.

— Mon numéro est enregistré sous un nom.

— Lequel ?

— Romulus.

La voix allemande hésita un court instant.

— Je vérifie dans nos factures et je m'assure que le distributeur est disponible.

— Dites-lui que j'ai trouvé une boutique de fleurs dont je crois qu'il ignore l'existence.

— Je suis certain que ça l'intéressera – si je le trouve.

— Je suis sûr que vous le trouverez.

Saul regarda sa montre. Quarante secondes plus tard, une autre voix – qui parlait anglais – était au bout de la ligne.

— Quelles sortes de fleurs souhaitez-vous expédier ?

— Des roses. J'appelle d'une cabine téléphonique de Zurich. Je veux adresser ma commande à Vienne, à la boulangerie du Pain noir. Le surnom de mon ami sur place est Visage grêlé. Voici le numéro de la cabine, poursuivit Saul en dictant le numéro. Je n'ai pas d'autre contact téléphonique. Dites à Visage grêlé de m'appeler le plus tôt possible. Dites-lui que je veux parler du service qu'il voulait.

— Ça pourrait prendre un moment.

Saul savait qu'ils se serviraient du numéro qu'il venait de leur donner pour localiser l'appel et vérifier de leurs propres yeux s'il était bien celui qu'il prétendait être.

— Je comprends parfaitement. L'important est que Visage grêlé m'appelle.

Saul raccrocha et regarda par les vitres ruisselantes de pluie. Il vit Erika passer devant lui en Volkswagen et lui faire un petit geste rassurant.

Il attendit. À travers la vitre maintenant embuée, il vit passer Erika plusieurs fois.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonna. Il le saisit.

C'était à nouveau une voix allemande, mais on aurait dit un accent de Nouvelle-Angleterre.

— J'appelle au sujet de fleurs que vous voulez m'adresser.

— Votre accent est épouvantable, Visage grêlé.

— Je vois que vous êtes toujours aussi aimable. Vous aviez promis de rompre tout contact avec nous.

— Je veux qu'on parle de ce qui a failli m'arriver à Vienne.

Visage grêlé parla précipitamment.

— Nous n'avions rien à voir là-dedans.

— Je sais. J'ai trouvé qui était impliqué. Vous allez être surpris. On en parle maintenant ou on change de téléphone ?

Il y eut un silence au bout de la ligne.

— Romulus ?

— Je suis tout ouïe.

— Vous êtes sûr que je vais être surpris ?

— Carrément fasciné.

— Ça vous dirait une chambre d'hôtel ? C'est moi qui régale.

— Quel hôtel ?

— À l'heure qu'il est, la boutique de fleurs doit avoir trouvé de quelle cabine vous appelez.

— Ça fait bien cinq minutes qu'un type attend dehors. Il a l'air trempé.

— J'essaie de vous joindre ce soir.

On avait raccroché. Saul sortit de la cabine. Un homme aux cheveux gris se tenait près d'un immeuble, essayant de s'abriter de la pluie.

— Vous aimez les fleurs ? demanda Saul.

— Les roses.

— Vous connaissez un bon hôtel ?

— Tout à fait, fit l'homme.

Erika arriva en voiture au coin de la rue.

— Aïe ! C'est trop chaud !

— Il faut que tu élimines tout le froid en toi.

— J'aimais mieux quand tu m'as réchauffé la nuit dernière.

— Comment as-tu deviné que c'était mon plan de secours ? Allez, finis de te déshabiller et saute dans la baignoire.

Ce qu'il fit. Erika lui frotta le dos. Il ne put s'empêcher de sourire quand elle le sécha.

— Et si on reparlait de ton fameux plan de secours ?

Elle secoua la tête.

— On va bientôt avoir de la visite.

Il fit semblant de boudier.

— Sans compter que tu vas avoir besoin de toutes tes forces, dit-elle. Il faut que tu manges.

C'était le soir. Ils avaient déjà appelé le service d'étage. Une fois Saul habillé – ils avaient trouvé des vêtements de toutes les tailles dans le placard de la chambre d'hôtel –, ils entendirent frapper à la porte. Saul s'assura que c'était bien le garçon d'étage. Il ouvrit la porte. Le serveur entra avec un chariot roulant. Il avait le visage grêlé.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, fit Visage grêlé en refermant la porte. J'ai commandé pour trois. Je n'ai rien pris depuis ce matin.

— C'est aux frais de la princesse ? demanda Saul.

— Parfaitement. Et nous espérons tous que ce que vous avez à nous offrir vaut notre hospitalité.

— Je n'aurais pas appelé si je n'avais pas pensé que ça valait beaucoup plus.

Cinq minutes plus tôt, Saul avait faim. Maintenant, c'est tout juste s'il regardait les plats sur le chariot.

— Et voici Erika, je suppose, dit Visage grêlé. Je suis charmé.

Il serra la main d'Erika et versa du café dans trois tasses. Ni Saul ni Erika ne prirent la leur.

Visage grêlé goûta le sien.

— Bien. Examinons la situation. Nous avons établi des règles. Nous passons sur votre violation d'exil. En échange, vous nous promettiez un service. Mais pour que ce service ait un effet optimum, nous voulions que vous vous teniez à distance... de nous, et de tout autre réseau. Vous deviez

avoir l'air isolé. Pensez-vous que cet appel téléphonique respecte cette promesse ? Notre système de communications est sous surveillance constante afin d'éviter les oreilles indiscrètes. Mais on n'est jamais sûr à cent pour cent. Il est possible que d'autres réseaux aient eu vent de votre appel. Vous vous êtes identifié par votre nom de code. Il y a une chance... infime mais inquiétante... que notre conversation ait été surprise par des indésirables. Vous avez compromis la nature du service que vous deviez nous rendre.

— Je crois plutôt que je vous ai déjà rendu service.

Visage grêlé but un peu de café.

— Difficile à concevoir.

— En obtenant des informations que vous ne possédez pas.

— C'est ce que vous avez dit au téléphone. Soyez plus précis. Quel genre d'informations ?

— Vous avez un micro sur vous ?

— Cette conversation est strictement entre nous.

— Bien sûr. Mais avez-vous un micro sur vous ?

Visage grêlé haussa les épaules.

— Je suppose que vous allez me fouiller.

Il sortit un minuscule magnétophone d'une poche de sa veste blanche et le posa sur la table. Même à distance, Saul voyait tourner les minuscules bandes.

— C'est tout ? demanda Saul. Pas de transmetteur radio ?

Il se dirigea vers le chariot.

— Bon, bon, fit Visage grêlé. Ne touchez à rien. Vous allez bousiller la transmission.

Il souleva doucement la serviette blanche posée sur le chariot, révélant un micro et un émetteur sur le plateau inférieur.

— Ça vous va, comme ça ?

— Je veux que tout ceci soit officiel. Je veux que vos directeurs soient au courant. Je veux éviter tout malentendu.

— Et nous, nous aimerions bien comprendre.

— Trois hommes ont tenté de me tuer.

— Oui. À Vienne. J'y étais, je vous signale.

— Pas seulement à Vienne.

Surpris, Visage grêlé reposa sa tasse.

— Ici, en Suisse, dit Saul. Dans la montagne. Au sud de Zurich. Je crois que ce sont les mêmes. Mais cette fois, je les ai découragés.

— Pas de chance pour eux.

— J'ai leurs bagues.

— Répétez ça, pour voir ?

— Leurs bagues. Je vous les remettrai quand nous nous serons mis d'accord. C'est ça, mon service au réseau. En échange de ma part du marché.

Visage grêlé plissa les yeux.

— Eh, une minute. Que je comprenne bien. Vous êtes en train de me dire que vous nous montrez des bagues et que ça remplit vos obligations ?

— Il y a aussi des armes automatiques, du plastic et des identités bidon. Vous allez adorer ça. Il y a un réseau que personne ne connaît.

Visage grêlé éclata de rire.

— Vous plaisantez ?

— Parfait. Si c'est comme ça, coupez le magnétophone, sortez avec votre chariot, et laissez-nous cinq minutes pour filer.

— Cinq minutes ? Vous n'y arriveriez pas. Mais ça n'est pas parce que j'ai dit que vous plaisantiez que je n'ai pas l'intention de vous écouter.

— Ça ne me suffit pas. Je veux que vous soyez d'accord. Je vous donne les bagues. Je vous dis où trouver la voiture que ces hommes conduisaient. Peut-être trouverez-vous cet autre réseau, peut-être pas. Mais il faut remplir notre contrat. Je ne veux pas d'ombres derrière moi.

Visage grêlé hésitait.

— Il faut que j'en parle à...

Le téléphone sonna.

Saul s'attendait à cet appel, mais Visage grêlé sursauta.

— Ce doit être nos fidèles auditeurs, dit Saul. Voyons quelles sont les estimations.

Visage grêlé décrocha. Il écouta, hochant la tête comme dans un vif désir de plaire.

— Oui, monsieur. Bien sûr. Si c'est ce que vous souhaitez, monsieur, dit-il avant de reposer le combiné. D'accord, Romulus. Nom de Dieu, dites-nous ce que vous avez. Si ça colle, si c'est aussi nouveau que vous le prétendez, ça comptera comme un service rendu. Je dis bien « si ». N'essayez pas d'entourloupette avec nous. Et n'oubliez pas que nous

aurions pu utiliser des substances chimiques pour obtenir les mêmes renseignements.

— Vous savez très bien que ça permet seulement d’obtenir des réponses à des questions. Et vous ne vous savez pas quelles questions poser.

Saul savait qu’Erika, assise sur le lit, tenait un des pistolets des tueurs dissimulé sous une couverture.

— Et d’ailleurs j’ai trop à perdre, reprit-il.

— Les bagues, dit Visage grêlé en tendant la main.

Saul les prit dans sa poche et les laissa tomber dans la main de Visage grêlé.

— Une épée et une croix ?

— La religion et la violence, dit Saul. Il y a une charnière sur le côté. Relevez le rubis.

Visage grêlé releva la pierre. Ses yeux se rétrécirent quand il vit la capsule jaune.

— Du poison ?

— Vous avez déjà vu une bague comme celle-ci ?

— Cette question ! J’en vois tous les jours.

— Ben voyons ! Les hommes qui portaient ces anneaux étaient des tueurs extrêmement entraînés.

Visage grêlé secoua la tête.

— Mais ça ne suffit pas à remplir vos obligations. Cela ne prouve pas qu’ils appartiennent à un nouveau réseau.

— Ai-je dit qu’il était nouveau ? Regardez bien le dessin sur les bagues. Médiéval. À mon avis, c’est un réseau très ancien.

— Et personne n’en aurait jamais entendu parler ? Grotesque.

— Je vais vous donner une chance de trouver, dit Saul en notant le numéro minéralogique qu’il avait mémorisé et en le tendant à Visage grêlé. Leur voiture est une Renault noire. Modèle de l’an dernier. Elle est dans le parking près de la gare. Vous trouverez des armes automatiques, du plastic et des papiers d’identité bidon. Et peut-être des empreintes digitales, encore que j’en doute. Ces hommes adorent les gants. Mais pour louer une voiture, ils ont bien dû remplir des papiers.

— Avec de fausses identités, ça ne nous mènera pas à grand-chose.

Saul n’avait pas pensé qu’il s’énervait.

— Cessez de jouer au mec stupide. Pour louer une voiture, ils ont dû utiliser une carte de crédit. Même si la carte est sous un faux nom, il a bien

fallu que quelqu'un paie la facture. L'argent vient forcément de quelque part.

— Du calme.

— Je n'ai pas promis des réponses ! Je vous ai dit tout ce que j'ai promis de vous dire ! Alors c'est d'accord ou non ! C'en est fini avec votre marché ou pas ? Dites à vos patrons de se décider ! Enregistrez tout ça par écrit et tenez-vous-y ! *Je veux retrouver le père d'Erika et revoir mon fils !*

À l'étage en dessous, dans la chambre juste sous celle de Saul, Gallagher était assis à une longue table et regardait la bande tourner sur un magnétophone relié à un récepteur radio. Chef d'antenne pour l'Autriche, il dévisagea à l'autre bout de la table son collègue chef d'antenne pour la Suisse, un petit homme aux mains pâles et douces parfaitement manucurées.

Le costume de Gallagher était froissé tant il s'était hâté de prendre l'avion à Vienne en compagnie de Visage grêlé. À strictement parler, il n'avait aucune autorité ici. Mais Romulus avait insisté pour négocier avec la boulangerie de Vienne et pas avec la boutique de fleurs de Zurich. Et comme le marché avec Romulus avait été conclu à Vienne, il impliquait Gallagher, même si son collègue zurichois n'approuvait pas sa présence ici, encore qu'il s'en fichait complètement.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Gallagher, se montrant faussement déférent à l'égard de son hôte.

Zurich prit l'air grave de quelqu'un qui réfléchit.

— Ça ne relève pas de notre pouvoir, en fait. C'est à Langley de décider.

— Mais il le fera en partie grâce à nos recommandations, dit Gallagher. Alors, qu'en pensez-vous ?

— J'aimerais voir ces bagues et jeter un œil à la voiture.

— Ça ne fait pas partie du marché offert par Romulus. Il veut qu'on se décide avant d'avoir inspecté la voiture.

— Il n'a guère à décider, en la matière, non ? Quel recours a-t-il si l'information ne nous conduit à rien et si nous lui disons qu'il nous doit toujours un service ?

Gallagher grimaça, horrifié par l'attitude de Zurich.

— Vous n'avez jamais travaillé avec Romulus, n'est-ce pas ?

— Non ? Et après ? Je sais ce qu'il faut savoir sur lui. C'est un fauteur de troubles.

— C'est un homme de caractère. À Vienne, il a conclu ce marché avec nous en toute bonne foi. Je crois vraiment qu'il vient de nous rendre un fieffé service.

— Vient de nous rendre ? Vous parlez au passé ? fit Zurich, ahuri.

— Parce qu'il s'attend maintenant à ce que nous aussi soyons de bonne foi. Et si nous lui jouons un mauvais tour, il refusera de coopérer.

Zurich écarta les mains.

— Alors nous le punirons et ça servira d'exemple aux autres fauteurs de troubles. Vraiment, je ne vois pas où est le problème.

Gallagher eut envie de frapper du poing sur la table. Mais il réussit à garder son calme.

— Je vais vous expliquer. J'ai travaillé avec Romulus, moi, et je sais comment il fonctionne. Il est très malin. Je suis sûr qu'il ne nous a pas tout dit. Il a sans aucun doute gardé un détail important en réserve pour la suite des négociations.

— Alors il n'y a qu'à faire semblant d'être d'accord jusqu'à ce qu'il nous ait tout dit.

— Et que se passera-t-il si le bruit se répand que nous avons été de mauvaise foi ? Les répercussions seraient désastreuses. Les opérateurs free-lance ne travailleraient plus avec nous. Il faut dire oui ou non à Romulus. Pas question de dire peut-être. Et de toute façon, nous avons besoin de lui.

— Pour obtenir les informations qu'à votre avis il détient encore ? demanda Zurich. Contrairement à vous, je ne crois pas qu'il ait autre chose.

Une fois encore, Gallagher contint son impatience.

— Écoutez. Romulus s'est retrouvé là-dedans parce que le père de sa femme a disparu. Ils veulent savoir ce qui lui est arrivé. Maintenant, ils affirment avoir découvert un réseau inconnu. Si ce réseau existe, il est lié à ce qui est arrivé à son beau-père. Tout ce que Romulus sait sur l'un s'applique à ce que nous voulons savoir sur l'autre. Nous devons l'encourager, pas le combattre. Tant qu'il continue à chercher le père de sa femme, il nous rend le service que nous lui avons demandé.

Zurich surprit Gallagher. Il acquiesça.

— Oui, la recherche du beau-père est par extension une recherche du réseau inconnu. Je comprends maintenant. Et ça tient debout d'encourager Romulus. Mais il y a une autre implication à tout cela. Nous voulons qu'il nous rende un service. Mais nous enquêtons sur l'existence éventuelle de ce réseau inconnu, si ce fameux réseau a quelque chose à voir avec la

disparition de son beau-père, nous aidons Romulus dans ses recherches. C'est nous qui lui rendons service, fit Zurich dont les yeux pétillaient. Il est aussi malin que vous le disiez. Il a trouvé le moyen de contourner le problème et de nous manipuler pour que nous l'appuyions.

Tandis que Zurich composait le numéro de Langley, Gallagher prit un autre appareil et appela la chambre au-dessus.

— Passez-moi Romulus... Ici Gallagher. Je suis dans l'hôtel. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt. Nous demandons à Langley d'accepter le marché que vous nous proposez. Comprenez-moi bien, tout ce que nous pouvons faire est une recommandation. C'est Langley qui décide en dernier ressort.

— Naturellement.

— Mais c'est un geste de bonne foi, reprit Gallagher. Je vous promets de tout faire tout pour vous aider. Cela dit, il me faut davantage. Vous ne m'avez pas tout dit, j'en suis sûr. Donnez-moi autre chose, quelque chose qui aide à faire pencher la balance pour Langley.

— Vous êtes de bonne foi ?

— Vous avez ma parole. J'aurais pu vous manipuler, Romulus. Mais je ne vous ai jamais menti. Dites-m'en plus.

— Les trois hommes qui portaient les bagues, fit Romulus d'une voix hésitante. Les hommes que j'ai tués.

— Alors ?

— Je crois que c'étaient des prêtres.

LIVRE CINQ

IMPACT

OceanofPDF.com

LE MÉDUSE

1

Washington, D.C. Il n'était que 9 h 16 du matin et le restaurant kasher n'avait pas encore ouvert ses portes au public, mais huit hommes âgés étaient assis autour d'une table de banquet dans un salon privé au fond du restaurant. D'ordinaire, on louait cette salle pour les bar-mitsva ou les mariages, mais aujourd'hui, il ne s'agissait pas d'une célébration. Le souvenir des morts et du désespoir marquait les visages, bien que la solennité n'exclût pas la satisfaction sinistre chez ces hommes qui levaient leur verre et buvaient avec sérieux. Au châtement. À la vengeance.

Ils s'appelaient Abraham, Daniel, Ephraïm, Joseph, Jacob, Moshe, Nathan, et Simon. Tous avaient autour de soixante-dix ans, et tous avaient un chiffre tatoué sur l'avant-bras.

— Tout est prêt ? demanda Ephraïm.

Il dévisagea ses compagnons qui firent un signe de la tête.

— Le mécanisme est en place, dit Nathan. Il ne nous reste que la phase finale à mettre en marche. Dans une semaine, nous en verrons la fin.

— Dieu soit loué, fit Abraham.

— Oui, que la justice soit faite, enfin, dit Jacob.

— Non, que notre part dans l'accomplissement de la justice soit faite, répondit Abraham. Ce que nous avons fait était assez pénible. Mais il faut maintenant aller plus loin.

— Ce que nous faisons est nécessaire, objecta Moshe.

— Après tant d'années, à quoi cela sert-il ?

— Qu'importe le temps qui a passé. Si la justice avait une valeur à l'époque, elle doit encore en avoir aujourd'hui, insista Simon. Ou remettrais-tu en question la valeur même de la justice ?

— Prônerais-tu la passivité et l'oubli ? demanda Joseph.

Abraham répondit avec force.

— La passivité ? Bien sûr que non. Rester passif, c'est risquer l'extinction. Mais l'oubli est une vertu, fit-il après un silence. Et la justice

sert souvent de prétexte à la laideur de la vengeance. Le peuple élu de Dieu doit se défendre, mais serons-nous encore Son peuple si nous sommes devenus obsédés par des motivations ignobles ?

— Si tu n'approuves pas ce que nous faisons, pourquoi restes-tu ? demanda Jacob.

— Je ne suis pas d'accord, fit Joseph. Abraham a raison de soulever cette question. Si nous agissons sans certitude morale, nous devenons ignobles.

— J'avoue ma haine, oui, dit Ephraïm. Aujourd'hui encore, je revois les cadavres de mes parents, de mes frères, de ma sœur. Ce que je veux – ce dont je rêve – c'est punir.

— J'ai autant de raisons que toi de haïr, fit Abraham. Mais je résiste. Seuls sont dignes les sentiments qui nourrissent.

— Et nous respectons ton opinion, dit Ephraïm. Mais il est possible que chacun de nous fasse la même chose pour des motifs différents. Permets-moi de te poser deux questions toutes simples.

Abraham attendit.

— Crois-tu que ceux qui ont profité de nos souffrances doivent avoir le droit de garder ce profit, d'en user ?

— Non. Ça n'est pas justice.

— C'est aussi ce que je crois. Crois-tu que l'on doive permettre que les péchés des pères soient commis par les fils ?

— Non, il faut empêcher le mal de l'emporter. Il faut arracher les graines avant qu'elles ne produisent.

— Mais dans ce cas, elles ont produit, et une fois encore notre peuple est menacé. Tu ne vois donc pas qu'il nous faut agir ? Que certains d'entre nous le fassent par vengeance importe peu. C'est le résultat qui compte, et ce résultat est bénéfique.

Le silence envahit la pièce.

— Sommes-nous tous d'accord ? demanda Joseph.

Ils hochèrent la tête, Abraham à contrecœur.

— Alors prenons ensemble notre repas, dit Ephraïm. Pour symboliser notre résolution commune, le commencement d'une fin trop longtemps remise.

Mexico. Aaron Rosenberg était assis entre deux gardes du corps à l'arrière de sa Mercedes pare-balles. Il regardait au-delà du chauffeur et du garde du corps installés devant, en direction de l'Oldsmobile qui les précédait avec à son bord d'autres gens de la sécurité. Il se tourna vers l'arrière et vit la Chrysler elle aussi occupée par une équipe de gardes. Son imagination était torturée d'images de sa femme et de son garde du corps, de ce qu'ils faisaient sans doute dès qu'il avait quitté la maison. Et dans le même temps, il redoutait les nouvelles menaces que Nuit et Brouillard pourrait laisser chez lui en son absence. Il avait triplé la sécurité, à la maison et dans ses déplacements. Il refusait désormais d'aller où que ce fût si sa Mercedes n'était pas protégée par d'autres véhicules à l'avant et à l'arrière. Toutefois, il n'aurait jamais quitté la maison aujourd'hui si ça n'avait pas été indispensable, s'il n'avait pas été convoqué par un des hommes – dont le nombre augmentait – à qui il ne pouvait rien refuser. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, se dit Rosenberg, je ne contrôle plus du tout mon existence.

La caravane de voitures avançait dans le Paseo de la Reforma, maintenant la même allure modérée, restant en formation groupée. Elle prendrait bientôt vers le sud, quittant la ville oppressante pour la propriété plus fraîche du lac Chalco. Le complexe que longeait la Mercedes lui était familier. Le toit de tuiles rouges qui abritait la grande maison principale avait été refait aux frais de Rosenberg. La grande piscine par-derrière, avec sa superbe vue sur le lac, était un cadeau de Rosenberg à l'occupant. Les innombrables domestiques et jardiniers recevaient certainement leur salaire par l'intermédiaire d'un compte spécial sur lequel Rosenberg déposait des sommes considérables le premier de chaque mois.

C'est ce que coûtent les affaires, songeait Rosenberg, qui se disait une fois de plus que sa propre vie lui échappait. Déprimé, il sortit de la voiture et s'approcha de la maison.

Un membre important de la police de Mexico vint à sa rencontre. Il s'appelait Chavez. Il portait des sandales, un short et une chemise rouge vif ouverte sur son ventre rebondi. Quand il souriait, sa fine moustache se maintenait curieusement à l'horizontale.

— Señor Rosenberg, quel plaisir de vous voir.

— Tout le plaisir est pour moi, capitaine.

Rosenberg suivit le capitaine depuis l'ombre de la maison jusqu'à la piscine nimbée de soleil. Il remarqua avec inquiétude qu'on ne lui avait pas

offert à boire.

— Attendez ici, je vous prie, dit le capitaine.

Il franchit la porte vitrée coulissante derrière la maison et revint avec un paquet assez mince.

— J'ai reçu pour vous des renseignements importants.

— Un problème ?

— À vous de le dire.

Le capitaine ouvrit le paquet et en tira une grande photographie noir et blanc. Il la tendit à Rosenberg.

La peur le prit au ventre.

— Je ne comprends pas, dit-il en levant les yeux sur Chavez. Pourquoi me montrer une photo d'un soldat allemand de la Seconde Guerre mondiale ?

— Pas un simple soldat, un officier. Je crois savoir que son grade était... pardonnez mon mauvais accent... *Obersturmbannführer*, autrement dit, lieutenant-colonel. Il faisait partie de la *Totenkopfverbände*, dite formation de la Tête de mort. Vous pouvez observer le médaillon d'argent à tête de mort sur sa casquette. Vous remarquerez également les deux éclairs sur la manche de sa veste – symbole des SS. La photographie est si nette qu'on voit même l'engagement personnel de cette unité à Hitler sur la boucle du ceinturon – « Ma loyauté est mon honneur ». Regardez bien à l'arrière-plan – la montagne de cadavres. La division de la Tête de mort était responsable de l'extermination des juifs.

— Inutile de me parler de l'Holocauste, lança Rosenberg. Pourquoi me montrez-vous cette photo ?

— Vous ne reconnaissez pas l'officier ?

— Bien sûr que non ! Comment le pourrais-je ?

— Parce qu'il ressemble de façon frappante à votre père, dont vous m'avez remis une photo en me demandant d'enquêter sur sa disparition il y a quelques mois.

— Cet homme n'est pas mon père.

— Ne mentez pas ! fit Chavez dont la voix claqua comme un fouet. J'ai comparé les deux photos point par point ! Ajoutez quelques rides ! Ôtez quelques cheveux ! Mettez un peu de blanc sur ceux qui restent ! Saupoudrez un peu de chirurgie esthétique ! Cet homme est bel et bien votre père !

— Comment est-ce qu'un juif peut être un officier SS ?

— Votre père n'était pas juif, et vous non plus ! Votre vrai nom est Rodenbach ! Votre père s'appelait Otto ! Et vous, c'est Karl.

Chavez sortit des documents du paquet.

— Cette photo d'officier apparaissait dans les archives d'identification SS et sur les formulaires d'immigration quand il est arrivé au Mexique. Le visage est le même, bien que le nom soit différent. Les autorités gouvernementales auront tôt fait de savoir qui il est en réalité ! Les autorités américaines seront mises au courant dans les plus brefs délais. Et vous savez comme moi que les États-Unis maintiennent leurs relations avec Israël en prétendant être indignés vis-à-vis des criminels de guerre nazis !

Rosenberg était pétrifié.

— Qui vous a dit tout ça ?

— Vous n'espérez tout de même pas que je vais vous dévoiler mes sources ? Mais je me demandais, fit Chavez dans un geste de bonne volonté, combien vous seriez prêt à payer pour me permettre de neutraliser mes informateurs, pour affirmer aux autorités qu'il s'agit d'une erreur.

Rosenberg avait la nausée. Ainsi, le chantage ne finissait donc jamais. Il permettait seulement de gagner du temps. Cela ne durerait que tant qu'il aurait de l'argent. Il pensait au chargement du navire qui faisait route vers la Méditerranée et qui serait sûrement la cause d'un inévitable désastre.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il.

L'éclat dans les yeux de braise du capitaine fut loin de le rassurer.

3

St Paul, Minnesota. William Miller feignit un sourire poli en traversant le bar pour accueillir l'homme dans le compartiment de gauche.

Au téléphone, l'homme avait dit s'appeler Sloane. Il travaillait pour Associated Press, et voulait parler du père de Miller.

Sloane imitait maintenant le sourire de Miller et se levait en lui tendant la main.

Ils se mesuraient.

— Qu'est-ce qu'on vous a envoyé ? demanda Sloane. Au téléphone vous avez fait allusion à de la boue.

— Vous êtes vraiment journaliste ?

— Croix de bois, croix de fer.

— De la merde !

Miller déglutit, il se dégoûtait.

— Excusez-moi, reprit-il, j'ai perdu mon calme quand vous avez téléphoné. J'étais sûr...

— C'est pour ça que nous sommes ici. Pour en parler, fit Sloane en désignant le petit compartiment.

Ils s'assirent face à face. Sloane avait environ trente-cinq ans. Il était petit, carré, avec des cheveux noirs très fins et l'air très intelligent.

— Qu'entendez-vous par de la boue ? demanda-t-il.

— Des photographies.

— De ?

— De camps de concentration nazis. Des cadavres. Des cendres, fit Miller en se massant les tempes. Mon Dieu. Mon père a disparu. Puis quelqu'un a peint une tête-de-mort au fond de ma piscine.

— Une tête-de-mort ?

— Et voilà que vous vous pointez...

— Et vous vous êtes dit...

— Vous n'en auriez pas fait autant ? Ma femme n'est pas au courant pour ces photos.

— Du calme, fit Sloane. Ce que vous me racontez colle avec ce pour quoi je suis venu. Je vais vous dire ce que j'ai, et nous confronterons le tout.

— Références ?

— De ?

— Vous êtes reporter à Associated Press. Prouvez-le.

Sloane sortit en soupirant sa carte de presse.

— Tout le monde peut s'en procurer une, fit Miller.

— Il y a un numéro de téléphone. Le bureau central d'AP.

— Et tout le monde peut acheter une voix qui prétend être dans les bureaux d'AP.

— Exact. Et je parie que vous avez toutes sortes de théories fascinantes sur l'assassinat de Kennedy. Les Nations Unies sont contrôlées par des trafiquants de drogue. Et le diable est responsable du rock heavy metal.

Miller rit malgré lui.

— Bon, fit Sloane. Tant que vous aurez de l'humour, vous ne perdrez pas les pédales.

— Parfois je me le demande. Vous disiez vouloir parler de mon père. Pourquoi ?

— J'ai des contacts au ministère de la Justice. Ce qu'on pourrait appeler une relation de symbiose. Je leur rends un service, j'écris un papier qui renforce leur image de marque. Ils m'en rendent un autre, en me donnant des renseignements quand ils sont sur quelque chose que je peux utiliser.

— Je ne comprends toujours pas. Qu'est-ce que le ministère de la Justice a à voir avec mon père ?

— Quelqu'un leur a envoyé des documents qui les a poussés à enquêter sur lui.

Miller serra son verre si fort qu'il eut peur de le briser.

— Ça devient de plus en plus fou.

— Et comme votre père a disparu...

— Vous le saviez déjà ?

— Je me disais que vous étiez la seule personne à qui je pouvais m'adresser.

— Allez, fit Miller avec lassitude. Dites-moi tout, ça vaudrait mieux. Sans omettre le pire.

— Votre père s'appelle Frank Miller. L'hypothèse est qu'il s'appellerait en réalité Franz Müller, officier allemand au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il aurait été *Obersturmbannführer*, fit Sloane en prononçant ce mot avec difficulté. Ce qui signifie lieutenant-colonel. Pendant la dernière guerre, Franz Müller commandait une unité de la formation SS connue sous le nom de *Einsatz-gruppen*. Ils constituaient une force militaire spéciale et suivirent les soldats nazis ordinaires dans les pays nouvellement occupés – la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Russie par exemple – où ils exécutaient chaque juif sur qui ils pouvaient mettre la main, leur tirant dessus là où ils se trouvaient ou les poussant dans des fosses où il était facile de les enterrer une fois que le peloton d'exécution en avait terminé. On estime qu'en Russie le chiffre s'élève à un demi-million.

— Et vous voulez me faire croire que le ministère de la Justice soupçonne mon père d'avoir pris part à cette folie ? Un meurtrier nazi ?

— Ils font plus que le soupçonner. Ils en sont convaincus. Ils prétendent détenir des preuves. Et ils pensent que votre père a disparu parce qu'il avait été averti de leur enquête. Selon eux, votre père les a fuis. Ça va ? Vous êtes tout pâle.

— Putain, toute ma vie est en train de s'écrouler et vous me demandez si ça va ? Oh mon Dieu, je... Écoutez, il faut arrêter ça. C'est de la folie

pure. Tout ça parce que le nom de mon père est presque comme celui de Franz Müller...

— Non, il n'y a pas que cela. Le ministère de la Justice ne fonderait pas une enquête sur quelque chose d'aussi ténu. Votre père a émigré d'Allemagne. Vous le saviez ?

— Évidemment. Après la guerre. Un tas d'Allemands en ont fait autant. Ça n'avait rien d'illégal.

— Mais saviez-vous aussi qu'il avait changé de nom ?

La mâchoire de Miller se serra.

— Vous le saviez ! s'exclama Sloane soudain.

— Attendez que je vous explique. Je le savais. Mais je ne connaissais pas les détails. Tout ce qu'il m'a dit c'est qu'il avait américanisé son nom pour éviter les sentiments anti-germanistes après-guerre.

— Vous a-t-il dit qu'il avait été soldat allemand ?

— Je ne vois pas pourquoi j'écouterai ce tissu de mensonges, s'écria Miller en se levant.

Sloane tendit la main, prenant soin de ne pas le toucher.

— Il faudra bien que vous écoutiez quand un enquêteur du ministère de la Justice se pointera. Si j'étais vous, je considérerais cet entretien comme la répétition générale, et tant que j'y serais, je réfléchirais bien à une chose : ça ne ferait pas de mal à votre famille – et je pèse mes mots – d'avoir la presse avec elle.

Miller hésita.

— Avec elle ?

— Le passé revient hanter une famille qui n'était pas au courant de son passé. Je peux bâtir une magnifique histoire pleine d'intérêt humain, avec ça. Une histoire en votre faveur. À condition que vous me disiez la vérité sur votre père, évidemment.

— Mais je pense ce que je dis, fit Miller en se rasseyant. Je ne peux croire qu'on voudrait accuser mon père de...

— L'accuser est une chose. Que vous ayez su ou non quelque chose sur son passé en est une autre. Vous croyez vraiment qu'il est innocent ?

— Oui, nom de Dieu !

— Alors répondez à mes questions. Vous a-t-il dit qu'il avait été soldat allemand ?

Miller réfléchit.

— Avec l'âge, il lui arrivait d'évoquer la guerre. Il disait que vers la fin tous les mâles qu'il connaissait, même les gosses, étaient enrôlés. Malgré son inexpérience, on l'a nommé sergent et on lui a ordonné de défendre un pont. Quand les Alliés sont arrivés, il s'est caché jusqu'à ce que ça se calme un peu puis il s'est rendu.

— Vous n'avez pas trouvé bizarre qu'on permette à un soldat allemand d'émigrer aux États-Unis ? Le moins qu'on puisse dire est que ce n'était pas la procédure standard.

— Ça aussi, il m'a expliqué. Les soldats allemands ont été mis dans des camps de prisonniers de guerre. On ne peut pas dire que les Alliés les considéraient d'un œil favorable et les soldats allemands ne savaient pas combien de temps ils seraient détenus. La combine consistait à trouver un cadavre civil avant de se faire piquer par les Alliés, et de faire l'échange de vêtements et des papiers. Mon père a réussi à se retrouver dans un camp de réfugiés au lieu d'un camp de prisonniers. Il y a passé plus d'un an avant qu'un quelconque administrateur remarque ses demandes répétées et lui permette d'émigrer aux États-Unis. Si ce que vous me racontez est vrai, alors ça veut dire que mon père a eu la malchance d'échanger ses papiers avec un civil mort appelé Franz Müller. Je veux dire, Franz Müller, c'est plutôt commun, comme nom, en Allemagne. Il doit y en avoir des centaines, probablement même des milliers. Mais il n'y en avait qu'un qui dirigeait ce peloton d'exécution SS.

Sloane dessina un cercle sur la trace d'humidité laissée par son verre.

— Le ministère de la Justice possède des photographies de l'officier SS en question. Ainsi qu'une photo de votre père provenant de son dossier d'émigration. C'est le même visage. Pourquoi a-t-il disparu ?

— Je n'en sais rien ! Nom de Dieu, il a soixante-treize ans ! Où pourrait-il aller ? Le ministère se goure complètement !

— Bon. Vous vous en tenez à cette attitude, et quand le ministère de la Justice décidera de rendre la chose publique, mon article sera de votre côté. Même si le ministère apporte les preuves de ce qu'il avance, vous serez dépeint comme un passant innocent, un fils aimant mal informé. Mais attention – si vous me cachez quelque chose, si vous mentez, je rédigerai un article d'un tout autre genre. Vous et votre famille ferez partie du complot.

— Je n'ai pas menti.

— Alors continuez. Vous savez, ce n'est pas un article tout bête pour moi. Je suis censé être objectif. Mais ça me met hors de moi. Il y a des

criminels de guerre dans tout ce putain de pays. Je pourrais vous donner des dizaines de noms et d'adresses comme ça, là, tout de suite. Ça ne fait aucun mystère. Le ministère de la Justice est parfaitement au courant. Ils ont presque tous autour de soixante-dix ans. Ils tondent leur pelouse chaque semaine. Ils donnent un généreux pourboire au livreur de journaux. Ils invitent leurs voisins à des barbecues. Je pourrais les accuser devant leurs amis. Ça n'aurait aucune importance. Tout le monde s'en foutrait. Parce qu'ils se tiennent peignards. Comment ce charmant monsieur qui habite au bout de la rue aurait pu faire des choses aussi horribles ? Et puis ça fait si longtemps, tout ça. Pourquoi remuer les mauvais souvenirs ?

— Vous exagérez.

— Pas du tout, ce serait plutôt le contraire, fit Sloane en sortant une feuille de papier de la poche de sa veste. Voici une liste fournie par mes contacts au ministère. Vingt participants au meurtre collectif. Jack l'éventreur était un petit rigolo à côté.

— Et tous sont des criminels de guerre ?

— Il y en a plein d'autres. Ce n'est que le bout d'un grand bâton merdeux.

— Mais si le ministère de la Justice sait qui sont ces nazis... ?

— Pourquoi n'ont-ils pas fait l'objet de poursuites ? Parce qu'après la guerre les services des renseignements américains ont conclu un marché avec eux. Aidez-nous à infiltrer votre réseau d'espions nazis pour l'utiliser contre les Russes. En échange, nous vous offrons l'immunité. Ou si vous n'avez pas l'immunité, de toute façon nous ne vous poursuivrons pas parce que vos crimes ont été commis en Europe. Pour éviter une jolie pagaille diplomatique, nous pourrions vous extradier. Mais si vous étiez déçus de votre citoyenneté, aucun autre pays ne vous accepterait, nous vous avons donc sur le dos. Oublions cette sale affaire. Ces nazis ne tarderont plus à mourir, maintenant, de toute façon. Telle était en tout cas la théorie il y a quelques années. Un groupe de magistrats idéalistes décida de faire quelque chose à propos du laxisme du gouvernement. En 1979, le Bureau d'enquêtes spéciales était créé.

— Alors on est bien en train de faire quelque chose au sujet des hommes de cette liste.

— Oui, mais pas suffisamment. Il n'existe aucun moyen de connaître le nombre exact, mais on estime à *dix mille* des criminels de guerre vivant dans ce pays. Pour l'instant, *quarante* ont fait l'objet de poursuites

judiciaires. Ils ont subi des peines de privation de nationalité et d'extradition.

— C'étaient des meurtriers nazis ?

— Mais les meurtres n'avaient pas été commis aux États-Unis. En fait, le seul crime dont on ait pu les accuser est d'avoir menti sur leur véritable identité en remplissant leur formulaire d'immigration.

— Si le public était informé, il serait outré.

— Vous croyez ? Dans le cas de ceux qui sont passés en jugement, les voisins et amis de ces hommes voulaient qu'on oublie le passé.

— C'est ça, le sujet de votre article ?

— Je veux aider le ministère de la Justice. Si je parviens à éveiller la conscience du public, peut-être le Bureau d'enquêtes spéciales obtiendra-t-il du gouvernement un budget plus important. Ces salauds et je me fiche bien de leur âge – devraient éprouver la même terreur que leurs victimes ont connue.

— Y compris mon père ?

— S'il est coupable, oui.

Miller soutint le regard plein de colère de Sloane.

— J'ai cru et respecté mon père toute ma vie. Si par impossible le ministère de la Justice avait raison à son sujet... S'il est ce que cette prétendue preuve dit qu'il est...

— Vous convenez qu'il doit être puni ?

— Même mon père... fit Miller qui se sentait malade. À condition qu'il soit coupable, même mon père est impardonnable.

4

Malgré l'heure de pointe, Miller mit dix minutes au lieu de vingt. L'ascenseur qui le conduisait au cinquième étage semblait ne jamais vouloir arriver. Quand il ouvrit la porte de MILLER AND ASSOCIATES, ARCHITECTS, il vit que sa secrétaire était toujours là.

— Comment s'est passé votre rendez-vous, monsieur Miller ? Vous avez obtenu le contrat ?

— C'est trop tôt pour savoir. Je veux mettre certaines choses au clair, Marge. Si on appelle, je ne suis pas là. Qu'on ne m'interrompe sous aucun prétexte.

— Aurez-vous quelque chose à me dicter ?

— Non, merci. Rentrez chez vous dès que vous aurez fini de taper.

— Comme vous voudrez.

Il entra dans son bureau, ferma la porte et s'appuya contre elle.
Comment peut-on savoir si celui qu'on aime est un monstre ?

La sueur gouttait sur ses yeux. Après cinq minutes qui parurent une éternité, le cliquetis de la machine à écrire cessa enfin. Il entendit le petit bruit de l'ordinateur qu'on coupait et le froissement de la housse qu'on posait sur l'écran.

— Bonne soirée, monsieur Miller.

— Bonne soirée, répondit-il à travers la porte.

Le martèlement des hauts talons. Le claquement d'une serrure. Le bruit de la porte.

Le silence.

Miller soupira pour se détendre et regarda le coffre dans l'encoignure droite, où il entreposait les plans en cours. Deux jours plus tôt, quand il avait reçu ces horribles photos de cadavres et de cendres, il avait pensé les détruire. Mais une intuition l'avait poussé à agir avec prudence. Ces clichés n'étaient pas qu'une mauvaise farce. S'il les détruisait, il perdrait des renseignements dont il pourrait avoir besoin plus tard, des indices lui permettant de découvrir pourquoi on lui avait envoyé ces documents.

Maintenant il aurait préféré ne pas les avoir conservés – car il craignait la vérité qu'ils pouvaient contenir. Il s'agenouilla, fit la combinaison du coffre et sortit le paquet de photos. Il les étudia une par une.

La mort. La mort terrible.

Il avait menti à Sloane, mais seulement sur un point – et seulement en partie. Mais ce mensonge, même partiel, était hors de proportion avec le reste de la vérité.

Oui, avait-il répondu honnêtement, je savais que mon père avait émigré d'Allemagne. Je savais qu'il avait changé de nom. Je savais qu'il avait été un soldat allemand.

Oui, un soldat. Mais Miller savait que son père n'avait pas été un participant innocent à cette guerre, une jeune recrue promue de façon absurde au rang de sergent. Non, son père avait été un colonel SS.

Avec l'âge, le père de Miller se rapprochait peu à peu de son passé. Certains jours qui avaient pour lui un sens inexplicable – le 30 janvier, le 20 avril, le 8 novembre – il était de plus en plus sentimental. Ces fois-là,

son père avait passé de mystérieux coups de fil. Puis, un soir, tard dans la nuit, il avait avoué à son fils ce qu'il avait fait pendant la guerre.

— Oui, j'étais un SS. J'ai obéi aux ordres du Führer. J'ai cru en la supériorité de la race. Oui, j'ai cru au *Lebensraum*, cet espace qu'il nous fallait pour croître et prospérer. Puisque nous étions supérieurs, pourquoi ne pouvions-nous vivre en harmonie tolérante avec les races inférieures ? Pourquoi ne pouvions-nous leur permettre de nous servir ? Je ne faisais pas partie des Têtes de mort. Je n'étais pas un exterminateur. J'étais un *Waffen-SS*, branche militaire légale du *Schutzstaffel*. J'étais un soldat correct. J'ai servi mon pays avec dignité. Ce pays a perdu. Qu'il en soit ainsi. C'est l'histoire qui choisit la morale. J'habite désormais aux États-Unis. Ses citoyens l'appellent la plus grande nation du monde. J'ai la conscience tranquille, et s'il le fallait, je défendrais l'Amérique avec la même détermination que j'ai défendu l'Allemagne.

Miller avait été convaincu. Par nature, la guerre obscurcissait les jugements et atténuait les valeurs. Il fallait pourtant bien que quelques valeurs demeurent constantes, espérait-il.

Son père et d'autres *Waffen-SS* avaient réussi à échapper aux conséquences de la défaite allemande. Ils avaient pris les papiers de civils morts et s'étaient enfuis en Bolivie, au Mexique, en Amérique, au Canada, en Angleterre, en Suède. Mais ils avaient gardé le contact, se téléphonant pour se rappeler leur héritage, pour s'assurer que même si l'histoire leur avait donné gravement tort, ils faisaient toujours partie de l'élite de leur pays.

Exactement comme les fils de cette élite avaient gardé le contact. Miller avait fini par être attiré dans le cercle d'anciens amis de son père. Lui et les fils de ces autres pères avaient fait le serment de s'aider mutuellement si on s'en prenait soudain à leurs pères. Le premier de chaque année, il fallait payer – vingt mille dollars par famille – pour acheter le silence d'un outsider qui connaissait leur secret, une sorte de prime d'assurance, un chantage qui garantissait le silence.

Mais ces pots-de-vin se révélaient maintenant inutiles. Le serment des fils se montrait inefficace. Malgré les précautions, on avait bel et bien attaqué leurs pères. Et eux, les fils, faisaient aussi l'objet d'attaques.

Folie.

Que le passé reste le passé, se dit Miller. Le présent et le futur, c'est ça qui compte. Nos pères ne sont pas ce que vous croyez qu'ils étaient.

Rendez-les-nous. Laissez-nous tranquilles. Vous vous êtes trompés. Il faut que Nuit et Brouillard s'arrête.

Pourtant, le bel officier SS qui regardait fièrement l'objectif sur cette photographie que Miller n'arrivait pas à reposer lui faisait étrangement penser à son père. Non ! Mon père ne m'aurait pas menti !

Mais aurait-il osé révéler une telle vérité ? Une vérité à vous rendre fou ?

Je dois me tromper, se dit Miller. J'ai déjà regardé cette photo il y a deux jours. Pas une seconde je n'ai trouvé la moindre ressemblance avec mon père.

Ou peut-être ne voulais-je pas que cela m'effleure.

Mais cette pensée ne le quittait pas. Le regard de Miller se posa une nouvelle fois sur le cliché. Il regarda encore plus attentivement le front de l'officier, juste au-dessous de la casquette militaire ornementée.

Il essayait de croire que ce qu'il avait remarqué sur ce front n'était qu'une imperfection due au tirage, ou une rayure sur le négatif, mais il n'arrivait pas à s'en convaincre lui-même. La cicatrice était identique à celle que présentait le front de son père, conséquence d'un accident de voiture qui avait failli lui coûter la vie quand il avait dix ans.

Comment peut-on aimer un monstre ?

Comment peut-on savoir si quelqu'un qu'on aime est un monstre ?

Avant même de s'en rendre compte, Miller décrocha le téléphone.

5

— Le ministère de la Justice ? Qui vous a dit ça ?

Halloway appuya le récepteur contre son oreille.

— Un reporter d'Associated Press.

— Nom de Dieu !

— Il m'a dit que mon père était un criminel de guerre nazi, fit Miller. Le chef d'un de ces putains de commandos d'extermination SS.

— Mais c'est absurde !

— Vraiment ? Je commence à me le demander. Il m'a dit certaines choses qui...

— Vous voulez dire que vous l'avez cru ? C'est un journaliste ! Il peut vous raconter n'importe quoi !

— Mais j’ai regardé à nouveau ces photos et...

— Vous étiez censé détruire ces satanées photos !

— L’une montre mon père en uniforme SS des Têtes de mort ! Devant des cadavres civils !

— Une photo qui date de la Seconde Guerre mondiale ? Comment savez-vous à quoi ressemblait votre père à cette époque ? Cette photo ne prouve rien !

— Mon père avait une cicatrice sur le front, en haut à droite ! Cet officier SS aussi !

— Coïncidence !

— Trop facile, s’écria Miller. Il faut que je sache ! Mon père était-il à la tête d’un escadron d’extermination ? Et les autres pères ? Ils étaient des meurtriers, eux aussi ?

— Si vous suggérez que mon père... ? C’est grotesque ! C’est insultant ! J’ai bien tort d’écouter... !

— Cessez d’éluder les questions, Halloway ! Répondez !

— Je ne m’abaisserai pas à...

— Étaient-ils des criminels de guerre nazis ?

— Bien sûr que non. C’étaient des SS, c’est vrai ! Des *Waffen-SS*. Des soldats légitimes ! Pas des SS Têtes de mort qui tuaient les juifs ! Mais les outsiders ne comprennent pas cette distinction ! Les civils pensent que tous les SS étaient des criminels de guerre. Alors nos pères ont été obligés de mentir. Nuit et Brouillard a commis la même erreur que nous craignons de voir commettre par les services d’immigration, celle que le ministère américain de la Justice et ce reporter d’Associated Press sont en train de commettre.

— Vous essayez de me dire que le ministère de la Justice est incapable de faire la différence entre les *Waffen-SS* et les SS Têtes de mort ? Arrêtez vos conneries !

— Alors comment expliquez-vous qu’ils commettent cette erreur ?

— Mon père, votre père, et tous les autres membres du groupe se téléphonaient certains jours qui leur étaient très spéciaux. Le 20 avril. Le 8 novembre. Le 30 janvier. Ces dates, ça vous dit quelque chose ?

— Évidemment, répondait Halloway. C’est l’anniversaire de certains membres du groupe.

— Espèce de salaud ! hurla Miller. Si seulement vous n’aviez pas menti !

— Menti ! À quel propos ?

— Le 20 avril est bien l'anniversaire de quelqu'un, ça c'est vrai. En 1889. L'anniversaire d'Hitler. Le 8 novembre marque l'anniversaire de ce qu'on a appelé le complot de la brasserie, le putsch de Munich, première tentative d'Hitler de renverser le gouvernement. C'était en 1923. L'insurrection a échoué. Mais dix ans plus tard, il a pris les choses en main pour de bon. Le 30 janvier. Voilà les trois dates les plus sacrées de la tradition nazie. Et ces trois jours-là, nos pères ne pouvaient résister à l'envie de s'appeler, malgré les risques.

— Bon, fit Holloway, je n'avais pas fait le rapprochement. Et après ?

— Je ne vous crois pas. Vous connaissiez ces dates. Ça se sent à votre voix.

— Vous avez manifestement décidé de croire ce que vous vouliez. Mais je vous assure que...

— J'ai une autre question, coupa Miller. Nos pères étaient tous des officiers supérieurs. Ce qui signifie qu'ils ne servaient pas ensemble. Ils commandaient des unités séparées. Une fois la guerre finie, ils se sont retrouvés dans tous les coins. Qu'est-ce qui est à la base de leur lien ? Qu'est-ce qui en fait un groupe ?

— Mon père dit qu'ils ont fait leurs classes ensemble, répondit Holloway.

— Mais l'armée nazie était fortement dispersée. Le front est, le front ouest, le front nord-africain. La Russie, la France, l'Italie, l'Égypte. Si nos pères avaient fait leurs classes ensemble, ils ne se sont probablement jamais revus de toute la guerre. Vous m'avez encore menti, mon salaud. Ce qui les lie n'a rien à voir avec leurs classes. Pourquoi, de tous les soldats allemands qui ont essayé de cacher leur passé, ceux-là se sont-ils retrouvés ? Ils se sont planqués dans le monde entier mais ils ont gardé le contact. Pourquoi, nom de Dieu ?

Holloway ne répondit pas.

— Qui les faisait chanter ? demanda Miller. Qui ? Et pourquoi ?

Le silence se fit à l'autre bout de la ligne.

— Je crois que ce journaliste a raison, fit Miller. Je crois qu'il y a un tas de choses que mon père ne m'a pas dites et que vous ne m'avez pas dites non plus. Mais vous parlerez. J'arrive, Holloway. Je viens au Canada. Et je vous ferai cracher les réponses.

— Non ! C'est de la folie ! Vous ne pouvez pas venir ici ! Si le ministère de la Justice vous surveille, vous allez attirer l'attention sur moi et... !

Halloway ne put achever sa phrase. Miller avait raccroché violemment.

6

Halloway reposa le combiné. Pendant plusieurs secondes, il fut incapable du moindre mouvement. Avec effort, il se tourna vers les paysages acryliques de son père qu'il regardait avec nostalgie quand le téléphone s'était mis à sonner. La rangée de toiles était régulièrement interrompue par les fenêtres de la terrasse derrière lesquelles il voyait les gardes patrouiller dans la propriété.

D'ordinaire, il n'aurait jamais accepté de recevoir l'appel de Miller à ce numéro ; il se serait rendu à Kitchener jusqu'à un téléphone sûr. Mais il ne pensait pas avisé de quitter le domaine, pas même pour voir sa famille dans la maison sûre en ville. Sa femme et ses enfants lui manquaient terriblement, pourtant il n'osait pas les mettre en danger en les ramenant ici.

Plus tôt, Rosenberg – qui perdait dangereusement les pédales – avait appelé de Mexico, bafouillant que les autorités avaient découvert la vérité sur son père. Les mêmes appels affolés lui étaient parvenus des fils des autres pères du groupe. Le passé était dévoilé. Nuit et Brouillard organisait à merveille ses représailles, resserrant sa vengeance toujours un peu plus fort, et un peu plus profond.

Mais Halloway avait le pressentiment que l'écrou n'était pas encore vissé à fond, et qu'un dernier tour encore plus violent restait à venir. Le bateau, pensait-il sans cesse. Il doit avoir maintenant franchi le détroit de Gibraltar pour pénétrer en Méditerranée. Halloway se disait qu'il aurait mieux fait d'écouter Rosenberg et d'ordonner que le navire fasse demi-tour. Maintenant c'était trop tard. Même s'il essayait, Halloway ne réussirait pas à franchir la complexité du système de contacts pour avertir le navire à temps.

Il ne contrôlait plus la situation. Mais si Nuit et Brouillard était au courant de la cargaison comme de tout le reste, si la vérité était mise au jour sur ce bateau, nous aurions deux ennemis à affronter, Nuit et Brouillard et nos clients, se dit Halloway. Et je me demande lequel est le pire.

Le cargo *Méduse* avait un enregistrement aussi inextricable que le nœud de vipères que son nom évoquait. Son propriétaire visible était Transoceanic Enterprises, une société bolivienne. Mais en examinant de plus près les documents de constitution de la société, on découvrait que Transoceanic Enterprises, dont le siège social était une simple boîte postale, appartenait à Atlantic Shipping, une société libérienne, et que trouver les bureaux de cette société au Liberia était aussi difficile que de trouver le continent du même nom.

Cette société, quant à elle, appartenait aux Transports méditerranéens, groupe suisse détenu par un groupe mexicain lui-même détenu par un groupe canadien. La plupart des administrateurs n'existaient même pas. Et ceux qui existaient étaient payés pour le seul service de permettre qu'on appose leur signature sur des documents officiels. Parmi cette poignée d'administrateurs, il y avait Aaron Rosenberg, de Mexico City Imports ; il y avait également Richard Halloway, d'Ontario Shipping.

Le *Méduse* croisait régulièrement dans l'Atlantique, transportant des textiles, de l'outillage, et des vivres depuis la Grèce, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, le Canada, le Mexique et le Brésil. Mais le profit de ces expéditions était minime, et si un autre chargement n'était pas dissimulé souvent sous les textiles, l'outillage et les vivres, ni Aaron Rosenberg ni Richard Halloway n'auraient réussi à maintenir un train de vie aussi luxueux.

Ce chargement était à bord du *Méduse* tandis qu'il s'acheminait vers son rendez-vous avec un cargo dont l'enregistrement lui aussi était un vrai sac de nœuds et dont le propriétaire possédait un opulent domaine sur la côte libyenne. Demain soir, au large des côtes d'Afrique du Nord, les caisses seraient transférées. Le *Méduse* poursuivrait sa route en direction de Naples pour livrer du café brésilien. Sa ligne de flottaison serait plus haute maintenant qu'il n'aurait plus le plastic, les grenades à fragmentation, les mines anti-personnel, les pistolets automatiques, les fusils d'assaut, les mitrailleuses, les lance-roquettes portables et les missiles détecteurs de chaleur.

En temps normal, ces armes auraient quitté en contrebande la Belgique, principal fournisseur européen d'armes au marché noir, pour être transportées sous divers déguisements jusqu'à Marseille. Là, le *Méduse*

aurait ramassé des « fournitures médicales » et les aurait distribuées aux divers groupes terroristes le long des côtes sud de l'Europe.

Mais avec les récentes mesures anti-terroristes, résultat de l'augmentation des attentats terroristes, Marseille et les autres ports européens étaient devenus trop risqués pour la contrebande d'armes. L'autre solution consistait à faire venir les armes d'Amérique du Sud, où les innombrables guerres civiles avaient contribué à créer un énorme stock d'armement soviétique et américain, facile à vendre. C'est ainsi que le *Méduse* avait traversé l'Atlantique avec du café brésilien empilé sur des armes Contra fournies par la CIA pour rencontrer le cargo libyen en Méditerranée dans trente-six heures. Ce que la Libye comptait faire avec ces armes n'était pas le problème de la Transoceanic. Le seul souci de Rosenberg et d'Halloway était les cent millions de dollars à la clef.

8

Tel-Aviv, Israël. L'hélicoptère avait à peine touché terre que Misha Pletz sortait déjà. Il courut vers le plus petit des bâtiments en tôle ondulée situés au coin sud de l'aéroport. Un homme solidement charpenté en chemise blanche à manches courtes l'attendait.

— Vous l'avez avec vous ? cria Misha.

L'homme costaud désigna l'attaché-case dans sa main.

— Vous voulez le lire dans la voiture ou... ?

— Non. Ici, répondit Misha.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment à air conditionné.

— Nous avons reçu le message il y a quarante minutes, dit l'homme en sortant un document de son attaché-case. Quand j'ai vu le nom de code, je vous ai appelé de suite.

Misha prit le papier. Il revenait d'un kibboutz à trente kilomètres de la ville où il avait rempli la promesse faite à Saul et Erika de s'assurer que leur fils était bien protégé. Laisser Christopher avec des gardes affiliés au Mossad avait été une des choses les plus difficiles qu'on lui eût jamais demandées.

— Ton papa et ta maman t'aiment et ils reviendront bientôt, avait dit Misha. Et moi aussi je t'aime.

Il avait embrassé l'enfant et, incertain que Saul et Erika fussent encore en vie, craignant que son émotion ne panique leur fils, il avait couru jusqu'à l'hélicoptère.

Pendant qu'il revenait à Tel-Aviv, le pilote avait dit à Misha de prendre ses écouteurs – le quartier général voulait lui parler. La radio de bord était équipée d'un brouilleur, mais l'assistant de Misha avait quand même refusé de révéler la nature du message urgent qu'ils avaient reçu, se contentant d'en donner la source. Le Blason multicolore.

Le nom de code avait la force d'un coup. Il appartenait au père d'Erika, Joseph Bernstein.

Les yeux maintenant habitués aux ombres du bâtiment, Misha étudia le document.

— Comment est-ce arrivé ? Quelle antenne ? Quel pays ?

— Notre ambassade à Washington, répondit l'assistant. Un de nos hommes là-bas a été entraîné par Joseph il y a dix ans. Et ce matin, notre homme est assis au comptoir d'un café. Il regarde à côté de lui et devinez qui se trouve là ?

Misha frémit d'excitation.

— Notre homme est sûr de lui ? A-t-il émis le moindre doute ?

— Aucun. C'était Joseph. C'est probablement pour ça que Joseph l'a choisi comme relais – parce qu'ils se connaissent bien. Apparemment, Joseph voulait être garanti que nous ne mettrions pas en doute la source de son message. Le contact a duré moins d'une minute. Joseph a dit à notre homme qu'il ne fallait pas s'inquiéter pour lui. Il s'occupait d'une affaire en cours. La fin était proche.

— Et c'est supposé vouloir dire quoi, ça ?

— Notre homme a posé la question. Joseph a refusé de donner des détails. Il lui a seulement remis une note. Cette information, c'est du béton, a-t-il affirmé. Il voulait que vous soyez au courant. Il voulait que vous agissiez en conséquence. L'instant d'après il avait disparu.

— Comme ça, tout simplement ? Notre homme n'a pas tenté de le suivre ?

— Tenté est bien le mot. Joseph connaît toutes les ruses. Il l'a semé en moins de cent mètres.

— A-t-il dit comment il avait trouvé Joseph ?

— Épouvantable. Pâle. Amaigri. Les mains tremblantes. Mais le pire, c'étaient ses yeux, a-t-il précisé.

— Qu'est-ce qu'ils avaient de particulier ?

— Ils semblaient – et je cite – notre homme étant alors tombé dans la subjectivité – torturés.

— Par quoi ?

L'assistant haussa les épaules.

Misha secoua la tête.

— Nous avons cherché Joseph partout, et le voilà qui montre le bout de son nez dans un café de Washington.

— En tout cas on sait qu'il est vivant.

— Et je bénis le ciel, croyez-moi. Mais qu'a-t-il fabriqué tout ce temps ? Pourquoi était-il à Washington ? Comment a-t-il eu ces renseignements ? poursuivit-il en tapant sur le document.

— Vous avez toujours dit que c'était un des meilleurs. Et je souligne qu'il a dit à notre homme à Washington que cette information était du béton.

Misha relut le message.

« Un navire, le *Méduse*, rencontrera demain soir un cargo libyen pour un transfert d'armes destinées à des attaques terroristes contre Israël. »

Le message donnait l'heure de la livraison, les coordonnées du rendez-vous en Méditerranée, et les codes que chaque bateau utiliserait pour s'identifier auprès de l'autre.

— Comment a-t-il eu ces renseignements ? redemanda Misha.

— La question la plus importante est : que comptez-vous en faire ?

Misha était paralysé. Malgré les assurances de Joseph quant à la validité du message, il y avait toujours une chance d'erreur. La procédure standard exigeait que d'autres sources corroborent l'information avant d'envisager des contre-mesures. Mais le temps manquait pour confirmer les affirmations de Joseph. Si les armes existaient bien et si on n'agissait pas demain soir, le transfert aurait lieu. Les armes seraient distribuées. Les attaques contre Israël se dérouleraient. Mais si, d'un autre côté, ces armes n'existaient pas et que les avions israéliens détruisaient le navire...

Misha préférait ne pas imaginer les conséquences au niveau international.

— Que comptez-vous faire ? demanda son assistant.

— Ramenez-moi au quartier général.

— Et ?

— Je vous le dirai une fois là-bas.

La vérité était que Misha ne savait pas encore.

Alors qu'ils quittaient le bâtiment, il se distraignait en rêvant qu'il pouvait contacter Saul et Erika.

Erika, ton père est vivant, voulait lui dire Misha. On l'a vu à Washington. Je ne sais pas ce qu'il trame, mais si j'en crois ce qu'on m'a dit, c'est important et je ne sais qu'en décider. Trouve-le. Aide-moi. J'ai besoin de savoir ce qui se passe.

Saul, vous n'êtes plus tout seul, maintenant. Votre ancien réseau ne peut plus vous empêcher de profiter de notre aide. Nous insistons pour vous épauler. Nous invoquons le protocole de la profession. Notre sécurité nationale est en jeu. Votre recherche est notre recherche d'une façon qu'on n'aurait jamais pu imaginer. Nous sommes derrière vous.

Misha grimpa dans la voiture de son assistant. Il eut à peine conscience du voyage jusqu'au quartier général du Mossad à Tel-Aviv. Mais juste avant d'arriver, il avait pris sa décision.

As-tu confiance en Joseph ?

Oui.

Crois-tu que son message tienne debout ?

Oui.

Après avoir bien réfléchi ?

Oui.

Vas-tu ordonner une opération aérienne ?

Non. Pas une opération aérienne. J'ai une meilleure idée. Qui résout tous les problèmes. Et qui évite un incident international. D'ailleurs, à quoi servirait de faire sauter toutes ces armes ? On s'en servira à meilleur escient que les Libyens.

Il avait dû parler tout haut. Son assistant se tourna vers lui, l'air étonné.

— Vous dites ?

— J'ai toujours rêvé d'être pirate.

9

Détestant de plus en plus le fils de l'ennemi de son père, Iceberg s'assit dans une chambre d'hôtel à Rome, observant Seth lire ce qu'il appelait sa revue de presse.

Le tueur aux cheveux roux avait acheté tous les grands journaux européens et américains qu'il avait pu trouver. Il connaissait un nombre impressionnant de langues et il demanda l'aide d'Iceberg pour celles – peu nombreuses – qu'il ne maîtrisait pas.

— Je savais que nous ferions la une des journaux italiens, dit Seth. Paris et Londres, je m'y attendais. Athènes et Berlin-Ouest aussi. Mais même Madrid en parle. Ainsi que Washington et New York.

Iceberg ne prit pas la peine de dissimuler son ennui et son dégoût.

— Ça n'est pas en première page, fit Seth, mais quand même. Je n'en espérais pas autant.

Dans l'ensemble, les articles étaient similaires. Le corps d'une figure de la pègre italienne connue sous le nom de Médicis avait été découvert aux abords de Rome, flottant dans le Tibre. Médicis, célèbre pour ses relations avec les organisations terroristes, avait été tué avec ce que les autorités soupçonnaient être une overdose de drogue mortelle. On n'avait pas encore les résultats de l'autopsie. La police romaine pensait que les associés de Médicis s'étaient retournés contre lui pour des raisons encore inconnues.

En tant que telle, cette histoire n'avait pas de conséquences suffisantes pour qu'on en parle à l'étranger. Mais les enquêteurs s'étaient demandé si la découverte du cadavre de Médicis n'avait pas un lien avec la découverte encore plus spectaculaire de neuf corps dans une villa non loin de Rome. Huit victimes, toutes tuées par balles, avaient été identifiées comme des gardes de sécurité. La neuvième, également une figure de la pègre italienne, s'appelait Gatto. Gatto avait été torturé avant qu'on lui tranche la gorge. Connu pour ses liens avec le terrorisme international, il s'était récemment retiré des affaires en raison de son grave état de santé. On disait de source sûre mais non dévoilée que Médicis avait repris la place de Gatto comme trafiquant d'armes au marché noir. Le meurtre de ces deux hommes conduisait les autorités à penser qu'il se déroulait en ce moment une nouvelle guerre des gangs avec de manifestes implications internationales.

— En tous cas, nous avons rendu service à la police, commenta Seth. Et en plus ils se trompent de suspects. On ne peut pas se plaindre.

— Mais que se passera-t-il quand les analyses révéleront que Médicis est mort d'une overdose d'amytal de sodium ? demanda Iceberg. La police établira la comparaison avec les marques de couteau sur Gatto et conclura qu'ils ont été interrogés.

— Et après ? Ils ne devineront jamais que c'était nous ni le genre d'informations que nous voulions.

Iceberg était ahuri de voir se colorer le visage de Seth. On aurait dit que Seth avait repris vie en administrant la mort. Et ça, ça troublait beaucoup Iceberg. Pour lui, tuer était un métier, pour Seth, ça semblait être un besoin. Iceberg n'avait jamais tué quelqu'un dont il ne se sentait pas moralement certain qu'il devait être éliminé – des dictateurs, des magnats de la drogue, des agents doubles communistes. Seth, lui, donnait l'impression de se ficher totalement de qui il tuait dès l'instant qu'il était suffisamment payé. Si le père de Seth ressemblait tant soit peu à son fils, pas étonnant que son propre père l'ait haï.

C'est vrai que leurs pères étaient les meilleurs tueurs d'Hitler. Mais le père de Seth s'était spécialisé dans la poursuite des organisations clandestines qui protégeaient les juifs, tandis que celui d'Iceberg s'occupait des agents de renseignement alliés infiltrés et il avait à plus d'une reprise supplié qu'on le laissât s'attaquer à Churchill. La différence était importante. L'assassinat politique se justifie s'il y va de la survie de votre pays.

Mais si votre pays est dans l'erreur ? se demanda Iceberg. Si la politique de votre nation est fondée sur la haine raciale ? Ou bien protéger son pays voulait-il en fait dire se protéger soi-même ?

Mon père se trompait-il sur lui-même ?

Iceberg continuait d'observer l'homme qu'il méprisait. Ses yeux, songeait Iceberg. Plus Seth tue, plus ses yeux brillent.

— Quelque chose vous tracasse ? demanda Seth.

— À part amonceler les cadavres, nous n'avons pas accompli grand-chose.

— Erreur, fit Seth en abaissant son journal. Nous avons réduit le champ des possibilités. Nous avons la certitude que les terroristes ne sont pour rien dans la disparition du cardinal.

— Je n'ai jamais pensé qu'ils y étaient pour quelque chose.

— Mais il fallait envisager cette possibilité. Quand on sait qu'Halloway est impliqué dans le marché noir d'armes pour les terroristes...

— Quoi ?

— Vous ne le saviez pas ? C'est comme ça qu'Halloway gagne sa vie. Les armes.

— Êtes-vous en train de me dire que tout ça est une histoire de trafic d'armes ?

— Sans oublier l'insistance du cardinal à recevoir son pot-de-vin annuel. Mais vous saviez tout ça, quand même !

— Je n'y voyais aucune objection. J'y pensais moins comme à un chantage que comme un paiement à long terme pour services rendus.

— Eh bien, laissez-moi vous dire que certains d'entre nous ont envisagé de tuer le prêtre. Pour solde de tout compte.

— Il a rendu service à nos pères.

— Oui, pour son plus grand profit. Pour le plus grand profit de son Église. En plus de quarante ans, ces paiements constituent une véritable fortune. Huit millions de dollars.

— Si vous voulez mon avis, ça n'est pas cher payé comparé aux atrocités qu'ils ont commises.

— Vous parlez aussi pour votre père ? demanda Seth.

Iceberg se leva brusquement.

— Pas mon père ! Il s'est séparé des autres !

— Vraiment ? Navré de vous décevoir, mais votre père a tué autant de juifs que le mien. Ils se sont disputés pour une femme, pour votre mère ! Elle a préféré votre père au mien ! J'aurais pu être vous ! Et vous n'auriez pas existé !

Iceberg prit conscience de l'ampleur de sa haine. Il leva les mains pour le calmer.

— Ne nous querellons pas. Ça ne sert à rien. Et nous avons suffisamment de problèmes comme ça.

Les yeux de Seth s'assombrirent.

— C'est vrai. Et nous n'avons toujours pas retrouvé nos pères. Je crois, poursuivit-il en faisant un effort pour retrouver son contrôle et avoir l'air professionnel, il me semble, que la situation est la suivante :

Iceberg attendit.

— Nous avons éliminé l'hypothèse selon laquelle ce qu'Halloway appelle Nuit et Brouillard est un groupe terroriste qui a découvert ce que savait le cardinal, l'a enlevé et veut s'emparer du réseau d'armes d'Halloway.

— Je suis d'accord, fit Iceberg. Cette théorie ne tient pas.

— Mais la disparition du cardinal est liée à la disparition de nos pères, reprit Seth. Sans le cardinal, Nuit et Brouillard n'aurait pas trouvé nos

pères.

— Toujours d'accord.

— Donc, si le but de ces enlèvements n'était pas de les garder en otage contre de l'argent, reste la possibilité que Nuit et Brouillard agisse pour des raisons qui lui sont propres. Que Nuit et Brouillard soit des Israéliens. Mais pour soupçonner le cardinal, pour découvrir ce qu'il savait, les juifs ont dû s'infiltrer dans le système de sécurité de l'Église catholique.

— Ce dont je doute.

— Moi aussi. Ce qui m'amène à me demander...

— Quoi ?

— Il faut éliminer les possibilités. Est-ce que quelqu'un... ou un groupe... *au sein de l'Église* pourrait être Nuit et Brouillard ?

OceanofPDF.com

JÉSUITES NOIRS

1

À cinq cents mètres du fleuve Limmat à Zurich, Saul et Erika passèrent devant un garde de l'Agence dans une venelle, ouvrirent une porte et pénétrèrent dans un garage.

L'endroit était vaste et les néons au-dessus de leur tête brillaient d'un éclat plus vif que le soleil matinal. Le sol de ciment était immaculé. Il n'y avait qu'une voiture, la Renault utilisée par les trois tueurs. Une équipe de l'Agence l'avait ramassée au lieu indiqué par Saul – le parking près de la gare de Zurich. Toute la nuit, des hommes y avaient travaillé, cherchant des empreintes, la démontant et la fouillant dans ses moindres recoins. Il ne restait qu'un squelette métallique.

— Ces gars-là sont parés pour la Troisième Guerre mondiale, fit une voix râpeuse.

C'était la voix de Gallagher. Saul se retourna et vit le chef d'antenne s'avancer, un lance-roquette RPG-7 à la main. Il désigna d'un signe de tête les armes qui jonchaient le sol. Du plastic, des grenades, des Uzis, des AK-47.

— Des empreintes ?

— De toutes sortes, répondit Gallagher. Mais c'est une voiture de location – impossible de savoir lesquelles nous intéressent dans ce fatras.

— Vous connaissez l'endroit où nous avons caché les corps. Vous pourriez y envoyer une équipe pour relever les empreintes.

— C'est fait. Mes hommes devraient rentrer ce soir. À part les armes, nous n'avons rien trouvé d'extraordinaire dans la voiture. Mais elle a été louée en Autriche. Ils n'auraient jamais couru le risque de passer la douane avec un coffre bourré d'armes. Ils ont dû se procurer tout ça en Suisse.

— Exact. Et comme ils nous suivaient, ça ne leur laissait pas beaucoup de marge pour prendre les armes sans perdre notre trace, dit Saul. Autrement dit, ils ont d'excellents contacts.

— Un réseau dont nous ne savons rien ? fit Gallagher. Possible. Ça me semble beaucoup plus plausible que votre histoire de tueurs-prêtres. Tout ça parce qu'ils portaient des bagues.

— Avec une croix et une épée superposées.

— Ça n'en fait toujours pas des prêtres, dit Gallagher en reposant le lance-roquette à côté des AK-47. La religion et la violence s'accordent mal avec leur histoire de « Bienheureux les humbles car le monde leur appartient ». Quand j'ai parlé à Langley, je n'ai fait aucune allusion au côté religieux de l'affaire. Pour l'instant, nos hommes se penchent sur ces papiers d'identité français que vous avez ramassés sur les trois hommes. Nos contacts avec le Renseignement français ne vont pas tarder à nous en dire plus.

— Mais les cartes de crédit, fit Saul. C'est ça, la clef.

— Sans aucun doute. Je fais le pari que tout sera parfaitement en règle. Et je serais curieux de savoir qui paie la note.

Le téléphone sonna. Saul coula un regard à Erika tandis que Gallagher allait répondre. Ils ne pouvaient entendre ce qu'il disait. En fait, il ne fit pour ainsi dire qu'écouter. Il revint complètement excité.

— Les hommes dont les noms figuraient sur les passeports sont morts il y a plusieurs années. Les adresses correspondent à des immeubles de rapport pour clients de passage. Mais les cartes de crédit datent de trois mois et les factures sont honorées dès réception.

— Qui paie ?

— Chaque homme possédait une carte différente. Chaque facture était payée par l'intermédiaire d'une banque différente. Mais chaque banque a des photocopies des chèques payés sur chaque compte et les signatures ne correspondent pas aux noms d'emprunt. Quelqu'un dont l'adresse est un lieu de passage aurait besoin d'un comptable ? Bizarre, non ? Trois hommes de passage qui ont le même comptable. Encore plus bizarre, non ? Et ça n'est pas tout. Le comptable n'existe pas non plus. Ses chèques sont bons. Mais il gît sous une dalle à Marseille. Et son bureau est une simple boîte postale. Bon. On cherche ce qui se cache derrière ce comptable bidon et qu'est-ce qu'on trouve ? Vous aviez raison, Romulus. Je m'en veux d'avoir douté de vous.

— Alors ?

— L'Église catholique. Les factures étaient payées par Rome. Par le bureau du Vatican d'un cardinal dénommé Krunoslav Pavelic. Mais il y a

un hic. Ça fait plusieurs mois que ce cardinal a disparu. Alors qu'est-ce que la disparition d'un cardinal a à voir avec trois tueurs qui sont peut-être des prêtres et la disparition de...

— Mon père, dit Erika. Un juif, pas un catholique.

— Mais si le cardinal a disparu, qui payait la note ? demanda Saul.

— L'assistant du cardinal, répondit Gallagher. Le Père Jean Dusseault.

2

Penchés sur une table de bois dans le silence de la salle de lecture de la bibliothèque Vallicelliana à Rome, Drew et Arlene examinaient les ouvrages qu'un bibliothécaire leur avait remis. Il y en avait six ou sept. C'étaient tous des documents biographiques religieux, en italien. Ils correspondaient au *Who's Who* au Vatican, à la curie et dans l'Église catholique romaine. Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient et se regardèrent, insatisfaits, avant de remettre les livres. Bientôt, ils quittaient le vestibule de la bibliothèque pour se retrouver dans le tohu-bohu de Rome.

— Ça valait en tout cas la peine d'essayer, fit Drew.

La réponse d'Arlene l'étonna.

— Mais nous avons appris un tas de choses !

— Je ne vois pas quoi. Les références biographiques de ces bouquins n'étaient guère plus que des cartes de visite pour le cardinal.

— Il ne se prend pas pour rien, remarqua Arlene. Presque tous les *Who's Who* rédigent leurs articles à partir des informations fournies par les intéressés. Le cardinal se voit comme un saint. Il a des médailles et des témoignages de reconnaissance de dizaines d'organismes religieux. Il a même une décoration papale. Mais une liste d'honneurs n'est pas une biographie. Soit il pense qu'elle serait ennuyeuse, ce dont je doute si j'en crois la façon dont il fait étalage de ses décorations, et de ses titres, soit...

— Il a quelque chose à cacher ?

— Essayons d'y voir clair, fit Arlene. Nous savons qu'il est né en 1914 et a été élevé en Yougoslavie. Nous savons qu'il a très tôt ressenti l'appel de la Foi et qu'il est entré dans l'Église à dix-huit ans. Nous savons qu'il a reçu son enseignement religieux à Rome. Il a un temps été officier de liaison entre l'Église et la Croix Rouge. Il a rapidement grimpé les échelons de l'Église. À trente-cinq ans, c'était un des plus jeunes à être admis à la

curie. En tant que contrôleur des finances de l'Église, il est un des personnages les plus puissants du Vatican.

— Il est doué, sans l'ombre d'un doute, dit Drew. La question est de savoir pour quoi. Rien, dans sa bio, n'indique pourquoi il a été si vite promu. Si tu as raison de dire qu'il a quelque chose à cacher, ça n'apparaîtra dans aucune biographie officielle. À mon sens, on ne trouvera rien même en cherchant dans les archives du Vatican. Un membre de la curie a certainement le pouvoir de blanchir son passé.

— Comment faire pour obtenir la version non officielle de la vie de Pavelic ? demanda Arlene.

— Je crois qu'il est temps d'avoir une petite conversation avec les proches du cardinal, fit Drew. Dans les journaux relatant la disparition du cardinal, on parlait de l'assistant de Pavelic. Le Père Jean Dusseault, si je me rappelle bien.

— Français.

— Nous pouvons rétrécir le champ de notre discussion avec lui. Ce qui m'intéresse c'est...

— La Seconde Guerre mondiale, dit Arlene. Et pourquoi les fils tueurs de tueurs nazis se donnent tant de mal pour retrouver le cardinal. On retourne au Vatican.

3

Le Père Jean Dusseault disposait d'un appartement dans l'un des nombreux palais Renaissance à l'intérieur du Vatican. Évidemment, le moyen le plus simple de le contacter aurait été de lui téléphoner pour fixer un rendez-vous à son bureau. Mais la conversation qui aurait suivi n'aurait guère donné grand-chose. Saul imaginait les réponses laconiques à ses questions.

— Savez-vous quelque chose sur un lien éventuel entre le cardinal Pavelic et des chèques rédigés dans votre bureau au profit de tueurs qui pourraient être des prêtres ? Avez-vous entendu parler d'un réseau de renseignement au sein de l'Église catholique ? Absurde ? Évidemment. Je suis désolé de vous avoir dérangé.

Non, se dit Saul tandis qu'il attendait dans une niche en face des appartements du Père Dusseault. Un entretien à son bureau ne donnerait

rien. Il fallait une approche privée, un tête-à-tête – obtenu par la force le cas échéant. Il n’y avait pas le choix.

Saul et Gallagher étaient d’accord sur le fait que dans ce cas précis, il valait mieux que Saul et Erika agissent seuls, même si l’Agence était maintenant prête à les aider. Si jamais ils étaient pris, au pire on accuserait un couple de juifs d’avoir un peu bousculé un prêtre catholique en lui posant des questions sur la disparition du père de la femme.

Et d’ailleurs, songeait Saul, cela restait une affaire de famille. Tout ce qui m’intéresse c’est le père d’Erika. Gallagher m’a donné des informations que je ne possédais pas – concernant les relations entre le Vatican et les hommes qui m’ont attaqué. En échange, je lui ai parlé de la possibilité d’un réseau inconnu. C’est correct.

Les lumières s’éteignirent dans plusieurs appartements. La nuit se fit plus noire. Le Vatican était fermé aux touristes après 7 heures du soir, mais Saul et Erika s’étaient cachés dans le sous-sol d’un immeuble de bureaux, n’en ressortant qu’à la nuit tombée. De son point d’observation, Saul regardait en bas de la rue où Erika attendait dans une cachette identique. Ils étaient de chaque côté de l’entrée de l’immeuble du Père Dusseault. Ils monteraient dès que la lumière s’éteindrait. Et s’il sortait, ils étaient prêts à le suivre.

Justement, il sortit. Saul reconnut le jeune Français robuste à l’épaisse chevelure noire et au menton légèrement fuyant. Il lui avait rendu visite l’après-midi même, se faisant passer pour un journaliste en quête des derniers développements de la recherche du cardinal. Le prêtre s’était montré évasif, cassant, avant de le congédier. Saul n’allait pas regretter le moins du monde d’exiger enfin des réponses.

Le prêtre s’arrêta sous un lampadaire éclairant l’entrée du palais puis se dirigea vers la droite de Saul, du côté d’Erika. Son costume sombre se mêlait aux ombres ; seul ressortait son col blanc.

Saul sortit de sa cachette, ayant laissé à Erika la possibilité de suivre le prêtre avant lui. Il concentra son attention sur une faible lumière au bout de la rue, attendant de voir quelle direction le Père Dusseault allait prendre.

Le prêtre continuait tout droit. Son immeuble était situé à droite de la place Saint-Pierre, près de la partie « citadine » du Vatican, où se trouvaient un supermarché, une pharmacie et un bureau de poste. Saul et Erika le suivirent bientôt entre la chapelle Sixtine et la basilique Saint-Pierre, devant l’Académie pontificale des sciences, puis dans la profondeur des bois et

jardins du Vatican, que n'éclairaient que de rares lampadaires. À deux reprises, Saul dut s'arrêter et se dissimuler – une première fois quand deux prêtres passèrent près de lui, une autre fois tandis qu'un garde suisse assurait sa patrouille dans une rue. Dès qu'il se trouva sous le couvert des buissons et des arbres, il se sentit plus à l'aise. Mais deux gestes que le prêtre avait faits le troublaient. Il avait d'abord ôté son col blanc et l'avait fourré dans sa poche. Puis il avait glissé sa main droite sur son majeur gauche, comme pour enfiler une bague.

Avec une croix et une épée superposées ?

Le Père Dusseault est-il lié aux trois hommes qui ont tenté de me tuer ? Est-ce pour cela que leurs factures ont été réglées par le bureau du cardinal ?

Jusque-là, le prêtre avait marché normalement. Mais il se déplaçait maintenant avec précaution. L'homme de robe qui faisait sa promenade du soir s'était transformé en agent en opération prenant garde au danger. Il se glissa près d'une lampe de jardin aux pâles reflets. En absence de col blanc, il se fondait totalement avec la nuit.

Il disparut.

Au-devant, parmi les arbres et les buissons, Erika serait aux aguets. Peut-être se trouvait-elle assez près pour voir où allait le prêtre, se disait Saul. Mais Erika et le prêtre s'observeraient-ils mutuellement ? Le Père Dusseault s'était-il douté qu'il était suivi ?

Une chose était sûre, se dit Saul. Erika et lui étaient tellement sur la même longueur d'onde qu'elle avait forcément envisagé cette possibilité et redoublé d'attention. Il avançait en silence, entre les fontaines, les haies et les statues. Les anges de marbre lui faisaient irrémédiablement penser à la mort. Le parfum des fleurs était écœurant, comme dans une chambre mortuaire. Il plongea à terre, se frayant un chemin entre deux buissons puis s'arrêta en apercevant une clairière devant lui. Une grande fontaine en forme de galion espagnol se dressait au-devant.

Il crut d'abord que le prêtre qu'il voyait dos tourné à la fontaine était le Père Dusseault. Puis un quartier de la lune apparut et dévoila le col blanc que ce prêtre-là portait. Son menton carré fit frémir Saul. Dans ces jardins qui lui rappelaient un cimetière, il eut l'effrayante impression de voir apparaître un fantôme. Un court instant, il aurait juré avoir vu Chris, son frère adoptif mort.

Saul était sous le choc, incapable de détourner les yeux. Chris aurait-il survécu par quelque miracle ? Saul n'avait jamais vu le corps de Chris ; on lui avait parlé de ce combat au couteau dans lequel il avait trouvé la mort, c'est tout. Mais malgré son immense désir de revoir Chris, Saul savait au fond de son cœur que son espoir était vain. Il y avait une forte ressemblance, mais ce prêtre n'était pas Chris.

Un mouvement quasi imperceptible à côté de la fontaine attira l'attention de Saul. Erika cherchait-elle un meilleur poste d'observation ?

Non, décida-t-il. Elle était bien trop professionnelle pour que sa curiosité la pousse à risquer d'être découverte.

Le mouvement se fit plus visible. Une ombre se détacha des ombres. Un homme s'avança. En costume clérical, mais sans col blanc. Un homme qui portait une bague au majeur gauche.

Le Père Dusseault.

L'autre prêtre avait apparemment remarqué l'approche du Père Dusseault. Avec calme, il se tourna vers son visiteur et leva les mains en signe de paix. C'est du moins ce qu'il semblait. Ce geste était en tout point semblable à celui d'un opérateur invitant à ce qu'on le fouille, montrant qu'il n'était pas armé.

4

Afin de voir clairement dans le noir, Drew avait pris soin de ne regarder ni la lune ni le lampadaire. Il s'était concentré sur les buissons les plus sombres, le dos protégé par la fontaine. Le prêtre aurait dû être là, maintenant, mais Drew se disait qu'il avait dû être prudent, progressant avec lenteur et s'assurant que ce n'était pas un piège. Quand il entendit un léger mouvement derrière la fontaine et se tourna avec un calme ostensible, levant les bras en signe de non-agression, il fut soulagé de constater que le Père Dusseault avait choisi d'arriver par le coin le plus sombre de la clairière, aidant ainsi Drew à préserver sa vision.

Évidemment, le prêtre pouvait ne pas être le Père Dusseault. Drew ne l'avait jamais vu auparavant. Dans l'après-midi, il avait téléphoné au prêtre à son bureau du Vatican et avait demandé un rendez-vous.

— À quel sujet ? avait demandé une voix douce au léger accent français.

— Le cardinal Pavelic, avait répondu Drew.

— Je dois vous demander d’être un peu plus précis. Si cela concerne la disparition du cardinal, j’ai déjà reçu un journaliste aujourd’hui et je lui ai dit comme à vous. Nous n’avons aucune information. Renseignez-vous à la police.

— Je ne suis pas journaliste, avait dit Drew. Et je ne crois pas que vous devriez me conseiller de m’adresser à la police. Cela pourrait vous causer des ennuis.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous...

— Vous m’avez demandé d’être un peu plus précis. Alors voici. Deux tueurs cherchent le cardinal. Les fils de SS nazis. Leurs pères travaillaient directement pour Hitler. Cela éveille-t-il votre intérêt ?

Le silence s’était fait à l’autre bout de la ligne.

— Ridicule, avait enfin dit le Père Dusseault. Qu’est-ce qui vous fait imaginer que... ?

— Pas au téléphone. Je vous ai déjà dit que je voulais un rendez-vous. En particulier. Le plus tôt possible. Ce soir.

— Qui est à l’appareil ?

— Désolé, avait répondu Drew.

— Vous vous imaginez vraiment que je vais croire une voix anonyme au téléphone ? Que je vais vous rencontrer en secret pour parler de tueurs ?

L’éclat de voix du Père Dusseault avait semblé plus calculé que spontané. Drew avait décidé de l’éprouver.

— Si vous voulez des références, vous pouvez vous adresser à la confrérie.

Une fois encore, le silence s’était fait à l’autre bout de la ligne.

Encouragé, Drew avait poursuivi son petit manège, entamant le code de reconnaissance de la confrérie.

— *Dominus vobiscum.*

— Je ne vois pas pourquoi vous me dites ça.

— Voyons, mon Père, vous connaissez forcément les répons de la messe en latin.

— Évidemment. Le Seigneur soit avec vous.

— Et qu’est-ce qu’on dit après ?

— *Et cum spiritu tuo.*

— Très bien. « Et avec votre esprit. » *Deo gratias.*

Drew avait retenu son souffle, attendant la dernière partie du code de reconnaissance.

— « Dieu soit loué. » *Amen.*

Drew avait soupiré mentalement. On lui avait donné tout le code.

— Il y a une fontaine en forme de galion espagnol dans les jardins du Vatican.

Ça aussi c'était un test. Plusieurs jours auparavant, quand Drew et Arlene s'étaient déguisés en prêtre et en religieuse pour rencontrer le Père Sébastien dans le jardin du Vatican, cette fontaine avait été leur lieu de rendez-vous. C'était là qu'on avait tiré sur le Père Victor, le membre de la confrérie qui avait envoyé Arlene chercher Drew en Égypte.

Tout citoyen du Vatican établirait immédiatement le rapport entre ce lieu de rencontre et le meurtre qui s'y était récemment produit. Mais un bureaucrate innocent du Vatican aurait immédiatement fait remarquer avec indignation que c'était un choix particulièrement morbide. Après un court silence, le Père Dusseault, lui, avait simplement répondu :

— J'y serai à 1 heure du matin.

5

À cet instant, avec un quart d'heure de retard, le Père Dusseault émergeait de l'ombre. Il ne semblait pas surpris de voir Drew habillé en prêtre. Ça se comprenait, pensait Drew. Après tout, une voix qui donnait le code de reconnaissance de la confrérie devait en toute logique appartenir à un prêtre, particulièrement au Vatican. N'était-ce pas le meilleur endroit pour qu'un caméléon catholique se montre sans danger sous sa véritable couleur ?

Ce qui n'empêcha pas Drew de remarquer que le Père Dusseault ne se dévoilait pas totalement – il avait ôté son col blanc pour mieux se fondre dans la nuit. Ce qui confortait Drew dans son idée que la formation de ce prêtre n'avait pas été exclusivement religieuse.

Mais le Père Dusseault n'avait apparemment pas remarqué Arlene qui, à l'instar de Drew, avait repris son déguisement. Elle était arrivée dans les jardins bien avant 1 heure du matin, avait ôté l'ornement blanc de son habit de religieuse et s'était étendue bien à plat sur le sol. Sa robe noire ne se distinguait pas des buissons, ceux-là mêmes que Drew regardait quand le Père Dusseault était arrivé.

À la faveur de la lune, Drew observa la bague au majeur gauche du Père Dusseault : un rubis avec une croix et une épée superposées. Le Père Dusseault l'avait manifestement passée pour assurer qu'il était bien membre de la confrérie. Et il était évident que l'absence d'anneau au doigt de Drew était mauvais signe pour le Père Dusseault.

Effectivement, il désigna la main nue de Drew.

— Je croyais que vous étiez l'un des nôtres.

Drew reconnut la voix au téléphone.

— Non.

— Comment connaissez-vous notre code de reconnaissance ?

— Un membre de la confrérie me l'a donné... à un moment où il voulait me recruter.

— S'il a voulu vous recruter, vous devez posséder des qualités exceptionnelles.

Drew ne répondit pas.

— Pourquoi avez-vous refusé de vous joindre à nous ?

— Je hais tout ce que la confrérie représente.

— Vous haïssez ? fit le Père Dusseault dans un sourire. C'est un sentiment destructeur. Vous devriez vous en accuser lors de votre prochaine confession et demander l'absolution. Mais à vrai dire, c'est bien pour parler de confession que nous sommes là. Que le Seigneur vous pardonne, fit-il en levant la main droite vers Drew pour le bénir. Maintenant, dites-moi donc pourquoi vous vous intéressez tant à la disparition du cardinal.

Drew secoua la tête.

— Pour qui travaillez-vous ?

Drew secoua à nouveau la tête.

— Je préférerais parler des tueurs auxquels j'ai fait allusion ; vous savez, ces deux hommes qui cherchent le cardinal.

— Ah oui, ceux dont vous affirmez qu'ils sont les fils de deux tueurs au service d'Hitler. Je vous en prie, si c'est votre souhait. En tout cas pour l'instant. Comment en avez-vous entendu parler ?

— Disons que nos chemins se sont croisés. Leurs noms de code sont Seth et Iceberg.

Le Père resta de marbre, mais ses yeux le trahirent.

— Vous en avez entendu parler aussi ?

— Non, mentit le prêtre. Je n'aurais pu oublier des noms pareils.

— Ce sont les fils de tueurs nazis, fit Drew. Ce qui m’a amené à me demander pourquoi ils veulent retrouver le cardinal. Qu’est-ce que le cardinal peut bien avoir affaire avec eux ? J’ai commencé à réfléchir au passé du cardinal. Qu’a-t-il fait pour grimper si rapidement dans la hiérarchie de l’Église ?

— Il n’y a là aucun mystère, répondit le Père Dusseault. Le cardinal est un infatigable combattant de la Foi. Son énergie peu commune n’a cessé d’être récompensée.

— Soit, mais ce qui m’intéresse c’est ce qu’il a fait en 1945, juste avant sa première promotion. Quel était le lien du cardinal avec les nazis ?

6

Saul observait depuis sa cachette derrière les buissons. Les deux prêtres parlaient – à voix trop basse pour qu’il puisse distinguer leurs paroles – quand le Père Dusseault s’avança soudain, plongeant la main gauche en avant. Le clair de lune reflétait...

7

... un couteau qui devait être dissimulé dans la manche du Père Dusseault, à l’intérieur d’un étui à ressort. Drew recula vivement et sentit la lame déchirer le revers de son veston. La chaleur parcourut son corps. Ses terminaisons nerveuses réagirent rapidement à ce brusque flux d’adrénaline. Il évita un deuxième coup, essayant de se placer dos à la lune afin qu’elle gêne la vision du Père Dusseault.

Mais le Père Dusseault comprit l’intention de Drew et commença à tourner autour de Drew pour se trouver, lui, dos à la lune.

Quand le couteau scintilla de nouveau vers lui, Drew bloqua le coup et frappa le Père Dusseault avec le talon de sa main, visant les côtes juste au-dessus du cœur. Mais le prêtre anticipa le coup. Il se tourna prestement sur la gauche et son flanc absorba le choc. Dans le même temps, utilisant le mouvement de torsion, le prêtre frappa la mâchoire de Drew de son pied droit.

Drew jeta la tête en arrière juste à temps et saisit le pied du prêtre qui pivota. Il donna un autre coup de couteau.

Drew esquiva en repoussant le bras armé et, de toutes ses forces, donna un coup dans les narines du Père Dusseault avec le talon de sa main. Il sentit le cartilage s'écrabouiller. Ce ne serait pas mortel, mais si atroce que pendant les prochaines secondes le prêtre serait incapable de se défendre. Drew en profita pour lui assener une série de coups de poing vigoureux – dans le ventre, sous la mâchoire, et à la base du nez.

Le Père Dusseault s'écroula.

8

Saul était fasciné. La rapidité des réflexes du second prêtre était ahurissante. Ça le faisait encore penser à Chris. Le prêtre avait frappé avec le talon de la main. Exactement comme Chris et moi avons appris. L'agilité de ce prêtre, son rythme, sa précision, son style même – tout cela lui faisait penser à Chris.

Ou est-ce seulement parce que Chris est mort dans un combat au couteau et que j'aurais tellement voulu qu'il survive que je projette ces idées sur ce prêtre qui, lui, a survécu ?

Non, se dit Saul. Je n'imagine pas cette ressemblance. Ce prêtre n'est pas Chris. Ça, je le sais. Mais il lui ressemble tant que c'en est inquiétant.

Saul fut interrompu dans ses pensées. Il y avait quelqu'un d'autre dans les jardins. Il pensa d'abord que la silhouette émergeant des buissons à sa droite était Erika.

Mais il s'aperçut vite que ce n'était pas elle. C'était une femme, habillée en religieuse. Sans les ornements blancs, elle était presque invisible. Elle fonça dans la clairière. Le prêtre victorieux se tourna vers elle. Ils parlaient précipitamment tout en se penchant vers le Père Dusseault.

Saul fit alors un choix dangereux. Malgré toutes ses années d'entraînement professionnel. Malgré son instinct de protection. Cela ne comptait plus. Il sortit de sa cachette – s'il avait eu une fausse intuition, il pourrait toujours se renfoncer dans l'obscurité – et marcha dans la clairière.

9

Alarmés, le prêtre et la religieuse pivotèrent dans sa direction.

— Ceci est le risque le plus gros que j’aie jamais pris, fit Saul en levant les mains. Je ne suis pas seul, alors restez comme vous êtes. J’ai confiance en vous. Je vous supplie de ne rien tenter contre moi.

Le prêtre semblait tétanisé, comme s’il ne savait s’il devait fuir ou attaquer. La religieuse sortit un pistolet de sa robe.

Saul leva les mains plus haut encore et s’avança.

— Vous ne saviez pas que j’observais la scène. Vous devez donc admettre que j’aurais pu vous tuer si je l’avais voulu. Et vous devez admettre que nous avons les mêmes problèmes.

— Les mêmes problèmes ? demanda le prêtre.

Saul frémit. Une nouvelle angoisse le saisissait.

C’était la voix de Chris. C’était impossible. Mais c’était quand même la voix de Chris.

— Est-ce que je deviens fou ? Ce que vous venez de faire est précisément ce que nous voulions faire, dit Saul.

— C’est-à-dire ? fit la religieuse en pointant toujours son arme contre lui.

— Mettre la main sur le Père Dusseault et l’obliger à nous dire ce qu’il sait sur...

— Sur ? demanda le prêtre dans un air de défi.

Saul hésita, ne sachant trop jusqu’à quel point il devait parler, mais il se lança.

— Sur le père de ma femme, qui a disparu, et pourquoi trois hommes – des prêtres, à mon avis – ont essayé de nous tuer, ma femme et moi.

— Vous dites qu’à votre avis c’étaient des prêtres ?

— Oui, comme l’homme qui vient de vous agresser. Il porte la même bague que les autres. Un rubis avec une croix et une épée superposées.

10

Drew était sidéré.

— Vous connaissez la confrérie ?

L’étranger avait environ trente-cinq, quarante ans. Il était grand et musclé, il avait les cheveux foncés, la mâchoire carrée et le teint hâlé.

Drew eut une étrange impression de déjà-vu, pensant l’avoir déjà rencontré, encore qu’il ne voyait pas où. Il repoussa cette idée et attendit la

réponse.

— La confrérie ? fit l'homme en fronçant les sourcils. C'est comme ça qu'ils s'appellent ? Non, je ne les connais pas. Mais ça m'intéresse rudement. En tout cas je sais une chose, fit-il en s'approchant, il y a une capsule de poison sous la pierre de la bague.

— Oui, la pierre, dit Drew. La confrérie de la pierre. Ils sont censés avaler le poison s'ils risquent d'être capturés et qu'on les oblige à révéler les secrets de leur ordre.

— Ordre ? fit l'étranger avec précipitation. Alors j'avais raison ? Ce sont des prêtres ?

Drew acquiesça. En repensant au poison, il s'accroupit près du Père Dusseault et prit la précaution d'ôter la bague à son doigt.

— J'espère que vous ne l'avez pas tué, fit l'étranger.

— J'ai tout fait pour l'éviter. Il va avoir un réveil douloureux.

— Du moment qu'il se réveille. J'ai des questions à lui poser. Cela dit, comme vous avez l'air au courant pour la confrérie, vous allez peut-être m'épargner cet effort. Vous ne portez pas une de leurs bagues. Quelque chose me dit que vous n'êtes pas prêtre non plus, pas plus que votre amie n'est religieuse.

— Je vous ai déjà vu, fit Drew.

11

Saul tressaillit.

— Hier. En Suisse, fit le prêtre. Au sommet du col d'Albis.

— Je l'ai franchi hier, exact. En direction de Zurich.

— Dans une Renault.

— Comment diable...

— Il y avait une femme dans la voiture derrière vous, poursuivit le prêtre. Une Golf.

— C'est ma femme. Mais comment avez-vous...

— Elle semblait si émue, si fatiguée et en même temps si décidée à se concentrer sur vous, qui conduisiez devant elle. Je ne saurais dire pourquoi, mais quand vous nous avez croisés, tous les deux, je me suis identifié à vous.

Saul tressaillit de nouveau. Il voulait parler de Chris, de ce même sentiment étrange d'identification.

Mais son attention fut attirée par le Père Dusseault.

— Il faut qu'on le sorte d'ici, fit le prêtre.

— Avant qu'un garde ne se pointe, approuva Saul tout en jetant un regard derrière lui. Ma femme va finir par se demander de quoi on parle. Je ferais mieux de lui dire que tout est clair et qu'elle peut se montrer, ajouta-t-il en lui faisant signe de sortir de sa cachette. Vous ne m'avez pas dit vos noms. Mais peut-être n'avez-vous toujours pas confiance.

L'homme et la femme échangèrent un regard incertain.

— Drew.

— Arlene.

— Saul. Et ma femme, c'est Erika. Elle va vous plaire.

Une fois encore il lui fit signe de sortir.

Il attendit.

Il lui fit signe une troisième fois.

Et il comprit brusquement qu'elle n'allait pas sortir de sa cachette, que tout allait atrocement mal, que sa vie allait être détruite.

12

Saul fonça en direction du bord des jardins et regarda le dôme massif de Saint-Pierre auréolé par les éclairages nocturnes de la ville. Il avait fouillé la moitié des jardins tandis que l'homme qui s'appelait Drew avait vérifié l'autre moitié. Apercevant un garde près d'un palais juste en face, il savait que désormais il ne pouvait aller plus loin. Si Erika n'était pas dans les jardins, il n'y avait aucun espoir de la trouver dans le dédale des bâtiments du Vatican. Il se demanda pour la énième fois ce qui lui était arrivé. Il essayait d'étudier toutes les possibilités avec calme pour arriver à la conclusion que seulement deux étaient plausibles. Elle avait été obligée de s'enfuir ou on l'avait capturée. Mais qui ? Des gardes ? Quelqu'un de la confrérie ?

Les vingt minutes s'étaient largement écoulées. Drew était sûrement de retour près de la fontaine. Peut-être avait-il trouvé Erika ?

Saul courut dans la nuit. La clairière était déserte.

Il serra les poings de rage mais entendit des pas sur sa droite et reconnut Drew qui se découvrait.

— Nous nous sommes cachés au cas où un garde serait apparu, fit Drew. Vous êtes en retard.

— Vous l’avez trouvée ?

— Non... Je suis désolé.

Saul eut l’impression qu’on lui lacérait le cœur.

— Je crois qu’il faut partir, dit Drew.

— Je comprends.

— Vous venez avec nous ou vous préférez continuer à chercher ?

Saul tourna son regard vers les jardins. Cette dernière proposition le tentait atrocement.

— Non, dit-il avec peine. Si elle avait été là, elle se serait montrée, ou bien nous l’aurions trouvée. Je vais continuer à chercher. Mais ailleurs. Seulement je ne sais pas où, fit-il, la voix brisée.

— Reste aussi le problème de savoir où aller avec le prêtre.

Saul scruta une dernière fois les jardins. Il lui fallut un immense effort pour se secouer. Si on le découvrait ici, se dit-il, ça n’aiderait pas Erika. Cela dit, le Père Dusseault pourrait savoir pourquoi elle avait disparu.

Il se concentra.

— Vous feriez mieux de me suivre.

Il s’aperçut qu’ils n’avaient pas trente-six solutions. Ils pouvaient essayer d’emmener le Père Dusseault chez lui, mais il y avait de grandes chances pour qu’un garde les repère et donne l’alarme. Et s’ils y parvenaient, que feraient-ils une fois sur place ? Le questionner dans son appartement ? Au matin, quelqu’un de son service pourrait s’inquiéter de son absence et venir le chercher. Non, il fallait sortir le Père Dusseault du Vatican. Mais comment ? On les arrêterait sûrement s’ils essayaient de franchir les grilles avec lui à 2 heures du matin. Ils pouvaient sans doute se planquer jusqu’au matin. Mais après ? Franchir les contrôles avec le prêtre tandis que les gardes étaient distraits par le flot habituel des touristes ? Mais comment empêcher qu’on remarque le visage tuméfié du Père Dusseault ? Et si jamais le prêtre faisait du raffut à la grille ? En fait, il n’y avait qu’une solution : quitter le Vatican immédiatement, mais sans passer devant les postes de garde.

Avant d’entrer, la veille, Saul et Erika avaient observé attentivement le périmètre du Vatican. Il était entouré d’un haut mur de pierre. On ne pouvait

y grimper sans aide et une échelle ou une corde aurait immédiatement attiré l'attention de la police.

Mais là, il s'agissait de sortir, pas d'entrer. Et la tâche était moins compliquée. La veille, Saul avait remarqué en plusieurs endroits des arbres près du mur.

Tandis que Drew et Arlene portaient le prêtre inconscient, Saul les précédait, espérant toujours trouver Erika. Ils arrivèrent au mur du fond et le longèrent. Ils finirent par découvrir un arbre solide dont les branches leur permettraient de franchir le mur.

Hisser le prêtre ne serait pas difficile. Mais il serait moins aisé de le faire glisser de l'autre côté : il faudrait deux personnes en bas et une en haut pour le faire descendre le plus possible avant de le lâcher. Et la police arriverait sans tarder. Il était donc impératif de quitter le quartier sans tarder.

— Je passe en premier, dit Saul. Erika et moi avons laissé une voiture de location tout près. Donnez-moi vingt minutes pour revenir avec. Puis commencez à grimper. Hissez le prêtre en haut du mur. Qui sait ? Erika est peut-être à la voiture.

— Et si la voiture n'est plus où vous l'avez laissée ?

— J'en volerai une. Quoi qu'il arrive, je reviens.

13

Drew s'accroupit, dos au mur, tremblant tant il faisait humide. Arlene se coula près de lui. Il avait peur que le Père Dusseault ne se réveille, ne fasse semblant d'être inconscient et ne les attaque au moment le plus inattendu. Il prit le pouls du prêtre. Il était faible mais régulier, en aucun cas celui d'un tueur qui rassemble ses forces.

Arlene se pencha sur son oreille.

— Tu as confiance en lui ?

— En Saul ? Oui. Je ne sais pas pourquoi, mais oui.

Rassurée, elle se lova contre son épaule.

— Qu'as-tu dit au Père Dusseault pour qu'il t'attaque ?

— Je ne suis pas sûr.

Il avait à ce sujet des théories contradictoires et il devait réfléchir.

Peut-être que le Père Dusseault était venu avec les mêmes intentions que Drew : obtenir de force des réponses.

Où alors le prêtre avait réagi impulsivement, soudain menacé par les questions de Drew sur le cardinal et les nazis.

Mais en se remémorant l'incident, Drew s'aperçut que l'attaque apparemment spontanée du Père Dusseault avait en fait été parfaitement calculée. Le prêtre n'avait pas visé un organe vital, la gorge, par exemple, ce qui aurait entraîné une mort rapide et certaine. Il avait visé la poitrine et le ventre. À ces endroits-là, on pouvait mourir lentement, ou pas du tout. Il voulait m'interroger, se dit Drew. Savoir qui j'étais et pourquoi je m'intéressais tant au cardinal. Il ne m'aurait achevé qu'après.

Mais pourquoi un membre de la confrérie voudrait-il en tuer un autre ? Le Père Sébastien aurait-il raison de soupçonner un membre de la confrérie de vouloir la détruire ? Le Père Dusseault est-il un traître ?

Les réponses viendraient bien assez tôt, se dit-il. Quand Saul reviendrait avec la voiture.

Mais qu'avait dit Saul ? Le père de sa femme avait disparu ? Cette disparition avait quelque chose à voir avec les trois prêtres, membres de la confrérie, qui avaient essayé de tuer Saul et sa femme ?

Et voici que la femme de Saul avait disparu, elle aussi. Drew commença à songer que Saul et lui poursuivaient le même but et que les réponses aux questions de Saul l'aideraient à répondre à ses propres questions.

Il regarda sa montre. Les vingt minutes s'étaient écoulées.

Arlene parla avant lui.

— C'est l'heure.

Elle grimpa à l'arbre puis tendit le bras, tandis que Drew hissait le Père Dusseault vers elle.

14

Une Peugeot recula en dessous d'eux, phares allumés. Un court instant, Drew se demanda avec inquiétude si elle n'appartenait pas à la police ou à la confrérie. Mais Saul en sortit et Drew se détendit. Arlene passa avec souplesse par-dessus le mur. Drew fit descendre le prêtre jusqu'à eux puis atterrit à son tour. Quelques secondes plus tard, ils étaient dans la voiture.

À la grande consternation de Saul, Erika ne l'avait pas attendu à la voiture.

— Ma femme et moi avons pris une chambre d'hôtel, fit-il en conduisant. Si tout va bien, si elle a dû échapper à quelqu'un, elle sait qu'elle peut me joindre à cet hôtel. Il n'y a qu'à y emmener le prêtre, suggéra-t-il en regardant Drew et Arlene par-dessus son épaule.

Le Père Dusseault, lui, était allongé par terre.

Saul fut soulagé d'entendre Drew.

— Compte tenu des circonstances, c'est la seule solution.

Saul expliqua qu'ils avaient choisi cet hôtel à cause de sa conception. L'ascenseur et l'escalier de secours étaient au bout d'un couloir invisible du hall. À l'arrière, près du parking de l'hôtel, il y avait une autre entrée qui menait à ce couloir.

À trois heures du matin, personne ne prêta la moindre attention à un prêtre qui aidait un autre prêtre à entrer, ni à une religieuse qui arrivait quelques minutes plus tard, non plus qu'à un homme grand au teint mat arrivé avant eux avec une valise.

La valise contenait les vêtements civils que Drew et Arlene avaient portés avant de se déguiser. Sur le chemin de l'hôtel, Drew l'avait retirée d'une consigne automatique de la gare. Ils n'avaient croisé personne, ni dans l'ascenseur, ni dans le couloir menant à la chambre de Saul. Une fois dans la chambre d'hôtel Drew et Arlene passèrent tour à tour dans la salle de bains pour se changer tandis que Saul examinait le prêtre qui gisait sur le lit, toujours inconscient.

— Il a le nez cassé.

— Je l'ai fait exprès, dit Drew. Il s'y est pris d'une telle façon avec moi que j'ai fait mon possible pour le décourager. Et sa mâchoire ?

— Elle a tenu le coup, on dirait. Il va pouvoir parler.

— Il met un temps fou à revenir à lui, remarqua Arlene.

— Oui, et ça m'inquiète, dit Saul. J'ai vérifié ses yeux. Ils sont sensibles à la lumière. Ses réflexes fonctionnent. On pourrait lui mettre de la glace sur le nez.

— J'aime autant qu'il souffre. Il répondra plus facilement aux questions, fit Drew.

— Vous n'avez pas de substances chimiques pour le faire parler ?

— Non, répondit Drew. On nous a donné des papiers d'identité, des armes et de l'argent. C'est tout.

— Comment ça, on vous a donné ? Qui est on ?

— Un membre de la confrérie qui nous a obligés à l'aider.

Les yeux de Saul s'écarquillèrent.

— Nous payons une dette, expliqua Drew.

— Il faut nous croire, ajouta Arlene. Nous n'éprouvons aucune loyauté à leur égard.

Saul les dévisagea, hésitant à se dévoiler plus avant.

— Soit. Je vous ai crus jusque-là. Puisque vous êtes honnêtes, je vais l'être aussi. Moi aussi je dois rendre service à un groupe.

— Qui ?

— Je travaillais pour eux avant. Je ne veux plus en entendre parler, mais ils m'ont manipulé pour m'obliger à coopérer.

— Je vous ai demandé...

— La CIA.

— Dieux du ciel !

— Il faut que je les appelle, dit Saul. On pourrait bien se planter sur l'état du prêtre. En tout cas, il lui faut un médecin sinon il sera incapable de répondre à nos questions. Vous l'avez vraiment sonné. Si je ne me trompe pas, il a eu une commotion cérébrale. Il nous faut donc une équipe avec tout le nécessaire pour le ranimer.

Le silence s'abattit sur la chambre.

Arlene se tourna vers Drew.

— Il a raison. Si nous attendons bêtement que le Père Dusseault retrouve ses esprits, nous aurons perdu un temps précieux.

— Mais la CIA ! s'exclama Drew. Tu sais ce que j'en pense...

— À vous voir agir, j'aurais pensé que vous en faisiez partie, dit Saul.

— Je n'ai jamais fait partie de l'Agence. Mais de la version Département d'État. Et je ne veux avoir à faire ni à l'une ni à l'autre.

— Mais vous avez accepté de coopérer avec la confrérie.

— Je n'avais pas le choix.

— Écoutez-moi bien. Ma femme a disparu. Pour l'instant, c'est tout ce qui m'intéresse. Mais je crois que si j'arrive à tirer les vers du nez de ce prêtre, il me reste une bonne chance de la retrouver. Je peux appeler une équipe d'experts à la rescousse. Je peux faire tout mon possible pour vous garantir que la CIA n'entendra pas parler de vous. Je vous demande de me laisser téléphoner.

Drew fixait le sol.

Arlene dit :

— Si ça peut nous aider à en finir, Drew, dis-lui que c'est d'accord.

Drew leva les yeux sur elle.

— On ne fait que s'enfoncer davantage.

— Dis-lui.

— D'accord, soupira Drew, passez votre coup de fil.

Saul saisit le combiné et composa un numéro. Une voix rauque répondit, répétant le numéro qu'avait composé Saul.

— Ici, Romulus. Dites à Gallagher que j'ai une source d'information plutôt réticente. J'ai besoin d'une équipe d'interrogation médicale. Tout de suite.

— Quelle adresse ? demanda la voix.

— Il sait où je suis.

Saul reposa le téléphone.

— Mais où est ma femme, bon Dieu ?

15

Une demi-heure plus tard, Saul entendit frapper à la porte. Il regarda par l'œil-de-bœuf, s'attendant à trouver l'homme au visage grêlé. Mais il eut la surprise de voir Gallagher en personne. Il avertit Drew et Arlene d'un geste. Ils prirent immédiatement leur valise pour s'enfermer dans la salle de bains. Puis, Saul ouvrit la porte.

Gallagher entra, les yeux bouffis à cause du manque de sommeil.

— Une source d'information plutôt réticente ?

Saul referma la porte à clef.

Gallagher continuait de parler.

— À strictement parler, je devrais être rentré en Autriche. Ceux de Zurich n'ont pas émis la moindre objection à ce que j'entre dans leur juridiction. Mais nos hommes à Rome aiment bien tenir leur boutique tout seuls. Si vous acceptiez d'être sous le contrôle d'un autre chef d'antenne...

— C'est vous qui avez voulu qu'on travaille ensemble. Alors on ne change rien, fit Saul. Il est hors de question que je prenne le risque d'en croire un autre.

— J'adore quand on m'aime. Alors, qu'est-ce que vous avez à me montrer ?

Saul le conduisit jusqu'à la chambre proprement dite.

Gallagher pâlit en découvrant ce qu'il y avait sur le lit.

— Nom de Dieu, c'est incroyable ! Vous avez enlevé un prêtre ! Comment je vais mettre ça sur mon rapport, bordel ? Et regardez-moi ce visage ! Vous lui avez passé dessus avec un rouleau compresseur ?

— Ça n'est pas un simple prêtre. C'est l'assistant personnel du cardinal de la curie.

Gallagher s'en retrouva bouche bée.

— On règlera les comptes, vous verrez ! À cause de vous ma vie est... !

— Avant de penser au chômage, jetez plutôt un coup d'œil à ceci.

Saul désigna la bague que Drew avait ôtée au Père Dusseault.

Gallagher l'étudia avec étonnement.

— Les détails commencent à coller. Vous avez déjà prouvé que les hommes qui avaient essayé de me tuer étaient financés par un bureau du Vatican. Son bureau, fit Saul en désignant le Père Dusseault. Son patron, c'est le cardinal disparu.

Saul leva le bras du prêtre et remonta la manche de son manteau, révélant l'étui à ressort. Il tendit à Gallagher le couteau que le prêtre avait utilisé.

— Comme vous pouvez le constater, c'est la panoplie de base d'un prêtre. Et il sait s'en servir, croyez-moi !

— Continuez. Vous finirez par me convaincre.

— Non seulement le réseau inconnu existe bien, mais en plus j'avais raison – il est composé de prêtres, dit Saul. Ils tiennent leur nom du rubis qui orne leur bague. La confrérie de la pierre.

Gallagher émit un petit rire.

— Romulus, vous êtes toujours aussi bon. Vous en avez appris un sacré bout.

— Mais pas suffisamment. Je l'ai dit à votre type au téléphone. Il me faut une équipe d'interrogation médicale.

— Ils ne sauront pas quelles questions poser.

— Moi, si. Je veux qu'on me prévienne dès qu'il sera en état. C'est moi qui poserai les questions. Il crachera tout ce qu'il sait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Il s'est passé quelque chose ? Votre voix...

— Ma femme a disparu.

— Quoi ?

— Elle était avec moi quand nous surveillions l'appartement du prêtre. Il a quitté le bâtiment. Nous l'avons suivi séparément pour éviter d'attirer l'attention.

Conscient de la présence de Drew et Arlene dans la salle de bains, il omit volontairement leur part dans le récit des événements.

— Une fois que j’ai eu mis la main sur lui, j’ai cherché Erika, poursuivit-il, la gorge serrée. Elle avait disparu. J’ai cherché partout. Personne. Si le prêtre a la moindre idée de la raison de sa disparition, il va falloir qu’il parle, nom de Dieu ! S’il lui est arrivé malheur, il y aura des morts !

Gallagher recula.

Le téléphone sonna. Saul se précipita.

— Erika ?

Saul ferma les yeux, essayant de contrôler sa déception. Il tendit le combiné à Gallagher.

— Oui, montez.

Gallagher reposa l’appareil et se tourna vers Saul.

— C’est l’équipe. Ils sont au bout de la rue. Je ne voulais pas qu’ils montent avant de savoir ce qui se passait.

— Vous voilà satisfait ?

— Calmez-vous. Je suis avec vous, ne l’oubliez pas.

— Vraiment ? Je vous préviens, Gallagher. Contentez-vous de dire à vos gars de me préparer le prêtre. Après, il est à moi.

— En d’autres circonstances, fit Gallagher en détournant le regard, je n’aurais pas accepté que vous me parliez sur ce ton. Mais je ne saurais vous le reprocher, fit-il avec plus de douceur. Essayez de dormir un peu. Et mangez donc quelque chose. Vous êtes en piteux état.

— Dormir ? Manger ? Bon sang, alors qu’Erika...

— Croyez-moi, Romulus. Vous ne pourrez rien pour elle si vous êtes au bout du rouleau.

Saul s’aperçut alors qu’il n’en pouvait plus. Il respira profondément.

— Vous avez raison... Pardonnez-moi.

— Pourquoi ? À votre place je remuerais ciel et terre. Vous pouvez compter sur moi. Je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

Saul eut un sourire plein de gratitude.

Cinq minutes après, trois hommes entraient. L’un d’eux était mince et portait des lunettes. Il fit une moue en voyant le visage tuméfié du prêtre. Il vérifia les points vitaux de celui-ci puis se tourna vers Gallagher.

— On peut le déplacer sans problème.

Gallagher fit un signe de tête.

Les deux hommes s'avancèrent. Tous deux étaient costauds.

— Où est-ce qu'on l'emmène ? À la boutique ou... ?

— Vous ne pouvez pas le faire ici ? demanda Gallagher. Dans une autre chambre ?

— Il faudra bien lui faire une radio du crâne, mais je n'ai remarqué aucun renflement derrière les yeux, alors je suppose que je voulais prendre un surcroît de précautions. Je sens son pouls. Oui, j'imagine qu'on peut faire ça à l'hôtel.

— J'ai déjà réservé par téléphone. Ils avaient une chambre au bout du couloir. Descendez prendre la clef, fit Gallagher à l'un des costauds.

Dix minutes plus tard, l'équipe était prête à partir avec le prêtre.

— Il faut que je prenne des trucs dans la fourgonnette, fit l'homme aux lunettes.

— Tout ce que vous voulez, répondit Gallagher.

Ils s'assurèrent qu'il n'y avait personne, saisirent le prêtre chacun sous un bras, et longèrent le couloir. L'homme aux lunettes suivit. Personne ne les avait vus.

Gallagher revint sur Saul qui était dans l'encadrement de la porte.

— N'oubliez pas. Reposez-vous. Je vous appelle dès qu'il est prêt.

Saul s'appuya contre le chambranle, les genoux en coton tant il était las.

— Je vous attends.

Il ferma la porte à clef.

16

La porte de la salle de bains s'ouvrit.

— Vous allez obéir à Gallagher, dit Arlene à Saul. J'appelle pour qu'on vous monte quelque chose.

— Elle se prend pour Florence Nightingale. Et elle devient méchante quand ses malades ne se laissent pas dorloter, dit Drew.

Saul sourit. Il s'écroula de fatigue dans un fauteuil.

Arlene décrocha le téléphone.

— Mon ami ne mange pour ainsi dire jamais de viande, dit-elle à Saul. Que diriez-vous d'œufs brouillés, de petits pains et de café ?

— Pas de café, répondit Saul. Je suis assez nerveux comme ça.

— Du lait, fit Drew. Et des fruits. Beaucoup de fruits.

Saul regardait Arlene passer la commande. Elle était grande et mince, comme Erika. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Les cheveux d'Arlene n'étaient pas aussi noirs ni aussi longs. Son visage, encore que très beau, était plus ovale. Sa peau était bronzée, pas naturellement mate comme celle d'Erika. Mais c'était surtout les yeux qui étaient différents. Ceux d'Arlene étaient verts. Ceux d'Erika noisette.

Erika.

Pour penser à autre chose il tourna son regard vers Drew. Et il se remit à penser à Chris.

— Vous ne m'avez toujours pas dit si vous étiez vraiment prêtre.

— Non, fit Drew d'une voix mélancolique. Mais j'étais frère, autrefois. Cela surprit Saul.

— Frère ? Vous voulez dire comme...

— Je suis catholique romain. J'étais moine.

Saul eut du mal à rester naturel.

— J'avais un ami, très proche, comme un frère adoptif, en fait, qui était catholique romain. Il était irlandais.

— Je suis écossais.

— Mon ami est entré chez les cisterciens et il y est resté six ans, dit Saul.

— Vraiment ? Ça, c'est une coïncidence !

— Ah ? fit Saul qui tremblait de tous ses membres. Comment ça ?

— J'ai passé presque six ans au monastère. Mais j'étais chartreux.

— Ah oui. Mon ami m'avait parlé des chartreux. Il disait que son ordre, les cisterciens, était dur. Ils ne parlaient pas. Ils croyaient à la valeur du travail physique. Mais les chartreux – chacun vivait seul dans une cellule, des ermites pour la vie, dans une solitude totale – il disait que les chartreux étaient les plus durs.

— J'aimais cette paix. Comment s'appelait votre ami ?

— Chris.

— Pourquoi a-t-il quitté l'ordre ?

— Il avait des cauchemars à propos de choses qu'il avait été forcé de faire avant d'entrer dans les ordres. En fait, c'est à cause de ces choses qu'il a décidé d'entrer dans les ordres.

— Des choses ?

— On l'a manipulé pour en faire un tueur.

Drew frémit. Son choc était perceptible.

— Vous ne pouvez comprendre si vous ne savez pas que Chris et moi étions orphelins. L'institution dans laquelle nous étions était de type militaire. Tout gosses, on nous a enseigné à être des guerriers. Un homme nous a officiellement adoptés. Il s'appelait Eliot. Il nous emmenait en voyage. Il nous donnait des sucreries. Il a tout fait pour qu'on l'aime. Et il a réussi.

Saul avait du mal à parler, mais il poursuivit.

— Il est apparu qu'il travaillait pour le gouvernement, et que sa véritable motivation de devenir notre père adoptif était de nous recruter dans le renseignement. Après nous avoir fait subir un entraînement intensif, il nous a envoyés en mission. Évidemment, les États-Unis ne ferment pas officiellement les yeux sur l'assassinat politique, mais c'est bien ça que nous faisons. Nous croyions que nos missions étaient approuvées par le gouvernement, pour une juste cause. Mais en fait nous ne travaillions pas pour le gouvernement mais pour Eliot en personne. Nous l'aimions tant que nous aurions fait n'importe quoi pour lui. Alors il nous a dit de tuer. Pour ses raisons à lui. Chris a craqué. Le stress était trop pour lui. Pour expier ce qu'il avait fait, il est entré au monastère. Mais les cauchemars continuaient de le hanter, et il s'est retiré encore plus du monde. Il est tombé dans des espèces de transes. Ça s'appelle la schizophrénie catatonique. La paralysie méditative. Les cisterciens tiennent beaucoup à ce que chaque moine contribue à part égale aux travaux du monastère, mais les transes de Chris l'en empêchaient. L'ordre lui a demandé de partir.

— Il a dû se sentir complètement déchiré.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais il est en paix, maintenant.

— Comment cela ?

— Il a été tué, dit Saul.

Les yeux de Drew se rétrécirent.

— Poignardé à mort – parce qu'Eliot a fini par se retourner contre nous. Il nous a trahis pour protéger ses secrets. Mais j'ai réglé les comptes, pour Chris.

— Comment ?

— J'ai tué Eliot... Et vous ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre votre question, fit Drew.

— Pourquoi avez-vous quitté les chartreux ?

— Une équipe de tueurs a attaqué le monastère.

La surprise saisit Saul.

17

Drew sentit qu'Arlene n'en revenait pas de tant d'honnêteté de sa part.

— Ils ont attaqué le monastère ? demanda Saul.

— Moi aussi, je suis orphelin. Mes parents ont été tués quand j'avais dix ans, dit Drew. À Tokyo. Mon père y travaillait pour le Département d'État. En 1960, ma mère et lui ont été déchiquetés par des terroristes. Les autorités n'ont jamais retrouvé les responsables. Je n'avais que dix ans à l'époque, mais j'ai fait le serment qu'un jour je me lancerais à leurs trousses et que si je ne les trouvais pas, je punirais tous ceux qui étaient comme ceux qui avaient assassiné mes parents. On m'a envoyé aux États-Unis vivre chez mon oncle. Ça ne s'est pas très bien passé, ajouta-t-il d'une voix amère. Alors le meilleur ami de mon père m'a adopté, il s'appelait Ray. Comme mon père, il travaillait pour le Département d'État et il m'a emmené en mission avec lui dans le monde entier. Chaque fois, il s'assurait que j'apprenais les arts martiaux du pays où nous étions. J'avais toujours l'intention de tenir la promesse que je m'étais faite – venger mes parents. Si bien que Ray m'a recruté dans un groupe anti-terroriste du Département d'État nommé Scalpel. On m'a entraîné à devenir un tueur. Pendant dix ans, j'ai tué.

— Dix ans ? Pourquoi avez-vous arrêté ? Pourquoi êtes-vous entré au monastère ?

— Pour la même raison que votre ami. J'avais des cauchemars. En 1979, on m'a envoyé pour une mission qui s'est soldée par la mort de deux innocents, un homme et une femme, ils ont été déchiquetés, exactement comme mes parents. Et c'est moi qui l'ai fait. Leur fils a tout vu, exactement comme moi j'avais tout vu.

— Vous dites qu'ils étaient innocents ? Avez-vous commis une erreur ?

— Non. Scalpel voulait qu'on les tue pour des raisons politiques. Mais j'étais incapable de justifier mon acte. J'étais devenu comme ceux qui avaient assassiné mes parents. J'étais devenu une ordure, comme ceux que je poursuivais. J'étais mon propre ennemi. J'ai eu une... dépression nerveuse, je crois qu'on peut appeler ça comme ça. Je voulais désespérément me racheter, me punir pour mes péchés. Alors je suis devenu

chartreux. Pendant près de dix ans, grâce à la pénitence et à la prière, j'ai trouvé une sorte de paix.

— Et c'est alors que l'équipe de tueurs a attaqué le monastère ?

— Dix-neuf moines furent empoisonnés. Deux autres furent tués par balles. J'étais la cible principale, mais je leur ai échappé. Je me suis alors promis de retrouver ceux qui avaient tué mes frères moines et menacé mes chances de salut. J'ai fini par découvrir que l'homme qui avait ordonné cette tuerie était Ray. Il craignait qu'un jour, à cause de ma dépression nerveuse, je ne révèle ses secrets. Il m'avait cherché pendant toutes ces années et quand il avait enfin su où je me cachais... Mais comme vous m'avez raconté pour l'homme qui a ordonné la mort de votre frère adoptif, j'ai trouvé Ray, et je l'ai tué.

18

Saul écoutait, terriblement ému. Le parallèle entre son histoire et celle de Drew était pour le moins déconcertant.

Mais Chris était mort.

Et Drew avait survécu. Il ressemblait à Chris avec ses cheveux clairs, ses yeux sauvages, ses taches de rousseur, et son visage rectangulaire à la forte ossature. Saul avait la sensation qu'un vide venait de se combler dans sa vie, qu'un fantôme était réapparu.

— Vous ne m'avez pas dit si vous aviez des frères et sœurs, remarqua Saul.

— Non. Je suis fils unique.

Saul sourit.

— Si vous voulez un frère, vous en avez un devant vous. Vous ne m'auriez pas raconté tout ça si vous n'aviez pas reconnu les similitudes entre... C'est étrange.

— J'avais remarqué le parallèle, répondit Drew, et je ne peux pas l'expliquer non plus.

— Et nous sommes tombés l'un sur l'autre. Comment...

— Je ne puis croire qu'il s'agisse d'une simple coïncidence.

— La question, interrompit Arlene, est de savoir combien d'autres similitudes il existe.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

Arlene avait écouté Saul et Drew avec une détresse grandissante. Il était déjà très étonnant que deux hommes qui se voyaient pour la première fois soient aussi ouverts l'un avec l'autre. Plus étonnant encore le parallèle entre Drew et le frère adoptif de Saul. Saul avait raison – c'était étrange. Et le plus troublant de tout ça c'est qu'elle était certaine qu'ils n'étaient pas au bout de leurs surprises.

— D'autres similitudes ? demanda Saul.

— Vous êtes arrivé dans les jardins du Vatican en même temps que nous – pour obliger le Père Dusseault à parler, répondit-elle. Vous trouvez cela naturel ? Vous devez bien vous demander ce que nous faisons là. En tout cas, moi je me demande ce que vous faisiez là. Par des chemins différents, sommes-nous ici pour la même raison ?

— Le père de votre femme a disparu – c'est bien ça ? demanda Drew. Et trois hommes ont tenté de vous tuer ? Des hommes qui portaient une bague identique à celle du Père Dusseault ?

Saul ne répondit pas tout de suite. Il se mit à trembler et Arlene eut l'impression qu'il s'obligeait à prêter attention à la conversation. Parce que, si elle devinait juste, la disparition de sa femme était liée à ce dont ils discutaient en ce moment.

— Exact, dit Saul. Et ces trois hommes nous ont fait remonter jusqu'au Père Dusseault. À ce que vous avez appelé la confrérie de la pierre. Tous des prêtres. Qu'est-ce que c'est, cette confrérie ?

— Des soldats de Dieu, répondit Drew. Des militants de l'Église.

— Expliquez-moi.

— Cet ordre remonte au XII^e siècle, à la troisième croisade, reprit Drew. Ils poursuivent une tradition établie par un Arabe qui s'est converti au catholicisme, est devenu prêtre et a utilisé sa connaissance des mœurs arabes pour aider les croisés à essayer de libérer la Terre Sainte du joug musulman.

— Aider les croisés ? Mais comment ?

— En devenant tueur. Comme il était arabe, il n'avait aucun mal à s'infiltrer chez l'ennemi. Il avait pour mission d'exécuter les chefs musulmans avec la même sauvagerie avec laquelle ils avaient exécuté les

chefs de la croisade. Pour être précis, il fondait sur sa proie pendant qu'elle dormait et lui tranchait la tête.

— Saisissant, fit Saul sèchement. Et certainement efficace.

— Leur théorie était de combattre la terreur par la terreur. Évidemment, les croisés pensaient que leur terreur était une terreur sainte.

— Et l'Église approuvait ?

— À l'époque, oui, répondit Drew. N'oubliez pas que c'est la ferveur religieuse qui motiva la troisième croisade. Le pape donna une dispense pour tous les péchés commis au cours de ce qu'on supposait une guerre inspirée par Dieu contre les païens.

— Les temps ont changé, pourtant.

— Oui, mais pas l'ordre fondé par ce prêtre-assassin. À l'insu de l'Église, la confrérie de la pierre a continué au cours des siècles à pratiquer la terreur sainte – chaque fois que cela leur paraissait nécessaire à la défense de la foi.

— Et la bague ?

— Une façon de se reconnaître. C'est la réplique de celle que portait le roi Richard pendant la troisième croisade. Un rubis qui signifie le sang du Christ.

— Mais pourquoi voudraient-ils nous empêcher de retrouver le père d'Erika ? demanda Saul. Sont-ils impliqués dans la disparition d'Erika ?

— Le Père Dusseault nous le dira peut-être quand nous l'interrogerons, dit Arlene. Si nous sommes venus dans le jardin pour le rencontrer, c'est aussi à cause d'une disparition. Celle d'un cardinal du nom de Pavelic. Le Père Dusseault est son assistant.

— J'ai entendu parler de sa disparition. Mais pourquoi êtes-vous à sa recherche ?

— Pour payer une dette, répondit Drew. Un prêtre qui faisait partie de la confrérie a essayé de me recruter. Quand j'ai refusé, il a voulu me tuer pour protéger les secrets de l'ordre. Le frère d'Arlene l'a tué pour me sauver la vie.

— La confrérie a cru que c'était Drew qui avait tué le prêtre, fit Arlene. Afin de protéger mon frère et de le remercier, Drew s'est enfui comme s'il était coupable. Cela fait un an qu'il vit en Égypte. Il y a trois semaines, un conjuré est venu me voir à New York. Il m'a dit que la confrérie savait où Drew se cachait. Il m'a demandé d'aller le trouver et de le convaincre de

leur rendre un service. En échange, l'ordre considérerait qu'il a payé sa dette pour la mort du prêtre.

— Quel était ce service ?

— Drew devait retrouver le cardinal disparu.

— Pourquoi ne pouvaient-ils se débrouiller tout seuls ?

— C'est exactement ce que nous nous sommes demandé, fit Drew. Un conjuré que nous avons rencontré au Caire nous a dit que quelqu'un de l'ordre essayait de le détruire et que tout cela était lié avec la disparition du cardinal. Si Arlene et moi voulions vivre en paix, nous devons retrouver le cardinal et permettre ainsi de savoir qui tentait de saboter la confrérie. Je soupçonne fort le Père Dusseault d'être impliqué dans cette trahison, le puzzle commence à s'assembler. Mais ce qui me chiffonne c'est qu'il y a deux autres personnes à la recherche du cardinal. Deux tueurs, fils de tueurs nazis.

— Fils de tueurs nazis ?

— Leurs noms sont Seth et Iceberg.

Saul était atterré.

— Un blond et un roux ?

— Vous les connaissez ?

— Quand j'étais à l'Agence, des bruits circulaient. Sur Seth en particulier. On dit qu'il est fou. Mais qu'est-ce que c'est que toute cette histoire, nom de Dieu ?

— Il y a un lien ? Entre ce que vous voulez, ce que nous voulons et ce qu'ils veulent ? demanda Arlene.

— Des disparitions – ma femme et son père, dit Saul. Et des prêtres-tueurs.

— La disparition d'un cardinal, reprit Drew. Et les fils de tueurs nazis.

20

Iceberg était assis dans l'obscurité sur le sol bétonné et humide du sous-sol d'un palais proche de la chapelle Sixtine. Il ne pouvait voir la femme étendue près de lui, mais il sentait la chaleur de son corps et, s'il se penchait, la faiblesse de son souffle. Évidemment, il ne voyait pas non plus Seth de l'autre côté de la femme, mais ce qu'il entendait l'exaspérait – la

main de Seth qui remontait le long de son corps. Iceberg essaya de réprimer son dégoût.

La veille, dans l'après-midi, fermement décidés à arracher des informations à l'assistant du cardinal, le Père Dusseault, ils étaient entrés au Vatican parmi un groupe de touristes. Un guide avait escorté le groupe dans la basilique Saint-Pierre. Seth et Iceberg étaient restés en arrière, cherchant un endroit où se cacher jusqu'à la tombée de la nuit. La porte qui donnait dans ce sous-sol obscur n'était pas fermée. À minuit, ils avaient quitté l'endroit pour se rendre à l'appartement du Père Dusseault. Experts au jeu de se fondre dans la nuit, personne ne les avait remarqués.

Leur plan consistait à pénétrer dans l'appartement du prêtre pendant son sommeil, l'enlever et le questionner pendant la nuit. Une fois au coin de la rue qui menait à sa demeure, ils s'arrêtèrent pour étudier leur approche. Mais au moment où Seth s'avavançait, Iceberg le saisit et le tira en arrière, lui désignant un renfoncement à un tiers environ de la rue, en face. C'était une des cachettes qu'Iceberg avait prévues.

Mais quelqu'un d'autre avait eu la même idée. Dans le renfoncement, une ombre bougeait. Un homme se pencha, leva les yeux en direction d'une fenêtre d'en face puis se renfonça. Ce fut bref, mais Iceberg eut le temps de remarquer qu'il ne portait pas de costume clérical – c'était un outsider, comme Seth et Iceberg.

Ils observèrent l'homme qui observait le bâtiment. Bientôt, il regarda au bout de la rue puis se cacha à nouveau. C'était discret. Cet homme avait manifestement de l'expérience. Sa façon de regarder montrait qu'il n'était pas seul ; il attendait soit de recevoir soit de donner un signal.

Un prêtre sortit de l'immeuble, regarda de chaque côté de la rue avant de prendre à gauche, s'éloignant de Seth et Iceberg et de l'homme. L'homme ne bougea pas, mais plus loin, une fois que le prêtre fut passé devant une porte, une femme apparut et le suivit. Les muscles d'Iceberg se contractèrent. Un homme et une femme ? Une fois déjà Seth et lui avaient trouvé un homme et une femme sur leur chemin. Quand ils avaient enlevé Médicis.

Mais l'homme suivit le prêtre, lui aussi, et quand Iceberg l'eut bien regardé, il décida que ce couple-là n'était pas le même que l'autre fois. L'homme était plus costaud et la femme avait les cheveux plus longs.

Malgré tout, cela inquiétait Iceberg. Étaient-ils eux aussi après le Père Dusseault ? Le prêtre qu'il venait de voir était-il le Père Dusseault ? Il ne

l'avait jamais vu, en fait, même en photo. Iceberg décida que le mieux était encore de les suivre. Il fit signe à Seth et ils se mirent en route.

Ils arrivèrent prudemment jusque dans les jardins du Vatican où, demeurant à l'arrière, ils virent une clairière avec une fontaine en forme de galion espagnol. Le clair de lune révélait un prêtre debout près de la fontaine. Iceberg plongea à terre. Seth et lui s'approchèrent en rampant afin de mieux voir s'il s'agissait de celui qui avait quitté l'immeuble.

Non. Mais Iceberg eut un choc quand il s'aperçut que c'était l'homme qu'ils avaient vu dans la ruelle pendant l'enlèvement de Médicis. Perplexe, il jeta un regard à Seth, qui avait lui aussi reconnu l'homme et secouait la tête en signe d'incompréhension. Un second prêtre – celui qui avait quitté l'immeuble et qu'Iceberg soupçonnait d'être le Père Dusseault – se montra dans la clairière. Ils se parlaient. Tout à coup, le Père Dusseault attaqua au couteau. C'était ahurissant. Plus ahurissant encore, l'autre prêtre se défendit magnifiquement. Le Père Dusseault était bon, mais l'autre était meilleur. Il prit l'avantage, frappant le Père Dusseault à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il s'écroule à terre.

Iceberg était fasciné. C'était la première fois qu'il voyait des prêtres se comporter en guerriers. Une religieuse arriva en courant dans la clairière – c'était la femme qu'Iceberg avait vue dans la ruelle avec l'homme. Iceberg mourait d'envie de comprendre ce qui se passait. Seth et lui auraient pu les mettre hors de combat grâce à leurs armes munies de silencieux. Mais ils savaient qu'ils n'étaient pas seuls à observer la scène. Il y avait l'autre couple, dissimulé quelque part. L'homme qu'ils avaient suivi se montra alors, mains levées. Iceberg fut tenté de ramper plus près pour entendre ce qui se disait.

Mais Seth détourna son attention. Il sortit de sa poche un étui plat en cuir, prit une seringue et rampa sur la droite, comme s'il voulait faire le tour de la clairière. Étonné, Iceberg le suivit. Et quand Seth s'arrêta, observa les buissons et poursuivit son chemin, Iceberg comprit que Seth visait la femme qu'ils avaient aperçue près de l'immeuble. Elle ne s'était pas encore montrée dans les jardins ; elle avait sans doute décidé de voir le tour que prendraient les choses.

Son ombre se profila derrière un arbre à une vingtaine de mètres à gauche d'Iceberg. Elle était invisible de la clairière mais pas du point d'observation d'Iceberg. Seth s'approcha d'elle avec d'innombrables précautions,

fit une pause puis plongea brusquement l'aiguille dans son bras. Elle lutta moins de cinq secondes.

Seth la tira en silence pour s'éloigner de la clairière. Iceberg le rejoignit, tendant le bras pour l'aider, quand Seth le repoussa. *Elle est à moi*, disaient ses yeux de braise. Iceberg frissonna car il comprit que Seth était encore plus dingue qu'il ne croyait. Seth frissonna, de plaisir sexuel. Il mit la femme en travers de son épaule. Elle avait la poitrine contre son dos.

Ils revinrent au sous-sol obscur... où Iceberg contenait mal sa répulsion en sentant la main de Seth le long du corps de la femme. La nuit avait été longue. Il pressa un bouton de sa montre digitale : 7 h 23. Il imaginait la lumière du matin au-dehors. Il se demandait s'il serait capable de tenir jusqu'à 9 heures que les touristes pénètrent dans le Vatican et leur permettent de sortir, faisant semblant de porter une femme évanouie.

21

— Trop de vin, pas assez de sommeil, fit Iceberg en italien au réceptionniste inquiet quand ils arrivèrent à l'hôtel.

En attendant que les portes de l'ascenseur s'ouvrent, ils tenaient la femme entre eux.

— Il faut dire que le décalage horaire et la bamboula ça fait un peu beaucoup, ajouta-t-il en donnant un généreux pourboire à l'employé. Et ce soir elle voudra sûrement aller danser.

Le réceptionniste eut un sourire entendu et leur dit que s'ils avaient besoin de quoi que ce soit...

— Nous n'hésiterons pas à vous déranger personnellement, dit Iceberg.

L'ascenseur s'ouvrit. Ils montèrent jusqu'à leur chambre.

Iceberg ouvrit la porte et Seth porta la femme à l'intérieur.

— Elle va bien ?

Seth regarda les yeux de la femme.

— Elle revient doucement à elle. Nous pourrions bientôt l'interroger.

Il ôta les chaussures de la femme et lui massa les pieds.

Iceberg avait la nausée. Il eut bien du mal à ne pas dire à Seth d'arrêter.

— Vous avez reconnu l'homme et la femme déguisés en prêtre et en religieuse ?

— Oui. Ils étaient en civil quand nous avons enlevé Médicis. Je me demande pourquoi ils étaient déguisés ce soir. Et voilà qu'un autre couple entre dans la course. Ces deux couples n'avaient pas l'air de se connaître, remarqua Seth, songeur. En quoi le Père Dusseault les intéressait-il ? Avaient-ils le même motif ou non ? Ont-ils le même motif que nous ?

— Apprendre ce que le prêtre sait de la disparition de nos pères ? Dégoûté, Iceberg détourna les yeux de l'endroit où Seth touchait maintenant la femme. Non. Ils ne font pas partie de notre groupe, ajouta-t-il. Ils n'ont aucune raison de chercher nos pères.

— Mais ils pourraient en avoir une de chercher le cardinal, remarqua Seth qui, au grand soulagement d'Iceberg, ôta ses mains de la femme. Et il pourrait y avoir un lien entre cette femme et nos pères. Elle est sûrement juive.

— Ce pourrait être une coïncidence.

— Possible, dit Seth, mais peu probable.

— Nous le saurons bientôt.

Seth défit la ceinture de la femme, déboutonna la ceinture du pantalon et baissa la fermeture Éclair, révéla une petite culotte pêche.

— Non, fit Iceberg qui ne put se contenir davantage.

Seth le regarda, étonné.

— Pardon ? fit-il d'une voix dure.

— Oubliez ce que vous avez l'intention de lui faire avant qu'elle se réveille.

— De lui faire ? fit Seth dans un sourire de marbre. À votre avis, qu'ai-je l'intention de lui faire, monsieur l'indigné ?

— Je vous ai dit d'arrêter.

— J'ai l'intention de lui ôter son pantalon – pour qu'elle soit plus à l'aise pendant l'interrogatoire. Et de plus il y a ses fonctions naturelles. Il faut qu'elle utilise les lavabos.

Seth tira sur le pantalon et exposa les jambes de la femme.

Elle murmura, relevant les genoux comme si elle avait froid.

— Allez venez.

Seth la fit asseoir, passa un bras autour de son cou et l'aida à se mettre debout. Jetant un regard de défi à l'adresse d'Iceberg, il se dirigea avec elle dans la salle de bains.

— Je vous accompagne, fit Iceberg.

— Inutile. Je me débrouillerai très bien tout seul avec elle.

— Ce sera plus facile à deux.

Seth plissa les yeux.

— D’abord vous avez peur que je la viole et après vous voulez la regarder se soulager. Il faudrait savoir.

Refusant de se laisser intimider, Iceberg prit l’autre bras de la femme et l’escorta avec Seth à la salle de bains. Embarrassé il regarda Seth lui enlever sa petite culotte et l’asseoir sur les toilettes. Sa tête balança d’un côté à l’autre.

— Essayez de vous soulager, fit Seth. Nous ne voulons pas d’accident, n’est-ce pas ?

Iceberg faillit repousser vivement la main de Seth quand il appuya sur le ventre de la femme.

Non ! Mon père ! Il faut que je retrouve mon père ! Rien ne doit m’en détourner ! Je réglerai mes comptes avec Seth après, mais pour l’instant... !

Iceberg se détendit quand la femme urina.

Ils la reconduisirent jusqu’au lit. Elle se remit en position fœtale.

— Qu’est-ce que vous fabriquez ? hurla Seth.

— Je lui remets ses sous-vêtements.

— Elle n’en a pas besoin.

Ils se défièrent. L’atmosphère était tendue.

Iceberg saisit un coin du couvre-lit, prêt à en recouvrir la femme.

— Non, avertit Seth dont les yeux luisaient. La drogue agit mieux si elle a un peu froid.

Iceberg comprit qu’ils arrivaient à un point dangereux. S’il ne se calmait pas, ils allaient sans doute se battre. Son père devait rester la priorité.

— Comme vous voulez.

— C’est exactement ça. Comme je veux. Je ne voudrais pas mettre notre amitié à mal, fit Seth d’un ton moqueur. Allez. Interrogez-la.

Pendant que vous vous concentrez sur sa nudité, songea Iceberg avec rage.

Il alla jusqu’au bureau, ouvrit un tiroir d’où il prit un flacon d’amytal de sodium. À l’aide d’un plus grand flacon, il mélangea cinq cents milligrammes de poudre avec vingt millilitres d’eau distillée. Il remplit la seringue.

— Vous m’entendez ?

La femme ne répondit pas.

Iceberg se pencha plus près et reposa la question.

La femme hocha la tête et parla faiblement.

— Entends...

— Parfait. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes en sécurité. Vous n’avez rien à craindre. Nous sommes des amis.

— Amis...

— C’est ça. Maintenant, dites-nous votre nom.

— Erika...

— Votre nom de famille.

— Bernstein-Grisman.

Aucun doute, se dit Iceberg. Elle est juive, Seth avait raison.

Iceberg parlait avec douceur.

— Pourquoi avez-vous suivi le Père Dusseault dans les jardins du Vatican ?

— Trois hommes ont essayé de nous tuer...

Le manque de suite logique frustra Iceberg. Mais il insista, toujours avec douceur.

— Vous nous parlerez des trois hommes tout à l’heure, Erika. Que savez-vous du Père Dusseault ?

Encore un manque de suite logique.

— Mon père a disparu.

Iceberg se demanda s’il devait l’obliger à parler du Père Dusseault ou s’il était préférable de la laisser à ses associations d’idées. Ce que savait Erika pouvait être si compliqué que s’il posait des questions trop précises et trop cernées il risquait de laisser passer une information vitale. Ce qu’elle disait sur son père semblait n’avoir rien à voir avec ce qui les préoccupait, mais c’était suffisamment troublant pour qu’on s’y arrête.

— Il a disparu ? Quand ?

— Il y a quinze jours.

— Où ?

— Vienne.

— Pourquoi a-t-il disparu ?

— Sais pas...

Malgré son état second, la femme devint si agitée qu’Iceberg décida de poser des questions absentes de toute menace – pour qu’elle se sente à

l'aise, pour qu'elle s'habitue à parler librement.

— Parlez-nous de votre père.

Elle ne répondit pas.

Iceberg se fit plus précis.

— Quel âge a-t-il ?

— Soixante-dix ans...

— Il travaille encore ?

— Retraité...

— De quoi ?

Iceberg en avait déjà assez de ces questions sans intérêt qu'il lui posait pour tenter de l'apaiser.

— Comment gagnait-il sa vie ? reprit-il.

— Mossad...

Cette réponse inattendue fut un véritable choc. Iceberg se tourna brusquement vers Seth qui leva soudain les yeux des jambes de la femme.

Iceberg se tourna à nouveau vers la femme.

— Votre père était autrefois un agent du Mossad ?

— Oui.

— Et, vous, travaillez-vous pour le Mossad ?

— Non.

Iceberg se sentit soulagé.

— Démissionné...

— Pourquoi ?

— Voulais être avec mon mari...

— L'homme qui était avec vous dans les jardins du Vatican ? Travaillez-vous pour le Mossad ?

— Non.

— Est-il un ancien du Mossad ?

— Non.

— Quelle est sa profession ?

— Fermier.

— Où ?

— En Israël.

— Pourquoi avez-vous quitté Israël tous les deux ?

— Pour chercher mon père.

Sa voix était plus forte. Elle battait des paupières.

Iceberg se dirigea vers le bureau, remplit une deuxième seringue avec la solution d'amytal de sodium qu'il avait préparée auparavant et lui en injecta une petite quantité dans l'artère fémorale. La drogue fit effet presque instantanément. Son corps se détendit.

— Quand vous et votre mari avez quitté Israël pour partir à la recherche de votre père, où êtes-vous allés ?

— Vienne.

— Où il a disparu. Évidemment. Et après.

— Suisse.

— Quoi ? fit-il avec étonnement.

— Les Alpes, sud de Zurich.

Iceberg hésitait.

— Pourquoi êtes-vous allés là-bas ?

— Pour chercher un ami de mon père.

— L'avez-vous trouvé ?

— Non... Disparu.

Cette fois encore, la réponse était inattendue.

— Un journal...

— Je ne comprends pas.

— Trouvé un journal ?

— Camp de concentration nazi...

Oh, mon Dieu ! s'exclama Iceberg intérieurement.

— L'ami de votre père a rédigé un journal sur les camps ?

— Oui.

Commençant à voir se dessiner un schéma, Iceberg était tendu à craquer.

Mais Erika changea soudain de sujet.

— Trois hommes ont essayé de nous tuer.

Iceberg la laissa parler de ce qu'elle voulait.

— Oui, vous y avez fait allusion tout à l'heure. Où est-ce arrivé ?

— Les Alpes.

— Qui étaient-ils ?

— Pense que c'était des prêtres...

Ça n'avait ni queue ni tête. La drogue aurait-elle troublé sa mémoire ?

Elle se mit à trembler, agitée par le souvenir à demi conscient de...

— Des prêtres ? demanda Iceberg. Pourquoi des prêtres voudraient-ils vous tuer ?

Elle trembla de plus belle.

— Le Père Dusseault.

Le pouls d'Iceberg s'accéléra. Ils étaient revenus à la première question.

— Que savez-vous du Père Dusseault ? Pourquoi l'avez-vous suivi ? Existe-t-il un lien entre lui et les prêtres qui ont tenté de vous tuer ?

— Payés par le bureau du cardinal.

— Le bureau du cardinal Pavelic ? Celui qui a disparu ? Savez-vous où est le cardinal ?

— Non.

— Êtes-vous à sa recherche ?

— Non.

L'excitation fit place à la frustration. Elle avait conduit Iceberg dans un cercle sans signification.

23

Il lui fallut deux heures. Iceberg la guida vers ce qu'elle lui avait dit plus tôt, la pressant de fournir davantage de détails. Comme avant, elle devint agitée dès qu'elle évoquait son père disparu, ou les trois prêtres qui avaient tenté de les tuer, elle et son mari. Enfin, il se détourna de la femme pour se rendre à l'autre bout de la pièce. Il avait posé toutes les questions possibles et imaginables et n'avait en échange presque rien appris. Il se demandait avec inquiétude quelles questions il n'avait pas songé à poser, celles qui auraient appelé des réponses intéressantes, des renseignements essentiels.

Seth dévorait des yeux la femme presque nue.

— Que pensez-vous de cette histoire de bagues ? demanda Iceberg.

— Des prêtres-tueurs ? fit Seth en détournant les yeux de la femme. Ça fait vingt ans que je suis dans le métier, et je n'ai jamais entendu parler de ce groupe.

— Moi non plus. Mais ça ne veut pas dire qu'elle se trompe. Ce groupe pourrait fort bien être excessivement prudent. Et la disparition de son père ? Est-elle liée à la disparition des nôtres ? À celle du cardinal ?

— Le facteur commun semble bien être le Père Dusseault, remarqua Seth. Pour des raisons différentes, nos recherches et celles de la femme nous conduisent à lui.

— Il ne faut pas oublier l'autre couple que nous avons vu dans les jardins, ceux qui étaient habillés en prêtre et en religieuse. Quelle raison

avaient-ils de se lancer après le Père Dusseault ? Pourquoi s'intéressaient-ils aussi à Médicis ? Je suis sûr que tout cela est lié. Le Père Dusseault détient les réponses mais nous avons perdu toute chance de le questionner.

— Possible, dit Seth.

— À quoi songez-vous ? demanda Iceberg, perplexe.

— Ça n'est pas encore très clair. Je vous le dirai quand je serai certain que ça marchera.

Les yeux fixés sur la femme, Seth commença à se dévêtir.

Iceberg s'avança pour la protéger.

— Pourquoi vous déshabillez-vous ?

— Du calme. Le corps de cette femme ne m'intéresse plus dans l'immédiat. Il faut que je me rase et que je prenne une douche. Je sors. Vous, vous restez là et vous la laissez sous sédatif, ajouta-t-il en se dirigeant vers la salle de bains.

— Vous sortez ? fit Iceberg, soupçonneux. Pourquoi ? demanda-t-il en le suivant dans la salle de bains. Qu'est-ce que... Ah oui, bien sûr, Holloway. Il est temps de lui faire un rapport. Il faut un téléphone sûr.

— Un rapport à Holloway ? lança Seth avec mépris. Pas du tout. Nous n'avons rien de concluant à lui dire. J'ai pour habitude de faire part de mes succès, pas de mes échecs, ajouta-t-il en pénétrant dans la douche. Mais avec un peu de chance, ma petite promenade se révélera payante et nous aurons quelque chose de positif à lui annoncer. Très bientôt.

24

Saul s'éveilla d'un cauchemar dans lequel, au milieu de l'obscurité, il entendait Erika hurler. Il se dressa sur son séant, entendit sa femme hurler à nouveau, s'extirpa du lit pour la rejoindre quand il comprit que ses cris étaient en réalité la sonnerie du téléphone. Il se retrouva tout habillé au milieu de sa chambre d'hôtel à Rome. Il avait dormi sur le canapé, Drew et Arlene dans le grand lit. Le soleil brillait derrière les voilages.

Saul saisit le combiné, espérant entendre la voix d'Erika. Mais ce fut la voix rauque de Gallagher qu'il entendit, une voix fatiguée.

— Romulus, si vous voulez entendre la confession du prêtre, il est paré. Descendez.

— J'arrive.

Saul regarda sa montre. Il était un peu plus de 10 heures du matin. Il avait dormi six heures hantées de cauchemars. Il était aussi épuisé que lorsqu'il s'était étendu.

Drew et Arlene étaient réveillés.

— Qui était-ce ? demanda Drew.

— Gallagher. C'est l'heure des questions, dit Saul en se rendant à la salle de bains pour s'asperger d'eau froide. Êtes-vous toujours décidés à ne pas avoir affaire avec l'Agence ? demanda-t-il en se séchant.

— J'ai assez d'ennuis comme ça avec la confrérie. Inutile de compliquer encore les choses en traitant avec un autre réseau. Après Scalpel, j'ai eu mon compte de réseaux, dit Drew. L'Agence voudrait tout savoir sur moi. Ils essaieraient de me recruter, et comme ce serait en vain, ils me mettraient sous surveillance. Comme pot de colle, on n'a jamais trouvé mieux. On ne peut s'en dépêtrer. Arlene et moi, on veut qu'on nous laisse tranquilles.

— Alors ça ne va pas être simple, remarqua Saul. Il faut que j'aille retrouver Gallagher et le prêtre, mais je ne sais pas quelles questions poser. Vous êtes là pour le cardinal et celui qui veut détruire la confrérie. Moi, je suis là pour trouver Erika et son père. Je suis certain que nos problèmes sont liés. Je crois que les réponses à vos questions pourraient m'aider à répondre aux miennes. Mais si vous voulez que l'Agence continue à vous ignorer, comment faire pour que vous et moi questionnions le prêtre ?

25

Saul frappa à la porte de Gallagher. Il entendit qu'on tirait le verrou. L'instant d'après, la porte s'ouvrait et il entra. L'odeur de médicaments agressa ses narines. Il s'approcha du père Dusseault allongé sur le lit. Le prêtre avait le teint terreux. Son nez cassé avait enflé. Ses arcades sourcilières aussi. Sa mâchoire était boursouflée. Il n'avait plus sa veste, sa chemise était ouverte et ses manches relevées. Des électrodes fixées à sa poitrine et ses bras transmettaient des signaux à des moniteurs portatifs posés sur un bureau qu'on avait rapproché du lit.

Saul balaya la pièce du regard. La porte de la salle de bains était ouverte. Le médecin et ses aides avaient disparu.

— Où ?

— Je les ai envoyés prendre un petit déjeuner, dit Gallagher. Ce qu'ils n'auront pas entendu fera toujours ça de moins à oublier. Je peux les faire appeler au restaurant en cas d'urgence. Ils vont nous téléphoner dans une heure pour savoir quand ils doivent revenir.

Saul se tourna à nouveau vers le Père Dusseault, vérifiant la perfusion qui contrôlait l'écoulement d'amytal de sodium dans le bras du prêtre.

— Il dort encore, dit Saul ? Aurait-il eu une commotion cérébrale ?

— Non. En fait, il est revenu à lui il y a deux heures. Le docteur a dû lui administrer un calmant.

— Mais peut-il répondre aux questions ?

— Les moniteurs montrent qu'il est au niveau idéal de demi-conscience. Il est à point pour vous dire tout ce que vous voulez savoir.

— Parfait. Moi, j'ai un service à vous demander.

— Je trouve que vous m'avez déjà demandé beaucoup de services. Pour le cas où vous auriez oublié, tout a commencé avec votre promesse de nous rendre un service si nous vous laissions revenir d'exil. Mais petit à petit vous avez réussi à ce que ce soit nous qui ne cessions de vous rendre service. Ça devient lassant.

— Juste un petit. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Je vous le dirai quand je saurai de quoi il s'agit.

— Être seul pendant que j'interroge le prêtre.

Gallagher se figea sur place.

— Nom de Dieu, vous êtes encore plus gonflé que...

— Mais c'est pour vous que je fais ça. Si quelque chose tourne mal, s'il meurt, vous voulez être là quand ça se produit ? Vous voulez vraiment que l'Agence soit impliquée dans la mort d'un personnage officiel du Vatican ?

— De la merde, Romulus. S'il mourait, qui le saurait à part vous et moi ?

— C'est bien ce que je dis. Ça ferait un de trop. Vous ne cesseriez de vous demander si vous pouvez me faire confiance. Vous pourriez décider que je constitue un trop grand risque au cas où le prêtre ne survivrait pas à l'interrogatoire. Je ne tiens pas du tout à vendre une nouvelle fois mon âme à l'Agence ou à être victime d'un accident soudain. Donc, rendez-vous un petit service. Allez rejoindre les autres pour le petit déjeuner. Et rendez-moi un petit service en me laissant prendre tous les risques que je veux pendant l'interrogatoire. Je vous dirai tout ce que j'ai appris.

— Comment puis-je en être sûr ?

— Parce que j'ai besoin de vous. Sans vous, je n'aurais pas fait tout ce chemin. Et j'irai encore plus loin si vous continuez de m'aider. Je suis certain qu'il me dira des choses que je ne pourrai exploiter sans les ressources de l'Agence. Vous avez ma parole. Je vous dirai tout ce que j'apprends sur la confrérie. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui est arrivé à ma femme et à son père.

Gallagher fit une moue.

— Je sens que je vais regretter tout ça. J'ai votre parole ?

Saul hocha la tête.

— Vous avez toujours joué franc jeu, dit Gallagher. C'est un peu pour ça que je vous ai suivi jusqu'ici. J'espère que vous n'avez pas changé – car dans ce cas vous allez bel et bien avoir un accident. Deux heures. Après, je reviens, que cela vous plaise ou non.

— Ça marche comme ça.

Gallagher s'en alla. Saul attendit suffisamment longtemps pour qu'il soit redescendu puis décrocha le téléphone. Il composa le numéro aussi silencieusement que possible, laissa sonner un coup puis raccrocha. Il se tourna vivement vers le Père Dusseault. Deux heures. Il devait en profiter au maximum. Il déconnecta prestement les électrodes, reboutonna sa chemise mais laissa la perfusion en place. Il souleva le prêtre du lit et prit la bouteille d'amytal de sodium. Il se dirigea vers la porte, réussit à actionner la serrure. De l'autre côté, quelqu'un ouvrit – Drew, alerté par la sonnerie du téléphone. Sans un mot, ils sortirent le père Dusseault dans le couloir puis refermèrent la porte.

Le silence était obligatoire. Le fait que Gallagher eût quitté la pièce ne suffisait pas à protéger Drew et Arlene. Saul avait en effet la certitude que la pièce était sur écoute électronique. Gallagher pensait à tout. Il voudrait un enregistrement de l'interrogatoire, une bande qu'il puisse écouter. En fait, Saul comptait sur ces micros dans la chambre pour que Gallagher puisse quitter la pièce sans problème. Après tout, du point de vue de Gallagher, qu'est-ce que sa présence pouvait apporter du moment qu'il enregistrerait tout ce qui se disait ? Mais si l'interrogatoire avait lieu ici, les voix de Drew et Arlene seraient apparues sur la bande et Gallagher les aurait interrogés à leur tour.

Une fois dans le couloir, Saul se sentit découvert. Il eut peur qu'un client ne voie le petit manège des trois hommes. Mais c'était un danger qu'on ne pouvait éliminer. Saul entendit l'ascenseur monter et des voix

étouffées. Derrière lui, un verrou s'ouvrit. Drew et lui arrivèrent à sa chambre avec le prêtre, ils ouvrirent la porte et entrèrent au moment précis où une autre porte s'ouvrait dans le couloir pour laisser sortir quelqu'un.

Mais Arlene refermait déjà la porte de la chambre et tirait le verrou tandis que Drew et Saul portaient le Père Dusseault sur le lit. Ils placèrent un oreiller sous sa tête et lui étendirent les jambes.

— Gallagher ne m'a accordé que deux heures.

— Ça n'est pas suffisant, dit Drew.

— Il faudra bien, pourtant.

— Et si Gallagher a mis une équipe pour écouter ce qui se dit dans l'autre chambre ? demanda Arlene. Ils vont bien se douter que vous ne l'interrogez pas. Ils avertiront Gallagher que quelque chose cloche.

— Je ne pense pas qu'il ait une équipe, répondit Saul. Quand Gallagher s'est aperçu que j'avais kidnappé un personnage officiel du Vatican, il a commencé à s'inquiéter. Il était compromis à cause de moi. Si l'affaire tourne mal, il sait qu'il peut perdre son job. Il a déjà peur que le médecin et ses aides n'en sachent trop. À mon avis, personne n'écoute. Il veut tout enregistrer pour son unique bénéfice.

— Autrement dit, nous pouvons vraiment compter sur ces deux heures.

— Un peu moins, maintenant, dit Saul. On ferait bien de se dépêcher.

Drew leva la bouteille de solution d'amytal de sodium. Arlene inséra l'aiguille dans la valve du mécanisme qui menait au bras du Père Dusseault. Saul se pencha sur le prêtre.

— Nous sommes des amis. Vous êtes en sécurité. Vous n'avez rien à craindre. Détendez-vous.

— Détendre...

La voix du prêtre était faible, râpeuse, comme s'il avait la gorge sèche.

— Vous vous sentez en paix. Dites-nous tout ce que nous demandons. Ne gardez rien pour vous. Vous pouvez avoir confiance.

— Confiance...

Saul hésitait, se demandant quelle devrait être sa première question. Il y en avait tant. Mais s'il interrogeait au hasard, il lui faudrait trop de temps pour faire coller toutes les réponses. Il devait construire une séquence dans laquelle les réponses s'enchaîneraient logiquement les unes aux autres.

Mais Drew intervint, allant droit au cœur du problème.

— Savez-vous ce qui est arrivé au cardinal Pavelic ?

— Je l'ai tué... fait brûler son corps.

Atterré, Drew regarda Arlene et Saul.

— Pourquoi ?

— Il s'est aperçu de ce que j'avais fait.

— Qu'avez-vous fait ?

— Dit aux juifs.

— Aux juifs ? s'exclama Saul en se raidissant.

— Que leur avez-vous dit ? demanda Arlene.

— À propos des nazis.

Le silence était pesant. Saul eut l'impression qu'ils venaient de soulever une pierre, dévoilant une monstruosité.

26

La révélation vint, lentement.

En 1941, à la suite d'un coup d'État anti-nazi qui renversa le gouvernement pro-germanique de Yougoslavie, Hitler décida de châtier la Yougoslavie avec une telle sévérité qu'aucune autre nation ne serait tentée de s'écarter du III^e Reich. Belgrade fut détruite par un bombardement aérien massif. Puis, ce fut l'invasion par l'armée allemande qui écrasa toute nouvelle tentative de rébellion. Le pays fut divisé en plusieurs morceaux annexés à la Bulgarie, l'Albanie, la Hongrie et l'Italie. La portion la plus vaste constitua un État fantoche nazi à part, la Croatie.

C'était une saison d'enfer. Le nouveau gouvernement de Croatie institua une politique de purification raciale et religieuse si brutale que même les officiers SS les plus chevronnés en furent horrifiés. Un groupe de Croates fanatiques, les Oustachis, devint l'instrument de purge du gouvernement, pourchassant les Serbes, les juifs et les gitans. Les victimes étaient poussées dans des mares pour y mourir ; on les faisait mettre à genoux, mains au sol, tandis qu'on leur sciait la tête ; on leur enfonçait des bâtons pointus dans la gorge ; on les empalait ; on les éventrait, on les brûlait vifs, on les frappait avec des marteaux de forgeron, on les emmenait en camion en haut d'une montagne pour les précipiter en bas des falaises, on les faisait sauter à la grenade. Ceux qu'on ne tuait pas sur place enduraient l'agonie des camps de concentration, mourant lentement de faim, de dysenterie et de froid. Les plus chanceux étaient simplement tués par balle. Au moins six cent mille

personnes furent ainsi massacrées, peut-être même un million deux cent cinquante mille.

Né et élevé en Yougoslavie, le Père Krunoslav Pavelic avait soutenu les Oustachis et leurs maîtres nazis. Ses motivations étaient en partie pratiques : être du côté des vainqueurs. Mais il avait aussi des motifs idéologiques : il avait la ferme conviction d'accomplir l'œuvre de Dieu. Questions raciales mises à part, il approuvait avec force l'élimination de toutes les religions hors le catholicisme romain. À ses yeux, les juifs et les gitans étaient des païens, et les Serbes – essentiellement catholiques orthodoxes – devaient être anéantis parce qu'ils avaient rompu avec la seule vraie Foi. Le Père Pavelic ne se contenta pas de soutenir les Oustachis : il en fit partie ; il fut leur meneur.

Les grands de l'Église ignoraient la guerre sainte que menait Pavelic. Mais ils étaient parfaitement au courant des assassinats en masse perpétrés à l'encontre des orthodoxes en Croatie, ainsi que des massacres plus nombreux encore que subissaient les juifs. À de rares exceptions près, l'Église ne fit rien pour arrêter ces massacres. Elle arguait que l'Église devait rester neutre si elle voulait survivre. Si Hitler gagnait la guerre et voyait en l'Église une ennemie, il la détruirait, comme il l'avait fait en Yougoslavie. La devise était donc : « Priez et attendez. » « Survivons du mieux que nous pouvons à ces temps difficiles. »

Après la défaite d'Hitler en 1945, l'Église chercha à compenser en aidant les réfugiés, principalement par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. À cette époque, le Père Pavelic avait été nommé à Rome, où il se débrouilla pour participer à l'aide aux réfugiés de la Croix-Rouge. C'est ainsi qu'il fit passer secrètement le message, grâce à ses contacts avec les Oustachis, qu'il aiderait ceux qui le soutenaient dans ce qu'il estimait toujours une juste cause à échapper au châtement par ce que les Alliés appelaient des crimes de guerre.

Il le fit moyennant finances – afin d'aider l'Église dans ses œuvres. Le prix équivaldrait à deux mille dollars par fugitif, somme considérable à l'époque. Seuls les nazis de très haut rang réussirent à piller suffisamment d'argent pour se permettre un tel montant. Ce qui eut pour conséquence que Pavelic comptait parmi ses clients les criminels de guerre les plus recherchés, directement responsables de l'organisation et de la perpétration de l'Holocauste. Utilisant des passeports de la Croix-Rouge, le Père Pavelic leur procura une nouvelle identité et leur arrangea un passage en toute

sécurité en Amérique du Sud, au Mexique, aux États-Unis, au Canada et au Moyen-Orient. À l'occasion, il déguisait ses clients en prêtres, les séquestrait dans des monastères, attendait que leurs poursuivants eussent perdu leur trace puis les expédiait dans leur cachette avec des passeports du Vatican.

Mais si ses clients croyaient ne plus jamais entendre parler de lui une fois en sécurité, ils avaient bientôt la surprise de constater qu'il savait où ils vivaient, comment ils gagnaient leur vie – et il exigeait une prime annuelle pour prix de son silence. Faute de quoi, il menaçait de les dénoncer. Il savait qu'il prenait un risque : si ses clients refusaient de payer, le contraignant à dévoiler ses informations, ils l'impliqueraient à leur tour. Mais les choses n'en étaient jamais arrivées là ; ses clients avaient bien trop peur du châtiment pour ne pas se plier à ses exigences. Il prenait un autre risque : que ses clients tentent de le tuer. Afin de se protéger, il leur avait bien fait comprendre que les documents les concernant étaient en sécurité et que, s'il lui arrivait malheur, un de ses associés avait des instructions précises : l'endroit où étaient ces papiers et ordre de les remettre aux autorités.

Ses clients acquiescèrent. Au début, le paiement annuel était identique à la somme initiale – deux mille dollars. Mais au fur et à mesure qu'ils prospéraient, le Père Pavelic en augmenta le montant. Il avait au total reçu des millions de dollars. Mais il n'était pas vénal. Cet argent n'était pas pour son usage personnel. Le moindre sou allait à l'Église, pour soutenir la Foi. Grâce au pouvoir que lui conféra l'argent et à ses talents pour les intrigues bureaucratiques, il réussit à s'attirer des sympathies au Vatican. D'autres membres de la curie, qui avaient découvert la nature de ses activités pendant et après la guerre, s'aperçurent qu'ils devaient lui apporter leur soutien, car s'il n'était pas promu, il menaçait d'impliquer l'Église tout entière dans son soutien personnel aux criminels de guerre nazis. Là encore, il prenait un risque – sa loyauté envers l'Église était telle qu'il n'aurait jamais créé pareil scandale. Mais ses ennemis n'avaient pas idée de ses scrupules et le soutinrent donc, au même titre que ses amis. Dès l'âge de trente-cinq ans, il était cardinal et membre influent de l'Église. Cinq ans plus tard, il administrait les finances de l'Église.

Saul, Drew et Arlene apprirent tout cela du Père Dusseault. Les explications du prêtre n'étaient pas cohérentes. Ils durent assembler eux-mêmes les morceaux du puzzle. Mais une fois achevée cette partie de l'interrogatoire, ils savaient que le Père Dusseault, membre de la confrérie

assigné au Vatican, avait conçu des soupçons quant à l'origine des fonds que le cardinal remettait à l'Église. Grâce à des renseignements obtenus par la confrérie, le Père Dusseault avait découvert le secret du cardinal. Horrifié d'apprendre que le cardinal avait participé à l'Holocauste et manipulé l'Église, le Père Dusseault avait décidé que justice devait être faite.

27

Saul se pencha plus près encore du Père Dusseault. Drew et Arlene avaient appris presque tout ce qui les intéressait. Maintenant, c'était à son tour. Où étaient Erika et son père ? L'histoire du prêtre concernant les nazis et les juifs le convainquait davantage encore qu'il approchait de la vérité.

— Qu'avez-vous fait une fois que vous avez su la vérité ? Comment avez-vous fait justice ?

— En parlant aux juifs.

— Quels juifs ? À qui avez-vous parlé ?

— Mossad.

— Qui au Mossad ?

— Ephraïm Avidan.

La violence de sa réaction avait sûrement été visible. Drew et Arlene le dévisagèrent avec étonnement.

Évidemment, se dit-il. Ils ne savent rien de la cabane dans les Alpes qu'Erika et moi avons vue. Ils ne savent rien du journal.

— Pourquoi l'avez-vous choisi, lui ? demanda Saul.

— Il avait été dans un camp... Voulais quelqu'un qui agirait.

Saul comprenait. Ces dernières années, Israël avait fait preuve de moins d'assiduité dans sa chasse aux criminels de guerre, préférant créer une image de calme et d'équilibre, voulant se montrer supérieur aux méthodes de ses ennemis. La vengeance avait cédé le pas à la politique et à la légalité. Impatient, le Père Dusseault avait utilisé ses contacts à la confrérie pour trouver un agent du Mossad qui haïssait les nazis pour avoir persécuté sa famille, lui-même, sa race tout entière, et dont le passé garantirait des représailles directes au mépris de la paralysie bureaucratique.

— Mais le cardinal Pavelic a découvert ce que vous avez fait ? demanda Arlene.

— M'a menacé. Dû le tuer.

Le corps du cardinal avait été brûlé, comme tant de victimes des nazis, méthode à la fois prudente et appropriée pour se débarrasser des restes du cardinal. Une enquête sur la disparition du cardinal était moins dangereuse pour le Père Dusseault qu'une enquête sur son assassinat.

— Avez-vous tué le Père Victor ? demanda Drew.

Saul voulut demander qui c'était, mais, d'un geste, Drew l'en empêcha.

— Oui.

— Parce qu'il vous soupçonnait d'avoir tué le cardinal ? demanda Drew.

— Non.

— Alors pourquoi avez-vous tué le Père Victor ?

— Découvert ma tentative de détruire la confrérie.

Encore un voile soulevé. Le prêtre en était venu à mépriser la philosophie militante de l'ordre auquel il appartenait, convaincu que Dieu voulait des hommes de paix, pas des guerriers. De même qu'il s'était senti obligé de nettoyer l'Église de la corruption du cardinal Pavelic, il s'était donné pour tâche d'extirper de l'Église le cancer de la confrérie, sabotant ses opérations chaque fois qu'il le pouvait. Quand le Père Victor, qui enquêtait pour la confrérie, était devenu trop soupçonneux, le Père Dusseault avait été obligé de le tuer au cours d'un rendez-vous nocturne dans les jardins du Vatican. L'arme était équipée d'un silencieux. Mais le bruit assourdi avait malgré tout attiré l'attention d'un garde qui donna l'alarme. Le Père Dusseault dut s'enfuir avant de faire subir au cadavre le même sort qu'à celui du cardinal Pavelic. C'est ce qui expliquait qu'il avait choisi un couteau pour attaquer Drew dans les jardins.

Saul était impatient. Le prêtre s'éloignait des questions qui l'intéressaient.

— Connaissez-vous le nom de Joseph Bernstein ?

— Non.

— Ma femme vous a suivi dans les jardins. Quelqu'un était-il avec vous pour vous soutenir ? Savez-vous pourquoi elle a disparu ?

— Non.

Saul se frotta les tempes. Il regarda sa montre.

— Il ne nous reste que vingt minutes avant que Gallagher ne revienne dans l'autre chambre, dit-il à Drew et Arlene. Ce n'est pas suffisant. Comment vais-je trouver... ?

Le téléphone sonna. Surpris, Saul tressaillit.

— Si c'est Gallagher...

— Il a peut-être appelé sa chambre puis, ne trouvant personne, essayé ici, suggéra Arlene.

— Possible, fit Saul. Mais je ne crois pas que Gallagher aurait utilisé le téléphone. Il serait monté carrément. Et de toute façon ça n'est pas l'heure. Il m'a promis deux heures entières.

— Il a pu avoir des doutes et changer d'avis, dit Drew.

Le téléphone sonnait toujours.

— Ça n'est peut-être pas Gallagher, dit Saul. C'est peut-être...

Il ne prononça pas le nom d'Erika, mais il criait son nom mentalement tout en décrochant.

— Allô ?

— Saul Grisman ?

C'était une voix d'homme. Une voix fine et métallique, comme un couteau aiguisé sur une pierre.

— Oui.

— Vous devez être inquiet au sujet de votre femme. Ce n'est plus la peine. Nous l'avons.

— Nous ? Mais qui... ?

Drew et Arlene ne bougeaient pas un cil.

— Vous imaginez pas que nous allons vous révéler nos noms ? fit la voix. Il vous suffit de savoir que nous l'avons et qu'elle est en sécurité.

— Comment puis-je en être sûr ? Laissez-moi lui parler.

— C'est malheureusement impossible. Elle n'est pas avec moi pour l'instant et même si c'était le cas, elle est sous sédatif. Mais vous pouvez la voir.

— Comment ?

— En fait, reprit la voix, on peut même vous la rendre. À certaines conditions. Nous aimerions faire un petit échange. Votre femme contre le prêtre. J'espère au moins que vous avez le prêtre. Autrement cette conversation serait inutile.

— Oui. J'ai le prêtre.

— Nous devons nous en assurer. Je n'aimerais pas fonder notre conversation sur la malhonnêteté. Ça irait mal pour votre femme si vous n'étiez pas parfaitement honnête.

— Je vous dis que j'ai le prêtre ! fit Saul.

— À six heures ce soir, amenez-le au Colisée. Aux heures qui précèdent le coucher du soleil, les ruines grouilleront de touristes. Mêlez-vous à eux.

Asseyez le prêtre au milieu des terrasses côté nord. Je serai en face avec des jumelles pour l'identifier. Assurez-vous qu'il est relativement en forme. Je veux être sûr qu'il peut marcher tout seul. Mais je ne veux pas qu'il soit suffisamment conscient pour créer des ennuis. Dès que j'aurai la certitude que vous avez amené le prêtre, je ferai en sorte que votre femme soit sur votre chemin, sur les terrasses sud du Colisée. Apportez vous aussi des jumelles afin de vous assurer qu'elle est également dans un état satisfaisant. Quand vous et moi aurons vu ce que nous voulons, un homme à allure de touriste posera un sac de voyage bleu à côté d'elle puis s'éloignera. Approchez de votre femme en faisant le tour de l'arène par la droite. Moi, je ferai le tour par la gauche. De cette façon, nous ne nous croiserons pas, ce qui évitera toute confrontation inopportune. Attendez cinq minutes avant de quitter le Colisée avec votre femme. J'aimerais autant ne pas avoir à filer en courant avec le prêtre.

Saul serrait si fort le combiné qu'il crut le briser.

— D'accord. Six heures.

— Il y a une autre condition.

Saul commença à transpirer.

— En interrogeant votre femme, reprit la voix, j'ai appris que c'était un ancien agent du Mossad. Sont-ils impliqués dans tout ceci ?

— Non.

— Évidemment, vous ne pouviez répondre autrement. Je dois en être sûr. Il est impératif – et la vie de votre femme en dépend – que vous ne soyez pas aidé au moment de l'échange. Aucun associé d'aucune sorte. Cela comprend l'homme et la femme déguisés en prêtre et en religieuse qui étaient hier soir dans les jardins du Vatican. Nous savons à quoi ils ressemblent. Si nous les repérons, si nous soupçonnons le moindre signe de surveillance, la moindre tentative d'intervenir dans cette transaction, votre épouse est une femme morte. Quand je m'en irai avec le prêtre, si j'ai la sensation d'être suivi, je pourrai encore m'arranger pour qu'elle soit exécutée.

Saul imaginait un tireur dissimulé quelque part dans le Colisée, en contact radio permanent avec l'homme qui parlait au téléphone. Mais il ne s'attendait pas à ce qui allait suivre.

— Une charge d'explosifs sera attachée dans le dos de votre femme. Je la planquerai sous sa veste. La bombe sera munie d'un détonateur contrôlé par radio dont la détente électronique sera dans ma poche. Dans un rayon de

quinze mètres, je pourrai la faire sauter si je me sens menacé. Et n'allez pas vous imaginer qu'il vous suffira de lui ôter la bombe avant de me trahir. Les explosifs seront maintenus en place par une ceinture métallique bouclée de telle façon que toute tentative de l'enlever – à l'aide de pinces coupantes, par exemple –ferait exploser votre femme. Le détonateur ne sera désactivé que lorsque je serai hors d'atteinte radio. Alors seulement la ceinture pourra être sectionnée en toute sécurité.

Saul eut l'impression qu'une nuée d'insectes lui dévorait la poitrine.

— Vous avez pensé à tout.

— C'est pour ça que je suis toujours en vie. Six heures. Et ne faites pas le malin. Faites ce qu'on vous dit.

Il y eut un clic. On avait raccroché.

Saul reposa le téléphone. Il essaya d'empêcher sa voix de trembler en expliquant tout à Drew et Arlene.

Drew réfléchit un moment en silence. Puis il parla, pleinement résolu.

— Il est midi vingt. Il nous reste cinq minutes pour ramener le Père Dusseault dans l'autre chambre avant le retour de Gallagher. Après, vous pourrez continuer à l'interroger. Mais s'il doit être capable de sortir à pied du Colisée, il ne faut plus lui administrer d'amytal de sodium.

— À supposer que Gallagher accepte de me remettre le prêtre, fit Saul.

— Vous pensez qu'il pourrait refuser ? demanda Arlene, étonnée.

— Gallagher veut tout savoir sur la confrérie. Le marché que je viens de conclure ne va pas lui plaire. Et s'il pense pouvoir infiltrer une équipe de surveillance au Colisée ? Et s'il décide que la menace de la bombe est un mensonge ? Et s'il s' imagine pouvoir récupérer le prêtre après l'échange ? Je ne vais pas parier la vie d'Erika sur l'habileté d'un autre à négocier. Et il y a autre chose : je ne suis pas censé avoir déplacé le prêtre. Comment vais-je expliquer à Gallagher où j'ai reçu ce coup de fil ? Il faudrait que je lui avoue avoir amené le prêtre ici pour que vous puissiez l'interroger. Du coup, il apprendrait votre existence.

Drew regarda Arlene. Elle fit un signe de tête.

— Parlez à Gallagher, fit Drew. Votre femme est beaucoup plus importante que de cacher notre existence à Gallagher.

Saul sentit une vague de chaleur l'envahir. L'émotion lui nouait la gorge.

— Je sais combien il est important pour vous de rester dans l'ombre. J'apprécie votre geste. Vraiment. Plus que je ne saurais dire.

— Ce n'est pas un simple geste, dit Drew.

— Mais même si je parlais de vous à Gallagher, ça ne résoudrait pas le problème. Je ne pourrais toujours pas compter sur lui pour respecter le marché que j'ai conclu. Je ne veux pas de ses hommes au Colisée, et la seule façon de garantir qu'ils n'y seront pas...

— Est de ne rien lui dire ? demanda Drew.

— Il va falloir qu'on vole le prêtre.

Drew s'impliqua immédiatement, comme si Saul et lui travaillaient ensemble depuis des années.

— Arlene, inspecte le couloir. Assure-toi que Gallagher ne s'y trouve pas. Saul et moi allons porter le Père Dusseault par l'escalier de secours. Va chercher la voiture. Et attends-nous dehors.

— Mais on va vous voir sortir de l'hôtel avec le prêtre !

— Nous dirons que c'est une urgence. Nous irons si vite que personne n'aura le temps de nous poser des questions.

28

Quand Iceberg entendit frapper à la porte, il se leva brusquement. Il avait dévisagé la femme inconsciente sur le lit, réfléchissant au comportement de Seth. Tuer par décision automatique, sans raison suffisante, était un signe de manque de contrôle. Ce n'était pas professionnel. Ce n'était pas... Il aime ça, se dit Iceberg. C'est ça qui m'inquiète. Cette lueur dans les yeux. C'est comme s'il faisait...

L'amour ? Comprenant cela, Iceberg se souvint comment ils avaient failli en venir aux mains quand il avait voulu empêcher Seth d'abuser de la femme. L'usage de drogues ou de la force pour faire parler un prisonnier se justifiait. Mais abuser de cette femme pour le plaisir heurtait son sens de la dignité. Pour Iceberg, il ne fallait pas causer de douleur inutile aux victimes, ni les traiter comme des objets.

Pense à ton père, se disait-il. Rien d'autre... ni la femme, ni tes principes... n'a d'importance.

Mais il ne pouvait s'empêcher de remarquer que le conflit entre Seth et lui était la réplique de l'éternelle querelle entre leurs pères. Est-ce que tout recommençait ?

Il vérifia le judas, identifia Seth et tourna la clef. Il regardait avec inquiétude les paquets que Seth portait et la lueur de ses yeux.

La lueur diminua soudain quand il posa son regard sur le lit.

— Vous l’avez rhabillée ?

— Elle tremblait de froid.

— Tiens donc ? fit Seth dont les yeux brillaient de nouveau. Puisque vous vous inquiétez tant pour elle, vous serez heureux d’apprendre qu’elle va nous quitter.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand vous l’avez interrogée, elle nous a dit le nom de son mari et l’endroit où il est descendu à Rome, dit Seth.

Iceberg acquiesça.

— J’ai appelé son mari, dit Seth en posant les paquets sur le bureau.

— Quoi ?

— J’ai arrangé un échange contre le prêtre.

Seth ouvrit les paquets, révélant un pain de plastic gros comme le poing, un détonateur contrôlé par radio et un transmetteur. Il y avait aussi des piles, du fil, une ceinture de métal soudée à une boîte métallique et une serrure.

— Où avez-vous bien pu trouver... ?

— Un de mes contacts à Rome.

Comme il plaçait les explosifs et le détonateur dans la boîte métallique, il expliqua ce qu’il avait dit au mari de la femme.

Iceberg était sidéré. Pas étonnant que Seth n’ait pas voulu dire pourquoi il sortait, songea Iceberg. Je n’aurais jamais approuvé un tel plan.

— C’est trop risqué. Malgré les promesses du mari, il y aura sans doute une équipe de surveillance.

— Avec cette bombe fixée sur elle ? Si le mari aime sa femme, il suivra les instructions.

Seth prit une capsule explosive dans sa poche de veston, l’inséra dans l’explosif et avec du fil la relia à une tige sur le détonateur. Avec le restant de fil, il relia un contact sur la ceinture de métal à une deuxième tige sur le détonateur.

— Une fois que j’aurai mis les piles dans le détonateur et bouclé la ceinture, j’aurai un circuit électrique fermé. Je fermerai la boîte métallique et relierai le couvercle au détonateur. C’est infailible. Si quelqu’un ouvre la boîte pour trouver le détonateur, le circuit est coupé. Un interrupteur sur le détonateur déclenchera un autre jeu de piles qui actionnera immédiatement

la bombe. La même chose se produira si quelqu'un déboucle la ceinture ou la cisaille. Évidemment, l'autre façon de faire sauter la bombe est d'utiliser ceci.

Il montra le transmetteur radio-contrôlé.

Iceberg le regardait plein de mépris, troublé par la différence entre les explications de Seth et ce qu'il affirmait avoir dit au mari.

— Une fois hors d'atteinte radio, la bombe peut être désamorcée ?

— Pas question.

— Mais vous avez dit au mari...

— J'ai menti.

Seth glissa la ceinture autour de la taille de la femme et la boucla. Il inséra les deux jeux de batteries dans le détonateur, ferma la boîte métallique sur le fil dénudé attaché au détonateur et ferma le couvercle à clef. Il sourit.

— La seule façon de lui ôter ce truc est de faire exploser cette salope. Alors, mon cher, que pensez-vous de ça ?

MESSE CRUCIALE

1

Toronto. Canada. 6 h 30 du matin. Le soleil venait de se lever. Épuisé, Joseph Bernstein dit au chauffeur de taxi de le laisser au prochain carrefour. Il avait indiqué le chemin d'un des vieux quartiers désolés de la ville. De petites maisons à un étage longeaient la rue ; mal entretenues, elles seraient bientôt démolies à la suite d'un plan de rénovation de la cité. Bernstein paya le chauffeur et lui donna un pourboire convenable : ni trop gros ni trop petit afin que le chauffeur n'en garde aucun souvenir. Dès que le taxi fut hors de vue, Bernstein testa les ressources de son corps las en marchant une cinquantaine de mètres au sud puis une centaine de mètres à l'est. Il se sentait dans le même état que les maisons. Certaines étaient allumées mais il ne croisa personne dans la rue, à part un chien errant qui déchirait un sac poubelle. Au milieu du dernier pâté de maisons, il tourna sur un trottoir craquelé qui menait à un porche frontal légèrement incliné. Toutes les fenêtres de la maison étaient dans l'obscurité. Une boîte de bière vide gisait à droite en haut des marches – signe que tout était comme convenu. Il frappa trois coups, attendit qu'un rideau blanc bouge de côté puis entra quand la porte s'ouvrit.

Ephraïm Avidan referma vivement la porte à clef. Ce n'est qu'après qu'il replaça son Beretta dans le holster d'épaule sous son veston froissé.

— Pas de problèmes ?

— Tout se déroule comme prévu. Et les autres ?

— Là-haut. Ils dorment. Nous prenons des tours de garde, deux par deux.

— Non, je voulais dire les autres, fit Bernstein. Des problèmes avec eux ?

— Ils obéissent aux ordres, dit Avidan, esquissant un sourire amer. En partie grâce aux sédatifs dans leur nourriture.

— Je veux les voir.

— Tu as de l'estomac, plus que moi. J'ai un tel mépris pour eux que j'essaie de les voir le moins possible.

— Je ne veux pas oublier.

— Comme tu veux.

Avidan le conduisit le long d'un étroit corridor jusqu'à une cuisine obscure dont le linoléum s'effritait sur les bords. Il frappa trois coups à une porte en contre-plaqué tordue, tourna la clef et ouvrit. Puis il recula.

Bernstein regarda en bas de l'escalier sombre qui menait à un sol de béton couleur de balle. Une faible lumière révélait un homme grand, barbu, d'environ soixante-dix ans, qui portait un gros pull-over et levait des yeux inquiets, tenant lui aussi un Beretta. Apercevant Bernstein, l'homme abaissa son arme.

Quand Bernstein arriva en bas des marches, il mit les bras autour de l'homme. David Gehmer était un de ceux sur qui on pouvait le plus compter, un de ceux qui avaient souffert très longtemps. Au cours de ces quatre mois, il avait – avec Gideon Levine – enduré sans broncher la tâche pénible et ennuyeuse de geôlier. Un à un, on avait amené les captifs de partout dans le monde – ils étaient onze, maintenant – prisonniers dans le sous-sol de cette maison délabrée de Toronto. La veille, les autres membres de l'équipe, leur tâche achevée, étaient arrivés eux aussi et dormaient enfin en haut de la maison.

Bernstein balaya l'immense cave du regard. On avait bouché les soupiraux. Trois ampoules nues pendaient du plafond, à égale distance l'une de l'autre. Des panneaux isolants blancs avaient été fixés au mur pour réduire l'humidité. Malgré tout, il faisait froid et les murs suintaient. Bernstein comprit pourquoi David Gehmer portait un pull alors que c'était le mois de juin.

Le long des murs, il y avait onze lits de camp sur lesquels onze vieillards étaient allongés sous une couverture de laine. Certains étaient éveillés, le regard vague sous l'effet du sédatif du dîner de la veille. La plupart dormaient profondément. Tous étaient pâles à cause du manque du soleil. Tous portaient des menottes. Une chaîne reliait chaque paire de menottes à un anneau fixé dans le mur.

Auprès de chaque lit de camp, des livres et des revues. À l'autre bout de la pièce, contre le mur étroit, des étagères d'assiettes et de boîtes de conserve jouxtaient un petit poêle à gaz près de toilettes sans rideau.

— Une vraie chaîne de montage, dit Bernstein sèchement. Le confort comme chez soi.

— Si on compare avec Auschwitz, c'est la Terre promise, remarqua Gehmer. Je les rase un jour sur deux. Je leur prépare tous leurs repas. Ils sont de corvée de plonge à tour de rôle, enchaînés à l'évier. Ils n'ont droit qu'aux cuillers de plastique. Je compte les cuillers après chaque repas. S'ils doivent aller aux toilettes, c'est un par un, enchaînés à l'évier. C'est là qu'ils ont le droit de se laver.

— Parfaite organisation.

— Ils m'ont inspiré. Ces monstres avaient un don particulier pour l'organisation, finalement. Parfois, mes souvenirs sont d'une telle précision que je me crois de retour au camp. Je voudrais...

Gehmer leva son pistolet, visant le prisonnier le plus proche.

Bernstein toucha la main de Gehmer.

— Un peu de patience, ami. Nous avons tous deux eu des cauchemars. Mais ça ne va plus durer longtemps. Bientôt la justice reprendra ses droits.

— Bientôt ? demanda Gehmer d'une voix précipitée. Quand ?

— Demain.

2

— Joseph a refait surface.

Misha Pletz était tellement concentré sur la contre-vérification de l'opération Récupération qu'il lui fallut un moment avant de comprendre ce que venait de lui dire son assistant.

— Refait surface ?

— Il y a deux heures.

— Où ? Toujours à Washington ?

— Non. À Toronto, cette fois.

— Toronto ?

— A contacté un autre de nos agents, raconta l'assistant. Même schéma. Il a choisi un de ses anciens étudiants. Il était 4 h 30 du matin heure locale. Joseph s'est pointé dans l'appartement du gars, l'a réveillé et lui a donné un message à vous transmettre. L'agent l'a codé et passé par radio à Tel-Aviv.

Misha prit le papier des mains de son assistant, mais après l'avoir lu, il fut perplexe.

— Deux noms ?

— Aaron Rosenberg, Richard Halloway, répondit l'assistant en tendant à Misha un second bout de papier. Voici le résumé qu'a fait l'agent des instructions verbales données par Joseph. Elles ont un lien avec son précédent message – le convoi d'armes expédié aux Libyens pour être utilisées contre nous. Joseph dit que lorsque vous arrêterez le convoi ce soir il veut que vous lâchiez ces deux noms aux Libyens mais en vous arrangeant pour qu'ils ne soupçonnent pas une fuite volontaire. Il veut que vous fassiez comme si ces deux hommes avaient accepté de l'argent de nous contre des renseignements sur la cargaison.

— Mais si les Libyens le croient, ils vont chercher à se venger, fit Misha en fixant le papier d'un air ahuri. C'est comme si on les envoyait se faire tuer. Pourquoi Joseph veut-il... ?

— Rosenberg et Halloway sont les négociants d'armes responsables du chargement.

— Il veut faire croire qu'ils ont accepté de l'argent des Libyens pour les doubler ensuite ? Il veut que Rosenberg et Halloway soient punis par ceux pour lesquels ils travaillent ? Curieux sens de la justice. Pourquoi Joseph n'a-t-il pas donné ces noms dès son premier message ? Pourquoi a-t-il attendu que... ?

Misha s'interrompit. Une explication lui venait à l'esprit.

— Parce qu'il ne voulait pas nous donner le temps de faire des vérifications à leur sujet avant d'arrêter le convoi ? Y aurait-il une autre limite dans le temps que nous ne connaissons pas ? Joseph suivrait-il un autre plan ?

L'assistant désigna le dernier paragraphe du rapport.

— Il en fait une question d'honneur. Joseph nous a parlé de cette livraison d'armes : le prix de cette information est de lâcher ces deux noms aux Libyens.

3

Saul attendait avec angoisse en compagnie du Père Dusseault dans un recoin d'une des terrasses centrales au nord du Colisée. Le prêtre pouvait marcher, mais il était encore suffisamment groggy pour rester passif et se laisser conduire. Tout s'était bien passé quand Saul l'avait amené ici et

l'avait fait asseoir. Les nombreux touristes ne prêtaient pas la moindre attention à ce prêtre infirme.

Saul était arrivé un quart d'heure avant le délai et il était maintenant 6 h 10. Il regarda à la jumelle l'autre côté du Colisée, inquiet que l'échange n'ait pas lieu. Suivant les instructions, il était venu seul avec le Père Dusseault. Mais, terriblement conscient du soleil qui tombait, il s'en voulait d'avoir désobéi à une des conditions en permettant à Drew et Arlene de surveiller le Colisée depuis les jardins de l'Esquilin de l'autre côté de l'avenue. L'Esquilin, une des sept collines de Rome, était dominé par le palais de Néron, qu'on appelait Domus Aurea ; il y avait de véritables essaims de touristes dans le palais et les jardins environnants, si bien que les chances de repérer Drew et Arlene étaient hautement improbables. Il leur avait paru prudent de prendre ce léger risque.

Mais maintenant il aurait préféré ne pas permettre cet accroc à la règle. Parce qu'il était 6 h 20 et que forcément quelque chose clochait. Le nombre de touristes commençait à diminuer. Une femme aux cheveux presque bleus se planta devant Saul, l'empêchant de voir. Son gros mari la rejoignit pour l'entendre se plaindre de ses chaussures à talons qu'il n'aurait pas dû lui laisser porter.

Saul fit un pas sur la droite pour observer à nouveau les terrasses d'en face. Soudain, il fut paralysé à la vue d'une femme assise sur un passage, dos au mur. Ses mains tremblaient. Erika ? On la distinguait mal car son visage tombait sur sa poitrine. Mais ses cheveux étaient longs et noirs comme ceux d'Erika et elle semblait du même âge, avec les mêmes jambes longues et le même corps élancé. Il était de constater qu'elle portait une veste de nylon vert qui n'appartenait pas à Erika.

Il se rappela brusquement la voix au téléphone lui expliquant qu'Erika porterait une veste pour dissimuler une bombe qu'on avait fixée sur elle. Un homme se dirigea vers elle et posa un sac de voyage bleu. Alors, Saul sut que l'échange aurait lieu. À l'aide de ses jumelles, Saul suivit l'homme grand et pâle qui avait déposé le sac de voyage et se déplaçait à la gauche de Saul. Immédiatement, l'homme s'arrêta et leva ses propres jumelles en direction de Saul.

Il attend que j'entame le cercle dans l'autre sens, se dit Saul. Il ne bougera pas en premier.

Saul n'avait pas besoin d'encouragement. Il laissa le prêtre et marcha sur sa droite d'un pas rapide. Il lui fallut toute sa maîtrise de soi pour ne pas

courir. Pourtant, il faillit un instant chanceler en songeant à la signification de quelque chose qu'il avait remarqué à propos de cet homme.

La couleur de ses cheveux. Ils étaient roux.

Mon Dieu ! La voix du téléphone serait-elle celle de Seth ? Le tueur, le fils d'un tueur nazi, celui que Drew et Arlene avaient décrit ? Si c'était le cas, son partenaire, le blond Iceberg, serait-il dans le Colisée avec lui ?

Saul n'osait pas se retourner pour chercher dans la foule. Ce geste pourrait troubler Seth et le pousser à faire sauter la bombe et Erika. Et d'ailleurs, Seth n'avait aucune importance pour l'instant. Ni Iceberg. Seule Erika comptait. Approchant du côté sud, il pressa le pas, les yeux fixés sur Erika. Elle était toujours assise, la tête sur la poitrine. Il ne l'avait pas vue bouger. Seth avait-il renié sa parole ? Erika était-elle morte ?

Il zigzagua entre les amas de touristes, se moquant de leurs protestations agacées, trop angoissé pour esquisser la moindre excuse. Il n'était plus qu'à vingt mètres d'Erika et elle ne bougeait toujours pas. Quinze mètres. Aucun signe de vie. Il arriva jusqu'à elle. Quand il releva son visage et vit ses paupières papillonner, il tomba à ses genoux et faillit pleurer de soulagement.

— Erika, c'est moi. C'est Saul.

Il l'entoura de ses bras.

Et se figea en sentant la boîte métallique sous sa veste de pluie. Déplaçant ses mains le long de sa taille, il toucha la ceinture de métal qui maintenait la boîte sur elle. Seth n'avait pas bluffé.

Saul pivota sur lui-même. Seth était arrivé jusqu'au prêtre, l'avait mis debout et le guidait le long d'un passage en direction de la sortie. Le prêtre se déplaçait en titubant. Quelques touristes le dévisageaient, mais la plupart s'occupaient de leurs appareils-photos et des ruines que rosissait le soleil couchant. À la sortie, Seth se tourna vers Saul, leva le bras droit, un peu à la façon d'un salut romain, dans un geste ironique. Puis Seth et le Père Dusseault disparurent.

Attendez cinq minutes avant de partir, avait précisé Seth.

Ce serait donc cinq minutes.

Il se tourna de nouveau vers Erika et la serra contre lui.

— C'est Saul, répéta-t-il. Tu es saine et sauve, fit-il en l'embrassant. Je t'aime. Il ne faut plus s'inquiéter.

Parmi les ombres allongées du couchant, Drew et Arlene regardaient à l'est du palais de Néron depuis la colline de l'Oppus. La circulation sur la via Labicana les empêchait de voir parfaitement le Colisée, mais c'était mieux que rien.

Comme ils ne pouvaient utiliser que les courbes nord et est du Colisée, ils ne pourraient pas apercevoir le Père Dusseault et son ravisseur, comprit Drew. Malgré tout, la via Labicana était la fuite la plus probable et c'est pour cette raison qu'il se concentrait davantage sur l'avenue qui partait du Colisée que sur le monument lui-même.

Il vérifia sa montre. 6 h 25. L'échange était prévu pour 6 heures. À moins que quelque chose ne soit allé de travers, personne au rendez-vous, par exemple, ils avaient probablement raté le Père Dusseault qu'on emmenait.

Drew continuait quand même à inspecter l'autre côté de la rue. S'il n'avait toujours pas repéré le prêtre à 7 heures, Arlene et lui se dirigeraient vers la cabine téléphonique prévue où Saul appellerait.

Il sentit Arlene le saisir par le bras. De l'autre côté de la rue, un prêtre – le Père Dusseault. On le guidait au milieu de la foule de touristes qui quittaient le Colisée. Une Citroën grise se gara brusquement au bord du trottoir. On poussa le prêtre à l'intérieur sur le siège arrière, son ravisseur monta après lui. La Citroën fila.

Ça n'avait pas pris plus de dix secondes, mais malgré la circulation et les touristes, Drew en avait vu assez. Il n'y avait pas le moindre doute concernant le roux guidant le prêtre et le blond au volant. Seth et Iceberg. Il se libéra de l'emprise d'Arlene et fonça dans la rue. Arlene courut derrière lui. Il y avait toujours le risque que Seth et Iceberg aient placé une équipe de surveillance pour prévenir toute tentative de suivre la Citroën. Auquel cas, s'ils remarquaient Drew et Arlene, l'équipe n'avait qu'à contacter la Citroën par radio et Seth et Iceberg mettraient à exécution leur menace de faire sauter Erika. Mais Drew était convaincu qu'il n'y avait aucune équipe. Après tout, Seth et Iceberg s'étaient débrouillés seuls pour enlever Médicis ; et ils avaient agi avec une telle efficacité que Drew les soupçonnait fort de n'avoir confiance qu'en eux-mêmes.

La Citroën était trop loin pour qu'il la voie. Autrement dit, Seth et Iceberg ne pouvaient non plus voir Drew se frayer un chemin dans la circulation. Il fit des gestes désespérés à un taxi en maraude. Arlene

traversa la rue en courant vers lui et atteignit le trottoir au moment où le taxi s'arrêtait sur l'appel de Drew. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur.

D'une voix précipitée, Drew donna des instructions au chauffeur. Si au moins nous n'étions pas pris dans des embouteillages, songeait-il. Si au moins Seth et Iceberg ne tournaient pas avant que je les repère. Il se demandait si Saul avait récupéré Erika et pria ardemment que la femme de son ami fût saine et sauve.

5

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? demanda Iceberg, jetant un rapide regard à l'arrière de la voiture tout en conduisant. Quelque chose s'est mal passé ?

— J'ai inspecté les ruines avant de me montrer. Le mari a respecté les instructions à la lettre. Tout s'est parfaitement déroulé. Je suis satisfait.

— Moi, je ne le serai que lorsque nous aurons filé d'ici. Et si l'autre couple était dans les parages ?

— S'ils le sont, ils garderont forcément leurs distances. Ils savent que je peux toujours utiliser ceci, dit-il en montrant le détonateur. Il ne reste qu'une chose à régler : le prêtre. Ils ne l'auraient pas enlevé s'il ne détenait pas une information capitale.

— Mais peut-être pas ce que nous cherchons.

— Quelles raisons auraient-ils d'interroger le prêtre si ce n'est pour en savoir plus sur le cardinal ? C'est le seul outsider à savoir qui étaient nos pères. Une fois que nous saurons pourquoi il a disparu, nous saurons comment Nuit et Brouillard a découvert nos pères. Oui, fit Seth dans un sourire, il n'y plus qu'à l'interroger. Mais tout compte fait, peut-être pas. Gareez-vous.

— Il faut ficher le camp d'ici. Pourquoi voulez-vous... ?

— Arrêtez, je vous dis !

Iceberg obéit, se garant le long du trottoir.

— Dites-moi pourquoi...

— Je ne peux pas résister à la tentation, dit Seth en regardant par la lunette arrière en direction du Colisée. Évidemment, je ne verrai pas l'explosion, mais je l'entendrai. Le choc que cela causera aux touristes ne devrait pas manquer d'intérêt, ajouta-t-il en haussant les épaules.

Il enclencha un bouton pour activer le détonateur contrôlé par radio. Une lampe rouge s'alluma.

— Non, dit Iceberg.

Seth se tourna vers lui.

— Vous avez toujours envie de la protéger ? lança-t-il les yeux brillants.

Il fait ça uniquement pour me provoquer, comprit Iceberg. C'est moi qu'il veut punir, pas la femme.

— À quoi cela sert-il ? Vous m'avez dit que vous aviez menti au mari. Dans un moment, quand nous serons hors d'atteinte, il croira qu'il peut déconnecter la bombe sans qu'elle explose. Puisque la femme va mourir de toute façon, pourquoi la tuer maintenant ?

— Me tromperais-je en pensant que vous espérez que le mari trouvera le moyen de déconnecter la bombe sans qu'elle explose ?

— Et quel mal y aurait-il ? Les drogues l'ont empêchée de nous voir. Elle ne peut identifier...

— Le mal est mon bon plaisir, répondit Seth. C'est une étrangère, qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Qu'est-ce que ça vous fait à vous ? Elle ne représente aucune menace. Sa mort est inutile.

— Au contraire, mon cher. Sa mort vous donnera une leçon. Ne vous mêlez plus de mes affaires, fit Seth en approchant le doigt du détonateur.

Même à ce moment, Iceberg n'aurait peut-être pas agi s'il n'avait vu la cruauté dans les yeux de Seth. La rage s'empara de lui, lui faisant perdre tout contrôle. Comme un ressort tendu à fond qu'on lâche soudain, il se précipita sur le détonateur, l'éteignit et l'arracha des mains de Seth. Il y mit tant de force que Seth eut la peau du doigt arrachée.

Voyant qu'il saignait, Seth grimaça.

— Rendez-moi ce détonateur !

— Nous risquons trop de nous mettre en retard. Nous réglerons ça quand nous serons sortis d'affaire.

— Nous allons régler cela immédiatement !

Seth sortit le pistolet. Malgré le silencieux, cela fit à Iceberg comme si on lui avait donné une claque dans les oreilles. C'était à cause de l'espace confiné de la Citroën. Voyant l'arme, il se tordit pour éviter la balle qui alla se loger dans son bras gauche au lieu de sa poitrine visée. Le projectile ressortit de son bras pour aller se loger dans le tableau de bord. Ignorant la

douleur, Iceberg plongeait à nouveau, évitant l'arme, avant que Seth puisse tirer à nouveau. Ils luttèrent pour la possession du pistolet.

Le sang coulait du bras d'iceberg. Malgré son immense volonté, son biceps affaibli n'était pas de taille contre Seth. Inexorablement, le canon se retrouva devant le visage d'iceberg.

Seth esquissa un sourire.

— J'aurais dû vous tuer plus tôt. Comme j'ai fait pour votre père.

Les yeux d'iceberg s'agrandirent.

— Mon père ?

Seth avait sans doute espéré que cet aveu le distrairait suffisamment pour lui permettre de viser mieux encore Iceberg au visage. Mais il s'était trompé. Au lieu de cela, Iceberg cria comme un fou et, ses forces brusquement décuplées, il frappa violemment Seth au front avec l'arme. Seth fut aveuglé.

Iceberg passa sur le siège arrière et frappa Seth sur la bouche.

— Espèce d'ordure, comment ça, vous avez tué mon père ? hurla-t-il en frappant Seth une seconde fois, faisant éclater ses lèvres. Parlez !

Il arracha le pistolet des mains de Seth. Au moment où il allait mettre le doigt sur la détente, un taxi s'arrêta derrière la Citroën. Les portes s'ouvrirent brusquement. Iceberg vit l'homme et la femme habillés en prêtre et en religieuse dans les jardins du Vatican.

Seth frappa Iceberg à l'estomac. Plié en deux, Iceberg sentit Seth saisir le pistolet, mais Seth ne le tenait pas assez fort et l'arme tomba sur le plancher de la voiture. Dehors, l'homme et la femme couraient vers la Citroën. Obéissant à son instinct, Iceberg pivota, s'empara du détonateur sur le siège, ouvrit précipitamment la porte côté trottoir et courut parmi la foule. Son bras lui faisait atrocement mal. Il entendit le bruit étouffé d'un coup de feu. Les piétons s'éparpillaient en hurlant.

6

Quand Drew s'aperçut que la Citroën grise se garait au bord de la rue, il cria au taxi d'en faire autant. Par la lunette arrière de la Citroën, il vit les deux hommes se battre. Un bref instant, il crut que l'un d'eux était le Père Dusseault qui avait repris suffisamment conscience pour lutter. Mais quand

il vit que l'un était blond et l'autre roux et qu'ils cherchaient à s'emparer d'une arme, il comprit que Seth et Iceberg essayaient de se tuer.

Ils se battaient avec une telle intensité que Drew eut la certitude qu'ils ne se rendraient pas compte qu'Arlene et lui étaient en position de les maîtriser. Le taxi s'arrêta. Suivi d'Arlene, Drew se précipita sur la Citroën.

Le visage farouche d'iceberg se tourna soudain vers eux. Son expression qui trahissait le choc dû à la compréhension se mua en douleur quand Seth le frappa au ventre. Dans une rapide succession de gestes, Iceberg s'empara de quelque chose sur le siège de la Citroën et sortit en trombe de la voiture tandis que Seth ramassait un objet sur le plancher arrière, regarda Drew et Arlene plein de stupeur et tira.

La vitre arrière éclata. Les piétons hurlaient. Drew n'avait pas voulu alarmer le chauffeur en dégainant plus tôt, mais il sortit son arme et se prépara à riposter. Drew et Arlene plongèrent. Le détonateur, pensait-il sans cesse. Il faut que je prenne le détonateur. Mais il avait certainement identifié l'objet qu'Iceberg avait saisi sur le siège avant au moment de sortir de la voiture. Il voyait la petite boîte rectangulaire dans la main droite d'Iceberg tandis que le tueur blond se fondait dans la foule éparpillée. Il remarqua aussi le sang qui coulait le long de son bras.

Allongé sur le macadam, Drew tourna à nouveau son attention vers la Citroën, visant la vitre éclatée. Quand Seth se montrerait, Drew était prêt à appuyer sur la détente. Mais Seth resta à couvert, fonçant lui aussi du côté du trottoir en se précipitant dans la foule. Impuissant, Drew ne pouvait tirer sans atteindre un passant. Il regarda Seth s'enfuir.

Mais s'enfuyait-il ? Seth avait plutôt l'air de poursuivre Iceberg. Le blond courut le long de la via Labicana puis tourna à droite pour disparaître au coin de la rue. Pistolet au poing, le roux courait derrière.

Qu'était-il arrivé pour qu'ils deviennent ennemis ? se demanda Drew.

Il observa la Citroën. Le prêtre était effondré sur le siège arrière.

— Sors-le de là, Arlene. Assure-toi que tu n'es pas suivie. Reconduis-le à l'hôtel.

— Mais et... ?

— Je pars à leur poursuite ! cria-t-il, courant déjà.

Ce salopard me court après ! se dit Iceberg. Il est presque acculé, mais il veut me tuer !

Iceberg n'avait même pas conscience de s'être emparé du détonateur en sortant de la Citroën. Il avait agi par pur réflexe. Ce n'est qu'en voulant prendre l'arme qu'il avait à sa ceinture qu'il s'aperçut qu'il avait déjà quelque chose dans la main. Le détonateur. Il le prit dans sa main gauche ensanglantée, dégaina et quitta la via Labicana.

Il pensait que Seth allait lui tirer dessus, mais pas pour le tuer, enfin pas tout de suite. Seth voudrait le réduire à l'impuissance, le désarmer et l'obliger à regarder quand il appuierait sur le détonateur. Non loin du Colisée, ils entendraient l'explosion. Alors, alors seulement, une fois que la victoire lui aurait procuré le maximum de plaisir, Seth tuerait Iceberg et aurait encore le temps de s'enfuir.

Ça ne devait pas forcément se passer comme ça ! enragea Iceberg. S'il n'y avait pas eu cette femme, nous ne nous serions pas disputés ! Seth ne m'aurait pas dit qu'il avait assassiné mon père ! Nous serions déjà loin, en sécurité ! Cette femme n'est rien pour moi ! Pourquoi l'ai-je protégée de lui ?

Une autre pensée le harcelait. L'arrogance de Seth, son orgueil, sa haine, tout cela le dominait tant qu'en défiant Iceberg il avait perdu toute chance d'interroger le prêtre et de retrouver son père.

Il est encore plus fou que je ne croyais.

Tandis qu'il courait dans la rue latérale, Iceberg sentit un coup violent au bas de son épaule droite. L'impact le fit chanceler. Il faillit tomber sur le trottoir. Il saignait beaucoup. Son bras droit refusait d'obéir ; sa main s'ouvrit sans qu'il le voulût. Son pistolet tomba dans un claquement. Son bras gauche encore valide, il serra le détonateur contre sa poitrine et courut, plus déterminé que jamais. Mais il avait perdu énormément de sang et était affaibli. Il commençait à voir trouble. Ses jambes le portaient mal. Il n'avait pas entendu le petit bruit du silencieux. Il ne s'attendait pas à en entendre davantage la prochaine fois. Mais il était sûr que Seth viserait les jambes.

Je suis une cible trop facile. Il faut que je quitte cette rue. Je dois me cacher.

Au-devant, sur sa droite, Iceberg aperçut un bâtiment qui prenait la moitié du pâté de maisons et dont l'ombre s'étendait sur la rue. Une vieille Église ! Il se précipita. À ce moment, Seth tira. La balle manqua la jambe d'Iceberg et alla se loger dans le macadam à quinze mètres de là.

Iceberg se rendit compte qu'il était trop exposé, qu'il risquait fort d'être tué s'il montait les marches de l'entrée principale de l'église. Son visage dégoulinait de sueur. Souffrant atrocement, il arriva à un croisement et tourna à droite une fois encore.

Là, il aperçut une entrée latérale. Une pancarte indiquait « basilique Saint-Clément ». N'ayant pas le choix, Iceberg se rua jusqu'à la petite porte, réunissant ses forces pour l'ouvrir.

Une fois à l'intérieur, il claqua la porte et tenta de la boucler. Mais il n'y avait pas de verrou et la serrure était sans clef. Vacillant, il avança pour se trouver dans une immense pièce qui s'étendait à droite et à gauche. Des fresques représentant le Christ et les apôtres ornaient les murs. Les bas-côtés étaient ornés de colonnes. Un guide apparut et lui dit que la basilique était fermée aux touristes après 18 h 30. Iceberg passa devant lui, devinant l'autel à sa gauche.

Son idée était de se dissimuler dans ce qui se révéla être la sacristie, mais le guide continuait de lui reprocher sa présence et, quand il entendit la porte latérale s'ouvrir brusquement, il sut que ce guide attirerait l'attention de Seth sur lui.

Il faut que je trouve une autre cachette.

À droite de la sacristie, des marches descendaient. Il s'engagea au moment où la porte se refermait dans un claquement et où les pas de Seth résonnaient dangereusement. Seth ne l'avait peut-être pas vu, mais il ne manquerait pas de remarquer les traînées de sang.

Il arriva au palier, tourna à droite pour descendre une autre volée de marches et gémit, pas de douleur, cette fois, mais de désespoir : il débouchait sur un long couloir vide. Il entendit les pas de Seth se rapprocher et longea la droite du corridor. Il se trouva dans une autre basilique.

Une odeur vieille de quatorze siècles emplit ses narines. Une faible lumière trompait mal l'obscurité. Mais les ombres antiques ne pouvaient le cacher, pas avec le sang qui coulait de ses bras. Il chancelait, passant devant des fresques pâlies représentant un noble romain et ses serviteurs, tous semblant avoir été aveuglés par l'aura d'un saint homme. Puis il entendit les pas de Seth qui dévalait les escaliers.

Il regarda en direction de la sortie à gauche de l'autel. Si je peux franchir ça avant que Seth tire, j'ai peut-être une chance de le surprendre. Il

a tellement confiance en lui qu'il ne s'attend sûrement pas à ce que j'attaque.

Cesse de te leurrer. Tu n'en as pas la force. Tu as perdu ton arme.

Mais j'ai un couteau.

Il tressaillit quand une balle fit éclater des parcelles d'une fresque murale. Les pas se rapprochaient. Mais le guide pénétra dans la basilique inférieure et cria. Seth tira sur lui. Iceberg eut le souffle coupé en entendant le corps tomber.

Le temps que Seth vise de nouveau en direction de l'autel, Iceberg avait atteint la sortie à gauche. Il la franchit et entendit une balle s'écraser contre un mur derrière lui. Il vit un autre escalier. Encore plus vieux que la basilique inférieure qu'il venait de quitter, il descendait. Il n'avait pas le choix.

Un palier. Un tournant sur la droite. Il passa devant une pancarte indiquant *Mithraeum* et trébucha dans une structure souterraine inquiétante qui devait remonter à la naissance de l'Église catholique. Directement sous l'autel de la basilique inférieure, les vestiges de deux maisons romaines avaient été réunis pour former un temple. Mais, aussi curieux que cela pût paraître, il s'agissait d'un temple païen. Au-delà de deux bancs de pierre parallèles qui faisaient penser à des bancs d'église se dressait une statue du dieu romain Mithra. Au centre du temple, un autel sur lequel une autre statue du dieu – sans barbe, d'une beauté resplendissante – accomplissait un rite sacré, tranchant la gorge d'un taureau. Un chien, un scorpion et un serpent essayaient de tuer le taureau avant que Mithra en eût fini.

À peine eut-il regardé autour de lui qu'il s'aperçut qu'il était piégé. Il entendit Seth descendre les marches et choisit la seule cachette possible : derrière l'autel. Son sang faisait une flaque sur le vieux sol de pierre. On aurait dit le sang du taureau dégoulinant de l'autel. Il mit le détonateur dans sa poche, utilisant sa main gauche pour sortir un couteau d'un étui fixé au-dessus de sa cheville droite. Il retint son souffle, essuya la sueur de son visage et attendit, tremblant de douleur.

Seth pénétra dans le temple avec arrogance.

— Pas de secret avec le sang. Je sais où vous êtes.

Ses pas résonnaient sur la pierre et son ombre s'étendait sur l'autel, menaçante.

Iceberg leva les yeux sur l'homme roux, dont les lèvres éclatées étaient brunes de sang séché. Les yeux de Seth n'avaient jamais autant brillé.

— Le détonateur, fit Seth en tendant la main.

— Je l'ai caché avant de descendre.

— Alors, vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je vous fouille, fit Seth en s'approchant.

Iceberg recula.

— Si vous me le donnez, dit Seth, peut-être que je ne vous tuerai pas.

— Vous me tuerez, c'est évident. Mais seulement quand vous m'aurez obligé à vous regarder appuyer sur le bouton.

— Je vois que ces quelques jours passés ensemble ont fait de nous un vieux couple. Vous avez appris à me connaître. Donnez-moi ce détonateur, dit Seth en s'approchant encore.

Iceberg recula davantage.

— Venez le chercher.

Seth secoua la tête.

— Non. Je vais vous tirer dans le ventre avant de m'avancer. Vous serez encore vivant pour me voir appuyer sur le bouton, mais vous n'aurez pas la force d'attaquer.

Seth leva son arme.

Iceberg cherchait désespérément comment distraire son adversaire.

— Vous pensez ce que vous avez dit dans la voiture ?

Seth hésita.

— Vous avez vraiment tué mon père ? demanda Iceberg.

— Pourquoi mentirais-je quand la vérité est si douce ? Évidemment que je l'ai tué.

— Pourquoi ?

— C'était l'idée d'Halloway de vous mettre dans le coup. Je lui ai bien dit que je n'avais pas besoin d'aide mais il a insisté. Remarquez, il aurait pu être le suivant sur la liste, mais je ne voulais pas perdre un temps précieux à attendre que ça se produise. Alors je lui ai mis la main dessus moi-même, fit Seth en souriant. Dans votre boutique, en Australie. J'ai utilisé un silencieux. J'ai tué votre père et votre vendeur pendant votre rendez-vous avec l'envoyé d'Halloway. J'ai enveloppé votre père dans une bâche et je l'ai mis dans mon coffre de voiture. J'ai fait ça devant tout le monde sur la plage. Personne n'a fait attention. Qui fait jamais attention ? Je suis retourné à la boutique et j'y ai mis le feu. Puis je suis reparti. J'aurais aussi bien pu être l'homme invisible.

Iceberg avait la nausée.

— Qu’avez-vous fait du corps ?

— J’ai loué un bateau. Pris la mer. Donné à manger aux requins.

Iceberg étouffa un cri.

— Il fallait que le corps disparaisse, commenta Seth. Pour faire croire que Nuit et Brouillard était responsable. Comme ça vous alliez nous aider à chercher nos pères.

— Et l’envoyé d’Halloway ? Pourquoi a-t-il disparu, lui ?

— Je l’ai attendu à l’hôtel. Je me suis identifié. Je l’ai emmené faire un tour en voiture. Je l’ai tué. Lui aussi il a fait les délices des requins. Comme votre père. L’idée était que s’il disparaissait aussi vous penseriez qu’il était pour quelque chose dans toutes ces disparitions. Je voulais vous forcer à rejoindre Halloway...

— Et quand je l’ai fait, je me suis laissé convaincre par tous les deux que vous étiez innocents. Et je me suis mis dans le coup.

— Et vous m’avez été très utile pour prendre Médicis, je le reconnais. Mais Halloway avait tort, il faut bien le dire. Je n’avais pas besoin de vous. On ne pouvait pas s’entendre. Votre père a volé la femme que mon père aimait. Votre mère aurait pu être ma mère à moi. Et vous ne seriez jamais né. Si mon père est encore en vie, si je réussis à le retrouver, je sais qu’il sera plus qu’heureux d’apprendre que j’ai tué son ennemi et le fils de son ennemi. Vous ne trouvez pas dingue que nos pères soient tombés amoureux de la même femme ? Donnez-moi le détonateur. Je vous promets une mort rapide dès que vous m’aurez vu presser le bouton.

Iceberg avait perdu tant de sang qu’il était engourdi. Concentre-toi, se dit-il. Ne laisse pas cette ordure l’emporter.

— Vous me promettez ? Vous allez me tuer proprement ? demanda-t-il en désignant de son bras presque inutile un point tendre derrière son oreille droite.

— Vous avez ma parole.

Du même bras, Iceberg avait sorti le détonateur de sa poche et le tendait maintenant à son ennemi.

— Posez-le par terre. Faites-le glisser jusqu’à moi, dit Seth.

— Trop faible.

— Je ne crois pas.

Désespéré, Iceberg fit ce qu’on lui demandait.

— Parfait.

Seth se pencha pour ramasser le détonateur. Il détourna son regard pendant une fraction de seconde.

Ce serait la seule chance d'Iceberg. D'un geste vif, il lança son bras droit de derrière son dos et lança le couteau de toutes ses forces.

Seth releva la tête. Jurant, le regard sauvage, il visa. Pas assez vite. Le couteau frappa la gorge. La lame trancha la pomme d'Adam. On entendit un grincement atroce tandis que la pointe grattait l'os. La garde buta contre le cartilage fracturé.

Seth s'écroula en arrière, le visage déformé par le choc, sa peau crayeuse contrastant violemment avec l'écarlate qui jaillissait de sa gorge. Bientôt, le choc ferait enfler cette zone ce qui empêcherait l'air de passer dans les poumons ; Iceberg le savait.

Il mourrait d'asphyxie avant même d'être saigné à mort. Mais il ne mourrait pas instantanément.

Horrié, Iceberg vit les yeux de Seth le regarder étrangement. Vous croyez avoir gagné, semblaient-ils dire. Mais vous vous trompez. J'ai encore la force de vous tirer dessus. Nous allons mourir tous les deux. Mais pas avant que vous m'ayez vu faire ceci.

Seth agrippa le détonateur et enclencha le bouton d'activation.

Iceberg hurla. Il voulut l'arrêter mais il glissa sur la mare de son sang.

Seth recula en vacillant et abaissa un doigt sur un bouton.

Une ombre dévalait l'escalier. L'homme qui s'était habillé en prêtre dans les jardins du Vatican. L'étranger arracha le détonateur des mains de Seth et lui prit violemment son pistolet.

Seth se tourna vers son assaillant. Dans un sifflement, il tenta d'ôter le couteau de sa gorge, mais l'étranger l'enfonça davantage encore. L'impact fit tourner le couteau, ce qui agrandit le trou dans la pomme d'Adam de Seth. Le sang coulait à flots. Dans un spasme, Seth bondit sous la force du coup. Il tomba contre les statues de l'autel, se tourna pour s'accrocher à elles, glissa pour s'écrouler immobile sur les dalles. Le sang coulait sur le couteau que Mithra portait à la gorge du taureau.

Iceberg ne s'était pas encore accoutumé à l'arrivée soudaine de l'étranger, qui avait maintenant coupé le détonateur et avançait vers lui, pointant l'arme de Seth. Son visage reflétait un mélange de dégoût et de fureur.

— Faites-moi sortir d'ici avant que les autorités arrivent, dit Iceberg. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Si vous m'aidez, je vous aiderai.

Il délirait presque. Il lutta pour avoir des pensées cohérentes.

— Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir, reprit-il. Mon père est mort. Pour moi, le combat est terminé. Il faut punir Halloway.

— Halloway ? Qui est Halloway ?

— Pour l'amour du ciel, tirez-moi de là. La femme que nous avons enlevée dans les jardins. Seth lui a attaché des explosifs.

— Je sais.

— Mais son mari croit qu'il peut défaire la bombe si nous sommes hors d'atteinte radio. Seth a menti. Elle sautera si le mari essaie de déconnecter les fils.

L'étranger mit sa veste sur les épaules d'Iceberg.

— Ça cachera le sang.

Iceberg s'appuya contre l'étranger et quitta le temple comme à travers un brouillard. Il se retrouva dans une basilique souterraine. Il ne se rappelait pas avoir grimpé le dernier escalier ou avoir traversé la basilique supérieure. Il savait seulement qu'il était sorti, que les derniers rayons du soleil étaient aveuglants, que les hurlements d'une sirène de police se rapprochaient.

— Marchez plus vite, lui dit l'homme tout en le soutenant.

Ils arrivèrent à un coin de rue et tournèrent dans la direction opposée à la sirène.

Un autre coin de rue, ils tournèrent une fois encore.

Et encore. Désorienté, Iceberg avait l'impression d'errer dans un labyrinthe.

— Je ne vais plus tenir longtemps.

— Nous y sommes presque.

Un parc en direction du sud de l'arc de Constantin, remarqua Iceberg. Dans le soleil couchant, les touristes s'agglutinaient pour admirer les sculptures sur le monument. L'étranger le fit asseoir par terre contre un arbre. Compte tenu de l'urgence, c'était une parfaite couverture, comprit Iceberg. Tant que le sang ne traverse pas sa veste, je n'attirerai pas l'attention.

— Ne bougez pas. Je reviens, fit l'étranger.

— Dites au mari de la femme de ne pas essayer d'ôter la bombe.

Mais l'étranger avait déjà disparu dans la foule.

— Nom de Dieu, Romulus, je vous avais pourtant averti. Pas d'entourloupes. Où est passé ce bon Dieu de prêtre ? Je vous ai promis deux heures seul avec lui. Je reviens. La chambre est vide. Et il n'y a rien sur cette putain de bande.

Gallagher frappa la paume de sa main d'un coup de poing.

Quand Saul avait ramené Erika, il avait trouvé Gallagher qui faisait les cent pas, hors de lui. Il avait plutôt espéré trouver Drew et Arlene. Il avait attendu dans le Colisée, pensant que ses amis allaient sortir du parc en face des ruines. Ne les voyant pas, il avait téléphoné à la cabine prévue comme contact en cas de problème. Mais la première fois il n'avait pas eu de réponse. Et la deuxième fois, une voix aiguë de femme lui demanda s'il était Luigi et pourquoi il la faisait attendre. Avec tout ça il était 7 heures du soir, heure du dernier contact. Plein d'appréhension, il décida que la chambre d'hôtel était le seul autre endroit où Drew et Arlene pourraient le contacter. De surcroît, il y serait au calme pour ôter les explosifs du dos d'Erika. La prenant par la main, il héla un taxi et retourna à l'hôtel en hâte.

Mais voici qu'il devait discuter avec Gallagher, ce qui ne faisait qu'ajouter à sa tension.

— Le prêtre n'a pas d'importance, dit Saul. J'ai récupéré ma femme. C'est tout ce qui compte.

— Êtes-vous en train de me dire que vous avez accepté un échange ?

— Oui ! Et je le referais si c'était à refaire ! Je l'ai interrogé, rassurez-vous ! J'ai rempli mon contrat ! J'ai des tonnes de choses à vous raconter ! Mais pas avant de m'être occupé de ça !

Saul ôta la veste d'Erika, dévoilant sous les yeux horrifiés de Gallagher la boîte métallique fixée à la ceinture d'Erika.

— Dieu du ciel, mais c'est une bombe ! s'exclama Gallagher.

Erika murmura quelque chose d'inintelligible ; graduellement, l'effet des drogues diminuait. Saul la fit asseoir sur le lit et étudia le système fixé sur elle.

— Il va falloir que je brise la serrure ou que je coupe la ceinture. Mais la ceinture est reliée au boîtier. Le tout – serrure, ceinture et boîtier – forme un circuit électrique continu.

— Alors la bombe pourrait bien être reliée de façon à exploser quand le circuit est interrompu.

— Seth m'a affirmé que je pourrais déconnecter sans danger dès qu'il serait hors de portée radio.

— Seth ? Mais qui est Seth ?

— Je vous expliquerai plus tard. Pour l’instant il faut...

Saul tendit la main vers les fils, se raidissant en entendant qu’on frappait à la porte. Il se tourna brusquement, troublé.

Gallagher alla répondre.

— Non ! Attendez !

Saul craignait que ce ne fussent Drew et Arlene et il ne voulait pas que Gallagher les voie.

— Encore un problème, Romulus ? Un secret de plus ?

Gallagher ouvrit la porte. Saul ne s’était pas trompé. Arlene était dans l’encadrement de la porte et soutenait le prêtre groggy.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda Gallagher.

Saul s’écroula dans un fauteuil.

Arlene ne broncha pas puis hocha la tête quand Gallagher l’entraîna à l’intérieur de la chambre avec le Père Dusseault.

— Romulus, qui est cette femme ? insista Gallagher en refermant la porte à clef.

— Une amie.

— Ça n’est pas une explication.

— Il faudra vous en contenter. Vous avez votre prêtre, maintenant. C’est ce que vous vouliez, non ? Alors dites merci à la dame. Et ne lui posez pas de questions.

Arlene conduisit le prêtre jusqu’au lit et l’allongea au côté d’Erika.

— J’ai le prêtre ? fit Gallagher. Mais ce n’est pas ce que je voulais.

— Il faudrait peut-être vous décider.

— Ce n’est pas lui que je veux. C’est ce qu’il sait. Une fois que je saurai tout sur la confrérie, plutôt il débarrassera le plancher mieux je me porterai.

— Il a tué le cardinal Pavelic. Il a essayé de saboter la confrérie. Et ça n’est pas tout. Il peut vous dire où se planquent des dizaines et des dizaines de criminels de guerre nazis.

Ahuri, Gallagher était bouche bée.

Saul se tourna vers Arlene.

— Je suis content de vous revoir. Quand je n’ai pas réussi à établir le contact... Comment avez-vous récupéré le prêtre ? Drew ? Où est Drew ?

— Il s’est lancé après Seth et Iceberg, répondit-elle.

— Iceberg ? demanda Gallagher, encore plus ahuri. Drew ?

Saul et Arlene ne lui prêtèrent pas la moindre attention.

— Votre femme ? demanda Arlene. Comment va-t-elle ?

— Encore sous le coup des sédatifs. Mais je ne crois pas que ça lui ai fait du mal.

— Elle est magnifique.

— Oui, dit Saul, les larmes aux yeux. Et intelligente, et drôle, et douce. Et forte, probablement plus que moi – de mille façons. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

— Ça vous ennuerait beaucoup d’expliquer ? lança Gallagher.

— Après la seconde guerre mondiale, le cardinal Pavelic a aidé des criminels de guerre nazis à échapper aux Alliés, dit Arlene. Au fil des ans, il les a suivis. Il les faisait chanter en échange de son silence. Son assistant – elle désigna le Père Dusseault – s’est aperçu des agissements du cardinal. Le Père Dusseault appartient à la confrérie, mais il déteste ce que l’ordre représente. Il s’est servi de sa position pour tenter de le saboter. Il a vu dans le cardinal un nouvel exemple de la corruption au sein de l’Église. Il ne s’est pas contenté de tuer le cardinal, il a décidé de punir les criminels de guerre que le cardinal avait protégés.

— Les punir ? Mais comment ?

Saul enchaîna sur les explications d’Arlene.

— Le Père Dusseault a donné l’information à un opérateur du Mossad dont toute la famille a péri à Dachau et qui lui-même a bien failli y rester. L’idée était que quelqu’un avec de tels griefs, qui de surcroît avait de l’entraînement et des ressources, serait un instrument de punition beaucoup plus sûr que des procès qui prendraient des années.

— Punition ? Vous voulez dire vengeance ? demanda Gallagher. Le Père Dusseault espérait que l’opérateur du Mossad tuerait les nazis ?

Saul acquiesça.

— Je ne suis pas certain de la suite, mais à mon avis l’agent du Mossad – à propos, il s’appelait Ephraïm Avidan – a décidé qu’il avait besoin d’aide. Je pense qu’il est allé trouver d’autres opérateurs du Mossad qui avaient été dans des camps de concentration et qu’il a formé une équipe. Ces opérateurs étaient suffisamment vieux pour être à la retraite. La plupart étaient veufs. Ils avaient la liberté politique et personnelle d’agir comme bon leur semblait. À Vienne, notre contact au Mossad nous a remis une liste de noms. Les hommes de cette liste correspondaient au profil que je viens d’esquisser. Au cours des derniers mois, tous ont disparu. Je suis persuadé

qu'ils se sont évadés de la société limitée dans laquelle ils vivaient et se sont préparés pour leur mission.

— Ils ont disparu ? fit Gallagher. On dirait...

— L'histoire du père de ma femme, coupa Saul. Je pense qu'il fait partie de l'équipe.

Dans la pièce, l'atmosphère était pesante.

— Et les deux hommes dont vous avez parlé – Seth et Iceberg ?

— Des tueurs. Fils de tueurs nazis. À mon sens, leurs pères sont deux criminels de guerre protégés par le cardinal. Si l'équipe d'Avidan s'est lancée contre leurs pères, Seth et Iceberg auront voulu savoir qui et pourquoi. On dirait qu'ils ont décidé que le cardinal était la solution du puzzle. S'ils ont trouvé pourquoi le cardinal a disparu, ils ont trouvé pourquoi ces criminels de guerre sont devenus une cible après tant d'années.

Gallagher se tourna vers Arlene.

— Bon. Et vous, que faites-vous au milieu de tout ça ? Qui est Drew ?

— Plus de questions, dit Saul. C'est Erika qui compte. Il faut que je lui enlève ce satané truc.

Dans l'après-midi, il avait demandé à Arlene d'acheter des pinces coupantes dont Seth lui avait dit qu'il en aurait besoin pour ôter la ceinture dès qu'il serait hors d'atteinte radio. Arlene fouilla dans son sac et les tendit à Saul.

Il les appuya contre la ceinture métallique et hésita.

— Arlene, et peut-être vous, Gallagher, et le prêtre, il faudrait sortir. Au cas où ce truc exploserait.

— Si vous croyez que c'est risqué, il ne faut rien faire.

Saul secoua la tête.

— Supposons que Seth ne soit pas hors d'atteinte radio. Vous avez dit que Drew était à sa poursuite. Seth pourrait presser le détonateur.

— Nous devrions peut-être tous sortir, remarqua Gallagher. Je vais appeler un expert en explosifs de l'Agence.

— Le temps qu'il arrive, il sera peut-être trop tard, dit Saul en étudiant les fils attachés à la boîte et à la ceinture métallique. À moins que... peut-être. Oui, ça pourrait bien marcher.

Il se hâta de débrancher une lampe sur le bureau. Les mains moites, il utilisa la pince coupante pour couper le fil à la base de la lampe et la prise à l'autre bout.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Gallagher.

Saul était trop concentré pour répondre. Il pressa délicatement la pince contre le caoutchouc isolant du fil, dénuda un centimètre à chaque bout. Il revint à Erika et fixa une des extrémités du fil dénudé à un fil dénudé conduisant de la boîte métallique à la ceinture. Il attacha l'autre extrémité à un deuxième fil nu qui allait de la boîte à la ceinture. Il avait craint que la bombe n'explose s'il coupait la ceinture et coupait un circuit électrique. Mais maintenant le fil de la lampe remplissait la même fonction que la ceinture. Théoriquement, il pouvait désormais couper la ceinture sans endommager le circuit.

Théoriquement.

— Je crois, dit Saul, que c'est le moment idéal pour que vous sortiez tous.

Sans protester, Arlene souleva le prêtre du lit.

— Gallagher, allons faire un tour dans le couloir.

— Romulus ?

Saul attendait.

— Bonne chance.

— Merci.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, dit Gallagher en souriant.

Dix secondes plus tard, Saul était seul avec Erika.

Débordant d'amour, il pressa la pince sur le devant de la ceinture et serra.

Le téléphone sonna au moment précis où il attendait une explosion. Il sursauta. Son cœur fit un bond.

— Merde !

La sonnerie retentit de nouveau.

Il essaya de retrouver son calme, travaillant avec autant de rapidité que la prudence l'autorisait, ôtant la ceinture et la bombe de la taille d'Erika. Prenant garde de ne pas bouger les fils qu'il avait fixés, il posa le tout sur un fauteuil.

Le téléphone sonnait toujours.

Il décrocha vivement.

— C'est Drew ! Pour l'amour du ciel, n'essayez pas d'enlever la bombe de votre femme ! Seth a menti ! La bombe va exploser si vous ouvrez la ceinture !

Saul s'écroula sur le lit et éclata de rire.

— C'est maintenant que vous me le dites !

— Mais qu'est-ce que... ?

Saul hurlait de rire. Il se rendait bien compte qu'il devait avoir l'air complètement hystérique, mais il était tellement soulagé qu'il s'en moquait éperdument.

— Tout va bien. La bombe n'est plus sur elle.

— Doux Jésus ! Comment avez-vous fait ?

Saul se sentit plein d'affection pour son ami. Drew était la seule personne chez qui une exclamation sonnait comme une prière.

— Je me suis servi d'un fil de lampe. Je vous raconterai quand je vous verrai. Mais vous, ça va ? Arlene m'a dit que vous étiez à la poursuite de Seth et Iceberg.

— Oui... Seth est mort. Iceberg l'a tué.

— Quoi ?

— Iceberg est blessé. Si nous l'aidons, il promet de nous dire tout ce que nous voulons savoir.

Saul se retrouva debout.

— Où est-ce que je vous retrouve ?

— Parc sud de l'arc de Constantin. C'est là que j'ai laissé Iceberg. Nous attendons le long de la via di San Gregorio.

— Vous êtes sûr qu'on peut lui faire confiance ?

— Oui. C'est lui qui m'a dit de ne pas essayer de défaire la bombe de votre femme. Rien ne l'obligeait à nous avertir. Rien ne l'obligeait à aider Erika. Je crois qu'il pourra nous fournir les réponses aux dernières questions.

— J'y serai dans vingt minutes.

Saul reposa le combiné et courut dans le couloir pour retrouver Arlene, Gallagher et le prêtre.

— Arlene, soyez gentille, restez avec Erika et occupez-vous d'elle.

Il fonça jusqu'à l'ascenseur.

— Eh, une seconde ! Je n'en ai pas fini avec vous, nom de Dieu. Où filez-vous encore ?

— Rejoindre un ami et ramener Iceberg. Dites plutôt à votre équipe médicale qu'on pourrait bien avoir encore besoin d'eux.

Comme l'ascenseur n'en finissait pas d'arriver, Saul se rua dans les escaliers de secours.

Saul conduisait à toute allure devant l'arc de Constantin. Il avait sa voiture de location et descendait la via di San Gregorio. C'était entre chien et loup, et avec tous ces phares, il désespérait de remarquer Drew et Iceberg. Les piétons se bousculaient sur les trottoirs adjacents. J'aurais dû demander à Drew de quel côté il se trouverait.

Mais soudain Drew fut devant lui, entourant Iceberg de son bras comme s'il avait trop bu. Saul vira dans leur direction sous les klaxons furieux et se gara le long du trottoir. À peine les deux hommes eurent-ils grimpé dans la voiture que Saul s'éloignait.

Iceberg portait la veste que Drew portait l'après-midi. Le tueur blond était aussi pâle que ses cheveux. Le sang avait traversé les bras de la veste.

— C'est grave ? demanda Saul.

— Des balles dans les deux épaules. L'une a traversé. Pour autant que je sache, l'autre y est toujours. Il délire.

— Halloway, murmura Iceberg.

— Qui est Halloway ? demanda Saul en jetant un bref regard à Drew.

— Je ne sais pas encore. En tout cas une chose est sûre, Iceberg ne l'aime guère.

— Rendre la monnaie de sa pièce à ce salaud, bredouilla Iceberg.

— Pourquoi ? demanda Drew.

— Envoyer Seth tuer mon père, dit Iceberg.

— Pourquoi est-ce qu'Halloway... ? Il est israélien ?

Iceberg rit.

— Non.

— Ça ne tient pas debout, fit Saul tandis qu'il tournait au coin d'une rue. Si Halloway n'est pas israélien, pourquoi serait-il impliqué dans l'équipe qui recherche les nazis ?

— Nuit et Brouillard, murmura Iceberg.

— Et comment ça s'assemble, tout ça ? demanda Saul. Nuit et Brouillard, c'était une tactique de terreur nazie au cours de la Seconde Guerre mondiale.

— Je me demande si... Et si c'était seulement l'explication de la méthode de vengeance de l'équipe israélienne ? demanda Drew.

Saul frémit.

— Utiliser des méthodes nazies contre leurs ennemis ? Enlever des criminels de guerre et faire souffrir leurs familles comme les familles juives ont souffert pendant l'Holocauste ? Le père d'Erika est impliqué dans une telle folie ?

— L'obsession de la vengeance, commenta Drew. Depuis le meurtre de mes parents, je sais ce que c'est que la haine. J'ai incarné la haine pendant des années. Et je sais que, lorsqu'on emploie des méthodes de son ennemi, on devient son propre ennemi. On apprend à se haïr soi-même.

Saul se rappela la haine avec laquelle il avait traqué et tué son père adoptif pour venger la mort de son frère adoptif. Mais faire payer pour la mort de Chris ne lui avait pas apporté satisfaction. Il n'avait éprouvé qu'un terrible vide.

— Il faut que je retrouve le père d'Erika. Il faut que je l'arrête.

— Holloway, murmura Iceberg.

— Qui est-ce ? demanda Drew. S'il n'est pas juif...

— Le fils du Peintre.

— Mon dieu ! s'exclama Saul. Le Peintre, c'était le surnom de l'assistant du commandant du camp de Maidanek. Jour après jour il traitait – c'est le mot qu'il employait, car c'est ainsi qu'il concevait la chose, un système, une chaîne de désassemblage – donc il traitait des milliers de prisonniers par la chambre à gaz et le four crématoire. La nuit, il peignait des scènes idylliques de forêts et de prairies.

— Le père d'Holloway était-il l'assistant du commandant de Maidanek ? demanda Drew à Iceberg.

— Oui.

— Pourquoi Holloway voulait-il que Set tue votre père ?

— Pour m'obliger à me joindre à eux. Pour me faire croire que Nuit et Brouillard avait enlevé mon père.

— Où est Holloway maintenant ?

Iceberg ne répondit pas.

— Si cette balle n'est pas extraite, si on ne lui fait pas de transfusion, il ne nous répondra jamais, remarqua Drew.

— Vous avez raison. Il va mourir. Et la veste est trempée de sang. Nous n'arriverons jamais à le faire entrer dans l'hôtel. Il nous faut une maison sûre. Gallagher doit nous dire où retrouver son équipe médicale.

Saul gara la voiture le long d'un trottoir et se dirigea vers une cabine téléphonique.

Mais il eut le temps d'entendre Drew redemander à Iceberg :

— Où est Holloway ?

— Kitchener. Près de Toronto. Au Canada.

10

Malgré son mal d'estomac, Misha Pletz avala une nouvelle gorgée de café bouillant et se retint de filer en bas dans la salle de communications dans le sous-sol du quartier général du Mossad à Tel-Aviv. Il n'était que 11 heures du matin. L'opération Récupération ne se déroulait pas avant une heure et dans l'intervalle, son équipe avait ordre de faire le silence radio. De toute façon, je ne ferais que gêner si je descendais, se dit-il. J'ai fait mon boulot. Nous avons tout passé en revue je ne sais combien de fois.

Cela ne l'empêchait pas de se demander si l'information transmise par Joseph était bonne. Il avait été impossible de vérifier la contrebande, les lieux et heure de la livraison, non plus que les codes d'identification. Si l'informateur n'avait pas été Joseph, si la menace n'avait pas été critique pour l'existence même d'Israël, Misha n'aurait pas pris le risque d'intervenir. Mais compte tenu des circonstances, ne rien faire aurait constitué un risque plus grand encore. Ses supérieurs avaient bien été obligés d'en convenir.

La porte de son bureau s'ouvrit. Son assistant entra précipitamment, ses yeux fatigués brillant d'excitation.

— Romulus vient d'établir le contact.

Misha se raidit.

— Je l'espérais tant. Où est-il ?

— Rome.

— Comment nous a-t-il joints ?

— Par l'intermédiaire de la CIA, répondit l'assistant de Misha en lui tendant un bout de papier avec un numéro inscrit dessus. Il veut que vous l'appeliez le plus tôt possible.

Le message était curieux. La dernière fois que Misha avait vu Saul, l'Agence avait peut-être tenté de l'assassiner, et même si la CIA n'était pas impliquée dans cette tentative, elle avait fait promettre à Saul de se tenir à l'écart. Alors pourquoi Saul utilisait-il un de leurs contacts ? Avait-il des ennuis avec eux ? Était-ce un message bidon ?

Mais si ce message était curieux, il était le bienvenu à double titre. Car non seulement Misha avait hâte de parler à Saul et Erika, mais il trouvait là une excellente occasion de penser à autre chose qu'aux nouvelles de l'opération Récupération. Il s'empara du téléphone sûr et composa le numéro. Il y eut des craquements sur la ligne. À l'autre bout, le téléphone sonna une fois seulement avant que la voix rauque caractéristique de Saul ne dît :

— Allô.

— Ici la vipère des sables. Pouvez-vous parler librement d'où vous êtes ?

— Je suis dans une maison sûre de l'Agence. Ils m'ont affirmé que le téléphone était sûr aussi.

— Avez-vous des ennuis ?

— Avec l'Agence ? Non, ils sont plutôt coopératifs. Ce serait trop long à expliquer, dit Saul qui parla plus vite. J'ai appris des choses troublantes concernant le père d'Erika.

— Moi aussi, dit Misha. À deux reprises au cours des deux derniers jours il m'a envoyé des messages. J'ai une confirmation visuelle – il est vivant. Dites-le à Erika. Son père est vivant, et il n'est pas détenu. Cependant, il tient à rester hors de vue. Il a échappé à des tentatives de le suivre. Les messages qu'il m'a envoyés...

— À propos des nazis ? fit Saul, l'air surpris. Il vous l'a dit, carrément ?

— Des nazis ? s'exclama Misha en serrant le téléphone. Mais de quoi donc parlez-vous ?

— Des criminels de guerre. C'est pour ça que Joseph a disparu. Lui, Ephraïm Avidan et d'autres anciens opérateurs dont les noms sont sur la liste que vous nous avez remise ont appris où se cachaient des criminels de guerre. Ils ont formé une équipe et se sont lancés après eux.

Misha était sans voix.

Saul se fit pressant.

— Si Joseph ne vous a rien dit, que contenaient ses messages ?

— Même avec un téléphone aussi sûr que celui-ci, je ne puis prendre le risque de vous le dire. Il possédait une information vitale pour Israël. C'est tout ce que je puis révéler. Dès demain midi je serai en mesure de tout expliquer.

— Mais demain ça peut tout changer. Joseph pourrait déjà avoir fait des choses qui le hanteront pour le restant de ses jours. Pour lui, pour Erika, il

faut que je l'arrête. Vous dites qu'il a de nouveau disparu. Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il peut se trouver ?

— Il n'arrête pas de bouger. Ses messages venaient de pays différents. D'abord les États-Unis, puis le Canada.

— Vous avez bien dit le Canada ?

— C'est important ?

— Où, au Canada ? demanda Saul. Quelle ville ?

— Toronto.

— J'en étais sûr !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Misha. Vous avez une idée de ce qui aurait attiré Joseph dans ce coin ?

— Le fils d'un des nazis habite tout près. Le père était le Peintre, l'aide du commandant de Maidanek. Le fils s'appelle Halloway.

Ce nom fit à Misha l'effet d'un coup. Il voulait dire à Saul qu'Halloway était un des trafiquants d'armes que Joseph avait révélés dans son message. Mais il n'osait pas mentionner l'opération Récupération avant qu'elle ne soit achevée. Une fois son équipe de retour saine et sauve, il lâcherait l'information qui ferait croire aux Libyens qu'Halloway était impliqué dans la mission, puis il serait libre – mais seulement à certaines conditions – de parler à Saul.

— Il faut que je raccroche, dit Misha. Je vous rappellerai demain midi. C'est important. Ne faites rien dans l'intervalle. Attendez mon coup de fil. J'ai des informations pour vous.

Misha raccrocha.

11

La tonalité. Désespéré, Saul reposa le combiné et regarda le modeste salon de cette maison sûre, une ferme aux abords de Rome. On l'avait convertie en unité médicale d'urgence. La peau transparente, Iceberg était allongé sur un lit pliant, une aiguille fichée dans son bras diffusant du plasma depuis le flacon qui pendait au-dessus de lui. Le même médecin qui s'était occupé du Père Dusseault avait désinfecté la blessure de son bras gauche et le recousait. Il fit un pansement et mit un bandage.

— Reste le plus dur, dit le médecin en regardant les cadrans du moniteur portable. Il fait de l'arythmie cardiaque. Son pouls est faible. Sa

respiration... Continuez à lui donner de l'oxygène, dit-il à son assistant.

— Vous croyez qu'il peut mourir ? demanda Saul.

— Avec deux blessures par balles, il a essayé de battre le record du cent mètres. Chaque geste lui pompait davantage de sang. C'est un miracle s'il survit. Sans compter qu'il doit encore subir le choc de ma recherche de la balle dans l'autre bras.

— Il ne faut pas qu'il meure !

— Nous mourons tous.

— Mais j'ai besoin de renseignements !

— Alors c'est le moment de les obtenir. Avant que je l'endorme. Dans quinze minutes, s'il vit encore, il ne dira plus rien avant demain soir.

Sentant la présence du médecin et de ses deux assistants, de Gallagher qui allait de l'un à l'autre, de Drew qui se tenait mal à l'aise dans l'encadrement de la porte derrière laquelle Arlene veillait sur Erika et le Père Dusseault, Saul se pencha sur Iceberg. Il essuya le front d'Iceberg dont le visage était déformé par la douleur.

— Vous m'entendez ?

Iceberg acquiesça faiblement.

— Ils disent que vous allez peut-être mourir. Mais si vous vous en tirez, je vous promets qu'ils vous laisseront partir dès que vous irez mieux.

— Sacré nom, ça n'est pas à vous de faire une telle promesse, s'écria Gallagher.

Saul se tourna brusquement vers Gallagher.

— Je promettrai n'importe quoi si ça me donne les réponses que je veux. Dès le début je vous ai dit que c'était une affaire personnelle. Mais il ne s'agit plus uniquement du père de ma femme. Il s'agit aussi de ma femme. Quand elle apprendra ce que trame son père, elle ne me pardonnera jamais si je ne fais pas l'impossible pour l'arrêter. Alors, essayez de m'arrêter et je...

— Qu'allez-vous me faire ? Et qu'est-ce que ça vous ferait à vous ? Est-ce une autre version de son père ?

Saul hésita, conscient de la vérité des propos de Gallagher. Mais son amour pour Erika le fit poursuivre.

— Non, ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas de la haine. C'est de l'amour.

— C'est sans doute ce qui complique les choses.

— Bon, je suis désolé, excusez-moi. Je ne voulais pas vous menacer. Mais essayez de comprendre. Saul se pencha à nouveau sur Iceberg. Dites-moi ce que j'ai besoin de savoir. Utilisez toutes vos forces. Vivez. Et vous serez libre. Ou je mourrai en essayant de vous protéger.

— Sacrée promesse, murmura Iceberg.

— Vous pouvez compter dessus.

Iceberg humecta ses lèvres desséchées.

— Que... que voulez-vous savoir ?

— Dans la voiture qui nous conduisait ici, vous avez dit qu'Halloway vivait près de Toronto. Dans un endroit nommé Kitchener. Concentrez-vous. Comment puis-je trouver Halloway ? Où est... ?

— Kitchener ? fit Iceberg d'une voix presque éteinte, comme un bruissement de feuilles mortes. Il habite... juste à la limite. Nationale 401... ouest de Toronto... quatre-vingts kilomètres... sortie numéro...

Saul voulait retenir chaque mot.

12

Minuit. La Méditerranée. Sud de la Crête, nord de la Libye. Le capitaine du cargo *Méduse* était inquiet : il avait vu des signaux lumineux par tribord avant. Son rendez-vous avec les Libyens n'était prévu qu'à 3 heures du matin. Il avait trois heures d'avance et on ne l'avait pas prévenu d'un changement de programme. Depuis 11 heures du soir il avait maintenu un silence radio, tout comme les Libyens étaient censés le faire, de peur que des ennemis n'aient vent de la livraison. Donc, s'il y avait bien un changement de programme, il n'aurait pas été prévenu. L'important était que le signal lumineux soit bien le code prévu. Il donna ordre qu'on confirme le code par signaux lumineux puis se détendit quand il reçut une nouvelle confirmation de code des Libyens. Plus tôt il se débarrasserait de son chargement, mieux il se porterait.

La cheminée d'un navire se dressa dans la nuit et s'arrêta à distance prudente du *Méduse*. Des barques débarquaient de l'autre navire, moteurs grondants. Le capitaine dit à ses hommes d'abaisser les échelles de corde et de tenir la grue prête à décharger.

Les vedettes manœuvrèrent pour s'aligner contre le *Méduse*. Des hommes grimpèrent en hâte sur les échelles de corde. Le sourire de

bienvenue du capitaine s'évanouit quand il s'aperçut qu'ils portaient des masques et des armes automatiques et qu'ils maîtrisaient l'équipage du *Méduse* et les obligeaient à monter dans les canots de sauvetage. On lui assena un coup de pistolet sur le crâne. Il hurla.

Dans un canot qui dérivait, il observait le *Méduse* gagner de la vitesse pour disparaître dans la nuit avec son chargement d'une valeur de cent millions de dollars : pistolets-mitrailleurs, fusils d'assaut, plastic, grenades, munitions, lance-missiles portatifs et missiles à tête chercheuse. Deux membres de l'équipe d'assaut suivaient le *Méduse* dans les vedettes qui les avaient conduits jusqu'ici. Ce qu'il avait pris à tort pour le bateau libyen était en réalité la silhouette d'une cheminée dessinée sur une toile que les brigands avaient hissée devant l'une de leurs vedettes. Il soupçonnait fort qu'on hisserait une silhouette similaire devant le *Méduse* pour en modifier le profil et compliquer la tâche des poursuivants qui voudraient l'identifier. On allait probablement peindre un autre nom sur le sien. Dès demain matin, les pirates seraient à bon port sans encombres. Le capitaine frotta sa tête à l'endroit où on l'avait frappé. Il se demanda comment il allait expliquer aux Libyens ce qu'il s'était passé et hurla à son équipage de ramer plus fort. Mais pour aller où ? Qu'est-ce que cela changerait ? Du moment qu'il filait d'ici. Loin des Libyens qui n'étaient pas précisément réputés pour leur compréhension ni pour leur mansuétude.

13

Erika avait repris conscience. Elle essayait de surmonter son trouble et de comprendre tout ce que Saul lui disait : comment Drew, Arlene et lui avaient uni leurs forces et ce qui s'était produit après son enlèvement. D'abord ahurie à l'écoute de ce récit, elle fut bientôt profondément choquée.

— Une équipe de tueurs ? Mon père, Avidan et les autres... des hommes de soixante-dix ans... disparus pour assouvir leur vengeance contre des criminels de guerre nazis ?

— Ça pourrait bien ne pas être tout.

— Pire que ça ?

Drew aida Saul à lui expliquer.

— Dans la voiture, Iceberg a fait allusion à Nuit et Brouillard. Il ne parlait pas de nazis. Il voulait dire que... Nous pensons que votre père et son équipe ne se sont pas contentés de punir les criminels de guerre qu'ils ont retrouvés. Nous sommes persuadés qu'ils ont décidé de terroriser leurs enfants. Pour faire payer leurs pères en nature.

Quand Erika comprit enfin, elle trouva la force de se relever.

— Mais vous ne comprenez pas ? Si leur but était de torturer les pères en terrorisant les enfants, cela signifie que les pères sont encore vivants. Autrement la vengeance ne serait pas totale. Les nazis doivent savoir qu'on est en train de terroriser leurs enfants. Ils doivent souffrir en comprenant qu'on fait souffrir ceux qu'ils aiment. Il reste encore une chance d'empêcher l'équipe de mon père de tuer.

Drew sourit.

— Saul disait que vous étiez très intelligente. Il avait raison.

— Si je suis si maligne que ça, pourquoi ne suis-je pas en train d'encourager mon père ? demanda Erika. Une partie de moi veut qu'il demande des comptes.

— Une partie de moi aussi, dit Saul. Cela explique peut-être pourquoi je suis si furieux à l'idée de les protéger.

— C'est précisément la question, remarqua Drew. Une partie de vous réclame vengeance. Mais une partie seulement. Dans cette histoire, je me sens en dehors – je n'ai pas le droit d'avoir une opinion. Mes parents à moi n'ont pas été tués dans l'Holocauste. Ma race à moi n'a pas été traquée et presque exterminée. Mais quand je pense aux nazis, je suis tellement horrifié que je voudrais... Certains d'entre eux n'étaient même pas assez fous pour croire à ce qu'ils faisaient, soupira-t-il. Ils s'alignaient tout simplement sur la folie qui les entourait. Pour gagner leur vie. Pour nourrir leur famille. S'il y avait eu assez d'hypocrites pour protester avec suffisamment de vigueur...

— Mais le monde n'est pas ainsi fait, observa Erika.

— Nous, si, dit Drew. Et c'est pour ça que nous refusons de calquer nos méthodes sur celles des nazis. Parce que nous refusons de devenir comme eux. N'est-ce pas pour cette raison qu'ont eu lieu les procès de Nuremberg ? Pas la vengeance, la loi. Croyez-moi, je veux que ces criminels de guerre soient punis. Et peu m'importe leur âge. Ils doivent être châtiés. Par la mort, selon moi. Le crime suprême exige le châtiment suprême. Mais pas de la main d'individus mus par la colère, pas sans la sanction de la société.

— Mais comment... ? demanda Erika qui se sentit défaillir et tenta de regagner le lit.

— Ça va ? fit Saul en se précipitant sur elle pour la soutenir.

Elle hocha la tête et reprit :

— Comment allons-nous arrêter mon père ?

— Toronto, dit Saul. Halloway habite tout près. C'est là qu'on a vu ton père pour la dernière fois. Te sens-tu suffisamment d'attaque pour voyager ?

— Je te dirai oui de toute façon. Pour mon père.

— Dis-moi vraiment.

— Oui, ça va. Prends deux billets pour le premier avion.

— Quatre, fit Drew.

Surprise, Erika leva les yeux sur lui.

Arlene, qui avait écouté sans mot dire, s'avança.

— Je suis d'accord avec Drew. Quatre. On vous accompagne.

— Mais ça n'est pas...

— Obligatoire ? C'est ce que vous alliez dire ?

— Ça n'est pas votre problème. J'ai l'air désagréable, mais ça n'est pas ce que je veux dire. Seulement, ça n'est pas votre père.

— Soit, dit Drew. Nous ne sommes pas obligés. Il n'empêche que nous partons avec vous.

— Vous ne me connaissez même pas.

— Ça viendra.

14

Joseph Bernstein était seul dans le salon de la maison-prison de Toronto. Il était assis dans l'obscurité, essayant de se détendre avant la tension du lendemain. Quelques minutes de calme.

J'ai soixante-dix ans, se dit-il. D'autres hommes âgés... mes compagnons... dorment au-dessus. D'autres encore, âgés eux aussi – mes ennemis –, sont nos prisonniers. Demain, après plus de quarante ans, j'accomplirai le vœu que j'ai fait étant jeune. Je vengerai ma famille. Je châtierai ces monstres comme ils m'ont châtié.

15

Le DC-10 d'Air Canada se posa peu après 2 heures de l'après-midi. Saul était encore à l'heure de Rome où le soleil se levait au lieu de briller en plein ciel. Il avait peu dormi la nuit précédente et se sentait épuisé. La trop longue immobilité lui donnait mal aux jambes.

Arlene et Drew étaient dans le même état. Mais Erika débordait d'énergie. Le souci qu'elle se faisait pour son père la fit prendre les rênes d'instinct dès qu'ils eurent franchi l'immigration et la douane. Elle trouva une agence de location de voitures et vingt minutes plus tard elle était au volant, emmenant tout le monde hors du complexe de l'aéroport qui se fondait sur la Nationale 401.

Il y avait beaucoup de circulation et la plupart des conducteurs ne faisaient aucun cas de la limite à 100 km/h. Mais Erika ne voulait pas d'ennuis avec la police et respecta les panneaux malgré son impatience. Le soleil était oppressant. Elle mit l'air conditionné de la limousine et se concentra sur la route, sans s'occuper de la beauté des champs qui la bordaient.

Saul lisait les indications des bretelles de sortie et, cinquante minutes plus tard, s'écria.

— Là. Prends ici.

Il se prit à regretter de n'avoir pu attendre l'appel de Misha Pletz à Rome. Misha avait insisté : il avait quelque chose d'important à lui dire, et Saul avait la certitude que cela concernait Halloway. Mais il avait fallu choisir entre attendre à Rome et prendre le premier avion pour Toronto. Et bien sûr, l'urgence l'avait emporté.

— Tourne ici, à gauche, dit Saul.

Erika roulait sur une route de campagne. Au bout de cinq kilomètres, Saul lui dit de tourner encore à gauche. Le paysage, fait de petites collines où les bois alternaient avec du blé et des pâturages, était baigné de soleil.

— Nous ne devons plus être loin, remarqua Saul.

La route de macadam obliqua. Il désigna un chemin de gravillons sur sa droite qui montait entre des arbres jusqu'à une pelouse en pente que dominait une grande demeure.

— Je crois que nous y sommes. Cela correspond à la description d'Iceberg. Il devrait y avoir... Oui, regardez, la silhouette d'un lévrier sur la boîte aux lettres au bord de la route.

— Presque tout le monde fait dessiner quelque chose sur sa boîte aux lettres, observa Drew, et ce sont souvent des chiens.

— Iceberg a dit qu’il y avait un pont métallique dans le tournant juste après la maison.

Une minute plus tard, Erika franchissait le pont en voiture.

— Je suis sûre que c’est là. Il est presque 15 h 30. Ne perdons pas de temps pendant qu’il fait encore jour.

Elle fit demi-tour, repassa le pont et se gara le long du macadam.

— Personne ne fera attention à une voiture garée près de la rivière, dit-elle. Tout le monde croira que nous sommes à la pêche.

— Si seulement nous avions pu apporter nos armes, dit Saul.

— Ça aurait été intéressant au moment de franchir la sécurité à l’aéroport. On se serait retrouvés à Rome. En prison.

— Je disais ça comme ça. N’empêche que je vais me sentir tout nu quand nous arriverons à cette fameuse demeure.

— Qui sait ? Peut-être que nous n’aurons pas besoin d’armes, remarqua Arlene. Holloway n’est peut-être qu’un simple homme d’affaires.

— Vous oubliez ses relations avec Seth et Iceberg. Mieux vaut s’attendre à du grabuge.

Ils sortirent de la voiture. De l’autre côté de la route, les bois les protégeaient de la maison.

16

La forêt était dense. Les rayons du soleil ne transperçaient que rarement le chapiteau de feuilles. Une odeur de terreau montait du sol. Drew suivit une sente qui zigzagait, marcha sur un arbre tombé et s’enfonça dans la pente boisée. Il jeta un coup d’œil derrière lui et vit Arlene. Il admira la grâce de ses mouvements et l’aisance dont elle faisait preuve en terrain difficile. Il faut qu’on refasse de la varappe, se dit-il. Rien que nous deux, isolés, deux bonnes semaines.

Quand nous en aurons fini avec ça.

Il se concentra à nouveau sur le présent et grimpa plus haut entre les arbres. Une fois en haut, il attendit qu’Arlene le rejoigne et lui prit amoureusement l’épaule. Au-delà de la clairière, une trouée dans les arbres révélait la demeure sur la droite, dans le prolongement du promontoire. Saul et Erika étaient devant, accroupis dans les buissons.

Même à une centaine de mètres, Drew distinguait une demi-douzaine de gardes armés devant la maison. Leur attention était dirigée vers l'entrée de la propriété. Près d'eux, une dizaine de voitures étaient garées. Un homme en jogging bleu sortit par la porte principale et s'arrêta brusquement, horrifié par ce qu'il voyait. Un camion s'approchait, soulevant la poussière en accélérant sur le chemin de graviers.

17

La veille au soir, Halloway était tellement inquiet au sujet de cette livraison d'armes imminente qu'il avait décidé de prendre le risque d'aller voir sa femme et ses enfants dans la maison sûre de Kitchener. Trois heures du matin en Libye ça faisait 9 heures du soir dans l'Ontario, ce qui laissait suffisamment de temps pour transférer les armes du *Méduse* au cargo libyen et à ce cargo de retourner à son port. Autrement dit, il n'aurait pas de nouvelles de la transaction avant le lendemain matin.

Il pria le ciel pour que cette mission fût réussie, car il partageait désormais les inquiétudes de Rosenberg quant à la découverte possible de cette livraison par Nuit et Brouillard. L'ennemi avait appris tant de choses avec quoi les terroriser qu'il avait très bien pu être également au courant pour le *Méduse*. Mais Halloway ne pouvait pas avertir les Libyens d'une fuite éventuelle de l'information. Certain que les plus fortes représailles le puniraient d'envoyer une cargaison qui risquait d'être compromise, il prit le parti de ne pas alerter ses clients. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'il n'y aurait pas d'anicroches.

Il manifesta cet espoir en portant un toast au cours du repas. Il leva son verre et feignit un sourire à l'adresse de sa femme et de ses enfants.

— Je sais que vous vous demandez ce qu'il se passe. Ces derniers mois ont été très difficiles. Vous voudriez être à la maison. Les gardes du corps vous rendent nerveux. Mais dans la finance internationale il arrive qu'on se fasse des ennemis. Si cela peut vous aider, sachez que j'ai la certitude que tout cela sera bientôt de l'histoire ancienne. Entre-temps, vous avez fait preuve d'une remarquable patience et d'une immense compréhension.

Il but son vin et proposa pour lui-même un autre toast. Au *Méduse*. À la conclusion satisfaisante de ce contrat de cent millions de dollars.

Il remarqua qu'il était exactement 9 heures du soir, l'heure de la livraison en Méditerranée. Un garde du corps pénétra dans la salle à manger et lui tendit un télégramme.

Halloway déchira l'enveloppe et en sortit le message. Il dut le lire plusieurs fois avant d'absorber le choc de ce qu'il avait sous les yeux.

TOUS PROBLÈMES RÉSOLUS. VOTRE PÈRE SAIN ET SAUF.
SERA RENDU DEMAIN. QUINZE HEURES DE VOTRE HEURE.
CHEZ VOUS. ICEBERG. SETH.

Submergé de soulagement, Halloway émit un profond soupir. Pour la première fois depuis des mois, il se sentait libéré, plein d'optimisme. C'est vrai qu'il se demandait pourquoi Seth et Iceberg avaient envoyé un télégramme au lieu de téléphoner. Et pourquoi ils l'avaient envoyé ici et non dans la propriété. Mais quand il eut appelé chez lui pour apprendre qu'un télégramme venait d'arriver, il se rassura en se disant que Seth et Iceberg avaient essayé de le joindre aux deux endroits où il pouvait se trouver. Ils avaient dû craindre qu'un coup de fil ne les mette en danger. Il dit à ses gardes d'attendre de la visite le lendemain.

— Votre grand-père est de retour, dit-il à ses enfants.

Radieux, il sourit à sa femme et, contrairement à son habitude, se versa un second verre de vin.

À midi le lendemain, il était si nerveux qu'il ne tenait pas en place. Protégé par ses gardes du corps, il se rendit à la propriété en voiture. Une voiture était déjà arrivée. Débordant de joie, il courut jusqu'à elle.

Mais au lieu de son père, il vit Rosenberg en sortir.

Halloway se figea sur place.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Votre télégramme.

— Mon télégramme ?

— Vous ne m'avez rien envoyé ?

— Mais non, bon Dieu !

— Mais il est signé de vous, dit Rosenberg en le sortant de la poche de son veston.

Halloway le lui arracha des mains. Il eut presque la nausée en lisant.

TÉLÉPHONE PEU SÛR. TOUS PROBLÈMES RÉSOLUS.
NOS PÈRES SAINS ET SAUFS. ARRIVENT DEMAIN. QUINZE
HEURES DE MON HEURE. CHEZ MOI
HALLOWAY.

— Et vous l’avez cru ? hurla Halloway en froissant le papier.

— Qu’est-ce que j’étais censé faire ? Vous téléphoner alors que vous me l’aviez interdit ? Rester à Mexico quand j’espérais mon père au Canada ?

— Espèce d’andouille de salopard, moi aussi j’ai reçu un télégramme ! Presque le même ! Mon père était supposé être ici !

— Alors vous êtes aussi stupide que moi !

— C’est eux qui ont fait ça ! s’écria Halloway en se tournant vers l’entrée de sa propriété. Ils nous ont tendu un piège !

— Ils ? fit Rosenberg les genoux tremblants. Nuit et Brouillard ?

— Qui d’autre... ? Ils doivent nous observer en ce moment.

Halloway et Rosenberg se réfugièrent en direction de la maison.

Mais Halloway pivota à nouveau en entendant une voiture remonter l’allée à vive allure. Au moment où les gardes se ruaient à sa rencontre, Halloway reconnut Miller au volant.

— Je vous avais dit de ne pas venir ici !

Miller pila sur le chemin de gravillons. Hors de lui, l’architecte sortit de sa voiture.

— Et moi je vous ai dit que j’arrivais ! Vous saviez qui était mon père ! Vous saviez qui étaient nos pères ! J’ai essayé de me convaincre que je ne ferais que m’abaisser à votre niveau si je venais pour vous étrangler. Mais Dieu me pardonne, je veux qu’on me rende mon père, même maintenant que je sais ce qu’il a fait ! Et vous m’avez envoyé ce télégramme ! Mon père ! Vous avez dit qu’il serait ici ! Où est-il ?

Halloway saisit le bout de papier que Miller brandissait avec fureur. Le message était identique à celui reçu par Rosenberg.

— Ils sont là, s’écria Halloway. Je le sais. J’en suis sûr. Ils sont là.

— Là ? fit Miller dont la colère s’amplifiait. Mais qu’est-ce que... ? Là ? Mais qui ?

— Il faut se planquer. Vite. À l’intérieur.

Halloway grimpa les escaliers de l’entrée à toute vitesse. Il hurla des ordres au capitaine de ses gardes.

— Faites revenir vos hommes ! Protégez la maison !

Mais il se tournait à nouveau au bruit d’une voiture dans le chemin. Oh non ! se dit-il. Pas une autre.

Cela dura deux heures. Des voitures remontaient l'allée en toute hâte. Des hommes en sortaient, un télégramme à la main. On les avait appelés de tous les coins du monde. Ils arrivaient du Mexique, des États-Unis, d'Angleterre, de France, de Suède, d'Égypte et d'Italie, se précipitant à la rencontre de leur père pour apprendre la ruse qui les avait tous attirés dans la propriété de Halloway. À l'abri du bureau sous la protection des gardes, leurs voix s'élevaient, angoissées et pleines de colère. Ils criaient, accusaient, se lamentaient.

— Je fiche le camp d'ici !

— Mais il est imprudent de partir !

— Il est aussi imprudent de rester !

— Que doit-il se passer à 15 heures ?

— Pourquoi le télégramme précisait-il l'heure ?

— Et si on nous rendait nos pères ?

— Et si on nous attaquait ?

L'heure dite passa. Halloway entendit un autre véhicule remonter l'allée. Il se rua au-dehors, espérant s'être trompé au sujet de Nuit et Brouillard, priant pour que ce fût Seth et Iceberg.

Mais au lieu d'une voiture, il vit apparaître un camion. Avec des barres de bois de chaque côté et une bâche qui le recouvrait. On aurait dit...

Halloway se mit à trembler.

... un camion à bestiaux.

Que Dieu nous vienne en aide, se dit-il, vrillé par une horrible prémonition. La menace était d'autant plus atroce qu'elle était imprécise. Mais une chose était sûre – c'était le commencement de la fin.

19

— Que se passe-t-il donc ? demanda Saul.

Allongé auprès d'Erika, de Drew et d'Arlene, il observait depuis l'escarpement le camion se rapprocher des neuf voitures garées devant la demeure. L'homme en jogging bleu gesticulait dans tous les sens à l'intention de ses gardes qui levaient leur fusil sur le camion.

— Il faut qu'on se rapproche, fit Drew d'une voix tendue.

— Maintenant. Pendant que les gardes sont distraits, dit Erika.

Au-delà des buissons qui les dissimulaient, les fils de fer barbelés à hauteur de la taille les séparaient de la pelouse. Erika courut dans leur direction. Il n'y avait pas d'isolateurs de verre sur les poteaux ; les fils n'étaient pas électrifiés. Elle ne repéra aucune caméra de circuit fermé. Il pouvait y avoir des détecteurs de son et de pression, mais elle devait courir ce risque. Elle grimpa sur un poteau, roula sur la pelouse et rampa.

À une centaine de mètres sur sa droite, elle vit l'homme en jogging bleu hurler des ordres à ses gardes qui pointaient leurs fusils sur le camion à bestiaux. Il arrivait maintenant au bout de l'allée, approchant des voitures garées devant la maison.

Mue par un horrible pressentiment, Erika rampa plus vite. Elle se tourna vers Saul qui crapahutait dans l'herbe vers elle. Drew et Arlene étaient plus à gauche et se déployaient pour diminuer les chances de se faire repérer.

Le soleil dans le dos, Erika se hâta vers un coin du jardin planté d'immenses gueules-de-loup qui la dissimuleraient dans sa progression en direction de la maison.

Soudain, elle s'arrêta. Deux gardes à l'arrière de la demeure avaient rejoint le remue-ménage au-devant. Ils rejoignirent leurs camarades, visant le camion maintenant tourné de telle sorte que l'arrière était du côté du groupe devant la maison.

Elle profita de la préoccupation des gardes pour se rapprocher. Mais elle remarqua une sentinelle sur sa gauche. Elle s'accroupit derrière un arbrisseau. Prête à tirer, la sentinelle s'approcha d'une cabane pour faire un brusque mouvement en arrière comme si on l'avait frappé. Il ôta quelque chose sur le côté de son cou et s'effondra d'un coup. Désarmée, Erika vit deux hommes âgés émerger de derrière la cabane. L'un d'eux était armé de quelque chose dont elle reconnut parfaitement la forme caractéristique – c'est ce qu'on utilisait pour lancer des flèches de tranquillisants. Malgré leur âge, les deux hommes agissaient avec une étonnante rapidité. Ils tirèrent la sentinelle jusqu'à la cabane. L'un d'eux referma la porte tandis que l'autre s'emparait de l'arme de la sentinelle. Ils foncèrent vers l'arrière de la maison et disparurent.

L'étonnement d'Erika ne fit que s'accroître quand elle regarda sur sa droite, vers le devant de la maison, pour voir un homme âgé descendre du camion côté passager. L'homme se dirigea vers l'arrière du camion et rejoignit un autre homme âgé sorti, lui, côté conducteur sans être repéré par Erika. Ils se raidirent devant les armes des gardes. Dans un mélange de peur

et de consternation, Erika rampa plus vite. Son cœur battait la chamade. Ce qu'elle entrevoyait était de pis en pis. Le vieil homme qui venait d'apparaître de l'autre côté du camion était son père.

20

Il était tellement furieux qu'il était incapable d'avoir peur. Joseph Bernstein s'arrêta quand il toucha le canon des armes. Puis il se tourna vers Halloway.

— Est-ce ainsi qu'on accueille des visiteurs ?

— Qui êtes-vous ?

— Je crois que vous le savez déjà, dit Ephraïm Avidan.

Se tenant près de Joseph, il leva la main vers la bâche qui recouvrait le camion.

— Dites à vos gardes de baisser leurs armes.

Ephraïm rejeta la bâche sur le côté. Le montant de bois s'abaissa dans un claquement.

Un vieil homme barbu était assis dans le camion, prêt à tirer avec une mitrailleuse.

— Comme vous faites commerce d'armes, vous avez sans doute remarqué que j'ai armé, dit-il. Vous savez aussi quels dégâts peuvent faire des balles de 30 à tir rapide. Même si on me tirait dessus tout de suite, mes réflexes nerveux presseraient la détente. Je vise votre poitrine. Je vous prierai donc de faire ce que demande mon associé et d'ordonner à vos gardes de baisser leurs armes.

— S'il vous faut une meilleure raison, jetez un bon coup d'œil dans ce camion, fit Joseph.

Les lèvres ouvertes, plein d'appréhension, Halloway regarda à l'intérieur.

— Plus près. Nous tenons à ce que vous ne manquiez aucun détail, dit Ephraïm.

En proie à la peur, Halloway fit deux pas en avant et pâlit en voyant ce qu'il y avait dans le camion.

Drogés, le teint terreux, les joues creuses, les pères étaient enchaînés les uns aux autres, tous les onze, ratatinés sur le plancher. Un homme âgé gardait les prisonniers, un Uzi appuyé sur le front du père de Halloway.

— Mon Dieu, fit Halloway en se serrant le ventre comme s'il était sur le point de vomir.

— Dites à vos gardes de baisser leurs armes ou nous tuons les prisonniers, fit Joseph.

Il tira un Beretta de la poche de son imperméable.

— Faites ce qu'il dit, lança Halloway.

Les gardes posèrent leurs armes sur le chemin. Joseph les fouilla, trouva plusieurs automatiques et dit aux gardes de s'allonger face contre terre.

— Pourquoi faire une chose pareille ? demanda Halloway. Que voulez-vous ?

— Ça ne vous paraît toujours pas évident ? répondit Ephraïm. Nous sommes ici pour parler des théories raciales nazies.

La grande porte d'entrée s'ouvrit. Un par un, les autres membres du groupe de Halloway sortirent, mains en l'air, le visage creusé par la peur. Ils étaient suivis par deux hommes âgés les menaçant de leurs Uzi.

— Ah, fit Ephraïm, je vois que le reste de nos auditeurs a consenti à nous rejoindre.

— Je ne sais pas si vous avez idée de ce que vous êtes en train de faire, hurla l'un d'eux, mais... !

— Monsieur Miller, dit Joseph, veuillez la fermer.

— Vous ne pouvez pas garder secrète une chose pareille ! Vous ne pouvez pas...

Joseph le frappa à la tête avec son Beretta.

Miller s'écroula. Il porta la main à sa tête en gémissant.

— Quelqu'un d'autre souhaite-t-il prendre la parole ? demanda Joseph.

Le groupe regardait avec horreur le sang couler de la blessure de Miller.

— Parfait, dit Joseph.

D'autres hommes âgés apparurent de chaque côté de la maison, Uzi au poing.

— Avez-vous maîtrisé les autres gardes ? demanda Ephraïm.

— Le périmètre est circonscrit. Nous avons fouillé la maison dans ses moindres recoins.

— Dans ce cas, il est temps de commencer, lança Ephraïm en se dirigeant vers le camion.

— Je ne sais pas ce que vous tramez, mais c'est mal, dit un homme à l'air mexicain.

— Rosenberg, vous n'avez tout de même pas la prétention de me dire à moi ce qui est bien ou mal. Halloway et vous êtes la preuve idéale que les fils héritent les vices de leurs pères.

— De quoi parlez-vous ?

— Des armes que vous avez vendues à la Libye pour qu'elles soient utilisées contre Israël.

— Vous êtes au cour... ?

— Ces armes sont maintenant entre les mains des Israéliens.

Rosenberg réprima un cri.

— Il n'est que justice que, même si ce n'était pas votre intention, vous ayez contribué à protéger ma race, cette race que vos pères se sont donné beaucoup de mal pour détruire, dit Ephraïm tout en prenant les pelles du camion qu'il jeta par terre. Ramassez, tous autant que vous êtes. Nous en avons apporté assez pour tout le monde, dit-il en en jetant d'autres. Il ne faut pas que ça nous prenne la journée. Vos pères ont toujours prôné l'efficacité. Le travail par équipe. L'organisation.

— Des pelles ? s'exclama Halloway, livide. Mais pour quoi... ?

— Pour creuser un trou, cette question ! Un grand trou bien profond.

— Vous êtes fou !

— Vos pères étaient-ils fous quand ils forçaient les juifs à creuser des fosses pour les corps d'autres juifs ? Ou serait-ce que tuer des juifs est une chose parfaitement rationnelle ? Est-ce fou seulement quand ce sont les bourreaux qu'on exécute ? Ramassez ces pelles, j'ai dit !

Le groupe s'avança, craignant les Uzi.

— Nous creuserons la fosse derrière la maison, à l'abri de la route en contrebas, dit Ephraïm. Je suis sûr que vous vous demandez ce que nous allons faire de vous une fois le trou creusé. Allons-nous vous obliger à regarder vos pères mourir puis vous tuer exactement comme vos pères ont tué ceux qu'ils ont contraints à creuser des fosses ? Nous vous offrons la même tentation que vos pères ont offerte à leurs victimes. Coopérez avec nous et nous vous laisserons partir. Creusez cette fosse – et nous nous montrerons compréhensifs. À quel point aimez-vous votre père ? De nombreux juifs ont été confrontés à cette question pendant la guerre. Si votre père doit mourir, est-ce un sacrifice inutile que de résister et de mourir avec lui ? Ou bien vaut-il mieux coopérer avec vos bourreaux et courir la chance d'être épargné ? Intéressant dilemme. Si vous refusez de creuser, nous vous tuerons. Si vous obéissez... ? fit Ephraïm en mimant une

expression d'extrême embarras. Qui sait ? Vivez donc ce que nous avons vécu. Ce sera bon pour votre éducation.

21

Erika s'accroupit derrière un lampadaire et observa l'arrière de la demeure. Les deux hommes qui avaient tiré la sentinelle dans la cabane n'étaient plus visibles. Ils étaient sans doute entrés par la porte de derrière.

Elle porta son regard vers Saul qui rampait derrière elle, leva la main en signe d'avertissement et désigna l'arrière de la maison. Elle ne distinguait pas Drew et Arlene mais supposa qu'ils tentaient d'encercler la propriété et espéra qu'ils s'apercevraient qu'il y avait d'autres étrangers.

Derrière, les deux hommes avaient été rejoints par deux autres. Ils foncèrent dans le bâtiment. Erika s'obligea à attendre une occasion.

Elle se félicita bientôt de sa patience. Les quatre hommes ressortirent, Uzi pointés dehors comme s'ils voulaient s'assurer que la zone était sous contrôle. Puis ils se séparèrent, deux de chaque côté de la maison en direction du devant.

Maintenant ! Elle se rua vers l'arrière de la maison, s'appuya contre le mur et regarda à travers une screen door. Elle ne vit qu'ombres et silence. Dès l'instant où Saul l'eut rejointe, elle l'ouvrit et entra.

Elle vit des escaliers sur sa droite qui descendaient à un sous-sol. Devant elle, trois marches menaient à un petit couloir. Tandis que Saul inspectait le sous-sol, elle longea le corridor. Ça sentait le rôti et le pain chaud. Le couloir ouvrait sur une grande cuisine claire où deux hommes portant des uniformes de domestiques gisaient à terre, une fléchette de tranquillisant fichée dans le cou.

Un frisson glacé la parcourut. Quand Saul revint, elle franchit une porte battante qui menait à un autre couloir, plus long et plus large, orné de paysages sur les murs. Ces toiles étaient magnifiques, pleines d'une lumière mystique ; elles ne remplirent pas moins Erika d'horreur à cause du monstre, le père d'Halloway, commandant en second de Maidanek, qui les avait probablement peintes.

Sur sa droite, elle vit une salle à manger, sur sa gauche un grand bureau jonché de cendriers pleins et de verres à liqueur vides qui montraient que de nombreuses personnes s'étaient récemment réunies ici. Mais son attention

fut attirée par le bout du couloir. La porte d'entrée était restée ouverte. Il en arrivait des voix d'hommes – certaines en colère, d'autres suppliantes, quelques-unes étrangement calmes. Une de ces voix était celle de son père. Le sang lui battait les tempes. Elle longea doucement le couloir et se cacha contre le mur près de la porte béante. À travers un rai de lumière, elle vit des hommes âgés menacer de leurs armes des hommes plus jeunes.

À nouveau elle entendit son père. L'excitation de se sentir si près de lui s'évanouit brusquement. Elle se sentait désespérée, vidée. Ce qu'elle entendait était grotesque, comme le raclement des pelles qui tombaient sur les graviers, comme cet ordre de creuser une fosse derrière la maison. Réprimant une nausée, elle mit une main sur l'épaule de Saul.

22

Tandis qu'Ephraïm décrivait la fosse que les fils allaient creuser pour leurs pères, Joseph se rappela avec force les trous que sa femme et lui avaient été obligés de creuser à Treblinka. En l'absence de fours crématoires, les SS avaient fait brûler les cadavres dans ces fosses, promettant un sursis aux juifs qui charriaient la terre tant qu'ils en avaient la force. Coopérez et vous vivrez. Refusez par loyauté pour vos frères juifs et vous mourrez dans la chambre à gaz à laquelle vous auriez pu échapper, brûlerez dans cette fosse que vous avez refusé de creuser.

Ce terrible choix avait menacé sa raison – le choix de vivre en se débarrassant des restes de ses frères humains. La culpabilité l'avait tellement rongé, la rage l'avait habité au point qu'il était prêt à tout pour se libérer de cette agonie. Maintenant que le moment était venu, il ne faisait pas que penser à Treblinka. Il avait l'impression d'y être à nouveau. La fumée des cadavres qui se consumaient tourbillonnait autour de lui, la puanteur de la chair calcinée le pliait en deux. Mais il devait s'obliger à se tenir droit, il devait continuer à travailler alors que les SS ordonnaient qu'on empile encore du bois sur les cadavres, qu'on ouvre encore des sacs de chaux vive, qu'on transporte encore des cadavres depuis la chambre à gaz. Les larmes lui montaient aux yeux.

— Dehors ! entendit-il les SS crier. Tout le monde ! Vite ! Plus vite ! Sautez, ordures ! Sortez de ce camion !

Camion ? Mais il n'y avait pas de camions à Treblinka. Les nazis amenaient les prisonniers dans des wagons à bestiaux. Pourquoi y aurait-il eu un camion à... ?

Il sortit brusquement de son cauchemar et se retrouva dans le présent. Il n'était plus à Treblinka mais dans la propriété d'Halloway. C'est alors qu'il vit les yeux d'Ephraïm pleins de haine.

— Dehors !

Ephraïm criait après les vieux officiers SS et les fouettait avec une corde, les obligeant à sortir plus vite du camion. Enchaînés les uns aux autres, les prisonniers perdaient l'équilibre en faisant comme ils pouvaient pour descendre en vitesse. Ils tombaient les uns sur les autres, les chaînes cliquetaient tandis qu'ils s'écroulaient sur les graviers. Ils se trémoussaient lamentablement et gémissaient.

— Non ! dit Joseph.

Mais les cris d'Ephraïm réduisirent sa protestation à un murmure. Ephraïm fouetta les hommes de plus belle.

— Debout, tas de vermine ! Et que ça saute ! Pas de temps à perdre ! Müller, c'est vous l'expert pour ce qui va suivre ! Une fois la fosse creusée, nous placerons une planche en travers et nous vous ferons tenir debout au milieu ! Si bien que lorsque nous tirerons, nous serons certains que vous tomberez dans le trou ! Pas question de perdre du temps à vous ramasser si vous tombez au bord ! De l'efficacité, Müller ! N'était-ce pas le mot d'ordre ? De l'organisation ! Pas de temps à perdre !

— Non, répéta Joseph.

Mais une fois de plus, personne ne l'entendit au milieu des cris d'Ephraïm.

Les fils étaient livides.

— Vous n'essayez pas de nous empêcher d'agir ? demanda Ephraïm. Halloway ? Rosenberg ? Essayez de nous arrêter ! Non ? Seriez-vous en train de comprendre à quel point la peur peut vous priver de volonté ? Les SS disaient souvent que les juifs méritaient de mourir parce qu'ils ne résistaient pas quand on les conduisait à la chambre à gaz ! Eh bien voilà, maintenant c'est votre tour ! Résistez ! Montrez-nous que vous êtes supérieurs ! Debout ! hurla-t-il en fouettant les pères. Dépêchez-vous, espèces de chiens !

Joseph se sentit pris de nausée en voyant le visage d'Ephraïm déformé par la haine. Ça ne devait pas se passer comme ça. Il devait se sentir

satisfait, pas dégoûté. Il devait se sentir soulagé, pas nauséeux.

Ephraïm frappait, de plus en plus vite.

— Vous allez bientôt apprendre ce que ça fait de voir vos fils creuser votre tombe, de voir vos fils contraints à regarder pendant qu'on vous tire dessus ! Vous serez apeurés, humiliés, dégradés ! Et bientôt, dit-il en se tournant vers les fils, vous comprendrez ce que c'est de voir tuer son père, de rester en arrière, impuissant, après avoir participé à son exécution en creusant sa tombe ! Comprenez bientôt ce que ça fait que de se demander si on va honorer l'horrible marché que vous avez conclu, si vous serez tué ou épargné !

Les hommes étaient conduits à l'arrière de la maison. Sous la menace des Uzi, les fils portaient les pelles.

— Essayez de vous échapper ! hurla Ephraïm. C'est ce que nous étions tentés de faire ! Nous savions qu'on allait nous tuer, et pourtant nous gardions l'espoir que quelque chose, n'importe quoi, allait interrompre l'efficacité, arrêter le... !

Joseph ouvrit la bouche pour crier encore une fois.

— Non !

Mais le cri ne franchit pas sa gorge.

Parce que quelqu'un d'autre, une femme, avait crié avant lui.

23

Joseph pivota en direction de la porte d'entrée. Les autres en firent autant, Uzi au poing. Ephraïm dégaina son Beretta.

Tressaillant sous le choc, Joseph observait la femme sortir de la maison.

C'est impossible ! se dit-il. Je dois rêver !

Mais il savait bien que non. Il avait l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds, sûr de ce qu'il reconnaissait.

La femme était Erika.

Son visage était rouge de colère.

— Non ! Ne faites pas ça ! C'est mal ! C'est pis que mal ! Si vous leur faites ce qu'ils vous ont fait, ce qu'ils nous ont fait, à notre peuple, vous serez comme eux ! Vous vous détruisez ! Il faut arrêter !

— Erika... murmura Joseph.

— Vous connaissez cette femme ? demanda Ephraïm.

— C'est ma fille.

— Quoi ?

Un homme et une femme arrivèrent en courant de la droite de la maison, luttèrent avec deux membres de l'équipe d'Ephraïm et saisirent leurs Uzi. Presque au même instant, un homme fonça hors de la maison par la porte ouverte, saisit un autre homme d'Ephraïm à la gorge et lui prit son arme.

Joseph était encore plus désorienté, comme si tout cela n'était pas réel. L'homme qui arrivait était le mari d'Erika.

— Saul ? demanda-t-il, saisi d'étonnement. Mais comment avez-vous... ?

— C'est fini ! hurla Erika. Il n'y aura pas d'exécution ! Nous laissons ces hommes avec leurs fils ! Nous fichons le camp d'ici !

Mais Ephraïm la menaçait toujours de son arme.

— Non ! Vous, vous partez ! Moi, j'ai attendu ça trop longtemps ! J'ai trop souffert ! Avant de mourir, avant qu'ils meurent, ils seront châtiés !

— Exactement ! fit Erika en descendant les marches. Par une Cour de justice ! Laissons la Loi s'occuper de ça !

Ephraïm la tança du regard, l'air mauvais.

— La Loi ? Où était la Loi du temps des nazis ? Je sais parfaitement ce qu'elle fera, la Loi ! Elle perdra du temps ! Elle leur donnera des droits auxquels leurs victimes n'ont jamais rêvé ! Les procès prendront des siècles ! Et au bout du compte, au lieu d'être exécutés, ils mourront tranquillement chez eux.

— Si vous ne songez pas au plan moral... !

— Et les SS, ils l'ont fait ?

— Au moins songez à ceci. Tuez-les, et vous serez pourchassé pour le reste de votre vie ! Vous serez pris et vous mourrez en prison !

— C'est bien ce que je dis ! La Loi me punirait plus qu'eux ! Et pour ce qui est de ma vie, ça fait plus de quarante ans qu'elle est finie !

— Alors vous êtes un imbécile !

Ephraïm réagit avec une telle violence que Joseph eut peur qu'il n'appuie sur la détente de son Beretta.

— Parfaitement, un imbécile ! Vous avez survécu par miracle ! Mais au lieu de remercier Dieu, au lieu de goûter de la vie, vous avez goûté la mort ! Dieu vous a fait un don, et vous l'avez rejeté !

Ephraïm tourna son arme vers le père d'Halloway.

Erika courut vers son père.

— Dis-lui ! Convaincs-le ! Si tu m'aimes, arrête-le ! Allez ! dit-elle en le saisissant par les épaules. Fais-le pour moi ! Dis-lui que ces monstres ne valent pas qu'on détruise sa vie pour eux ! Tu as un petit-fils que tu n'as presque jamais vu ! Tu pourrais le voir grandir ! Tu pourrais lui parler de l'innocence, et peut-être retrouverais-tu la tienne ! Tu pourrais être jeune à nouveau ! supplia-t-elle les yeux baignés de larmes. Pour l'amour du ciel, je t'en prie ! Si tu m'aimes !

Joseph eut du mal à respirer tant il se sentait oppressé. C'était écrasant, tellement différent de la pression qui l'avait conduit ici. C'était dû à l'amour, pas à la haine.

— Ephraïm..., commença-t-il avec difficulté. Elle a raison.

Il avait la voix rauque, comme s'il avait mal, et pourtant, c'est le contraire qu'il éprouvait.

— Fichons le camp d'ici, ajouta-t-il.

Ephraïm posa les yeux sur son Beretta toujours pointé sur le père d'Halloway.

— Ce serait si facile de presser la détente. Si gratifiant.

— Tu ne t'es pas vu quand tu les fouettais. Tu m'as fait penser au commandant des travailleurs à Treblinka.

— Ne me compare pas avec... !

— Tu ne soulages pas mes cauchemars. Tu les ramènes. J'ai honte que ma fille nous ait vus faire une chose pareille. Je t'en prie, Ephraïm, je sais désormais ce que je veux. Oublier.

— Et les laisser partir ?

— Qu'est-ce que ça changera ? Les tuer ne nous rendra pas les nôtres. Cela n'arrêtera pas la haine. Mais si tu les tues, tu feras partie de cette haine.

Comme Erika, Ephraïm sentait les larmes rouler sur ses joues.

— Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

Joseph lui prit son arme et le serra dans ses bras.

— Avec un peu de chance... toi et moi., nous allons apprendre à vivre.

Ils étaient maintenant cinq dans la voiture de location. Drew et Arlene à l'avant. Saul, Erika et Joseph à l'arrière. Tandis qu'ils quittaient la propriété

d'Halloway suivis par le camion dans lequel Ephraïm conduisait le reste de l'équipe, Saul dit :

— Halloway n'osera pas appeler la police. Lui et les autres ont trop à cacher.

Joseph acquiesça d'un air grave et se tourna vers Erika.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Il me faudra tout le voyage de retour pour t'expliquer.

— Je ne rentre pas avec vous en Europe.

— Mais je croyais... commença-t-elle en pâissant.

— J'aimerais bien, l'interrompit Joseph en lui prenant la main Mais il y a trop à faire. Il faut démanteler toute l'opération. Il faut annuler notre procédure de fuite. Sans compter que – Joseph jeta un regard triste en direction du camion derrière eux – mes amis et moi avons à parler. Il va falloir s'accoutumer. Ce ne sera pas facile. Pour Ephraïm. Pour nous.

— Alors tu dois nous promettre de venir nous voir. N'oublie pas ton petit-fils, dit Erika.

— C'est promis.

— Quand ? demanda-t-elle précipitamment.

— Dans quinze jours.

— Dieu merci, nous vous avons trouvés à temps, dit Drew.

— Je me le demande, fit Joseph d'une voix songeuse. Ephraïm avait raison sur un point. Ils mourront de leur belle mort avant d'être châtiés.

— Non. Nous allons prendre contact avec Misha, dit Erika. Nous lui dirons ce que vous avez trouvé. Il obtiendra l'extradition. Ils seront punis, crois-moi.

— Je veux le croire. Mais d'un autre côté...

Joseph sourit à quelque chose au-dehors.

— « D'un autre côté... » Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi souris-tu ?

— Sans raison.

Il venait d'apercevoir une voiture qui les croisait. Une grosse voiture. Elle était remplie d'Arabes. Des Libyens, il en était sûr. Sur le point d'exiger des explications d'Halloway et de Rosenberg sur le piratage de la cargaison d'armement.

Oui, se dit Joseph en prenant sa fille par l'épaule, la justice a du bon.

Ils prirent le vol de nuit pour Rome. Saul dormit presque tout le temps, mais une heure avant l'atterrissage, il sentit qu'on lui serrait l'épaule. Il s'éveilla pour voir Drew qui venait de passer près de lui et lui faisait signe de le suivre. Prenant garde de ne pas éveiller Erika et remarquant qu'Arlene aussi dormait toujours, Saul déboucla sa ceinture de sécurité et rejoignit Drew qui l'attendait dans l'allée, hors de vue, entre les deux salles de repos.

— Il faut que je vous parle avant qu'on atterrisse, dit Drew.

— Je pensais qu'on pourrait le faire à Rome.

— Nous n'aurons pas le temps. Arlene et moi devons faire notre rapport à la confrérie. Nous avons rempli notre part du marché. Nous avons appris pourquoi le cardinal avait disparu et qui tentait de saboter l'ordre. Nous avons hâte d'organiser notre liberté.

— Êtes-vous sûr qu'ils respecteront leur promesse ?

— Ils ont intérêt. Ce que je tiens à vous dire, c'est que je suis heureux que tout se soit arrangé pour vous et votre femme. La façon dont elle est sortie de la maison pour affronter les Uzi – c'est une femme remarquable. Bonne chance à tous les deux.

— Erika et moi n'aurions jamais résolu nos problèmes sans votre aide.

— Et Arlene et moi n'en serions pas sortis sans vous et Erika. Nous vous en sommes très reconnaissants.

— Ce que j'ai à dire n'est pas facile.

Drew attendit.

— Au début, dit Saul, j'ai instinctivement éprouvé de l'amitié pour vous. À cause de mon frère adoptif mort. Vous n'avez pas seulement vécu la même chose que Chris. Vous lui ressemblez.

— Que voulez-vous dire par « au début » ? Qu'est-ce qui a changé ?

— La ressemblance avec quelqu'un est un piètre fondement pour une amitié. Je veux que nous soyons amis – pour ce que vous êtes, vous.

— Ça me va, sourit Drew.

Ils se donnèrent une bourrade.

— J'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi, dit Drew.

— Tout ce que vous voulez.

— Convaincre Gallagher de ne pas essayer de nous retrouver. Dites-lui que nous en avons soupé des réseaux. Nous ne voulons pas être recrutés. Nous ne souhaitons qu'une chose, disparaître. Pour vivre en paix.

— Je transmettrai le message.

— Autre chose, fit Drew. Nous ne pouvons aller trouver la confrérie tant que le Père Dusseault est entre les mains de la CIA.

Saul comprit. Si la confrérie découvrait que le prêtre était prisonnier de la CIA, l'ordre reprocherait à Drew et Arlene d'avoir compromis leur existence secrète. Drew et Arlene trouveraient la mort au lieu de la liberté.

— La dernière fois que je l'ai vu, le prêtre était drogué, dit Drew. Il ne sait rien de ce qu'il s'est passé depuis la nuit dans les jardins du Vatican. Il ne sait pas que vous existez ni qu'il a été interrogé par l'Agence. Dites à Gallagher d'apprendre ce qui l'intéresse et de relâcher le prêtre aux abords du Vatican. Le Père Dusseault cherchera la protection de la confrérie, mais quand ils sauront par moi ce qu'il a fait, ils le puniront d'avoir tué le cardinal et d'avoir envoyé le groupe d'Avidan attaquer les nazis.

— Et le moment voulu, l'Agence foncera sur la confrérie. Ça ne devrait pas être bien difficile à combiner, dit Saul. Gallagher est déjà assez inquiet comme ça d'avoir gardé le prêtre. Il craint d'avoir abusé de son autorité. Ce qu'il veut, c'est avoir les renseignements sans controverse sur la façon dont il se les est procurés. Saul s'interrompit puis reprit. Nous garderons le contact ?

— Dès qu'Arlene et moi serons libres.

— Où pensez-vous vous installer ?

— Nous ne sommes pas encore décidés. Les Pyrénées, peut-être.

— Pourquoi pas le désert ? Ce serait bien si vous habitiez en Israël avec nous.

— J'ai passé un an dans le désert. Ça ne m'a pas particulièrement réussi.

— C'est vrai, dit Saul dans un sourire. Je comprends. C'est seulement... ajouta-t-il tandis que son sourire s'effaçait.

— Oui ?

— Moi aussi j'ai quelque chose à vous demander.

— Tout ce que vous voulez.

— Il y a quinze jours, quand tout a commencé, notre village a été attaqué. Pour nous atteindre, nous. Nous pensions que cela avait quelque chose à voir avec la disparition de Joseph. Quelqu'un essayait peut-être de nous empêcher de trouver la raison de sa disparition. Mais le problème, c'est que rien de ce que nous avons appris a le moindre lien avec cette attaque. J'ai peur qu'il n'y ait quelqu'un d'autre là-bas, quelqu'un qui, pour une autre raison, en veut à ma vie et à celle d'Erika. Je crois qu'ils vont recommencer.

Drew effleura le bras de son nouvel ami. Ses yeux pleins de détermination n'en brillaient pas moins d'amour.

— Nous y serons dès que possible. Après cela... dit-il d'une voix qui ressemblait tant à celle de Chris. Qu'ils essaient seulement, les salauds. Contre nous quatre ? J'aimerais bien voir ça.

OceanofPDF.com